Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXXV
E
70
NAPOLI

Digitized by Google

ÉPILOGUE

L'ART CHRÉTIEN

Paris — Imprimerie Cosset et Cie rue Racine, 26.

Digitized by Google

ÉPILOGUE

A

L'ART CHRÉTIEN

PAR

A.-F. RIO

TOME SECOND

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 79

1872
Tous droits réservés

Digitized by Google

ÉPILOGUE.

CHAPITRE VI.

Quel contraste entre mon premier départ de Paris, le 15 avril 1830, et mon second départ, le 15 juillet 1831! En partant pour Rome, je goûtais d'avance tous les genres de bonheur qui m'y attendaient, et mon inexpérience même était un bonheur de plus. En partant pour Venise, j'étais seul et j'étais beaucoup moins occupé de mes jouissances que de la tâche que j'avais à remplir, tâche d'autant plus difficile, que je n'en voyais pas encore distinctement le but ni les conditions précises. La seule chose qui se présentât bien nettement à mon esprit, c'était la nécessité d'étudier les œuvres d'art comme on étudierait une langue nouvelle dont on ignorerait les combinaisons grammaticales, et dont, malgré cette ignorance, on aurait l'ambition d'apprécier le génie. Or je savais que le plus grand obstacle à cette appréciation, dans les études esthétiques comme dans les études philosophiques, est la routine, et j'étais bien décidé à me tenir en garde contre ce fléau que

j'avais appris à connaître et à fuir, pendant mon séjour de Rome. A Venise, mon cordon sanitaire était facile à tracer, vu le complet isolement dans lequel je vivais, et la sauvage antipathie que je témoignais à tous les interprètes, officiels ou bénévoles, qui voulaient substituer leur exégèse routinière à mes impressions personnelles. C'étaient ces impressions, pures de tout alliage et de toute influence étrangère, qui devaient former les premiers matériaux de mon édifice, quand le temps serait venu de les mettre en œuvre. Ma manière de les recueillir et de les ordonner était l'inverse de celle que j'avais vu pratiquer par tous les voyageurs dont l'initiation n'était pas plus avancée que la mienne. Au lieu de puiser, comme eux, à des sources suspectes, une instruction superficielle et non assimilée, je procédais par voie de conjecture, et je laissais à l'expérience dont je m'enrichissais tous les jours, le soin de rectifier mes erreurs. Je faisais comme un apprenti botaniste qui, avant d'avoir appris à classer scientifiquement les merveilles du règne végétal, les aurait distribuées approximativement en autant de groupes qu'il aurait pu trouver de types auxquels ces divers groupes pouvaient se rapporter.

Pour un homme qui n'avait jamais fréquenté les artistes et qui n'était pas artiste lui-même, ce point de vue, audacieusement subjectif, avait, entre autres inconvénients, celui de multiplier les mouvements rétrogrades et de rendre parfois le progrès presque imperceptible. C'est ce qui m'arriva, quand je me trouvai comme perdu au milieu des produits de la grande école du xve siècle, à laquelle je ne savais pas encore donner

un nom, vu que celui de Bellini, son fondateur, ne m'était encore connu que par les inscriptions que je lisais sur des tableaux. Parmi ceux de ses nombreux élèves, il y en avait qui me touchaient encore plus que les siens, et ce ne fut qu'après bien des rectifications successives, que je commençai à comprendre le rôle immense que ce grand artiste avait joué dans l'école vénitienne. Mais mon admiration même était un obstacle à l'intelligence des prétendus chefs-d'œuvre exécutés sous des inspirations différentes ou même tout à fait contraires; et cette répugnance, ou plutôt cette impuissance de ma part fut portée si loin, que je ne pouvais montrer que de l'ébahissement là où je voyais tant d'autres laisser éclater leur enthousiasme. Ce premier séjour dans les lagunes fut donc presque entièrement perdu pour l'étude de ce qu'on est convenu d'appeler *la grande école* vénitienne; mais il en fut tout autrement pour l'étude de l'école antérieure, qui eut aussi sa grandeur et qui réfléta peut-être plus fidèlement que l'autre les qualités les plus intimes du caractère national. Aussi la première condition, pour arriver à l'appréciation complète de ses tendances et de ses produits, était-elle de bien saisir le parallélisme entre l'éclosion des œuvres d'art et les chroniques contemporaines, parallélisme qui peut se poursuivre, avec un intérêt toujours croissant, pendant tout le cours du xve siècle et qui éclaira mes premiers travaux d'une lumière tellement encourageante, que j'appliquai plus tard le même procédé, presque avec le même succès, à toutes les écoles dont j'entrepris de tracer les origines et de caractériser les produits. Cette espèce de

contre-épreuve, suggérée d'abord par le hasard, devint alors pour moi un système fécond en rapprochements curieux et auquel je dus la solution de plusieurs problèmes qui pouvaient paraître, au premier aspect, tout à fait étrangers à la science de l'esthétique.

Le succès de cette première tentative et le profit inespéré que j'en retirai pour éclaircir mon horizon, me mirent sur la voie d'une autre découverte ou, si l'on veut, d'un autre renfort pour arriver à mon but. J'avais remarqué la prédilection des artistes vénitiens et par conséquent de leurs patrons, pour les saints qui avaient donné la préférence aux vertus chevaleresques sur les vertus ascétiques. Comme les familles patriciennes avaient elles-mêmes fourni un large contingent au martyrologe du moyen âge, surtout depuis les croisades, les traditions domestiques, renforcées de siècle en siècle et de génération en génération par une lutte incessante contre le grand ennemi de la chrétienté, s'étaient sanctifiées au contact des traditions pieuses qui leur étaient corrélatives, et de cette combinaison étaient résultés pour ce peuple, avant que la décadence l'eût envahi, des besoins de cœur et d'imagination à la satisfaction desquels l'art, tant qu'il continua d'être un sacerdoce, eut l'honneur d'être appelé à concourir.

Je lus donc, avec un double intérêt, d'abord les vies des saints primitifs qui, comme saint George, étaient l'objet d'une dévotion spéciale parmi les habitants des lagunes, puis les vies des saints indigènes sur le patronage desquels la république avait des droits analogues à ceux d'une mère sur ses enfants. A ces relations plus ou moins compliquées, venaient souvent s'ajouter, pour

l'une et l'autre de ces deux catégories, des légendes qui avaient trop de prise sur l'imagination populaire, pour que l'artiste, dont la mission accessoire était de la captiver, ne tînt pas compte de cet élément éminemment poétique dans l'accomplissement de sa tâche.

On comprend que ces divers ingrédients, mêlés ensemble, devaient finir par former autour de moi une atmosphère très-favorable à la vision rétrospective, et par conséquent très-propre à me faire vivre avec les morts bien plus qu'avec les vivants, et bien plus avec les morts des siècles de foi qu'avec les morts des siècles de décadence. Par une conséquence naturelle, l'image de dévotion, contemporaine ou promotrice de quelque grand acte de foi nationale, avait à mes yeux plus de valeur intrinsèque que le chef-d'œuvre le plus admiré pour sa perfection technique; mais il fallait que cette image n'eût pas changé de place et que je pusse voir, en quelque sorte, l'empreinte des lèvres sur ses pieds, si c'était une statue, ou si c'était une peinture, l'empreinte des genoux qui s'étaient courbés devant elle. Du moment où elle avait passé de sa niche ou de son sanctuaire dans une galerie publique ou privée, elle me faisait l'effet d'une noble orpheline condamnée par le malheur des temps à se réfugier dans un asile ouvert à la mauvaise compagnie et à vivre dans un milieu où elle ne peut plus valoir tout son prix, tout en valant mieux que ses compagnes. Aussi, malgré l'espèce de déchet relatif causé par l'impression générale du lieu, c'était toujours devant les images de dévotion proprement dites, que je m'arrêtais le plus longtemps, quand je visitais la collection de l'Académie des beaux-arts;

mais je n'y consacrais jamais que les heures pendant lesquelles je ne pouvais pas visiter les églises, et ces heures étaient ordinairement les plus chaudes de la journée, ce qui donnait un double charme, vu la fraîcheur du lieu, à la jouissance contemplative par laquelle on se laissait absorber.

Cette contemplation n'était pas aussi passive pour moi que pour d'autres, à cause du triage préliminaire auquel me condamnait mon point de vue de plus en plus exclusif. De Maistre a dit que chaque esprit s'approprie, par la lecture, ce qui convient à son tempérament intellectuel, et laisse échapper le reste ; ce qui fait que nous ne lisons pas du tout les mêmes choses dans les mêmes livres. C'est exactement ce qui m'arrivait en lisant les tableaux. Je passais des chapitres entiers pour arriver à une page qui me parlait au cœur, et je renvoyais à un temps qui ne pouvait pas être plus heureux, l'étude et l'intelligence des autres pages.

Pour varier mes plaisirs, tout en les faisant servir à mon principal objet, j'allais fouiller dans les archives et dans la bibliothèque du palais ducal, pour y découvrir quelque document oublié qui pût figurer, à titre de nouveauté, parmi les matériaux que je continuais à recueillir, sans être encore bien arrêté sur l'emploi que j'en ferais. En attendant, j'exploitais la mine que venait de m'ouvrir le bibliothécaire Gamba, le collecteur intelligent des plus gracieux chefs-d'œuvre de la poésie vénitienne, l'érudit le plus propre à faire aimer à la fois son érudition et sa personne, mais surtout le cœur le mieux pourvu des qualités sympathiques qui pouvaient donner du prix à nos relations réciproques. Ce

fut lui qui mit entre mes mains les précieux matériaux avec lesquels je composai, dans la première ferveur de mon enthousiasme, les émouvantes biographies de Sarah Sulham et d'Helena Cornaro, avec l'intention de donner à ces deux héroïnes, dans mon futur ouvrage dont je ne savais ni le plan, ni le titre, une place analogue à celle que l'épisode de René occupa ou plutôt usurpa, à titre de fiction, dans le *Génie du christianisme* (1).

Nous étions dans les plus fortes chaleurs de la canicule, c'est-à-dire dans la saison la plus malsaine pour les étrangers qui s'avisent de venir respirer, à cette époque, l'air peu salubre des lagunes. Cette année-là, il était en outre infecté par certains miasmes dont plusieurs cas de mort presque subite avaient constaté la présence, et personne n'ignorait quo lo choléra sévissait déjà sur plusieurs points de la terre-ferme. Tout à coup je fus saisi par des symptômes tellement graves, que mon hôtesse prit l'alarme et voulut savoir si je ne connaissais personne à Venise. Je ne pus lui nommer que le bon Gamba qui, pour arriver jusqu'à moi, avait dû soutenir une lutte très-vive contre sa femme et ses filles justement alarmées du danger auquel l'exposait un acte de charité si téméraire envers un étranger. « C'est pour cela même, » répondit-il, « que je ne veux « pas le laisser mourir seul ; » et il vint s'asseoir au chevet de mon lit, et la douce sympathie qu'exprimaient son regard et son accent, me parut d'un bon

(1) Les biographies d'Helena Cornaro et de Sarah Sulham, ainsi que celles de Philippe Howard et de Bragadino, ont été publiées dans un volume à part, intitulé *Les quatre martyrs*.

augure pour les relations qui allaient s'établir entre nous.

En effet cet augure ne fut pas trompeur, et pendant ma longue convalescence, mon consolateur, qui savait mêler les consolations de l'esprit à celles du cœur, ne laissa pas s'écouler un seul jour, sans venir goûter auprès de moi le plaisir de dissiper ma tristesse; car cette maladie était plus opiniâtre que l'autre, et on eût dit, à le voir et à l'entendre, qu'il avait mission spéciale pour la guérir. Or cette guérison ne lui semblait possible qu'à une condition, celle de renoncer immédiatement aux habitudes solitaires que j'avais apportées ou contractées à Venise, et qui, entre autres inconvénients, avait, disait-il, celui d'entretenir en moi cette disposition maladive par suite de laquelle je semblais préférer aux véritables chefs-d'œuvre de l'école vénitienne, toutes ces images surannées répudiées par le bon sens comme par le bon goût, à cause de l'aliment qu'elles offraient à la superstition populaire! Tel était alors le point de vue dominant, même parmi les intelligences les plus cultivées. Aussi l'accueil encourageant que je reçus dans la société à laquelle il me présenta et qui était à tous égards une société d'élite, fut-il égayé tout d'abord par des plaisanteries fort innocentes sur ce qu'on appelait mon *Don-quichottisme* en faveur des chevaliers de la triste peinture!

La maîtresse de l'élégante demeure dans laquelle se réunissaient, presque tous les soirs, les membres de notre petite association, était mademoiselle Parolini, la femme la plus spirituelle qu'il y eût alors à Venise. Si quelqu'un ou quelqu'une avait osé lui contester ce

genre de supériorité, il y en avait une autre qui ne pouvait être contestable pour personne, pas plus pour les nationaux que pour les étrangers; c'était son hospitalité, non moins magnifique à la campagne qu'à la ville, et que j'appellerais volontiers *aristocratique*, si les aristocrates de ce temps-là ne s'étaient pas fait un devoir et un plaisir de briller par la vertu contraire. Pour elle, c'était un besoin de son esprit autant que de son cœur, et les jouissances qu'elle dérivait de cette double source, elle aimait à les prolonger bien avant dans la nuit, d'autant plus que ses fenêtres, ouvrant sur la place Saint-Marc en vue de la mer qui baigne le quai de la Piazzetta, s'y prêtaient admirablement. Quelquefois, quand la nuit était belle, notre hôtesse, pour varier nos plaisirs et les siens, nous invitait à descendre dans sa gondole et à partager avec elle, sous la voûte étoilée, un repas qui n'aurait pas pu être mieux servi s'il avait eu lieu dans un palais. Le repas fini, nous longions, avec une gaieté que le champagne avait rendue un peu plus bruyante, le rivage silencieux du Lido, et nous prolongions nos excursions capricieuses jusqu'au coucher des étoiles, de manière à n'arriver au pont de Rialto qu'avec les barques qui, après leur navigation nocturne, venaient, à cette heure, aborder au quai voisin avec leurs provisions de légumes et de fruits.

Avec un régime si propre à rétablir l'équilibre des humeurs, la tristesse qu'avait d'abord engendrée la solitude, ne pouvait tenir longtemps, et mon travail, qui avait chaque jour plus de charme pour moi, ne pouvait qu'y gagner. Une seule chose gâtait mon bonheur, c'é-

tait l'approche de la saison qui devait amener la clôture de toutes les maisons dont les propriétaires étaient assez riches pour se donner le plaisir de la villégiature. Or la maison de mademoiselle Parolini était une de celles qui se fermaient le plus tôt et se rouvraient le plus tard, de sorte que nos charmantes réunions, devenues presque quotidiennes, touchaient à leur terme. Mais j'avais, pour me consoler, la perspective d'un voyage en terre-ferme, et celle d'un séjour plus ou moins prolongé dans les environs de Bassano où nous nous étions donné rendez-vous pour les premiers jours de septembre, et où mademoiselle Parolini, pour satisfaire sa passion dominante qui était toujours l'hospitalité, se faisait construire une magnifique villa dans une situation ravissante.

Entre toutes les excursions que j'ai faites, avec le même but, dans les différentes parties de l'Italie, il en est qui m'ont laissé une impression plus douce, mais il n'en est aucune qui ait porté des fruits si immédiats ni qui m'ait donné, au même degré, la conscience de ce que je pourrais appeler mon initiation esthétique. Moi qui, à Venise, avais passé presque avec indifférence devant les œuvres de certains artistes, faute de les comprendre, j'étais en extase devant les tableaux et les fresques que ces mêmes artistes avaient semés, avec une superbe profusion, dans les villes et les villages par où ils avaient passé. A Vérone, Paul Véronèse fut plus intelligible pour moi, qu'il ne l'avait été dans le palais Ducal, et quand j'eus achevé, avec toute la lenteur dont j'étais capable, mon voyage pédestre à travers la marche Trévisane, je me trouvai tout à fait réconcilié avec Pâris

Bordone et même avec Pordenone dont les meilleures inspirations avaient précédé son séjour dans la capitale des lagunes. Mais il y eut deux peintres, plus renommés que lui, pour lesquels aucune sympathie ne put se réveiller en moi ; c'était Titien dont je m'efforçai vainement d'admirer les peintures trop vantées, à Vérone et à Padoue, et Bassano, le compatriote et l'idole de mes hôtes dont l'enthousiasme trop traditionnel formait un amusant contraste avec mon imperturbable froideur. Ils avaient beau me promener dans tous les villages où ce peintre avait laissé quelque produit de son prosaïque pinceau ; ma conversion, sur ce point, était impossible, et ceux qui l'avaient entreprise, étaient presque scandalisés de cette impossibilité, surtout quand ils la comparaient avec mon enthousiasme si spontané devant certaines peintures tellement ignorées d'eux, que j'étais le premier à leur en révéler l'existence. Ce fut ainsi que je fis, pour eux et pour moi, la découverte de deux charmants tableaux de Lorenzo Lotto, l'un dans l'église de Sainte-Christine, près de Trévise, l'autre dans celle d'Asolo, rarement visitée par les voyageurs, qui, pour la plupart, n'étaient attirés dans ce lieu que par la célébrité que lui avaient donnée les *Asolani* de Bembo.

Pour moi, je ne vis que la chapelle du baptistère et le tableau qui en faisait l'unique décoration. Ici j'avais encore à désavouer une première impression défavorable que les ouvrages exécutés par Lorenzo Lotto dans quelques églises de Venise, avaient produit sur moi. Ce désaveu, beaucoup plus décisif que les deux autres, devait être confirmé et renouvelé bien des fois dans le

cours de mes pérégrinations subséquentes, particulièrement en Lombardie.

Malgré la fascination qu'exerçaient sur moi la beauté du pays et l'humeur hospitalière des personnes qui m'en faisaient si bien les honneurs, il fallut songer à reprendre le chemin de Venise et à profiter de la douce température de septembre pour achever les travaux que la maladie et les grandes chaleurs de l'été m'avaient forcé d'interrompre. Pour égayer un peu les dernières heures qui nous restaient à passer ensemble, un dîner d'adieu dont les préparatifs avaient été faits dès la veille, nous fut donné dans un site charmant appelé *il Mulinetto*, et ce fut là que, sans ménager la transition, je pris congé de mes hôtes, pour me rendre, seul et à pied, au château de Collalto où m'attendaient d'autres émotions.

Les voyageurs qui traversent le village de San Salvator di Collalto, sans gravir la colline qui lui donne son nom (*colle alto*), ne savent pas tout ce qu'ils perdent. Non-seulement ils trouveraient un édifice de dimensions imposantes devant lequel se déploie, dans presque toutes les directions, une perspective plus imposante encore; mais de plus, ils seraient émerveillés des trésors d'art qu'il recèle. Pour peu qu'ils y portassent des dispositions analogues aux miennes, ils ne pourraient s'empêcher de dire comme moi, après avoir admiré la décoration intérieure de la chapelle, qu'il n'existe pas une seule dynastie souveraine qui puisse se vanter de posséder une habitation rurale où l'on ait su combiner, au même degré, la magnificence et le bon goût. Ce ne fut pas seulement à des peintres déco-

rateurs que les seigneurs de Collalto demandèrent d'embellir leur demeure, mais à des artistes qui avaient fait leurs preuves au service de Dieu dans ses temples ou au service de leur patrie dans les monuments consacrés par elle à un grand but ou à un grand souvenir. Le premier nom, dans la série, est celui de Giotto, et les peintures que la tradition locale lui attribue, ne me parurent pas alors indignes de lui. Quant à celles de Pordenone, dans la chapelle, il est impossible de n'y pas reconnaître ce génie prodigieux, mais inégal, alternativement suave et violent, selon les caprices de son humeur ou les crises de sa vie domestique. Ici l'artiste se présente sous son double aspect. Les fresques des parois latérales, représentant *la fuite en Égypte* et *la Résurrection de Lazare*, sont tracées avec une simplicité pleine de sentiment et de goût, tandis que *la Transfiguration* et *le Jugement dernier* sont surtout remarquables par le développement des formes et la hardiesse des raccourcis, genre de mérite auquel j'étais trop peu sensible pour qu'il me fît éprouver autre chose qu'une satisfaction purement scientifique.

A dire vrai, ce ne furent pas les œuvres d'art qui absorbèrent mon attention pendant le trop court séjour que je fis dans cette demeure enchantée, ce furent les légendes et les souvenirs plus que poétiques qui s'y rattachent et qui constituent, en faveur du château de Collalto, une autre supériorité encore plus incontestable que celle dont je venais d'être frappé. Ce n'était pas le propriétaire qui l'habitait en ce moment, c'était l'intendant avec sa nombreuse famille, laquelle était sans doute bien plus au courant des traditions locales

que le haut et puissant seigneur qui jouissait alors de ses vacances dans la capitale de l'Autriche. Pendant toute la soirée, qui fut longue et que je trouvai très-courte, il ne fut question que des visions et des apparitions dont les habitants avaient conservé le souvenir et qui se rattachaient presque toutes à l'histoire de la dynastie qui avait régné là pendant une longue série de siècles. La mort tragique de la belle Bianca di Collalto, victime de la jalousie effrénée d'une Allemande qui avait épousé, au quatorzième ou au quinzième siècle, le seigneur du lieu, fut racontée par la grand'mère à ses petits-enfants; mais cette catastrophe n'était pas ce qu'il y avait de plus émouvant dans son récit. C'étaient les apparitions périodiques de la malheureuse Bianca, tantôt dans le château, tantôt dans le village, tantôt enfin sur les bords de la Piave, apparitions doublement mystérieuses en ce qu'elles avaient cessé tout d'un coup, à dater du jour où la république de Venise avait perdu son indépendance. Et on me nommait le lieu précis où la vision était apparue pour la dernière fois! Mais cette impression n'était rien en comparaison de celle qu'allait produire sur moi, dans la solitude de ma chambre, la lecture d'un livre que mon hôte me mit entre les mains, en me conseillant de le lire aussitôt après mon réveil, puisque j'étais décidé à repartir dès le lendemain pour Venise.

Ce conseil me fut donné d'un ton si mystérieux, qu'il me fut impossible d'ajourner jusqu'au lendemain la satisfaction de ma curiosité. Jamais le mot *dévorer* ne fut appliqué plus justement à ce genre d'assimilation; car mon esprit devançait, pour ainsi dire, mes yeux,

et je sautais par-dessus les aventures intermédiaires pour arriver, avec le moins de perplexité possible, à la crise suprême du drame déchirant dont j'entrevoyais la trame; puis je revenais sur mes pas, pour en suivre, avec un redoublement d'angoisse, toutes les péripéties, et je me laissais d'autant plus dominer par les élans de ma sympathie fiévreuse, que j'avais la certitude de n'être pas dupe d'une de ces fictions banales si familières à l'imagination italienne, dans sa période de décadence. Non, le livre qui venait de me causer une si complète insomnie et dont le nom même ne m'était pas connu, pas plus qu'il ne l'est à mes lecteurs, ce livre que je n'ai jamais pu relire ni même feuilleter avec indifférence, contenait les effusions bien authentiques d'une âme non moins privilégiée sous le rapport des dons intellectuels; et comme ces effusions, évidemment improvisées en vue d'un soulagement temporaire, étaient entremêlées de fragments de prose qui pouvaient aider à compléter les lacunes de la poésie, j'entrevis la possibilité de faire servir ces matériaux à la composition d'une esquisse biographique qui ferait un jour partager à mes lecteurs la vive émotion que je venais d'éprouver (1).

L'héroïne du drame dont il est ici question, s'appelait Gaspara Stampa. Elle était originaire de Milan, et elle avait déjà reçu un commencement d'éducation dans

(1) Ce livre est intitulé : *Rime di Gaspara Stampa in Venezia*, 1738.

cette ville ou à Padoue, avant d'aller la compléter à Venise. Je parle ici d'éducation littéraire, car son éducation domestique n'avait pas besoin de complément, vu qu'elle avait trouvé dans sa propre famille et particulièrement dans son frère Balthazar tout ce qui pouvait favoriser ses aspirations ardentes vers l'idéal, mais vers un idéal qui n'était pas toujours en harmonie avec les besoins d'une âme aussi privilégiée que la sienne. Son frère, qui partageait son enthousiasme pour les lettres grecques et latines, n'était pas assez dégagé des tendances païennes de son siècle, pour apprendre à sa sœur à étudier les poëtes classiques, comme les avaient étudiés Dante et Pétrarque, et c'est par suite de cette assimilation incomplète, qu'elle a surchargé ses premières compositions d'une foule de réminiscences mythologiques qui prouvent qu'elle n'avait pas encore régularisé l'essor de son imagination.

Celle de son frère n'était pas moins exaltée que la sienne et cette exaltation, encore vague dans son objet, trouvait dans la sympathie de sa sœur un encouragement que son innocence même rendait d'autant plus dangereux, en entretenant ses illusions sur le genre d'idéal qu'il poursuivait à son insu et dont la poursuite prématurée devait abréger sa vie. Tant que son cœur fut absorbé par la tendresse fraternelle, rien ne sembla manquer à son bonheur, et il disait souvent à Sansovino, qui ne méritait pas d'être son confident, que, dans ses élans de reconnaissance pour tous les dons qu'il avait reçus de Dieu, il le remerciait surtout de lui avoir donné une telle sœur. Mais le jour vint où ce genre de bonheur cessa de lui suffire et où il crut avoir

trouvé celui qu'il mettait au-dessus de tous les bonheurs terrestres et dans lequel il se figurait que tant d'autres poëtes, avant lui, avaient puisé non-seulement leurs plus belles, mais leurs plus pures inspirations. A l'appui de cette conviction, pour lui si consolante, il adressait à celle dont elle était l'ouvrage, des hommages poétiques que n'aurait désavoués, du moins sous le rapport des sentiments, aucun des poëtes platoniciens qui, depuis Dante, faisaient autorité en pareille matière :

O per cui sola ad alto onor m'invio,
Donna gentil, che il basso mio pensiero
Scorgete al ciel per vago almo sentiero
A contemplar la intelligenze e Dio (1).

Quelque pure que fût cette tendance, et peut-être parce qu'elle était trop pure, elle ne fut pas comprise, et la première épreuve que fit Gaspara Stampa des grandes douleurs de la vie, fut d'assister à la longue et mystérieuse agonie de son frère. Il a peint lui-même les tribulations de son cœur dans des élégies vraiment pathétiques où il est tour à tour l'historien de ses souffrances et le prophète de sa mort prochaine.

Il mourut en effet, à peine âgé de vingt-trois ans, et il semblerait que les circonstances qui précédèrent et accompagnèrent sa mort, eussent dû laisser dans l'âme de sa sœur une impression assez forte pour lui tenir lieu d'expérience personnelle, et pour la prémunir

(1) O vous qui seule avez le pouvoir de me faire gravir le sentier escarpé de l'honneur et de me faire découvrir le chemin plus doux par lequel mon âme, dégagée de ses pensées terrestres, peut s'élever à la contemplation des intelligences célestes et de Dieu.....

au besoin contre les aventures du même genre. D'ailleurs, elle avait un autre préservatif, peut-être plus efficace, dans le souvenir que lui avait laissé une amie d'enfance qui avait eu aussi ses aspirations vers l'idéal, mais dans une tout autre direction, puisqu'elle en avait cherché la satisfaction dans les sublimes jouissances de la vie contemplative. Cette amie était la célèbre Angelica Negri, de Milan, dont la sainteté fit époque au milieu du XVIe siècle, dans les annales religieuses de la Lombardie, vu que ses conquêtes spirituelles eurent successivement pour théâtre presque toutes les villes de cette province, comme on peut le voir dans le recueil de ses lettres, publiées à Rome en 1576, et précédées d'une biographie encore plus merveilleuse que les lettres; car cette biographie nous la montre marchant de triomphe en triomphe jusqu'à la fin de sa carrière apostolique, et faisant croire à ceux qui étaient témoins de certaines conversions réputées impossibles, qu'elle était investie d'un privilége spécial pour remuer et attendrir les âmes les plus endurcies. Ce qui s'était passé au lit de mort du marquis del Vasto, l'un des plus grands pécheurs de son siècle, était fait pour accréditer cette opinion.

Mais il y avait une âme qui avait des titres tout particuliers à la pieuse sollicitude de la sainte, c'était sa chère Gasparina (c'est ainsi qu'elle l'appelle dans ses lettres), c'était la pauvre orpheline laissée sans guide au milieu des séductions les plus imprévues, et exposée à tous les dangers qu'entraîne à sa suite l'enivrement prématuré de la gloire mondaine. Or si jamais idole fut exposée à être aveuglée par l'encens de ses adora-

teurs, ce fut certainement Gaspara Stampa, quand elle reçut, à peine âgée de vingt ans, les prémices de l'admiration enthousiaste que son incomparable beauté, jointe aux effusions spontanées de son génie poétique et musical, ne cessa d'inspirer, depuis ce moment jusqu'à sa mort, à tous ceux qui eurent le bonheur de la voir et de l'entendre. C'était comme une seconde reine de l'Adriatique, mais dont sa rivale était plutôt fière que jalouse.

On comprend que la religieuse de Milan, qui, malgré l'éloignement et la diversité des vocations, ne perdait pas de vue sa pupille, n'ait pas pu se défendre de quelques sinistres pressentiments, et qu'elle ait vu dans ce concert unanime d'applaudissements non provoqués, quelque chose de plus grave, vu ses conséquences possibles, qu'une simple tentation d'amour-propre. Les précautions qu'elle avait prises pour l'entourer, à Venise même où il y avait un couvent de son ordre, des influences les plus propres à contre-balancer les influences mondaines, ne lui paraissant plus suffisantes, elle écrivait à la triomphante Gasparina les exhortations les plus pathétiques, pour la mettre en garde contre les déceptions que lui préparaient ses triomphes, et pour réveiller en elle les saintes aspirations auxquelles, par un privilége bien rare, elle avait été initiée presque dès son enfance. « Ma chère sœur, lui disait-elle, souvenez-« vous que vous n'avez reçu tant de grâces qu'afin que « vous vous rendiez vous-même un ange incarné. Quel « dommage si Dieu, qui vous a rachetée du sang de son « Fils, allait être frustré d'une âme si digne de lui! Oui, « reconnaissez la beauté, la dignité, l'excellence de

« votre esprit ; mais au lieu de vous en tenir là, faites « en sorte qu'il devienne divin par la pratique des ver- « tus évangéliques. Les vertus que le monde honore ne « nous donnent qu'une satisfaction d'un moment, et « nos yeux une fois fermés par le dernier sommeil, « elles meurent aussi avec nous ; mais les vertus vraies, « les vertus saintes, les vertus chrétiennes, les vertus « divines, voilà celles qui décorent l'âme, qui l'enno- « blissent, qui l'enrichissent, qui lui assurent le bon- « heur dans cette vie et dans l'autre, lui apportent tou- « jours de nouvelles couronnes, de nouvelles palmes, « de nouveaux triomphes. »

En même temps Sansovino, qui avait été témoin des souffrances de Balthazar Stampa et qui n'en ignorait pas la cause, accomplissait les dernières volontés du frère en prémunissant la sœur contre le même malheur, et il lui envoyait, en guise de préservatif, son traité élémentaire de l'*Art d'aimer*, « afin, disait-il, qu'elle y apprît à con- « naître les ruses auxquelles les hommes pervers ont « recours pour abuser de l'inexpérience de leurs vic- « times. » En même temps, il l'engageait à persévérer dans ses glorieuses études et à fuir toutes les occasions qui pourraient la détourner de son noble but.

Il faut que ces conseils et surtout les prières offertes par des âmes bien autrement pures que celles de Sansovino, aient porté leurs fruits, et même des fruits qu'on pourrait appeler merveilleux, pour peu que l'on compare les tentations avec les victoires. Pendant six années consécutives, depuis l'âge de vingt ans jusqu'à celui de vingt-six, Gaspara Stampa trouva moyen d'ajouter toujours quelque chose non-seulement à l'ad-

miration, mais aussi au respect dont elle était l'objet, sans répudier pour cela les hommages passionnés que les jeunes rejetons des familles patriciennes adressaient à son génie encore plus qu'à sa beauté. C'était surtout quand elle s'accompagnait de la viole ou du luth pour chanter ses propres compositions, élégiaques ou lyriques, le plus souvent improvisées, c'était alors que son auditoire était ravi d'admiration, et que le charme de la vue se confondant avec le charme de l'ouïe, il en résultait une double fascination qui ne finissait pas avec son chant ; on eût dit qu'il se prolongeait par une sorte d'écho dans les âmes, aussi longtemps que la physionomie de l'artiste conservait l'expression radieuse que lui avait donnée l'élan de l'improvisation.

Ce fut après avoir été témoin, et témoin très-ému, d'un de ces triomphes de Gaspara Stampa, que le poëte Parabosco, l'organiste de Saint-Marc, lui écrivit la lettre enthousiaste qui figure à bon droit dans son *Recueil de lettres amoureuses*, et qui suffirait à elle seule pour donner une idée du genre et du degré d'exaltation que produisait, à première vue, cette femme extraordinaire. « Jamais, dit-il, je n'aurais cru possible la réunion de « tant de perfections à la fois dans une créature hu- « maine. Vit-on jamais tant de beauté jointe à tant de « grâce, à tant de suavité dans les manières, à tant de « douceur dans le regard, à un sens si profond dans « les paroles ? Mais que dirai-je de cette voix angélique « dont les divins accents produisent une harmonie « tellement ravissante qu'elle pénètre les âmes les plus « froides et les fait fondre d'attendrissement ? »

Pour apprécier la valeur des louanges qui étaient prodiguées à son génie encore plus qu'à sa personne, il

ne faut pas oublier qu'elles ne sortirent jamais de la bouche impure de l'Arétin à la merci duquel se trouvaient alors toutes les renommées littéraires et dont on ne dédaignait pas impunément le suffrage. Gaspara Stampa était trop fière pour s'incliner devant une pareille autorité ; et comme elle trouvait à Venise ce qu'elle aurait vainement cherché ailleurs, une aristocratie sans faste, sans morgue et sans arrogance, qui donnait pour lustre et pour relief à ses grandes qualités l'affabilité la plus encourageante, elle chercha de ce côté des patrons et des guides pour son inexpérience, et elle fut si bien servie par ses sympathies instinctives, que les plus belles âmes furent aussi celles qui lui furent le plus dévouées. Parmi ces âmes, il y en eut une, et je crois que c'était la plus belle, dont le dévouement aurait pu prendre un accent passionné, si les pensées de celle qui en était l'objet n'avaient été absorbées par un autre genre d'idéal : il s'agit de Jérôme Molin, le poëte le plus pieux, le plus tendre et le plus humble de son temps. Jamais, depuis Dante et Pétrarque, on n'avait composé, du moins en vers, des prières aussi belles que les siennes. On eût dit qu'il avait une formule poétique, en guise de sauvegarde, contre chaque espèce de tentation. S'il sentait poindre en lui celle de l'orgueil, il disait à Dieu, dans sa prière de la nuit de Noël :

Fammi, signor del ciel, benché già veglio,
Teco fanciul, che col montar degli anni
Semplice io torni (1).

(1) Seigneur du ciel, fais-moi la grâce, tout vieux que je suis, de devenir enfant avec toi, et d'avancer en simplicité à mesure que j'avance en âge.

Et s'il avait à lutter contre une autre passion que la tendresse exubérante de son cœur rendait bien plus dangereuse, il plaidait d'avance les circonstances atténuantes, et il disait à Dieu, dans un langage fait pour désarmer tous les tribunaux humains :

Mira, signor, questa angeletta pura
Che tu forse dal ciel mandasti a noi
Per dar col volto e co' sembianti suoi,
Perfetto esempio d'una tua fattura (1).

Ce même génie, si humble et si suave, cette âme si douce et si aimante trouvait tout à coup les accents les plus énergiques, quand il s'agissait de pousser un cri de guerre contre les ennemis de Dieu et de la république, et alors ce n'étaient plus des sonnets qu'il composait pour appeler les Vénitiens aux armes, c'étaient des prédications poétiques (*canzoni in materia di stato*) comme les aurait faites Pierre l'Ermite, s'il avait été poëte; et si Molin avait eu besoin de renforcer ses propres inspirations par celles d'autrui, il avait près de lui son ami Bernardo Tasso, le père du futur chantre des croisades. Il avait, ce qui valait encore mieux, Frédéric Badoer, Laurent Priuli et surtout Dominique Venier, trois âmes d'élite, s'il en fut jamais, et par conséquent non moins héroïquement trempées que la sienne, mais aussi non moins attristées par les symptômes de décadence qui se multipliaient tous les jours. C'était là leur préoccupation commune, et Venier était

(1) Regarde, Seigneur, cet ange si pur que tu nous as peut-être envoyé du ciel, pour nous donner, avec son visage et ses traits, une idée de la perfection de tes œuvres.

tellement dominé par elle, qu'il composait des sonnets pour reprocher au modeste Molin le silence qu'il s'obstinait à garder devant cette corruption croissante (1), de sorte qu'il s'agissait entre eux et les associés qu'ils recrutaient dans les familles patriciennes, d'inaugurer une double croisade, une croisade contre les infidèles et une croisade contre le vice! On comprend que, sous l'influence d'un pareil patronage, l'imagination de Gaspara Stampa, familiarisée chaque jour davantage avec les types d'héroïsme et de vertu qu'elle avait devant les yeux, sans parler de ceux que lui fournissait l'histoire, ait élaboré un idéal presque impossible à réaliser, et l'on comprend plus facilement encore que ses sentiments soient montés et se soient maintenus si longtemps au niveau de ses idées. Malgré le culte qu'on rendait à son génie non moins qu'à sa beauté, malgré l'enthousiasme de ses admirateurs dont le nombre allait toujours croissant, enfin malgré la permission dangereuse qu'elle se donna de recevoir non-seulement des adorations, mais même des aveux de passion, elle se maintint, pendant cinq années consécutives, dans la ferme possession de son propre cœur, se persuadant toujours, de la meilleure foi du monde, que les jouissances de l'imagination et surtout celles de l'amitié suffiraient pour le remplir.

On est forcé de convenir qu'il y a dans cette fidélité presque fabuleuse à un idéal préconçu, dans cette prohibition imposée d'avance à toute passion qui menacerait de le flétrir ou de le compromettre, un genre d'héroïsme d'autant plus admirable, qu'il suppose, dans

(1) *Molin, tu ch'a di nostri al ben rivolto, etc.*

celle qui en est capable, un assemblage de dons presque chimérique, je veux dire la triple élévation du cœur, de l'esprit et du caractère. Malheureusement cette triple élévation ne donne pas infailliblement la parfaite clairvoyance, surtout quand l'admiration est emportée d'assaut par des qualités véritablement héroïques.

La pauvre Gasparina jouissait, sans défiance comme sans remords, de sa gloire aussi peu enviée qu'inoffensive, quand tout à coup elle fit une rencontre fatale qui devait changer irrévocablement les conditions de sa vie intellectuelle et morale. C'était le jour de Noël de l'année 1549, et comme elle ne sentait, au fond de son cœur, rien qui la rendît moins digne de se mêler à la foule qui allait s'agenouiller devant la crèche, non-seulement elle n'eut jamais la pensée de répudier cette date, mais comme elle pouvait se rendre le témoignage de ne l'avoir pas profanée, elle ne se fit aucun scrupule de mêler ce souvenir aux effusions de sa reconnaissance, tant qu'elle espéra d'être heureuse, et aux effusions funèbres de sa douleur, quand elle vit cette espérance trompée.

Celui qui fut pour elle la cause de tant de bonheur et de tant de souffrances, était le jeune seigneur de Collalto dont l'éloge était dans toutes les bouches avec les nuances et les variantes analogues au goût de ses admirateurs et à leur capacité d'appréciation. Issu d'une race féconde en héros, il avait cultivé de préférence, entre les grandes qualités qu'elle lui avait transmises, celles qui promettaient le plus de gloire ostensible, et comme son éducation littéraire avait marché de front

avec son éducation militaire, les beaux esprits du temps ne s'étaient pas fait faute de lui prodiguer les louanges les plus propres à tourner une tête moins forte que la sienne. Mais toutes leurs flagorneries avaient échoué contre son bon sens naturel renforcé d'une modestie d'autant plus inexpugnable, que son angélique mère, Bianca di Capello, s'était surtout appliquée à le mettre en garde contre l'orgueil. Les compliments même les mieux tournés, quand on lui parlait de son génie, excitaient presque sa pitié, et si quelques essais tentés sans ambition dans la seule vue de s'exercer à parler une langue sacrée, lui valurent la réputation de poëte et même de poëte élégant, ce fut toujours sans connivence et même avec répugnance de sa part. C'était par suite de cette répugnance qu'il se décidait si difficilement à communiquer ses productions même à ses amis, et un jour que l'un d'eux, Giuseppe Betussi, faisait, pour obtenir cette faveur, les instances les plus pressantes, Collalto lui répondit, sans le moindre signe de regret, qu'il lui était impossible de le satisfaire, attendu qu'il avait eu le bonheur de perdre environ quarante sonnets! C'était le même Betussi qui, en lui dédiant la traduction d'un opuscule latin de Boccace, lui disait que l'original ayant été composé sur la demande d'un roi, il avait voulu, comme traducteur, dédier son travail à un héros auquel son caractère pût tenir lieu de royauté.

Il y avait en effet quelque chose de franchement héroïque dans le caractère du jeune Collalto, et c'était pour cela que, dès son jeune âge, un champ de bataille lui avait semblé préférable à un champ d'intrigues,

lors même que ces intrigues se couvraient d'une apparence chevaleresque. Mais sa jeunesse et la plus grande partie de son âge mûr ayant coïncidé avec la longue paix qui avait précédé la campagne de Lépante, il lui avait été impossible de satisfaire, sous le pavillon vénitien, sa passion dominante, et il n'avait pu résister au besoin de chercher cette satisfaction sous une bannière étrangère. Or entre ces bannières, s'il en était une qui dût être particulièrement odieuse à la République, c'était celle qui avait flotté, quarante ans auparavant, sur les murs de Padoue, à la suite de la fameuse ligue de Cambrai, et que les vieillards devaient se souvenir d'avoir aperçue un jour en vue des lagunes. Et cependant ce fut à cette bannière, c'est-à-dire à la nation éminemment militaire qui la portait, que le jeune Collalto, dominé par une sorte de sympathie instinctive, donna la préférence sur toutes les autres, et il venait précisément de visiter la capitale de la France, quand Gaspara Stampa le vit pour la première fois dans la journée du 25 décembre 1549.

Bien qu'il eût à peine achevé sa vingt-sixième année, les autorités compétentes en matière de chevalerie pratique étaient presque scandalisées de voir que, malgré les sympathies qu'il rencontrait partout, il gardait encore son cœur libre. Comme ce scandale avait déjà commencé avant son départ pour Paris, il dut naturellement redoubler après son retour. Le moment n'était pas encore venu d'extirper l'étrange préjugé qui exigeait d'un homme comme lui, pour que sa destinée fût complète, que l'amour en fût pour ainsi dire le couronnement, mais un amour unique, profond, pur, dés-

intéressé, favorisant l'essor du génie ou de la vertu, et se nourrissant d'enthousiasme et de sacrifice. Ceci ressemble d'abord à quelque vieille tradition d'un âge à moitié fabuleux ; mais pour peu qu'on veuille lire les recueils, opuscules, correspondances et autres écrits de ce genre qui se rapportent à cette époque intéressante, on verra que ce sentiment, tel que l'avaient conçu Dante et Pétrarque, avait cessé d'être un mystère, ou du moins que presque toutes les nobles âmes s'y étaient fait initier. Aussi le Domenechi en envoyant à Collalto ses poésies amoureuses, lui disait-il « que ce serait un scandale et « une impiété de le supposer sans amour, lui dont le « seul abord suffisait pour captiver tous les cœurs, et « qui avait dans le sien des trésors d'affection qu'il n'a- « vait pas le droit d'y laisser enfouis (1). »

Enfin la vue de Gaspara Stampa commença cette conversion, et les charmes de son esprit la complétèrent. A dater du jour où elle eut pris possession du cœur de son héros, elle sembla naître à une vie toute nouvelle, ou plutôt elle ne vécut plus que dans lui, et elle trouva un redoublement de verve pour célébrer sa beauté, ses talents et ses vertus ; pour comble de bonheur, elle sut inspirer aux autres membres de la famille de Collalto un enthousiasme à la fois si vif et si sympathique, que le château seigneurial, habité par cette famille, sur les bords de l'Anasso (autrement dit la Piave), devint périodiquement, pour Gaspara Stampa, une sorte de séjour enchanté où tout était pour elle source d'inspirations et de jouissances ineffables, dont

(1) Rime di Gaspara Stampa, p. 283.

l'auteur ne semblait pas moins heureux qu'elle même. Aussi ne se lassait-elle pas de chanter les lieux témoins de leur bonheur et de leurs serments réciproques, et comme si l'amour avait été pour elle un second baptême, elle changeait son nom de Gaspara en celui d'Anassilla, parce que c'était sur les bords du fleuve Anasso que s'étaient passés leurs plus doux entretiens.

Dire que ces deux âmes trouvaient dans leur exaltation même un préservatif contre tout ce qui aurait pu ressembler à des tentations vulgaires, c'est s'exposer à la réprimande des moralistes et au sourire des incrédules, surtout de ceux qui sont forts de leur expérience personnelle; et cependant cela ne fit la matière d'aucun doute ni dans l'esprit du vieux comte Manfredo qui comprenait les passions chevaleresques, ni dans celui de sa digne épouse Bianca, en qui la clairvoyance maternelle égalait la tendresse, ni enfin dans celui des illustres contemporains qui, par intérêt pour l'une ou pour l'autre des parties intéressées, suivirent, de près ou de loin, toutes les péripéties de ce drame qui intéressait plus particulièrement les poëtes comme étant voués de profession au culte de l'idéal. Aussi celui d'entre eux qui connaissait le mieux ce culte, en religion comme en amour, Jérôme Molin, la perle du patriciat vénitien à cette époque, adressait-il à la haute colline (*colle alto*) que Gaspara Stampa embellissait de sa présence, des félicitations poétiques sur la possession d'un pareil trésor, et sur la douceur des accents que répétaient, après elle, les échos d'alentour. Le témoignage de Varchi, l'un des plus illustres entre les

exilés florentins réfugiés à Venise, est encore plus positif; car il lui décerne la palme de la chasteté aussi résolûment que la palme de la beauté, et il est tout aussi convaincu de sa supériorité sur Lucrèce que de sa supériorité sur Sapho. Enfin nous avons le témoignage, non moins fier que candide, de Gaspara elle-même, dans ces trois vers adressés par elle à celui qu'entre tous ses contemporains, elle jugeait le plus capable de les comprendre :

È ben ver che il desio con che amo voi
È tutto d'onestà pieno e d'amore,
Perché altrimenti non convien tra noi (1).

C'était sans doute cette absence de remords ou, si l'on veut, cette innocence relative dont elle prenait le ciel et la terre à témoin, c'était la glorification presque involontaire d'un amour identifié désormais avec sa vie intellectuelle et morale, qui produisaient en elle ces singuliers élans d'enthousiasme où l'on voit qu'elle ne sait plus mesurer la distance entre le ciel et la terre. Elle en vint à se croire en possession d'une complète béatitude et à regarder presque comme un dieu celui qui en était l'auteur.

Elle nous dit elle-même que « toujours assise auprès « de lui, elle s'enivrait de l'expression de ses regards et « du son de sa voix, qu'elle se nourrissait des grandes « pensées qu'enfantait son génie, qu'elle ne se lassait « pas d'admirer sa belle figure et qu'en l'admirant il

(1) Il est vrai que dans le sentiment que vous m'avez inspiré, l'honneur ne tient pas moins de place que l'amour; sans quoi la chose ne serait pas possible entre nous.

« lui semblait y voir réunis toute la gloire et les dé-
« lices du paradis. Anges du ciel, s'écriait-elle dans
« ses transports, je ne vous envie ni vos joies ineffables,
« *ni vos âmes pleines de ce qu'elles ont désiré* (1), ni vos
« extases devant le Tout-Puissant; car mon bonheur
« ici-bas est tel que des cœurs terrestres ne sauraient le
« contenir : tout ce que vous éprouvez en voyant Dieu
« face à face, je l'éprouve devant celui qu'il fit si com-
« plétement à son image. Votre seul privilége, c'est
« que vos jouissances sont éternelles, au lieu que les
« miennes peuvent bientôt finir. »

Cette crainte ne venait en elle d'aucun doute sur la constance de celui qui était pour elle le type de toutes les perfections, et comme trois années s'étaient écoulées sans que rien en lui eût démenti l'impression des premiers jours, elle se croyait autorisée à regarder cette épreuve triennale comme décisive. Mais il y avait un ver rongeur qu'elle n'avait pas aperçu et qui n'avait cessé d'attaquer la fleur par la racine, pendant qu'elle en respirait le parfum. Le grand corrupteur du siècle, le prédicateur et le modèle de tous les genres de dépravation, celui qui s'intitulait *le fléau des princes* et qui fut bien plutôt le fléau des intelligences et des âmes, Pierre l'Arétin, en un mot, qui possédait, au suprême degré, l'art d'exploiter tous les genres de faiblesses, même les plus innocentes, avait trouvé le secret de s'insinuer dans les bonnes grâces du vieux comte Manfredo di Collalto; mais il avait attendu, pour pousser à bout cette entreprise, que la mort eût enlevé

1) *E quei desir di ciò che braman pieni.*

la comtesse Bianca qui était comme la sentinelle vigilante de la famille. Après s'être contenté d'abord du rôle de consolateur, l'Arétin joua celui de confident avec un tel succès que, dans ses lettres au comte Manfredo, il finit par ne plus lui donner d'autre titre que celui de *compère ;* il est vrai qu'il avait soin de racheter cette familiarité par les flatteries les plus propres à se la faire pardonner, et auxquelles il ne manquait, pour produire tout leur effet, que d'être sorties d'une bouche moins impure; car le vieux comte, quelle que fût sa crédulité, devait être assez au courant des misères contemporaines pour savoir à quoi s'en tenir sur la sincérité de son flatteur autant que sur sa moralité.

Quoi qu'il en soit, le jeune Collalto, grâce à la faiblesse paternelle, se trouva exposé, dès l'âge de vingt-deux ans, aux influences les plus pernicieuses. Heureusement elles se trouvèrent contre-balancées et presque neutralisées par les leçons que sa pieuse mère lui avait inculquées dès l'âge le plus tendre ; de sorte que ses mœurs, protégées par ce pieux souvenir, ne souffrirent aucune atteinte de son contact avec l'homme le plus dépravé de son siècle et le plus systématique dans sa dépravation. Mais on se demande si cet étrange dilettantisme de la part du fils de la vertueuse Bianca, était bien compatible avec les nobles qualités qui lui avaient conquis l'estime et même l'admiration des appréciateurs les plus compétents parmi ses contemporains, et si indépendamment des considérations puisées dans une fausse interprétation de l'obéissance filiale, il n'y avait pas quelque affinité latente entre le maître et le disciple. On ne peut nier que cette inti-

mité ne soit une tache dans la biographie du jeune seigneur de Collalto, et s'il avait vécu dans une société moins corrompue, l'opinion publique lui aurait appris que le respect de soi-même était la première condition pour être respecté par autrui. Cependant il y avait, dans cette défaillance, des circonstances atténuantes qu'il serait injuste de perdre de vue.

La passion dominante du jeune Collalto, était la guerre, et la seule profession qui eût quelque attrait pour lui, était la profession des armes à laquelle sa famille devait toute son illustration. De là une impétuosité héréditaire dans la poursuite de ce genre de gloire et une prédilection presque inévitable pour ceux qui, par sympathie ou autrement, savaient le mieux exprimer ses propres sentiments.

Or, sous ce rapport, l'Arétin était sans rival, et c'était à cause du plaisir que les militaires trouvaient à l'entendre, qu'il comptait parmi eux un si grand nombre de partisans. Non-seulement il aimait à leur rendre des services gratuits (ce qu'il ne faisait autrement pour personne), mais il leur ouvrait sa bourse aussi bien que son cœur, et quand ils lui parlaient de leurs misères ou lui montraient leurs blessures, il lui arrivait de s'attendrir avec eux jusqu'aux larmes. Aussi n'avait-il pas de peine à trouver parmi eux des redresseurs de torts tout prêts à mettre l'épée à la main pour venger ses injures, et quand on lui enleva, en 1541, sa chère Perina, la brebis la plus galeuse de son bercail, il se trouva un vieux capitaine qui offrit de la lui reconquérir et de châtier le ravisseur. Si le dégoût ne l'avait pas empêché d'accepter cette offre, on aurait vu, grâce à la toute-puis-

sance de l'Arétin, le glaive de la loi s'incliner devant le glaive du condottiere.

Chose étrange! cet homme pour qui l'idéal était lettre close, tant en matière d'art qu'en matière de poésie, avait cependant une sorte d'idéal militaire dont il avait puisé la notion, en y mettant beaucoup du sien, dans son commerce intime avec le fameux Jean de Médicis dont il avait recueilli le dernier soupir. Rien ne saurait donner une idée de l'adresse et du succès avec esquels il exploita ce souvenir pendant plus d'un quart de siècle, en s'aidant très-habilement de la sympathie bruyante du brave capitaine Falopia qui avait aussi servi sous Jean de Médicis et dont le culte pour l'Arétin allait jusqu'à lui dire que si les rois Mages étaient venus de son temps, ils n'auraient pas manqué de lui offrir leurs tributs et leurs hommages. Ces divers genres de mérite semblaient devoir assurer à celui qui en était pourvu, la première place dans l'estime et l'affection du maître. Cependant ce ne fut pas au capitaine Falopia que fut décernée la palme de l'idéal militaire, mais au capitaine Bombaglino, venu tout exprès à Venise, en 1542, pour voir celui dont la louange était dans toutes les bouches, et pour constater, par ses propres yeux, jusqu'à quel point sa personne correspondait à sa renommée. Le moment ne pouvait être mieux choisi pour satisfaire la curiosité du voyageur; car c'était celui où le grand homme qu'il voulait visiter venait de recevoir des lettres de son fidèle Ambroise qui avait voyagé pour lui en Angleterre et en Portugal et qui, après avoir traversé l'Asie occidentale, lui écrivait du fond des Indes qu'il avait trouvé partout le nom de l'Arétin, même

chez le Sophi de Perse. Le naïf capitaine pleurait d'attendrissement en entendant ce récit, et son interlocuteur, qui avait déjà beaucaup pleuré, ne demandait pas mieux que de pleurer encore, de sorte que leur sympathie réciproque atteignit, dès le premier jour, son point culminant (1).

Ce fut précisément vers cette époque, c'est-à-dire au plus fort de l'enthousiasme des militaires pour l'Arétin, que ses relations avec le jeune Collalto devinrent une sorte d'initiation supplémentaire à la profession qu'il avait embrassée, ce qui ne pouvait avoir lieu sans d'énormes inconvénients pour le disciple. Il y a dans la faiblesse avec laquelle ses parents se prêtaient à des relations si intimes, un mystère qu'il est difficile d'approfondir. Depuis le jour où l'Arétin, à peine débarqué à Venise en 1527, avait été invité, on ne sait pourquoi, à tenir sur les fonts baptismaux le second fils du comte Manfredo, le rôle infâme qu'il n'avait plus cessé de jouer aurait dû, ce semble, détacher à jamais de lui une famille qui comptait la piété parmi ses vertus héréditaires et dont le patronage passait pour avoir toujours été non moins consciencieux qu'intelligent. Cette inconséquence, signe infaillible de la décadence des caractères, était déjà très-commune dans le patriciat vénitien, et tel père qui n'aurait pas pardonné à son fils de faillir à l'honneur militaire sous les drapeaux de la république,

(1) Voici comment l'Arétin motive sa préférence pour le capitaine Bombaglino : *La prontezza delle membra, la grazia dei movimenti, la terribilità dell'aspetto, la generosità dell'animo, la sicurezza del parlare, e l'affabilità della conversazione, mi parve vedere un soldato simile a quello che bramava il signor Giovanni* (Jean de Médicis), Lettere, fol. 296.

le laissait faillir impunément aux lois les plus sacrées de la morale, sous les auspices d'un corrupteur d'autant plus dangereux qu'il était plus populaire.

Pour échapper à une contagion si universelle et si autorisée, il fallait une âme aussi héroïquement trempée que l'était celle de Collalto; et même avec cette trempe héroïque, il est difficile de l'absoudre, à cause de l'influence que son exemple pouvait avoir sur des âmes moins fortes que la sienne; car ce n'était pas un culte clandestin qu'il rendait à la grande puissance du jour, c'était un culte tout aussi patent que celui qu'il rendait à Dieu, mais heureusement plus sujet à des intermittences. Les lettres que lui écrivait l'Arétin, quand ces intermittences étaient trop longues, sont autant de cris d'alarme poussés par l'idole qui craint de perdre un de ses plus utiles adorateurs. Il y en a une, du mois de juillet 1545, qui surpasse en basse flagornerie tout ce que la littérature italienne nous a transmis de plus ignoble en ce genre, et qui prouve que les relations avaient été longuement et sérieusement interrompues. Mais la réponse qu'y fit le jeune Collalto prouve aussi qu'il se reprochait cette interruption comme un tort et qu'il tenait à le réparer le plus vite et le plus magnifiquement possible. Nous apprenons par la correspondance de l'Arétin lui-même, que cette réparation consistait dans l'envoi presque immédiat d'une grande robe de velours cramoisi doublée de damas noir, costume qu'il trouvait trop beau pour n'importe quel prince dans n'importe quelle solennité, mais qu'il n'a pas trouvé trop beau pour lui-même dans l'admirable portrait que Titien peignit quelque temps après et qui

figure maintenant parmi les chefs-d'œuvre du palais Pitti.

Pour arrêter les progrès de cette fascination, il aurait fallu une campagne de terre ou de mer, et c'est ce que Collalto appelait de tous ses vœux ; mais comme il n'y avait pas de chance prochaine de les voir exaucés, il se consolait de son inaction en parlant de guerre avec ceux qui s'y étaient illustrés, et à ce titre, nul interlocuteur ne lui était aussi sympathique que le capitaine Falopia qui aurait suffi, indépendamment de toute autre attraction, pour lui faire fréquenter la maison de l'Arétin. D'ailleurs on peut dire qu'il y était plus qu'autorisé par les antécédents de sa famille et par la déférence presque servile de son jeune frère Vinciguerra pour son cher parrain, devenu dans cette même année 1545, le confident de ses précoces amours. Il n'était alors âgé que de dix-huit ans, de sorte que le respect filial et la tendresse fraternelle venant renforcer, par des influences qui pouvaient paraître légitimes, le prestige dont ce personnage à double et triple face savait s'entourer, malgré tous ses vices, le comte de Collalto courait risque de faire, sous ses auspices, un tout autre apprentissage que celui qu'il avait en vue. Il faut même que son imagination, à défaut de son cœur, ait été subjuguée d'une manière bien étrange, s'il est vrai qu'ayant tenté un jour, à sept reprises différentes, de pénétrer jusqu'à l'Arétin, et ayant été repoussé sept fois sous prétexte qu'il était occupé ou endormi, il ait comparé son sort à celui des damnés *dont le plus terrible tourment est d'être privé de la présence divine !* et c'était le rejeton d'une dynastie non moins éminente par ses vertus que

par ses titres historiques, qui poussait ainsi la flatterie jusqu'au blasphème !

Quoi qu'il en soit, le fils du vieux Manfredo porta docilement ce joug depuis l'année 1545 jusqu'à son départ pour la France en 1548 ; et même alors l'influence de l'Arétin sur lui, en matière d'apprentissage militaire, était si bien établie, qu'il n'eut pas de peine à lui faire prendre pour compagnon de voyage et au besoin pour capitaine instructeur, ce même Falopia qui représentait, pour les hommes du métier, les traditions qu'ils aimaient à rattacher au souvenir de Jean de Médicis surnommé des bandes noires (*delle bande nere*).

Au point de vue chevaleresque et militaire, il n'y avait pas alors une seule cour en Europe qui pût rivaliser avec la cour de France, et la courte apparition que Henri II, récemment monté sur le trône, venait de faire en Piémont, à la tête d'une armée que devaient renforcer les garnisons piémontaises, avait suffi pour remplir d'espoir, d'un bout à l'autre de l'Italie, mais plus particulièrement en Lombardie et en Toscane, les partisans de l'intervention française. Jamais, depuis les croisades, le rôle de la France n'avait été si grand au dehors qu'il le fut sous ce règne, à certains égards, si décrié. Jamais ses guerriers ne méritèrent mieux d'être appelés des *redresseurs de torts* ; car ce fut en combattant les trois despotes dont le joug pesait alors sur l'Allemagne, sur l'Angleterre et sur la Toscane, qu'ils acquirent successivement leurs titres de gloire. Or nulle part on ne leur savait plus de gré de ce genre de service que dans les États vénitiens, et la France

avait si bien su alimenter l'admiration et la reconnaissance de ses alliés des lagunes, que, par une exception dont il n'y a peut-être pas un autre exemple dans les annales de la diplomatie, il s'écoula plus de deux siècles sans que rien vînt troubler ou même affaiblir les relations sympathiques entre les deux pays.

Même avant que Henri II fût monté sur le trône, ces relations auxquelles ce prince attachait dès lors un grand prix, avaient reçu une sorte de consécration religieuse à l'occasion du baptême de son premier-né qui avait été appelé François, et dont il avait voulu que l'État vénitien fût le parrain, malgré l'antipathie de la noble république pour le nom de Médicis que portait sa mère.

Cette mère ressemblait trop à la famille dont elle était issue, pour intéresser une âme aussi chevaleresque que celle du comte de Collalto. Il est probable qu'à ses yeux, comme aux yeux du connétable de Montmorency et des Guise, la véritable reine était la duchesse de Valentinois, la fameuse Diane de Poitiers, à laquelle l'âge n'avait ôté que les plus superficiels de ses charmes, et dont l'empire était plus assuré que jamais. Que le jeune Collalto, séduit par l'exemple des Guise et de plusieurs autres qui étaient pour lui des types d'honneur militaire, ait payé comme eux son tribut de courtoisie, sinon d'admiration, à celle dont la faveur auprès du roi survivait à tous les genres de vicissitude, c'est ce qu'il est impossible de mettre en doute, car on ne comprendrait pas autrement le succès qu'il obtint à la cour de Henri II, succès qui dut dépasser ses espérances, s'il est vrai que ce prince

ait aspiré à faire de la résidence de Collalto le temple de sa gloire (1).

Collalto avait donc couru risque de puiser à deux sources diversement empoisonnées, je ne dis pas ses sentiments qui étaient à l'abri de toute souillure, mais au moins quelques-unes de ses notions sur les devoirs accidentels de la vie. Après qu'il eut fait la rencontre de Gaspara Stampa, tout ce qui avait besoin en lui d'être purifié, le fut si bien par son enthousiasme pour elle, qu'il cessa dès lors toute correspondance avec l'Arétin, malgré l'exemple contraire que lui donnait son frère Vinciguerra, toujours amoureux de sa belle Bianca et plus abject que jamais dans les lettres qu'il écrivait de Rome à son parrain. Quel contraste avec les lettres et les sonnets que Jérôme Molin adressait de Venise à sa pupille, les unes pour s'associer au bonheur dont elle se montrait si digne, les autres pour immortaliser un amour dont il connaissait par expérience les douceurs et les amertumes. Hélas! le moment approchait où Gaspara Stampa qui n'avait encore connu que les douceurs du sien, devait être suffoquée par ses amertumes.

Trois années de fidélité sans nuage étaient un prodige

(1) C'est ce que dit le poëte Molin, en termes un peu trop poétiques, dans un sonnet composé par lui sur la demande de Gaspara Stampa.

Le portrait de Collalto, peint par Titien, se trouvait au Louvre en 1738 et s'y trouve peut-être encore aujourd'hui.

On peut le comparer avec celui qu'en a fait Gaspara Stampa elle-même :

Chi vuol conoscer, donne, il mio signore,
Miri un signor di vago e dolce aspetto,
Di pelo biondo e di vivo colore
Di persona alta e di spazioso petto.

qu'on n'était pas en droit d'attendre d'un homme en qui l'ambition de la gloire, légitime ou non, absorbait ou dominait toutes les autres, et cependant ce prodige s'était accompli, d'où la pauvre Gaspara avait conclu qu'il pourrait s'accomplir toujours, et qu'un lien indissoluble mettrait son bonheur à l'abri de toutes les vicissitudes. Mais, outre l'obstacle qui pouvait venir de l'inconstance naturelle au cœur de l'homme, il y avait un obstacle légal qui, sans être tout à fait insurmontable, était de nature à susciter des difficultés devant lesquelles plus d'une famille patricienne avait reculé dans un cas semblable. Quand un mariage n'était pas approuvé par le conseil des Dix, à cause de l'inégalité de condition entre les conjoints, les enfants mâles issus de cette union non sanctionnée par la loi civile, étaient exclus de toutes les fonctions et priviléges qui appartenaient aux familles patriciennes. La perspective de cette exclusion possible ne fut-elle pas pour quelque chose dans le changement dont la pauvre Gaspara s'aperçut avec effroi, après avoir régné pendant près de trois ans sur ce cœur qu'elle s'obstinait à proclamer le plus noble de tous les cœurs, en dépit de tous les sinistres symptômes qui se multipliaient autour d'elle? Ce redoublement d'impatience trop longtemps contenu, qui faisait dire à Collalto que les lauriers de Cyrus et de César, ses deux héros favoris, ne le laissaient pas dormir, n'était-ce pas une manœuvre habilement imaginée pour couvrir une retraite qui n'était peut-être dès lors qu'un abandon mal déguisé? Il est vrai que cette supposition répugne à tous les antécédents du personnage et surtout à cette loyauté

chevaleresque qui, d'après le témoignage des contemporains et surtout d'après le récit de son biographe, faisait le fond de son caractère ; mais il ne faut pas oublier que ce biographe lui-même, qui s'appelait Antonio Rambaldo de Collalto, était un rejeton de la même famille et qu'à ce titre il pouvait plaider les circonstances atténuantes sinon pour des infidélités, du moins pour des lacunes.

Quoi qu'il en soit, son héros ne voulut pas rester plus longtemps dans son tort vis-à-vis de la postérité qui ne manquerait pas, disait-il, de lui demander compte d'une si longue inaction ; et comme il ne pouvait pas offrir ses services à sa première patrie qui était alors en paix avec toute l'Europe, il crut pouvoir les offrir à sa seconde patrie où il était sûr qu'ils seraient acceptés avec joie, et après avoir consolé, tant bien que mal, la pauvre Anassilla par la promesse d'un prompt retour et d'une correspondance régulière, il prit joyeusement le chemin de la France.

Il est vrai que tout contribuait à rendre la tentation irrésistible. C'était en 1552, l'une des années les plus mémorables de notre histoire militaire, sinon au point de vue des conquêtes territoriales, du moins au point de vue de l'honneur de nos armes, bien que nous eussions les Turcs pour alliés contre l'ennemi commun qui était Charles-Quint. C'était au moment où le cardinal François de Tournon venait solliciter le Sénat vénitien de se joindre à la ligue formée contre ce prince dans l'intérêt de tous les États menacés par lui, des deux côtés des Alpes. Enfin c'était à l'approche du

fameux siége de Metz qui allait réunir, pour la défense de cette récente et précieuse conquête, l'élite de la noblesse française que le jeune Collalto n'avait encore vue briller que dans les tournois et les autres exercices chevaleresques. Plus l'impression qu'il avait emportée de ses relations avec ceux qu'il regardait comme le plus bel ornement de la cour de France, avait été profonde, plus il tenait à voir de près les exploits par lesquels ils justifieraient l'enthousiasme qu'il avait conçu pour leur caractère, et l'idée de partager leurs dangers et peut-être leur gloire, lui donnait un genre d'émulation trop en rapport avec l'impétuosité de ses généreux instincts pour qu'il lui fût possible d'y résister. De plus, il y avait une autre perspective qui le touchait de plus près, et qui aurait suffi pour enflammer son patriotisme italien, c'était la perspective d'une insurrection en Toscane, avec le concours d'une troupe auxiliaire fournie par le roi de France et guidée par les émigrés florentins à la tête desquels devait figurer le fameux Pierre Strozzi, promu par Henri II à la dignité de maréchal et qui avait à venger sur le duc Côme de Médicis, outre la mort de son père qui s'était étranglé dans sa prison, l'asservissement de sa patrie et l'exil de ses plus vertueux citoyens.

Or c'était précisément à Venise que ces exilés avaient trouvé l'accueil le plus sympathique. C'était surtout là, dans la classe patricienne comme dans la classe des lettrés, que se produisaient, en dépit des suggestions vénales du servile Arétin, les manifestations de pitié pour leurs infortunes et d'enthousiasme pour leur cause. C'était quelque chose d'analogue à l'émotion que sus-

cita, parmi les Français du dix-septième siècle, l'émigration irlandaise après la bataille de la Boyne; et à Venise comme à Paris, ce ne fut pas la sympathie du sexe le plus faible qui fut la moins ardente ni la moins tenace. Sous ce rapport, Gaspara Stampa se distingua entre toutes les femmes italiennes de son temps par l'hommage poétique qu'elle rendit au courage malheureux dans la personne de ces nobles exilés parmi lesquels elle devait trouver des patrons et des consolateurs pendant sa vie et des panégyristes après sa mort; et si le comte de Collalto n'avait pas trouvé dans son propre cœur des suggestions toutes puissantes en faveur de ces victimes d'un despotisme ombrageux et sanguinaire, l'enthousiasme de Gaspara Stampa, rendu doublement contagieux par l'amour qu'elle lui avait inspiré, aurait infailliblement produit son effet. C'était ce même enthousiasme qui la rendait si passionnément reconnaissante envers le roi de France dans lequel, grâce aux leçons de son ami, elle voyait un vengeur futur des iniquités politiques qui, depuis près d'un demi-siècle, scandalisaient l'Italie. C'était à ce titre et comme par anticipation, qu'elle lui décernait, dans ses sonnets, des louanges si disproportionnées à ses mérites, et qui n'ont leur excuse que dans l'identification de la cause des exilés florentins avec celle de Henri II, quand ses troupes descendirent en Italie; car en même temps que le duc Côme condamnait d'avance à la peine de mort tous ceux de ces exilés qui seraient faits prisonniers de guerre, le vice-roi de Naples, don Pedro de Tolède, menaçait de la même peine quiconque oserait prononcer le nom du roi de France, c'est-à-dire du souverain en

l'honneur duquel la république de Venise avait frappé des médailles (1).

Pendant ce temps le cœur de la malheureuse Gaspara n'en était pas moins en proie aux plus douloureuses anxiétés. Les jours et les semaines s'écoulaient sans qu'elle vît arriver la lettre que Collalto avait promis de lui écrire aussitôt après son arrivée à Paris ; et quand il rompit enfin ce silence de si mauvais augure, ce fut moins pour consoler celle qui en avait si cruellement souffert, que pour lui apprendre à se résigner à la prolongation de ses souffrances. De là des alternatives d'élévation et d'abattement qui donnent lieu aux contrastes les plus émouvants et aux effusions les plus pathétiques. Toutes ces oscillations sont approximativement reproduites dans la série de ses poëmes qu'on peut regarder comme un fidèle écho des élans de son âme aussi bien que de ses défaillances, et qui, à ce titre, offrent un intérêt qui n'est pas purement littéraire. Tantôt ce sont des effusions passionnées qui revêtent la forme lyrique ou élégiaque, comme pour remplir les intermittences d'un désespoir sans remède. Tantôt ce sont des réactions pathétiques et parfois sublimes contre la passion qui la subjugue; tantôt enfin ce sont des sophismes étranges, auxquels elle a recours pour concilier cette passion avec sa conscience, comme dans le sonnet où interprétant à sa manière le précepte évangélique sur l'amour de Dieu et du prochain, elle cherche à en détourner l'accomplissement à son profit ; et après avoir ainsi glorifié l'amour qu'elle inspire, elle glorifie plus

(1) Histoire de de Thou, livre XI. — *Medaglie del Doni*, 1ᵉ *parte*.

hardiment encore l'amour qu'elle ressent, en disant qu'elle pousse même l'enthousiasme jusqu'à se savoir bon gré de tant souffrir et jusqu'à rassurer celles que la vue de ses souffrances pourrait détourner de suivre son exemple. « O vous, » s'écrie-t-elle, dans la plus touchante de ses élégies, « ô vous qui, par une faveur du « ciel êtes prédestinés à aimer, ne vous plaignez pas de « vos souffrances, car les martyres d'amour sont des « bénédictions. Dussé-je être victime du mien, je ne « m'en repentirai jamais; je préfère les tourments en- « durés pour une si belle cause à toutes les jouissances « que procurent les choses viles et abjectes. Si Dieu et « mon étoile s'accordent à vouloir que je succombe à « ma douleur, eh bien! que la mort vienne et me dé- « livre de mon amour et de cette enveloppe mortelle : « alors enfin, mon âme, libre dans son essor, s'envolera « joyeuse dans ce séjour où une fidélité comme la « mienne trouvera sûrement sa récompense (1). »

C'était ainsi que son imagination devenant de plus en plus complice de son cœur, elle se laissait aller à des transports d'admiration qui compromettaient parfois le sentiment de sa dignité. Tantôt elle maudissait la guerre et la gloire, tantôt elle invitait les historiens à perpé-

(1) *Egli è pur la mia stella*
E se s'accorda il cielo,
Ch'io moja per cagion così gradita;
Venja morte, e con ella
Amor, e questo velo
Tolgan, ed esca fuor l'alma smarrita;
Che del suo albergo uscita,
Volera lieta in parte
Dove s'avra mercede
Della sua viva fede....

tuer, dans l'intérêt de leur propre immortalité, la mémoire de son héros, et les peintres à éterniser les traits de la plus belle créature qui fût jamais sortie de la main de Dieu.

Malheureusement, l'éditeur insouciant des poésies de Gaspara Stampa n'y a mis aucun ordre ni chronologique ni psychologique, de sorte qu'on est obligé de suppléer à son insouciance ou à sa stupidité par des conjectures dont les éléments ne sont pas faciles à recueillir. On voudrait surtout savoir la date et l'occasion de certains poëmes qui sont en contradiction flagrante avec presque tous les autres, et qui accusent un élan presque surnaturel vers la source du bien et du beau. Parmi les compositions de ce genre, il en est une qu'on pourrait appeler élégiaque, puisqu'il s'agit d'une mort, mais qui est bien plutôt un chant triomphal en l'honneur d'une âme prédestinée qui, après avoir parfumé longtemps je ne sais quel asile de l'odeur de sa sainteté, vient de monter au ciel pour recevoir sa récompense. L'enthousiasme de Gaspara Stampa pour ce genre de dévouement (il s'agissait probablement d'un hospice d'incurables) l'a si bien inspirée dans cette espèce d'apothéose qui est en même temps une invocation pour elle-même, qu'elle s'y est élevée, même sous le rapport du style, à une hauteur où ses poésies amoureuses n'ont jamais atteint. On voit qu'elle avait eu sous les yeux, dans la personne de cette héroïne, quelle qu'elle soit, un idéal de perfection ascétique dont elle revendique l'honneur non-seulement pour la République qui a su l'apprécier, mais aussi pour son sexe qui peut se vanter d'avoir produit, dans un siècle de corruption,

une âme toujours tournée vers la lumière éternelle, et qui, dans son pèlerinage terrestre, a toujours vécu ici-bas, comme on vit dans le ciel (1).

Mais c'est surtout dans les vers où elle implore la pitié de cette protectrice dont elle nous a tu le nom, que Gaspara Stampa nous révèle les plus nobles et les plus pures aspirations de son cœur, et la lutte dont ce pauvre cœur était le théâtre, partagé qu'il était entre deux amours qu'elle aurait voulu ne pas croire incompatibles. Il est impossible de lire ce poëme d'un bout à l'autre, sans être convaincu que la sainte dont il s'agit avait reçu ses confidences, ce qui expliquerait l'explosion de douleur en quelque sorte filiale à laquelle sa mort avait donné lieu, et le désir plus ardent que jamais, dans la pauvre Gaspara, de déchirer, avec le secours de celle dont elle invoquait l'assistance, *le voile que les ombres d'ici-bas avaient étendu autour d'elle* (2). On voit qu'ici la mélancolie a fait place à la componction; cependant la victoire n'est pas encore complète et la passion, désavouée mais non déracinée, se réfugie dans l'idéal comme dans son dernier retranchement. Désormais ce n'est plus la beauté fugitive et fragile (*fugace e frale*) du seigneur de Collalto que Gaspara Stampa veut aimer, ce sont ses *vertus sublimes et les qualités héroïques qui élèvent son âme royale jusqu'au ciel. C'est cette beauté intérieure et sans égale qui ne monte pas et ne descend pas avec la fortune, qui n'a rien à craindre du temps ni de personne, qui lui offre un*

(1) *Rime di Gaspara Stampa*, p. 121-124.
(2) Ibid.

orient plus fidèle sur lequel elle puisse fixer ses regards (1); et pour se prouver à elle-même qu'elle a définitivement triomphé de cet amour profane dont les païens avaient fait un dieu, elle trace avec toute la verve que lui donne sa blessure récente, le portrait de l'ennemi qu'elle croit avoir vaincu : « O vous qui ne con-« naissez pas encore le piége où je suis tombée, si vous « voulez savoir ce que c'est que cet amour dont l'anti-« quité a fait un Dieu, je vais vous l'apprendre : c'est « une affection ardente qui fait courir après une ombre « trompeuse, c'est une illusion volontaire, un oubli de « soi-même et de son vrai bien, une recherche pénible « et forcée de quelque chose qu'on ne trouve pas, ou « qui, quand on le trouve, ne cause que dommage et « repentir, c'est une renonciation à la liberté, à la joie « et à la paix, un mal qui fait qu'on s'égare sans qu'on « sente son erreur, qui donne la mort sans qu'on se sente « mourir; enfin un mal qui est à la fois caressant et « poignant (2). »

(1) *Virtudi eccelse e doti illustri e chiare,*
Che alzate al cielo il mio real signore,
Voi voi sol voglio alzarmi ad amare
. . . . . .
Quella interna bellezza e senza eguale
Che con fortuna non scende e non sale.

(2) *Se di saper, che cosa sia bramate*
Questo amor che signor ha fatto, e Dio
Non pur la nostra, ma l'antica etate :
È un affetto ardente, un van desio
D'ombre fallaci, un volontario inganno,
Un por se stesso, e il suo bene in obblio.
Un cercar suo mal grado con affanno,
Quel che mai non si trova, o se pur viene,

De sinistres rumeurs qui circulèrent à Venise parmi les amis du seigneur Collalto et qui arrivèrent jusqu'aux oreilles de Gaspara Stampa vinrent lui prouver que sa guérison n'était pas aussi complète qu'elle l'avait imaginé. On disait vaguement que parmi les beautés de la cour de Henri II, il en était une dont les charmes avaient fait sur le cœur du gentilhomme vénitien une impression tellement irrésistible, qu'il songeait à s'en assurer la possession par un mariage, et ce bruit paraissait d'autant plus fondé, qu'il coïncidait avec une lettre dans laquelle il donnait à entendre à sa correspondante, déjà troublée par son long silence, qu'il donnait aux femmes françaises la préférence sur toutes les autres.

Enfin, après les plus douloureuses incertitudes, la nouvelle du prochain retour de celui qui les avait causées fit briller un rayon d'espérance dans cette âme attristée ; et pour goûter cette consolation dans toute sa plénitude, elle quitta sa *pauvre et triste maison* où elle avait tant pleuré, pour aller respirer l'air doublement vivifiant de la colline de Collalto et revoir les rives de l'Anasso si chères à son souvenir. Il était impossible que, dans ce séjour enchanté, son imagination ne prit pas un nouvel essor et ne lui peignit pas l'avenir sous les plus riantes couleurs. Déjà elle méditait la conversion de l'idole de son cœur et, dans son fol aveuglement, elle se promettait d'obtenir de sa tendresse qu'il renonçât pour jamais à cette funeste ambition qui pouvait

Avuto, arreca penitenza e danno.
Un nutrir la sua vita sol di speme
. . . . . .
. . . . . .

lui coûter la vie et qui lui avait déjà coûté à elle tant de larmes. Elle épuisait, pour le convaincre, non pas tous les arguments de la raison, mais tous les charmes de la langue qui lui était familière. « Ici, » lui disait-elle avec une confiance un peu trop poétique, « ici, « sur le penchant de ces collines, dans ce vallon fertile « et paisible, nous coulerons ensemble des jours heu- « reux, jusqu'à ce qu'enfin le soleil de nos yeux s'obs- « curcisse et s'éteigne. Pourquoi toutes ces fatigues et « tous ces efforts, pourquoi tous ces honneurs que la « mort doit bientôt flétrir de son souffle (1)? »

A mesure que la pauvre Gaspara voyait approcher le jour de son bonheur, une sorte de crainte respectueuse se mêlait aux transports de sa joie. Elle se demandait par quelles paroles, par quelles caresses elle devait accueillir son bien-aimé qui revenait à elle couronné de plus de gloire que le soleil n'en avait jamais vu sur une même tête. Elle se sentait pâlir et trembler en pensant au moment où elle fixerait ces traits majestueux qui la rendaient à la fois craintive et hardie, et la violence des émotions qu'elle éprouvait à son approche lui faisait craindre qu'en le revoyant, l'excès de sa joie ne brisât son cœur (2).

(1) *In questi colli, in queste alme e sicure*
Valli e campagne, dove amor n'invita,
Viviamo insieme vita alma e gradita,
Sin ch'il sol de' nostri occhi al fin s'oscure.
Perchè tante fatiche e tanti stenti
Fan la vita più dura; e tanti onori
Restan per morte poi subito spenti.

(2) *Con quai degne accoglienze, o quai parole*
Raccorrò io il mio gradito amante

Malheureusement le bruit qu'on avait fait courir à Venise sur le prochain retour de Collalto n'avait aucun fondement. Alors sa victime puisant un reste d'inspiration dans son désespoir, imagina un remède qui était plus propre à compromettre sa dignité qu'à réveiller la passion de Collalto, s'il était tenté d'être infidèle. Ce remède n'était autre chose que le recueil des poëmes qu'elle avait composés depuis leur séparation, en s'inspirant des sentiments et des souvenirs les plus propres à rendre son mal incurable. La lettre qui accompagnait le manuscrit était si humble, et l'appel qu'elle y faisait à la pitié de son vainqueur était conçu dans des termes si peu mesurés, qu'on est presque tenté de regretter que ce malencontreux document ait été placé en tête de ses œuvres. Quant à ses effusions poétiques, elles sont modulées avec une plénitude de verve qui entraîne le lecteur presque malgré lui à travers les répétitions et les exagérations qui déparent ce recueil, et qu'on remarquerait davantage, si l'exaltation vraie, dans une âme noble et passionnée n'avait pas le privilége d'imposer silence à la critique purement littéraire.

Comme il s'était toujours agi pour elle de conserver ou de reconquérir un cœur qui pouvait lui échapper, on comprend que son exaltation, croissant toujours avec le danger, ait doublé les puissances de son imagi-

Che torna a me con tante glorie e tante
Quante in un sol non vide forse il sole?

. . . . . .

Condotta innanzi a quel divin sembiante
Ch' ardir e tema insieme dar mi suole,
Temo che il cor di gioia non si sfaccia.....

nation dans l'accomplissement de la tâche la plus douce qu'elle pût s'imposer, c'est-à-dire dans la célébration des dons de tout genre qui faisaient de son héros quelque chose de plus que la merveille de son siècle. Non contente de célébrer l'incomparable courage qu'il a déployé dans les tournois ainsi que dans la récente campagne de Picardie contre les Anglais, elle trouve un surcroît d'enthousiasme pour chanter ses autres qualités chevaleresques, une nature royale (*real natura*), un sang non moins illustre que celui des rois, une intelligence qu'on pourrait appeler angélique ou même divine, des manières où la distinction se combine avec la mansuétude, un visage où se réfléchissent les rayons du soleil, en un mot une réunion de toutes les perfections imaginables. En outre comme Gaspara Stampa n'avait pas oublié l'admiration avec laquelle Collalto lui avait parlé de Henri II et de l'impulsion que son royal patronage avait donné au génie national dans toutes les directions, elle décernait à ce monarque les louanges les plus hyperboliques, mais qui avaient pour excuse de ne pas dépasser de beaucoup celles que lui prodiguaient ostensiblement les membres les plus influents de l'aristocratie vénitienne.

Mais ce qu'il y avait de plus touchant dans ce dernier appel fait à un cœur absorbé par des aspirations d'un autre genre, ce n'était pas la poésie, mais la lettre en prose dont nous avons déjà parlé, et qui était faite pour exciter quelque chose de plus que des remords :

« Puisque tant de souffrances, endurées pour vous,
« n'ont pas pu obtenir de vous une parole, j'en ai ras-
« semblé toute l'histoire dans ce recueil, pour voir si

« je serai plus heureuse. Mon but n'est pas de vous re-
« procher votre cruauté, mais de vous donner une haute
« idée de votre puissance; car puisque j'ai eu de telles
« inspirations en vous trouvant impitoyable, que serait-
« ce si j'avais le bonheur de vous inspirer quelque pitié?
« Ah! si jamais vous revenez dans ma pauvre et triste
« maison, tout vous y parlera de mes soupirs, de mes
« sanglots, des larmes que j'ai versées jour et nuit, tout
« en bénissant votre nom et remerciant le ciel de m'a-
« voir tant fait souffrir pour vous; car je préfère la
« mort me venant de vous à une jouissance qui me
« viendrait de tout autre. »

Il était impossible d'adresser un appel plus pathétique à un cœur engagé par des liens non moins sacrés que ceux du serment; mais les circonstances étaient impérieuses, et tout devoir incompatible avec celui qu'il s'agissait de remplir, devait être, suivant les juges compétents, impitoyablement sacrifié. Voilà sans doute ce que disait Collalto avec une arrière-pensée peu conforme à la loyauté naturelle de son caractère, et il faut avouer que jamais une noble cause ne s'offrit plus à propos pour voiler une action qui ne l'était pas.

Il ne faut pas oublier que la peur qu'inspiraient alors, dans le nord et le centre de l'Italie, les empiétements de la domination autrichienne, y avait rendu les Français tellement populaires, que cette popularité s'était élevée à la hauteur d'un sentiment national. Or le moment était venu pour la France de justifier par des faits l'attente qu'avait excitée son attitude hostile vis-à-vis des oppresseurs de la liberté italienne. C'était dans l'été de 1553, c'est-à-dire dans le moment où Côme de

Médicis venait de se liguer avec Charles-Quint, pour se venger de l'accueil fait par Henri II aux bannis florentins qu'il incorporait dans ses troupes en y ajoutant le privilége de la haute paye, et en les plaçant sous le commandement immédiat de leur compatriote Pierre Strozzi, le véritable héros de cette croisade. C'était plus qu'il n'en fallait pour contre-balancer l'impression qu'avaient pu produire sur le cœur de Collalto les poésies intempestives de la pauvre Gaspara. Que pouvait valoir désormais cette promesse d'un prompt retour par laquelle il avait cru adoucir pour elle les tourments de l'absence? D'ailleurs, s'il se laissait entraîner à de nouveaux périls par son enthousiasme pour une cause qui lui paraissait sacrée, c'était elle, c'était Gaspara elle-même qui avait été, sans le prévoir, l'inspiratrice de cette généreuse résolution; car, comme nous l'avons déjà dit, les exilés florentins avaient été pour elle l'objet d'un véritable culte, sans excepter ceux qui vivaient en terre étrangère, comme le vieux Alamanni que ses hommages poétiques allaient chercher jusque dans sa retraite de Lyon.

Elle ne pouvait donc pas se mettre en contradiction avec elle-même, en se montrant indifférente aux espérances qui faisaient battre tant de nobles cœurs, ou en regrettant une si belle occasion offerte à son ami pour satisfaire à la fois sa passion pour la guerre et sa passion pour la liberté. Mais cette double satisfaction une fois obtenue, que deviendrait sa fidélité, déjà si compromise par son trop long séjour à la cour de France? car les effusions poétiques qu'elle lui avait envoyées en guise de préservatif, étaient restées sans

réponse, d'où elle avait conclu, avec la sombre logique du désespoir, qu'elles étaient restées sans effet. Cette conclusion, qui équivalait pour elle à un arrêt de mort devint encore plus accablante quand elle sut que Collalto descendu en Italie avec l'armée française dans laquelle il avait un commandement, avait longé, pendant plusieurs jours de marche, les États vénitiens sans lui donner signe de vie. Cette abdication tacite était trop significative pour qu'elle ne fût pas comprise.

Quand Gaspara Stampa eut renoncé à tout espoir de recouvrer le cœur qu'elle avait perdu, sa sœur Cassandra, qui s'était éloignée d'elle pendant ses jours de prospérité, vint lui offrir toutes les consolations que sa prévoyance tenait, pour ainsi dire, en réserve ; car, comme la Cassandre troyenne, elle n'avait pas épargné les prédictions sinistres, et elle n'avait pas été plus écoutée qu'elle. Maintenant elle venait employer tous les remèdes que pouvait suggérer la plus tendre sympathie, sinon pour guérir la blessure, du moins pour l'empêcher d'être mortelle. L'impression qu'elle avait gardée des jours heureux de son enfance, lui faisait espérer que les sentiments de la nature, malgré une trop longue désuétude, rempliraient peu à peu le vide que l'infidélité de Collalto avait laissé dans le cœur de sa sœur. Ce qui entretint d'abord cette illusion, ce furent ses fréquents accès d'attendrissement. La fleur était tristement penchée sur sa tige: mais la moindre goutte de rosée, le moindre souffle poétique suffisaient pour la redresser vers les rayons du soleil, et l'on se flattait de jouir encore longtemps de son éclat et de ses parfums, parce

qu'on ne voyait pas l'insecte qui en rongeait la racine. En effet jamais la lyre de Gaspara n'avait rendu des sons si touchants. Si parfois ses chants étaient plaintifs c'était la pitié pour son sexe qui l'inspirait, bien plus que ses propres infortunes. Elle voulait que son expérience, si chèrement achetée, apprît aux autres à éviter l'écueil où son bonheur venait de se briser et en donnant cette triste leçon, elle ne se défendait pas toujours d'un retour d'amertume sur le passé, comme on peut le voir dans les paroles suivantes qui sont comme un désaveu indirect de son fol enthousiasme :

« O vous qui voguez pour la première fois sur cette « mer profonde et orageuse des passions, où tant d'au- « tres femmes ont déjà fait naufrage, voici le conseil « que je vous donne avant tout : attachez-vous à de « nobles âmes, et vous ne serez jamais délaissées (1). »

Ailleurs elle donne un avertissement du même genre, mais encore plus incisif, sous la forme d'une épitaphe composée par elle-même pour son propre tombeau et digne de figurer, à titre de chef-d'œuvre, dans n'importe quel recueil de ce genre :

Per amar molto, ed esser poco amata,
Visse e morì infelice; ed or qui giace
La più fedele amante che sia stata.
Pregale, viator, riposo e pace;

(1) *Voi che novellamente, donne, entrate*
In questo, pien di tema, e pien d'errore
Largo e profondo pelago d'amore,
Ove già tante navi son spezzate:
Sovra tutto vi do questo consiglio:
Prendete amanti nobili; e conforto
Questo vi sia in ogni aspro periglio.

Ed impara da lei si mal trattata,
A non seguire un cor crudo e fugace (1).

Cette qualification sévère, donnée à l'auteur de ses souffrances qui la méritait bien, est la seule faiblesse de ce genre qui soit échappée à Gaspara Stampa, et il faut y voir un cri de détresse bien plus qu'un cri de vengeance. D'ailleurs, elle n'aspirait pas à la gloire du stoïcisme, et au lieu de dire que la douleur n'était pas un mal, elle disait, avec un accent qui laissait peu d'espoir, que la sienne était bien amère; seulement elle ne s'y livrait que dans la mesure compatible avec la dignité qu'elle voulait garder jusqu'au bout. Ce long combat entre son désespoir latent et le besoin de ne pas s'avilir tarissait lentement en elle les sources de la vie mais sans épuiser son courage. Elle était arrivée par degrés à cette sérénité relative que certaines âmes trouvent encore dans les grandes infortunes, quand elles ont la certitude de n'y pas survivre. En vain lui prodiguait-on de toute part les témoignages d'admiration et de sympathie, les plus propres à la réconcilier avec la vie, son âme était désormais fermée à toutes les joies, du moins à toutes les joies terrestres.

Mais si les créatures humaines étaient impuissantes à lui faire sentir cet amour et cet enthousiasme qu'elle avait éprouvé pour Collalto, il y avait un amour plus pur et plus vivifiant, un enthousiasme plus durable et plus

(1) Ci-gît la plus fidèle amante qui fût jamais. Pour avoir beaucoup aimé et l'avoir été peu, elle vécut et mourut malheureuse. Prie pour elle et apprends, par son exemple, à ne pas t'attacher à un cœur dur et inconstant.

légitime qui pouvaient être à la fois une expiation et un remède. Ici finissent pour Gaspara Stampa les regrets et les inspirations profanes ainsi que les comparaisons qu'on a pu faire entre sa destinée et celle de Sappho. En descendant dans son propre cœur, elle a trouvé qu'il n'était pas indigne d'être offert à son créateur, et elle a osé lever vers le ciel des yeux qui n'étaient plus obscurcis par des larmes, ou du moins qui ne l'étaient que par celles du repentir. Dans ces dispositions nouvelles, ses chants sont devenus plus mélodieux et plus sublimes, et à mesure qu'elle a senti sa dernière heure approcher, elle s'est pénétrée de plus en plus de toutes les vérités consolantes et de toutes les promesses de miséricorde. Quelle ferveur et quelle poésie respirent dans les prières qu'elle adressait alors à Dieu ! « Seigneur, « disait-elle, toi qui voulus descendre sur la terre et « te revêtir d'une enveloppe terrestre pour nous ap- « prendre à combattre et à vaincre, donne-moi le bou- « clier de ta grâce et arme-moi de la force nécessaire « pour fouler aux pieds toutes les affections humaines « qui me captivent encore. Guéris-moi des blessures « que m'a faites un amour malheureux qui m'a déjà « conduit au bord de la tombe, ouvre-moi les portes de « ton royaume éternel, tends-moi la main pour y mon- « ter. Du haut du céleste séjour, tourne les yeux vers « une pécheresse qui t'implore avec larmes, et puisque, « dans l'intérêt de ta gloire, tu fais abonder ta grâce « là où le péché abonde, entre dans mon cœur souillé « par tant de faiblesses, allumes-y ton feu vivifiant, et « après en avoir banni tout amour profane, règnes-y « éternellement et sans partage. Mon Dieu, tu voulus

« mourir pour nous, tu rachetas de ton sang toute la « race humaine; Dieu de miséricorde, ne me laisse « pas périr. » (1)

Il est impossible de ne pas reconnaître ici la source à laquelle ces belles inspirations ont été puisées. Ne croirait-on pas lire en effet une paraphrase ou un écho renforcé de certains psaumes composés par celui qu'on peut appeler le grand consolateur de ce genre de misères, par celui qui a su donner à son repentir les accents les plus propres à percer le ciel? Seulement Gaspara Stampa, beaucoup moins coupable que le roi David, n'avait à demander pardon à Dieu que d'une

(1) *Dolce signor che sei venuto in terra*
Ed hai presa per me terrena vesta
Per combatter e vincer questa guerra,
Dammi lo scudo di tua grazia, e desta
In me virtù, si ch' io getti per terra
Ogni affetto terren che mi molesta.
Aprimi omai del regno tuo le porte,
E per salir a lui dammi la mano;
Perchè à ciò far non giovano altre scorte.
Nel petto mio, ricetto d'ogni errore,
Entra col foco tuo vivo ed ardente,
E spento ogni altro, accendivi il tuo amore.
Tu volesti per noi, signor, morire,
Tu ricomprasti tutto il seme umano;
Dolce signor, non mi lasciar perire.
Purga signor, omai l'interno affetto
Della mia coscienza, sicchi' o miri
Solo in te, te solo ami, te sospiri,
Mio glorioso eterno e vero obbietto.
La bellezza ch' io amo è delle rare
Che mai facesti; ma poi ch' è terrena
A quella del tuo regno non è pare.
Tu per dritto sentier là su mi mena
Ove per tempo non si puo cangiare
L'eterna vita in torbida e serena.

chose, d'avoir donné à une créature humaine un degré d'amour qu'elle n'aurait dû donner qu'à lui seul. Comme son langage s'épure et s'élève sous l'influence de ce sentiment tout nouveau pour elle !

Il y a quelque chose de plus touchant encore et surtout de plus pénétrant dans l'espèce d'élégie qui termine le recueil de ses poëmes et dans laquelle il est facile d'entrevoir un regret tardif de n'avoir pas suivi l'exemple de son amie d'enfance, de cette Angelica Negri dont nous avons déjà parlé, et qui mourait alors à Milan en odeur de sainteté, en répétant le cantique chanté par Moïse, après le passage de la mer rouge, de sorte que cet élan suprême du génie de Gaspara Stampa était à la fois, par rapport à celle qu'elle avait en vue, un chant d'action de grâces et un chant d'adieu :

« Heureuse dans cette vie et plus encore dans l'au-
« tre, celle qui fuit les misères infinies du siècle avant
« de les avoir connues ! Heureuse toi, âme privilégiée,
« qui as su te dépouiller de nos misérables affections
« terrestres et te soustraire ainsi à nos douleurs d'ici-
« bas ! Tous tes jours seront joyeux et sereins, pleins de
« paix, de repos et d'amour ! Heureuse celle qui, sous
« d'humbles vêtements, se fait la servante de Jésus-
« Christ, et renonce à la mer orageuse de ce monde,
« pour lever ses yeux vers la divine étoile ! heureuse
« celle qui, morte au monde et vivante pour le Christ
« seul, a choisi, comme Marie, *la meilleure part qui ne*
« *lui sera point enlevée !* heureuses vous toutes qui,
« embrasées d'un zèle plein d'amour, tournez vos re-
« gards vers le divin soleil qui brille éternellement au
« ciel et sur la terre ! heureuses vous qui avez consacré

« vos beaux yeux et votre belle chevelure d'or à celui qui « vous a ornées des dons le plus admirés par le monde; « vous avez trouvé, dans ce sacrifice, le riche et cher « trésor, la perle précieuse grâce à laquelle, après avoir « conquis la palme et le laurier de la victoire, vous « entrerez en partage du triomphe du Christ et de sa « gloire ! » (1)

C'est par cette salutation, qu'on serait tenté d'appeler angélique, que se terminent les poésies de Gaspara Stampa, dont le sacrifice était alors bien près d'être consommé. La lettre que sa sœur Cassandra écrivit, immédiatement après sa mort, à Monsignor della Casa, nous en donne approximativement la date qui dut coïncider avec le commencement de l'automne de 1554, c'est-à-dire avec nos premiers revers dans cette chevaleresque expédition de Toscane sur laquelle Collalto avait fondé de si belles espérances de gloire pour lui-même et de délivrance pour l'Italie. Déception amère s'il en fut jamais ! Son nom cité une seule fois dans l'historien de Thou, ne figure que dans une grande défaite essuyée à Marciano, et qui fut le prélude de la catastrophe finale, je veux dire de la capitulation de Sienne dont la délivrance avait été le principal but de la guerre. Que les Vénitiens, malgré leur neutralité apparente, aient fait plus que des vœux pour le succès de l'armée libératrice, c'est ce qu'il est impossible de mettre en doute, quand de Thou nous apprend qu'on avait surpris, dans le territoire de Césène, vingt-quatre mille écus d'or qu'on envoyait de Venise à Pierre

(1) *Rime, etc.*, p. 76.

Strozzi pour la solde de ses troupes. Il y avait donc là une persévérante sympathie, vivifiée par la présence des exilés florentins dont l'élite avait cherché un refuge à l'abri du pavillon de Saint-Marc, et parmi lesquels Gaspara Stampa comptait plus d'un ami. On aimerait à savoir quelle part cette cause, à ses yeux si sacrée, eut aux préoccupations de ses derniers jours, et si elle vécut assez longtemps pour être instruite du triste résultat de la bataille de Marciano et du rôle que Collalto y avait joué. Malheureusement la biographie que je venais de lire, ne contenait même pas une allusion à cette curieuse coïncidence. Bien plus, son auteur a gardé un silence évidemment systématique non-seulement sur les derniers moments de Gaspara Stampa, mais même sur la dernière phase de sa maladie dont il avoue du reste la véritable cause qui n'était ignorée de personne (1). Quel pouvait être le motif de cette réserve mystérieuse, et pourquoi, parmi les nombreux écrits, en vers et en prose, auxquels donna lieu cette mort véritablement tragique, n'en est-il pas un seul qui satisfasse sur ce point la juste curiosité du lecteur ? Et cependant jamais deuil ne fut plus sympathique, ni plus universel, ni plus propre à donner du prix aux moindres circonstances qui avaient précédé la catastrophe. Ce fut comme une explosion d'hommages et de regrets poétiques, auxquels s'associèrent, avec la verve de la reconnaissance, plusieurs réfugiés florentins, et particulière-

(1) Ce biographe était Antonio Rambaldo di Collalto. C'est lui qui nous apprend que le portrait du personnage dont il raconte l'histoire, se trouvait au Louvre, et avait été peint par Titien.

ment Benedetto Varchi, auteur d'une touchante élégie qui se termine par ces trois vers :

O d'ogni gran valor segnata stampa,
La cerva e il corvo lunga tempo scampa,
Ma il cigno tosto e la colomba muore (1),

et dans un autre poëme adressé au même Varchi, en guise de condoléance sur cette perte dont il paraît avoir été inconsolable, on trouve cet éloge si complet dans sa brièveté :

Questa dei nostri di Saffo novella
Pari alla Greca nel Tosco idioma
Ma più casta di lei, quanto più bella (1).

Ce fut par ces fragments d'oraison funèbre que je terminai ma lecture, au moment même où la cloche de l'église paroissiale faisait entendre ses premiers tintements. Que n'aurais-je pas donné pour que le curé du village fût venu dire sa messe ce jour-là dans la chapelle du château, dans cette chapelle déjà si intéressante par les œuvres d'art que j'y avais trouvées, mais à laquelle mes émotions de la nuit venaient de donner un tout autre genre de consécration? Aussi ce ne furent pas les fresques de Pordenone qui m'occupèrent le plus dans cette seconde visite que j'y fis ; ce fut l'image de celle qui avait si souvent prié et pleuré devant cet autel, avant de revêtir ses prières et ses pleurs du langage poétique dont les beautés venaient de m'enivrer, aux

(1) *Rime, etc.*, p. 36.
(2) Ibid., p. 38.

dépens de mon sommeil. Je tenais toujours ce précieux livre à la main, à cause de la gravure qui était en tête et qui reproduisait, disait-on, assez fidèlement les traits de mon héroïne. Puis je descendais, avec le même compagnon, vers les rives de la Piave ou de l'Anasso, et je lisais, avec la dévotion d'un pèlerin, les vers si pénétrants dans lesquels la pauvre Anassilla a chanté le court bonheur dont ce fleuve et les collines d'alentour avaient été témoins.

Une chose manquait à mon bonheur; c'était de ne plus me séparer du précieux volume qui venait de me causer de si délicieuses émotions, et j'espérais un peu qu'en allant prendre congé de M. l'intendant, qui ne les avait pas ignorées, je le trouverais disposé à profiter d'une si belle occasion pour acquérir des droits éternels à ma reconnaissance. Il ne semblait pas, en effet, attacher un grand prix à la possession de ce trésor; et moi, de mon côté, je m'exagérais les difficultés que j'aurais à me procurer un autre exemplaire du même ouvrage. Quoi qu'il en soit, je dus partir les mains vides et le cœur gros; mais, grâce au zèle de mon ami Gamba, non-seulement mon ambition fut satisfaite à cet égard avant mon départ de Venise, mais il fit copier pour moi un chant funèbre, à six voix, qui avait été composé et exécuté à l'occasion de la mort de Gaspara Stampa, et que l'on conservait précieusement parmi les manuscrits de la bibliothèque Saint-Marc. L'idée d'entendre chanter cette composition à Paris, par les jeunes artistes dont le fameux Choron dirigeait alors si habilement l'éducation musicale, me faisait d'avance battre le cœur; et il battait encore plus fort, quand je me figurais l'im-

pression que cette musique mortuaire ne pouvait manquer de produire immédiatement après la lecture de l'esquisse biographique que je méditais dès lors, et qui n'avait besoin d'aucun ornement accessoire pour être émouvante. Mais toutes mes combinaisons devaient échouer l'une après l'autre, et voilà bientôt quarante ans que je soupire en vain après la réalisation de mon rêve (1).

S'il avait dépendu de moi de prolonger mon séjour à Venise, je crois qu'il aurait fallu des années pour satisfaire l'espèce de passion dont je m'étais pris pour cette reine détrônée de l'Adriatique, dont l'histoire, toute nouvelle pour moi, parlait encore plus à mon imagination qu'à mon esprit. Et cette histoire, telle que je cherchais à la comprendre, ne se bornait pas à la série des événements, extérieurs ou intérieurs, consignés dans les annales officielles de la République, et reproduits, plus ou moins prosaïquement, par des historiens sans vocation; non, ce que je cherchais avant tout, c'était l'histoire des grandes inspirations religieuses et patriotiques, dans leur rapport avec le travail que j'avais en vue, et pour cela je dévorais indistinctement toutes les chroniques sur lesquelles je pouvais mettre la main, surtout sur celles qui se rapportaient à la période la plus brillante et la plus féconde, comprise entre le commence-

(1) Cette composition musicale, en tête de laquelle se trouve le nom de Gaspara Stampa, doit être encore à la bibliothèque Saint-Marc; mais comme j'avais oublié le nom du compositeur, la tentative que j'ai faite pour avoir une seconde copie, est restée sans résultat. D'un autre côté, je n'ai jamais pu recouvrer ma copie de 1831 prêtée par moi à une Société philharmonique qui promettait de me faire assister à l'exécution du morceau.

Digitized by Google

ment du quatorzième siècle et la fin du seizième. D'autres trésors qui servaient de supplément à ceux-là, étaient mis à ma disposition, pour me faciliter l'appréciation des caractères individuels, et plus j'avançais dans mes recherches, plus les histoires particulières captivaient mon attention, au préjudice de l'histoire générale; car de même que Venise fut la plus riche des cités italiennes en illustrations individuelles, de même la littérature vénitienne, toute proportion gardée, fut plus riche que les autres en ouvrages biographiques, dont plusieurs sont de véritables chefs-d'œuvre (1). Pour compléter les renseignements que me fournissait cette lecture, je lisais dans la chronique manuscrite de Marin Sanudo l'histoire abrégée des principales familles patriciennes, et c'était seulement après avoir fait cette étude préparatoire dans les manuscrits et dans les livres, que je me croyais en état d'apprécier les œuvres d'art, et particulièrement les monuments d'architecture et de sculpture. Cette appréciation, pour être complète, ne doit pas se borner à signaler les services techniques de l'architecte ou du sculpteur; elle doit, en outre, tenir compte des influences diverses, religieuses ou patriotiques, qui ont déterminé la construction de tel temple ou l'érection de tel tombeau, sous le patronage de telle famille. Le voyageur qui est bien muni de ces notions préliminaires, a, pour ainsi dire, le privilége de ressusciter les morts et de s'associer aux sentiments d'admiration et de reconnaissance qui leur ont valu, de la part de leurs

(1) Je me contenterai de citer la *vie de Carlo Zeno*, le héros de la guerre de Chioggia, et celle de Jérôme Savorgnan, par Giannolli.

contemporains, une recommandation durable auprès de la postérité. Outre cette association, qui n'est pas étrangère à la jouissance esthétique proprement dite, il y en a une autre qui la développe encore davantage, c'est l'association légendaire, c'est-à-dire l'adoption, définitive ou momentanée, des pieuses légendes qui ont eu le pouvoir de faire sortir de terre des édifices qui s'harmonisent avec elles, comme cela s'est vu pour un grand nombre d'églises vénitiennes, et particulièrement pour celle de *Santa Maria formosa*, l'une des plus riches en souvenirs de ce genre. Le même procédé rétrospectif peut s'appliquer à presque tous ces magnifiques palais construits, dans les beaux jours de la République, sur les deux rives du grand canal, et rappelant, par la diversité de leur ornementation, les vicissitudes du goût national, et l'ordre dans lequel se sont succédé les influences étrangères, sans jamais compromettre l'originalité native. Sous ce rapport, Venise a joui d'un privilége qui n'a été octroyé à aucune autre capitale de l'Europe. En vain le vandalisme moderne a voulu envahir ses lagunes et déshonorer ses édifices ; sa physionomie monumentale est toujours restée la même, et par un privilége encore plus extraordinaire, ses palais, en changeant de maîtres, conservent encore leurs noms historiques entre les mains des nouveaux acquéreurs; de sorte que, pour peu qu'on soit initié à l'histoire particulière des grandes familles patriciennes, on peut repeupler, à son gré, leurs demeures à moitié désertes ou profanées, et rétrograder jusqu'au seizième ou quinzième siècle, pour se donner le plaisir de ressusciter momentanément des personnages que la décadence des époques

postérieures a rendus de plus en plus fabuleux. En passant devant le palais Giustiniani, par exemple, on peut se figurer la foule bruyante et enthousiaste qui se pressait à toutes les issues, quand un brave rejeton de cette famille vint débarquer là, sur ces mêmes marches, le 10 octobre 1570, apportant la première nouvelle de la grande victoire de Lépante. Il n'y a pas de palais qui n'offre une moisson plus ou moins abondante de souvenirs de ce genre; mais il y en a quelques-uns qui rappellent d'autres souvenirs plus propres à élever l'âme ou à l'attendrir. Quand on passe devant le palais de Jérôme Molin, après avoir lu ses poésies et particulièrement ses sonnets spirituels, l'impression que cette lecture a produite, fait qu'on s'imagine avoir devant les yeux une sorte de sanctuaire dont on oublie d'admirer la beauté extérieure, pour se préoccuper exclusivement de la beauté de l'âme de celui qui l'habitait autrefois. On ne peut se défendre d'une préoccupation analogue en passant devant le palais Trévisan occupé jadis par une famille qui cultivait avec prédilection les vertus ascétiques, ni devant le palais Quirini où l'on apprenait à préférer au manteau ducal l'humble costume du cloître, ni devant le palais Contarini, l'asile préféré du cardinal Pole et de Bernardo Tasso, ni surtout devant le palais Cornaro, le plus riche de tous en glorieux souvenirs de tout genre, depuis le souvenir de la couronne royale de Chypre jusqu'au souvenir de la couronne d'épines qui ceignit la tête de la bienheureuse Helena Cornaro dont j'ai raconté ailleurs l'émouvante histoire (1). C'était là, sur ce balcon qui donne sur le grand

(1) Voir *Les Quatre martyrs*.

canal, qu'on mettait sa piété enfantine à la plus rude des épreuves, en la forçant d'assister à contre-cœur aux fêtes profanes qui se donnaient à l'occasion du carnaval et qui, au lieu de la réjouir, la faisaient fondre en larmes. On pourrait faire ainsi, grâce à leur état de conservation, la revue rétrospective de tous les palais ainsi que des familles qui les habitaient au seizième siècle; et même, en combinant les efforts de l'imagination avec ceux de la mémoire, on pourrait, avec le secours des tableaux vénitiens, ressusciter, dans toute la splendeur de leur costume, les spectateurs des grandes fêtes nationales, et même désigner par leur nom les personnages plus ou moins illustres qui garnissaient, avec leur entourage, les balcons et les fenêtres, pour voir défiler, au milieu des bruyants témoignages de l'allégresse publique, l'appareil triomphal destiné à remonter le grand canal dans toute sa longueur.

On pourrait employer le même procédé, avec encore plus de succès, pour repeupler le palais ducal et ses environs, c'est-à-dire la place Saint-Marc et la Piazzetta, observatoire du lion gardien de la République, et point de départ des expéditions maritimes destinées à faire respecter au loin sa foi et son pavillon. C'était là que se faisaient les adieux et que se donnaient les bénédictions réciproques avant l'embarquement des équipages; car les galères expéditionnaires étaient mouillées en face du lieu qui servait de théâtre à toutes ces manifestations, et l'on peut dire que ce petit espace, resserré entre le palais ducal, la bibliothèque et la mer, est après le forum des Romains, celui qui a été consacré par les plus grands souvenirs. On peut faire un rap-

prochement analogue entre les sénats respectifs des deux peuples, d'autant plus que le pape Pie IV, qui savait le fameux mot de Pyrrhus, disait aussi que le sénat vénitien était une assemblée de rois.

Quelle différence, au contraire, entre le Capitole de Rome et celui de Venise, entre le temple de Jupiter capitolin et la basilique de Saint-Marc ! C'est ici qu'il y a du plaisir et même un orgueil légitime à évoquer des souvenirs historiques, pour s'associer aux émotions qui, pendant une longue suite de siècles, ont fait battre, sous ces mêmes voûtes et devant ce même autel, tant de nobles cœurs voués à la défense de leur foi comme à celle de leur patrie, et qui venaient puiser à cette source un enthousiasme qui devait tourner au profit de la chrétienté tout entière. Depuis que j'avais appris, en lisant les vies des doges, que c'était dans cette basilique qu'ils venaient prendre possession de leur dignité, comme pour lui donner une sorte de sanction sacerdotale, c'était au milieu de la foule assemblée pour cette grande occasion que mon imagination me transportait de préférence, quand je voulais repeupler, à l'aide de mon érudition nouvellement acquise, ce monument si majestueux et si délaissé, devenu dès lors pour moi l'objet d'une prédilection qui ne s'est jamais démentie, même devant Saint-Pierre de Rome.

Entre tous les doges dont je venais de lire l'histoire, il y en avait un qui, dans cette revue rétrospective, m'obsédait plus que les autres, parce que la scène à laquelle son inauguration donna lieu, est une des plus pathétiques dont il soit fait mention dans l'histoire de n'importe quel peuple ancien ou moderne : il s'agit

de Laurent Priuli, élu dans un temps où la ville était ravagée par la peste et par la famine, et où la foule en larmes, pressée devant la chaire dans laquelle il allait monter selon l'usage, attendait de lui quelques paroles de consolation. Jamais prédicateur ne fut si heureusement inspiré, du moins dans le choix de son texte : *Etiamsi ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala, quoniam tu mecum es*. Sublime acte de foi que la circonstance rendait encore plus sublime, et qui était toujours accompagné, dans mon imagination, du geste pathétique de l'orateur étendant sa main, non pas vers son auditoire, mais vers le crucifix qui surmontait l'entrée du chœur. Pourquoi aucun des grands peintres que possédait alors Venise ne nous a-t-il tracé cette scène, l'une des plus grandioses dont il soit fait mention dans son histoire ?

C'était ainsi que je me créais à moi-même une sorte d'atmosphère artificielle à travers laquelle je me figurais que je pourrais voir les œuvres d'art telles que les avaient vues les contemporains, et ce fut seulement après cette opération préliminaire que je me mis à lire les vies des peintres vénitiens par Ridolfi, mais en me renfermant toujours dans les mêmes limites, c'est-à-dire en réservant pour des temps plus propices, sinon plus heureux, l'étude de la grande école du XVIe siècle, que je ne comprenais pas encore.

Je passai ainsi près d'un mois à régulariser mes impressions et à m'orienter, ne fût-ce que provisoirement, au milieu des merveilles qui, après m'avoir causé d'abord une sorte d'éblouissement, me devenaient un peu plus intelligibles. C'était la saison la plus favorable à l'espèce de

jouissance contemplative que je voulais goûter dans toute sa plénitude, avant de dire adieu à ces chères lagunes où je n'étais pas sûr de revenir. Dans la matinée, j'allais visiter les églises, en préférant toujours celles dont l'ornementation intérieure était le plus en harmonie avec l'ensemble de mes impressions récentes. Il suffisait quelquefois d'un seul tableau, c'est-à-dire d'une seule image de dévotion, pour déterminer ma préférence. Les deux madones de Bellini, dans la sacristie des *Frari* et dans celle du *Redentore* me faisaient prendre, presque à mon insu, le chemin de ces deux églises; mais à dater du jour où je découvris, dans celle du *Carmine*, le tableau de *la Nativité* par Cima da Conegliano, cette *image de dévotion* devint pour moi l'objet d'une prédilection d'autant plus inexplicable que mon sens esthétique n'y trouvait pas une satisfaction aussi complète que devant d'autres produits de la même école. Cette prédilection, qu'on pourrait appeler enfantine, finit par être poussée si loin, qu'à la veille de mon départ qui pouvait n'être suivi d'aucun retour, je choisis cet objet, préférablement à tout autre, pour lui adresser mes derniers adieux, parce que c'était devant lui que j'avais fait plus spécialement l'apprentissage des émotions toutes nouvelles pour moi, sur lesquelles je réglais instinctivement mes appréciations esthétiques. En jetant un dernier regard sur ce cher tableau que je craignais de ne plus revoir, mes yeux se remplirent de larmes.

Là ne se bornèrent pas mes regrets. L'idée de quitter, peut-être pour jamais, cette reine détrônée de l'Adriatique, après avoir exhumé, avec une sorte de piété

filiale, quelques-uns des joyaux tombés de sa couronne, me causait une tristesse qui était assez en harmonie avec la saison, avec le spectacle d'occupation étrangère que j'avais sous les yeux et avec l'espèce d'exil provisoire auquel je m'étais condamné. Pendant la dernière moitié de septembre, quand tout favorisait les excursions nautiques sur les lagunes, j'allais passer les dernières heures de la journée au Lido, sur le bord de la mer Adriatique, et quand le crépuscule du soir commençait à étaler ses mélancoliques splendeurs du côté du soleil couchant, je montais bien vite en gondole, pour ne rien perdre du magnifique spectacle qui se déployait graduellement et en variant ses teintes, au-dessus des collines Euganéennes. C'était l'heure où les bruits du jour étaient assez affaiblis pour qu'on pût entendre distinctement le son des cloches dans un rayon assez étendu. On pouvait se donner un spectacle d'un autre genre, en répondant à l'appel qui invitait les fidèles à la bénédiction du soir. C'était là, bien plus que sur la place Saint-Marc ou dans les palais, qu'on pouvait voir et entendre le peuple vénitien priant et chantant avec toute la verve naturelle à des âmes simples et ardentes dont la foi est encore intacte. Ce privilége était, à l'époque dont je parle, celui de presque tous les gondoliers, et il m'est arrivé plus d'une fois d'entendre le mien chanter un fragment de litanie au lieu de sa barcarole, quand nous remontions en gondole, après avoir chanté ensemble, au milieu de la foule agenouillée : *Ora pro nobis.*

Plus le séjour de Venise devenait attrayant et presque enivrant pour moi, plus j'étais étonné que son his-

toire et ses merveilles eussent fait si peu de bruit dans le monde, du moins dans le monde des voyageurs et des lettrés. Il est vrai qu'après avoir été conquise par nos armes, cette pauvre république avait trouvé, dans un des compagnons du conquérant, un historien qui semblait avoir voulu la dédommager de son asservissement; mais l'œuvre de M. Daru se ressentait trop du caractère prosaïque de ses fonctions, et la lecture que j'en avais faite avant mon départ pour l'Italie, avait été aussi stérile pour moi que devait l'être plus tard celle des autres écrivains français qui jouissaient d'une autorité non moins usurpée que la sienne. Cochin et Marigny, ces deux oracles du goût parisien sous Louis XV, qui visitèrent Venise à une époque où elle conservait encore sinon toute sa grandeur, du moins toute sa décoration, ne paraissent pas avoir été plus sensibles que Daru à la grandeur du spectacle qu'ils avaient sous les yeux, et même ce dernier a sur eux l'avantage de n'avoir pas appliqué des qualifications méprisantes aux productions les plus pures de Carpaccio et de Bellini. Il semblerait que J.-J. Rousseau, ce peintre si merveilleusement inspiré dans les tableaux qu'il a tracés de certains aspects de la nature, eût dû percevoir plus vivement qu'un autre, sinon les beautés monumentales de la ville même, du moins les beautés pittoresques de ses abords; mais bien que son séjour dans cette capitale, peut-être la plus magnifique de toute l'Europe et l'une des plus riches en chefs-d'œuvre de tout genre, eût duré dix-huit mois, ses yeux restèrent constamment fermés à toutes les grandes choses, comme son cœur à toutes les grandes émotions, et si ce cœur fut effleuré

deux ou trois fois par les jouissances musicales, ce fut avec un accompagnement de circonstances tellement peu idéales, que la mention qu'il en fait n'excite pas tant la curiosité que le dégoût. On dirait que, pour lui, le plus intéressant produit de l'industrie vénitienne sont les courtisanes; il a soin de nous mettre au courant de ses découvertes en ce genre, tandis qu'il garde le plus complet silence sur les œuvres d'art. Lui, si prodigue d'exclamations pathétiques, n'a pas une parole d'admiration, soit pour un tableau, soit pour une église, pas même pour la basilique de Saint-Marc, qu'il était forcé d'apercevoir au moins une fois par jour. En rapprochant ce dédain systématique de la complaisance prolixe avec laquelle l'écrivain a raconté certaines aventures, on serait tenté de dire que ce qui l'intéressa le plus à Venise étaient les égouts.

On voit que pour l'appréciation des souvenirs et des trésors de tout genre que renfermait la ville de Venise, mes compatriotes du siècle présent et du siècle passé ne m'offraient qu'un bien faible secours, et je n'étais que trop fondé à craindre qu'il en serait de même, quand le moment viendrait d'étudier les autres écoles.

Je n'avais pas eu besoin d'un long séjour à Padoue pour entrevoir le rôle qu'avait joué le Florentin Giotto dans cette partie de l'Italie avant qu'elle eût été annexée aux États vénitiens. C'était donc à Florence et en Toscane qu'il fallait d'abord étudier l'impulsion donnée à toutes les branches de l'art par ce génie non moins créateur que celui de Dante, et l'on verra bientôt sur quel secours je comptais pour me soustraire, dans

cette étude, aux influences de la routine traditionnelle.

Mon intention avait été de ne faire qu'un très-court séjour à Ferrare; mais la cordiale hospitalité de la famille Borromée, qui avait épié le moment où je visitais l'église de la Chartreuse pour faire enlever mon bagage de mon hôtel, me fit une douce violence, et quand je vis qu'outre les produits de l'école très-originale, dont cette ville avait été le berceau, il y avait à recueillir, dans des chroniques locales, une riche moisson de matériaux pour l'histoire de l'art dans ses rapports avec l'histoire de la dynastie, je résolus de consacrer quinze jours au dépouillement de tous ces trésors, tout en étudiant, dans les galeries et dans les églises, les œuvres des artistes dont je lisais en même temps les biographies dans un ouvrage manuscrit qui a été publié depuis.

Le tableau qui fit sur moi la plus forte impression, ne fut pas un tableau de l'école ferraraise, ou, pour parler plus exactement, ne fut pas le tableau d'un peintre ferrarais. Malgré le charme indéfinissable du pinceau de Garofolo, malgré l'admiration dont je ne pus me défendre en présence des œuvres grandioses de Dosso-Dossi, ce ne fut ni à l'un ni à l'autre que je décernai la palme, dès que j'eus vu dans le dôme *le Couronnement de la Vierge* d'un peintre bolonais nommé Francesco Francia, avec lequel j'avais déjà fait connaissance dans les galeries de Munich et de Vienne, et qui maintenant m'intéressait encore davantage, à cause d'un certain air de famille que je lui trouvais avec mes peintres favoris de l'école vénitienne.

Ma prédilection pour ce *style sec et suranné* ne scandalisa pas moins mes amis de Ferrare qu'il n'avait scandalisé mes amis de Venise; mais ce scandale n'était rien en comparaison de celui que j'allais causer aux Bolonais dont l'orgueil patriotique était surtout alimenté par la longue possession des chefs-d'œuvre qu'avait enfantés le prétendu génie des Carraches, transmis plus ou moins à leurs disciples. Cet orgueil était d'autant plus incurable que, pendant plus de deux siècles, il avait à peine trouvé quelques timides contradicteurs dont on avait même oublié les noms, et le caractère presque officiel dont avait été revêtu l'ouvrage de Cochin et Marigny, avait fait de leur opinion, qui dépassait presque celle des Bolonais, l'opinion dominante de la France et de tous les pays qui croyaient à notre infaillibilité en matière de goût.

Mais avant d'aborder cette question, pour laquelle je n'étais pas encore mûr, j'avais à remplir, d'après le plan que je m'étais tracé, deux tâches préliminaires, dont la plus attrayante, au point du vue poétique, était la lecture des chroniques locales. Les Vies des Saints bolonais devaient m'occuper ensuite, et en combinant les matériaux puisés à cette double source, j'espérais pouvoir me rendre compte, comme j'avais commencé de le faire à Venise, des influences successives sous l'empire desquelles la véritable école bolonaise, celle qui avait précédé les Carraches, avait rivalisé, pendant quelque temps, avec les écoles voisines.

Non-seulement mon attente ne fut pas trompée, mais je puis dire qu'elle fut de beaucoup surpassée par le plaisir et le profit que je trouvai dans la lecture de la

chronique de Gherardeschi, celui de tous les chroniqueurs italiens qui semble avoir attaché le plus d'importance au rôle que jouent dans l'histoire des peuples les artistes et les prédicateurs (1).

Cet historien, qui est diffus sans être banal, et qui a l'instinct des détails pittoresques et caractéristiques, laisse dans l'esprit du lecteur deux impressions qui semblent incompatibles. Sans blesser en rien la vérité, ni même la vraisemblance, il nous représente alternativement les Bolonais comme très-religieux et très-cruels, et l'on dirait qu'il s'est imposé la loi de ne rien atténuer de leurs violences, afin d'être cru sur parole, quand il parlerait de leurs vertus. Le fait est qu'on ne trouve nulle part, dans la période correspondante, du XIIIe siècle au XVIe, un contraste si frappant et si soutenu entre les grands crimes et les grandes conversions. Mais comme généralement les crimes laissent après eux plus de traces que les conversions, il en est résulté que certaines épithètes ont été attachées comme autant de stigmates à cette population indisciplinée et qu'on ne lui a tenu aucun compte des actes de foi très-sincère par lesquels elle a souvent racheté sa turbulence. Malheureusement cette turburlence était souvent sanguinaire, et le chroniqueur dont il est ici question, nous apprend lui-même que Jean Bentivoglio qui devait connaître les Bolonais, puisqu'il avait été longtemps seigneur de Bologne, les appelait un peuple très-féroce

(1) Voir dans le vol. 2, p. 332, l'histoire édifiante de Mattia Griffoni et de la bella Raffaella. Voir surtout les merveilleuses conversions opérées parmi les courtisanes bolonaises en 1402, par frère Antonio da Bitonto, p. 530.

(*ferocissimo popolo*) ; qualification que Dante leur avait déjà donnée, dans son langage poétique, deux siècles auparavant, et qui n'est pas démentie par leur histoire, ni même par les légendes de leurs saints, telles qu'ils les ont fabriquées. C'est ainsi qu'ils ont fait de saint Proculus, le plus populaire de leurs patrons, un martyr héroïque qui commençait par régler ses comptes avec la justice, et qui, conduit entre deux exécuteurs, arrachait sa hache à l'un d'eux, pour lui en trancher la tête, avant que l'autre eût le temps de venir trancher la sienne (1).

Avec les biographies et les chroniques locales, je m'étais flatté, peut-être outre mesure, de me faire une idée de l'esprit général de l'école Bolonaise, et de procéder avec une compétence relative, à l'appréciation de ses produits. Mais je ne trouvais pas ici ce que j'avais trouvé à Venise et ce que je devais trouver bientôt en Toscane et en Ombrie, je veux dire l'unité d'inspirations et l'unité de traditions. Tant d'écoles différentes avaient laissé à Bologne des traces de leur passage, que les germes d'originalité qui tenaient au caractère national, n'avaient pas eu le temps de s'y développer. De là une difficulté extrême de s'orienter au milieu de tant de divergences. Je me souvins alors d'un livre qui faisait partie de ma bibliothèque portative et que des juges compétents m'avaient recommandé comme un trésor inappréciable pour l'objet que j'avais en vue. Le livre qui résumait les impressions des trois connais-

(1) Cette légende se trouve dans un ouvrage intitulé : *Vies des Saints bolonais*, 4 volumes in-8°.

seurs les plus autorisés de leur temps, renfermait, disait-on, la quintessence de la science esthétique du XVIIIe siècle, telle qu'elle était comprise à la cour de Louis XV. Cochin seul avait tenu la plume, mais sans dédaigner les inspirations de ses deux compagnons de voyage, Soufflot et Marigny, non moins persuadés que lui de la supériorité de l'école Bolonaise sur toutes les autres écoles.

On m'avait donc bien recommandé de me munir de cet ouvrage et surtout de le prendre pour guide dans la visite des églises et des galeries de Bologne, à cause des appréciations savantes que j'y trouverais sur l'école des Carraches et sur les chefs-d'œuvre dont eux et leurs disciples avaient décoré leur patrie.

En effet, jamais voyageur, soit en Grèce, soit en Italie, n'avait parlé, sur un ton si dithyrambique, ni des artistes, ni des merveilles que leur génie avait enfantées. Évidemment les trois voyageurs regardaient les autres écoles italiennes comme des écoles préparatoires où l'art n'avait qu'à remplir plusieurs tâches préliminaires, avant de prendre son plus sublime essor dans l'école Bolonaise. « C'est par cette école, dit Cochin, « que la peinture est arrivée au plus haut degré de « perfection. L'école romaine se bornait à l'imitation « de Raphaël qui n'est pas le plus grand peintre qui « ait existé..... c'est aux Carraches qu'on doit l'art « de la peinture, complet dans toutes ses parties.... « Raphaël n'avait point connu les grands effets, ni « l'art d'agencer une grande composition, ni celui de « faire des tableaux dont le tout ensemble fît le même « plaisir que chacune de ses parties.... Aussi Bologne

« l'emporte-t-elle sur Rome à certains égards; car c'est « dans son sein que se sont élevés les maîtres les plus « célèbres de l'Italie... »

Tel est l'incroyable résumé que l'auteur donne de ses impressions, après avoir passé en revue, avec une infatigable dévotion, toutes les merveilles dont ses peintres favoris avaient orné les églises de leur ville natale. Son enthousiasme est si exclusif, qu'il fait à peine une mention dédaigneuse de la sainte Cécile de Raphaël, tandis qu'il s'extasie devant les tableaux du Guide, « qui sont plus tableaux et plus complets en « tout qu'aucun de ceux des peintres qui ont existé « avant ou après lui. »

Au reste, il y aurait de l'injustice à faire peser sur Cochin la responsabilité du mauvais goût de son siècle. L'enthousiasme pour les Carrache remontait au siècle précédent et les voyageurs anglais du temps de Charles Ier n'étaient pas moins idolâtres, sous ce rapport, que les voyageurs français du siècle de Louis XIV; on pourrait même soupçonner qu'ils l'étaient davantage, si l'on en juge par celui de leurs écrivains qui, à cette époque, a le plus travaillé à réveiller ou à propager le goût de l'art parmi ses compatriotes : je veux dire le savant Évelyn, celui de tous les émigrés royalistes qui sut le mieux mettre à profit, dans l'intérêt de son progrès littéraire et esthétique, les loisirs forcés de l'émigration. Mais il ne put pas s'empêcher de sacrifier, comme tant d'autres, à l'idole bolonaise, et il se laissa tellement aveugler par son idolâtrie, qu'ayant à choisir entre tous les chefs-d'œuvre de Rome, il donna la préférence à un tableau

d'Annibal Carrache, pour en emporter une copie, parce que, dit-il naïvement, c'était ce qu'il avait vu de plus beau dans cette ville.

Le goût français ou plutôt le goût européen en était au même point, et le XVIIIe siècle, loin de le purifier, le corrompit encore davantage, tout en s'intitulant le siècle des lumières. A l'époque même où Cochin faisait son voyage, Raphaël Mengs, dont on voit encore les misérables fresques dans l'église de Sant-Eusebio, se voyait courtisé par quatre souverains à la fois et obtenait des honneurs et des profits auxquels son homonyme du siècle de Léon X n'aurait jamais osé aspirer. Un jour la balance penchait en faveur de la grande Catherine, un autre jour c'était en faveur de Charles III, roi d'Espagne qui finit par l'emporter, et qui avait au moins sur sa rivale l'avantage de ne pas prendre pour ses prédicateurs, en matière de goût, des missionnaires comme Voltaire et Diderot.

L'influence que ces deux hommes exercèrent sur leurs contemporains fut encore plus funeste au point de vue de l'art qu'au point de vue de la littérature proprement dite. Voltaire, dont l'esthétique était digne en tout de l'auteur de la *Pucelle*, n'a manqué aucune occasion, tant dans son *Dictionnaire philosophique* que dans sa *Correspondance*, de mettre son lecteur ou sa lectrice dans la confidence de ses ignobles prédilections. Les lettres qu'il écrivait à sa nièce, pour lui indiquer, parmi les tableaux de la galerie d'Orléans, ceux qu'il voulait qu'elle copiât pour lui, sont des documents tellement caractéristiques de l'homme et de l'époque, qu'ils suffiraient presque à eux seuls pour nous don-

ner une idée de l'un et de l'autre. On y trouve l'expression complaisante et raffinée du sensualisme le plus abject. Ce qu'il veut, *avant tout, ce sont de belles nudités, tout ce qu'il y a de plus immodeste, pour ragaillardir sa vieillesse*. Ce sont ses propres expressions, et c'était une jeune femme, sa propre nièce, qui était chargée de lui procurer cette délectation. Quel dommage qu'il n'eût pas accompagné Cochin et Marigny à Bologne! il aurait trouvé là les gravures superlativement obscènes d'Augustin Carrache, et il n'en aurait pas fallu davantage pour qu'il donnât à l'école bolonaise la supériorité sur toutes les autres.

Diderot fut plus heureux. Il visita Bologne, et rabattit un peu de l'enthousiasme que le baron d'Holbach lui avait inspiré pour les Chinois. C'était un commencement de conversion, et ce fut Cochin qui, à force de condescendance, eut la gloire de l'achever. Bientôt Diderot dépassa tous ses contemporains dans son admiration pour l'école bolonaise, et il n'y eut plus pour lui que trois peintres modernes qui méritassent d'être assimilés aux anciens, savoir Raphaël, Carrache et le Dominiquin.

Voilà où en était l'esthétique officielle de notre école française au dix-huitième siècle! Voilà sous quels auspices les artistes qui en étaient sortis, allaient chercher en Italie ce qui leur manquait en France pour perfectionner leur goût! Quant aux amateurs qui n'aspiraient qu'à le former, et qui ne croyaient pas pouvoir mieux faire que de s'en rapporter aux indications de celui qui était à la fois *censeur royal* et *secrétaire de l'Académie de peinture*, qu'on se figure la riche mois-

son qu'ils devaient rapporter de leurs voyages, après s'être efforcés d'admirer par-dessus tout les Carraches et leurs disciples, non-seulement à Bologne, capitale de leur empire, mais encore à Milan, à Florence, à Naples et même à Rome où les fresques de Louis Carrache, dans le palais Farnèse, étaient mises bien au-dessus de celles de Raphaël dans les chambres du Vatican !

Cette apothéose des Carraches et cette admiration presque exclusive pour les ouvrages exécutés ou inspirés par eux, devait avoir pour effet de faire estimer les autres peintres suivant le degré de ressemblance qu'on leur trouvait avec ceux-là. Aussi les plus beaux accès d'enthousiasme du savant voyageur, après ceux qu'il a éprouvés à Bologne, sont-ils pour Luca Giordano à Naples, pour Pierre de Cortone à Florence, pour les deux Procaccini à Milan où il n'a donné qu'une médiocre attention aux œuvres de Léonard, et où il a si peu compris celles de Luini, que le nom de ce peintre ne s'est pas trouvé une seule fois sous sa plume. Il a gardé le même silence sur Borgognone, en parlant de la chartreuse de Pavie, et pour comble d'aberration, il a poussé son dédain systématique jusqu'à ne pas même nommer Francesco Francia dont les chefs-d'œuvre, qui n'avaient pas cessé d'être l'objet de la dévotion populaire, étaient exposés devant ses yeux dans les principales églises de Bologne. Mais il était difficile que des images de dévotion trouvassent grâce devant un juge qui avait pour assesseur, et peut-être pour inspirateur dans ses appréciations, un frère de la marquise de Pompadour.

Ce silence dédaigneux du secrétaire de notre acadé-

mie de peinture, me scandalisa encore plus que son enthousiasme pour les Carraches, et l'esprit de contradiction se combinant avec la prétention prématurée de faire une découverte, je me mis à lire dans Malvasia, la vie de Francesco Francia, en même temps que j'étudiais ses œuvres avec toute l'ardeur dont j'étais capable. Mais cette étude, à peine commencée, fut brusquement interrompue par une lettre que je reçus de Naples et qui m'obligeait à hâter mon départ pour Florence où Albert de la Ferronnays avait enfin obtenu la permission de venir me joindre. Ma correspondance avec lui et sa famille, n'étant plus alimentée comme dans les derniers mois de 1830, par la perspective d'une prochaine réunion soit en Toscane, soit ailleurs, avait langui pendant le long séjour que j'avais fait en Bretagne; mais elle avait repris toute son activité aussitôt après mon arrivée à Venise, et les dispositions de plus en plus édifiantes de mon jeune correspondant l'avaient rendue plus attrayante que jamais. Seulement je n'étais pas aussi persuadé que lui de mon aptitude à remplir le rôle difficile que m'imposait la confiance qu'il avait en moi. Mon brusque départ de Munich pour la France, au moment où notre réunion, tant désirée par lui, semblait plus probable que jamais, lui avait causé une telle consternation, que je ne pus lire sans remords sa réponse à la lettre dans laquelle je l'informais des tristes motifs de mon mouvement rétrograde vers Paris. Après m'avoir reproché doucement de l'avoir *jeté dans un découragement complet*, il ajoutait : « Je ne puis dire comme vous, « que ma vie est finie; mais je dirai qu'elle ne com- « mencera jamais. Je resterai aimant le bien sans le

« connaître, chérissant, sans pouvoir jamais y prétendre,
« les jouissances que fait éprouver un cœur noble et
« généreux. Votre dernière lettre m'a froissé le cœur.
« J'ai vu s'évanouir en un moment, les douces illusions
« que je m'étais faites sur notre voyage, duquel dépen-
« dait mon avenir intellectuel. Encore la veille, je
« parlais à Pauline de toutes mes espérances de bon-
« heur quand je serais avec vous. Eh bien non, tout
« est fini. J'ai dit souvent, mais jamais si justement
« qu'aujourd'hui, que je ne devais jamais être heu-
« reux. »

Mon départ pour la Bretagne et le long séjour que j'y fis auprès de ma mère tombée gravement malade, avait causé une lacune de plus de trois mois dans notre correspondance. Ce silence que tout contribuait à rendre inexplicable, avait d'autant plus inquiété le pauvre Albert, qu'il croyait ne pouvoir l'attribuer qu'à un malheur survenu dans ma famille ou à un refroidissement survenu dans mon affection pour lui.

Cette dernière supposition, qui impliquait l'abandon du projet sur lequel il fondait ses plus chères espérances, lui avait causé un long accès de découragement que ni les jouissances intimes de la vie de famille ni celles du délicieux séjour de Castellamare, dans la villa Pelicano, n'avaient pu guérir. Ce fut de là qu'il m'écrivit, à tout hasard, le 5 juillet 1831, une lettre qui m'aurait donné des remords, si je n'avais pas eu la perspective de réparer largement, par mon prochain retour en Italie, le tort vraiment impardonnable que j'avais à me reprocher :

« Où êtes-vous, mon excellent ami, que faites-vous ?

« Avez-vous oublié que vous n'êtes pas seul ici-bas, et « croyez-vous que ceux que vous aimiez *autrefois* soient « devenus indifférents et n'aient pas raison d'être horri- « blement inquiets d'un silence si opiniâtre. Je ne croyais « pas que dans les temps d'épreuves comme ceux où « nous vivons, la véritable amitié se pût altérer ; rappe- « lez-vous donc que voilà aujourd'hui un an, vous « étiez bien triste de quitter ceux que vous paraissez « avoir entièrement oubliés.

« Oui, mon cher ami, voilà un an que cessèrent nos « promenades délicieuses à la villa Mattei. Que nous « étions bons alors, et combien étaient purs les senti- « ments qui nous animaient ! Que de fois depuis j'en ai « parlé les larmes aux yeux avec celles qui partageaient « avec nous ces contemplations délicieuses ! Que de « choses se sont passées depuis, que d'illusions dé- « truites ! Mais comment se fait-il que dans un temps « où vos lettres m'auraient fait tant de bien, vous cessez « tout à coup de m'écrire ? C'est bien mal à vous de « m'avoir ainsi abandonné à moi-même. . . . . .

. . . . . .

« Dites-moi s'il me faut entièrement renoncer à l'es- « poir de passer cette année ensemble ; je vous le ré- « pète encore, ma vie intellectuelle en dépend. »

La réponse à cette question lui arrivait le mois suivant, et cette réponse, sur laquelle il ne comptait plus, était datée de Venise, et elle lui annonçait mon prochain départ pour la Toscane où je prévoyais que je serais retenu longtemps par l'abondance des matériaux à recueillir pour l'ouvrage que je méditais. Cette fois-ci, la santé de mon jeune correspondant était assez bien ré-

tablie pour ne plus mettre obstacle, comme l'année précédente, à la réalisation immédiate de son rêve favori, et il m'écrivit sur-le-champ pour me supplier de fixer le plutôt possible l'époque et le lieu de notre réunion. « Car, me disait-il, mon père attend votre ré-
« ponse pour prendre un parti définitif; je vous con-
« jure donc de ne pas nous la faire attendre longtemps.
« Je ne puis vous dire tout le bien que j'augure de
« notre réunion, jamais je n'ai senti un plus vif désir de
« faire quelque chose, et je ne vois que trop l'impossi-
« bilité de rien faire, tant que je resterai seul; mais
« pour que je puisse m'appliquer sérieusement, il faut
« que je m'éloigne de Naples. J'y ai contracté des ha-
« bitudes d'oisiveté et d'entraînement dont je ne pour-
« rais me défaire. Avec un caractère comme le mien,
« des liaisons deviennent des chaînes, il faut les rom-
« pre; ce pays-ci, d'ailleurs, la vie qu'on y mène, la
« superficialité des gens qu'on y rencontre, tout cela
« énerve l'âme, use ses ressorts. Il y a ici trop pour les
« sens, pas assez pour le caractère et l'intelligence;
« c'est donc Florence où je voudrais que nous pus-
« sions passer l'hiver. Indépendamment de toutes les
« ressources qu'on y trouve, et qui manquent ici, en
« livres et en hommes, j'aurai l'avantage très-grand
« d'y arriver sans connaître personne et, par consé-
« quent, sans avoir de liaisons qui puissent me dis-
« traire des études auxquelles, sous votre direction,
« je veux me livrer avec autant d'ardeur que mes forces
« et ma santé me le permettront. Je comprends trop
« aujourd'hui la fausse et pénible position d'un homme
« qui ne peut rien être par lui-même, pour ne pas

« travailler de toutes mes forces à sortir de l'état de « nullité auquel, à mon grand regret, je me trouve « forcément condamné. . . . . .

Sa lettre se terminait par ces paroles doublement précieuses pour moi :

« Mon père me disait aussi ce matin combien il re- « grettait de n'avoir pas eu, dans ce temps d'épreuve, « un ami avec qui causer et au cœur duquel il eût pu « confier ses peines et ses tourments. Il n'a pas renoncé « à l'idée de vous faire écrire ses mémoires ; quel plai- « sir cela me fait ! »

Enfin nous pûmes satisfaire notre impatience réciproque dans les premiers jours de novembre, et l'on devine sans peine sur quel sujet roulèrent nos premiers entretiens. Ce que j'avais vu à Paris pendant l'hiver de 1831 et ce que j'avais vu ensuite en Bretagne ne ressemblait en rien à ce qu'il avait vu à Naples, et ce ne fut pas seulement sa curiosité que j'excitai, en lui racontant les scènes tantôt émouvantes et tantôt révoltantes dont j'avais été témoin. Il me trouva plus changé qu'il ne s'y était attendu, ce qui n'était pas surprenant, vu l'intensité des émotions que ne pouvait manquer de produire l'accumulation de tant d'événements divers dans le court espace de temps qui s'était écoulé depuis notre séparation.

De mon côté, je m'aperçus bien vite des progrès qu'il avait faits dans une certaine direction et que sa correspondance m'avait déjà laissé entrevoir.

La catastrophe politique qui venait de changer si brusquement la position de sa famille, avait eu pour lui des résultats qu'il regardait comme de véritables

bénédictions, et les détails dans lesquels il entrait à ce sujet, me rendaient muet d'étonnement et surtout d'admiration. Par un privilége qui m'inspirait une sorte de respect pour lui, il avait compris tout le parti qu'il pouvait tirer de ce changement de fortune, tant pour l'émancipation de son âme que pour le progrès de son intelligence, et il avait compris encore mieux, s'il est possible, grâce aux leçons paternelles, le peu de prise que les révolutions, même les plus imprévues, pouvaient avoir sur un noble cœur renforcé par un noble caractère. Il y avait donc en lui, outre la passion du bien et un sentiment très-vif de ses misères intellectuelles, une sorte d'émulation filiale qui était à la fois un stimulant et une garantie de plus, de sorte que tout accès était fermé aux mauvaises inspirations de l'égoïsme, sous quelque forme que ce fût.

Voilà sous quels auspices je commençai la tâche bien douce qui m'était imposée à la fois par la reconnaissance et par l'amitié, par ma reconnaissance pour le père, devenu pour moi l'objet d'un véritable culte, et par mon amitié pour le fils, dont la transformation graduelle, constatée par sa correspondance, me promettait un genre de satisfaction à la possibilité duquel je n'aurais pas cru un an auparavant, quand il portait son uniforme d'attaché d'ambassade. Jamais je ne vis un changement pareil opéré dans un si court espace de temps. Au lieu de l'apprenti diplomate qui, quinze mois auparavant, m'avait intéressé beaucoup moins par lui-même que par ses relations de famille, je trouvais un ami qui mettait mon cœur à la plus délicate de toutes les épreuves, en me prenant pour auxiliaire, et pres-

que pour instrument de la régénération intellectuelle et morale dont il sentait impérieusement le besoin. Son illusion, en ce qui me concernait, était d'autant plus incurable, qu'elle se trouvait d'accord avec les préventions favorables de son père, à l'infaillibilité duquel il croyait plus fermement que jamais, surtout en matière d'appréciation des hommes et des choses. J'avais donc à justifier la confiance de l'un et de l'autre, et ce n'était pas celle du fils qui me causait le moins d'embarras; car ce qu'il attendait de moi, ce n'était pas seulement que je l'aidasse à remplir les grosses lacunes de son éducation classique réduite par de fréquentes maladies à sa plus simple expression; il s'agissait d'un tout autre genre de service dont je n'avais jamais fait l'apprentissage, et pour lequel je ne me sentais ni aptitude, ni compétence.

« Je veux, » me disait-il, dès le premier jour, avec un accent tout nouveau pour moi, « je veux ressusciter « d'entre les morts, et j'ai besoin de vous pour me « rendre digne de ce miracle. »

A peine avions-nous commencé à mettre sérieusement la main à l'œuvre, qu'une lettre de M. de la Ferronnays qui venait de quitter Paris pour retourner à Naples, vint, à notre grande joie, déranger nos projets ou du moins en suspendre l'exécution. Il nous annonçait sa prochaine arrivée à Livourne où il voulait prendre le bateau à vapeur, et il nous invitait à nous y rendre de notre côté, pour passer avec lui la journée qui précéderait son embarquement. On comprend sans peine quel prix ce rendez-vous avait pour moi après les épreuves subies de part et d'autre depuis l'été de 1830, et

surtout après le message si affectueux et si significatif, par lequel se terminait la dernière lettre que j'avais reçue d'Albert. Il était évident que mes relations avec son père avaient changé de caractère, et qu'à la place du ministre de Paris et de l'ambassadeur de Rome, j'allais trouver, dès le premier jour, sinon un ami, du moins un homme très-disposé à le devenir.

Mon attente ne fut pas trompée. Nous nous revîmes comme deux naufragés, de grade très-différent, qui, après avoir vu sombrer leur navire, auraient été ballottés loin l'un de l'autre par la tempête et auraient fini par aborder à la même plage. Dans de pareilles conditions, la dose de sympathie requise pour que deux cœurs s'ouvrent l'un à l'autre, est bien différente de celle dont il faudrait être pourvu dans les conditions ordinaires. D'ailleurs la correspondance que j'avais entretenue avec Albert depuis notre séparation et particulièrement pendant mon séjour à Munich, avait tenu M. de la Ferronnays au courant de mes tribulations et de mes déterminations qui n'avaient pas besoin d'être motivées pour être parfaitement comprises par lui ; de sorte que ma biographie, pendant les quinze mois qui venaient de s'écouler, lui était tout aussi connue que si j'avais fait partie de son cercle de famille.

En arrivant à Livourne, nous nous attendions tout au plus à passer deux jours ensemble ; mais heureusement pour moi le bateau napolitain était parti la veille, ce qui nous imposait la douce nécessité de passer ensemble une semaine tout entière, dont l'emploi devait se ressentir naturellement du besoin que nos cœurs avaient de s'épancher l'un dans l'autre.

Jamais temps si court ne fut mieux employé pour les jouissances de l'intelligence et du cœur. A Paris, je n'avais connu M. de la Ferronnays que dans l'exercice de ses hautes fonctions, qui m'avaient tout au plus permis d'entrevoir les grandes qualités de son caractère. A Rome, je l'avais vu de plus près, et c'était bien moins l'ambassadeur que le père de famille qui avait conquis mes respectueuses sympathies pendant les deux mois que j'avais passés chez lui. Il semblerait qu'étant données les dispositions réciproques qui éclatèrent plus tard, deux mois de vie commune étaient plus que suffisants pour établir entre nous des relations intimes. Cependant il n'en fut rien. C'était toujours pour moi le personnage imposant du ministère des affaires étrangères, et bien que je fusse devenu son hôte, son abord, tout cordial qu'il était, m'intimidait toujours un peu et m'aurait intimidé bien davantage si je n'avais pas été soutenu par la bienveillance très-prononcée des autres membres de la famille.

Le seul sujet sur lequel il avait eu l'occasion de me parler à cœur ouvert était celui de mon avancement dans la carrière diplomatique. Il avait eu des vues sur moi qui lui avaient été suggérées par ma connaissance des langues étrangères. Outre qu'il me promettait son active intervention auprès de son successeur quand j'aurais repris mes fonctions, il ouvrait à mon ambition une perspective éblouissante, si jamais il devenait ministre, et pour me prouver que ce n'était pas un propos en l'air, il me racontait, pour mon instruction éventuelle, les détails les plus intéressants sur la lutte qui s'était engagée entre le prince de Metternich et

lui dans les trois congrès où il avait représenté la France.

Ces confidences diplomatiques avaient été les seules que m'eût faites M. de la Ferronnays avant mon départ de Rome, et si la révolution de 1830 ne lui avait pas suggéré des réflexions chaque jour plus sérieuses sur l'avenir d'Albert, il est probable que nous n'aurions eu à offrir l'un à l'autre que des sympathies politiques, toujours superficielles, lors même qu'elles sont sincères.

Nous étions au mois de décembre et nous ne connaissions personne à Livourne, ce qui nous donnait de longues soirées, que personne ne venait interrompre et pendant lesquelles nous nous livrions, avec un bonheur chaque jour mieux senti, à nos épanchements réciproques. Cette fois-ci, les confidences politiques proprement dites ne jouèrent qu'un rôle très-subalterne dans nos entretiens. Ceux que M. de la Ferronnays venait d'avoir à Paris sur un important sujet auquel les préoccupations diplomatiques ne faisaient plus diversion, l'avaient prédisposé à tous les élans de foi et d'amour compatibles avec le degré d'initiation auquel il était parvenu. Ce n'était plus un narrateur que nous avions devant nous, c'était un prédicateur qui semblait décidé à laisser dans l'âme de chacun de ses deux auditeurs une impression qui fût en rapport avec leurs vocations respectives. Il s'épargnait si peu lui-même, dans les exhortations qu'il nous adressait, que nous étions comme ébahis de son abaissement volontaire ; et ce fut alors que je vis resplendir en lui, pour la première fois, comme une étoile jusque-là voilée, la plus

belle, la plus rare, la plus adorable des vertus chrétiennes, je veux dire l'humilité !

La subite apparition de ce phénomène dans un homme qui avait éte exposé à toutes les tentations de l'orgueil me causa une sorte de stupéfaction qui, en réagissant sur mon interlocuteur, lui fit articuler ou plutôt balbutier quelques paroles qui achevèrent de me mettre hors de moi. Je me levai précipitamment, et comme la table me séparait de lui, j'allai me placer derrière sa chaise, afin de pouvoir arroser sa tête vénérable de mes larmes et la presser en même temps contre mon cœur. Ce moment fut doux au delà de toute expression et décisif pour l'avenir. Nous nous embrassâmes sans mot dire, et cet embrasment muet, fut le premier gage d'une amitié qui devait durer autant que sa vie et réaliser pour moi un genre d'idéal que je n'avais pas même entrevu jusqu'alors.

Après une scène comme celle qui venait de se passer entre nous, on comprend que nous n'avions pas besoin de préliminaires pour vivre ensemble sur un pied de parfaite intimité. J'entendis alors, pour la première fois, le récit émouvant des aventures de M. de la Ferronnays, et d'autres récits moins dramatiques mais plus instructifs que lui fournissait la longue expérience qu'il avait faite des hommes dans ses rapports multipliés avec eux, expérience rétrospectivement amère, mais dont le souvenir était cependant pour beaucoup dans son bonheur présent, à cause de la comparaison ou plutôt du contraste entre l'existence artificielle qui avait été si longtemps la sienne, et son existence nouvelle, due à la révolution de Juillet qui l'avait mis en possession

de lui-même, quand il en était encore temps. Ce dernier point formait habituellement la note dominante de ses épanchements qui étaient encore mystérieux pour moi, et ce fut seulement plus tard que je pus, en récapitulant mes souvenirs, bâtir sur mes conjectures des espérances qui ne devaient pas tarder à se réaliser.

Notre séparation n'eut rien de triste. Il fut convenu qu'après avoir rempli nos tâches respectives pendant l'hiver, nous irions tous deux, au retour du printemps, jouir des beautés de Naples et de ses environs et dédommager ainsi la famille d'Albert du sacrifice qu'elle s'était imposée en cédant à l'impatience où il était de venir me joindre. Au reste, le compte que rendit son père de tout ce qu'il avait vu et entendu pendant les huit jours qu'il avait passés à Livourne, était fait pour calmer tous les regrets. Aussi l'année 1832, qui devait voir éclore de si brillantes espérances, s'ouvrit-elle de part et d'autre sous les auspices les plus satisfaisants. C'est à cette date que remonte ma correspondance régulière avec M. de la Ferronnays, correspondance dont le prix ne devait m'être complétement révélé que quand elle fut arrêtée, dix ans plus tard, par le premier avertissement de la maladie qui devait l'emporter au tombeau.

Le début de nos relations épistolaires fut aussi cordial qu'il aurait pu l'être entre deux amis dont l'intimité aurait dépassé depuis longtemps la phase des préambules et des nuances intermédiaires ; mais parmi les impressions que mon noble correspondant avait emportées de Livourne, il y en avait quelques-unes qui troublaient un peu son bonheur paternel et que la ré-

flexion n'avait fait que fortifier depuis son départ. Moins au courant que moi des nouvelles aspirations d'Albert et de son invincible répugnance pour les distractions napolitaines, tantôt il avait trouvé son langage trop empreint de mysticisme, tantôt il l'avait trouvé trop empreint d'intolérance, et il s'était figuré que j'étais plus propre à encourager dans son fils cette double tendance qu'à la combattre. Son point de vue était alors celui de l'homme du monde éclairé ou plutôt adouci par une longue expérience de ses semblables, et qui, par l'effet d'une intuition compatissante, avait élevé la tolérance à la hauteur d'une vertu chevaleresque. Aussi cette vertu était-elle celle qu'il prêchait le mieux, soit dans ses discours, soit dans ses lettres. On peut en juger par celle qu'il m'écrivit de Naples quelque temps après et qui était évidemment le produit des réflexions que lui avaient suggérées nos épanchements réciproques. Après avoir parlé du précieux souvenir qu'il avait gardé de notre semaine de Livourne, il me disait :

« Un pareil souvenir nous doit être pour tous les « deux un grand stimulant à entretenir de près comme « de loin les excellents rapports qu'ont établis entre « nous ces huit jours de confiance et d'intimité. De « mon côté je n'y ferai faute, vous pouvez y compter, « et quant à vous, j'ai trop bien lu dans votre cœur « pour songer seulement à concevoir un doute ou une « inquiétude. Nous voilà donc bien assurés de part et « d'autre. Les protestations désormais sont inutiles; « les malentendus sur les intentions comme sur les « sentiments sont devenus impossibles; nous avons

« maintenant le droit et le devoir de nous parler ré-
« ciproquement avec la plus entière franchise. Tou-
« jours d'accord, mon cher ami, sur les sentiments
« qui élèvent l'âme et l'ennoblissent, nous pourrons
« quelquefois différer d'opinion sur des sujets d'une
« moins grande gravité, mais qui cependant peu-
« vent avoir plus d'importance que vous ne le fait
« supposer votre inexpérience des hommes et du
« monde. Cette différence d'opinions nous la discute-
« rons mutuellement, avec pleine et entière liberté;
« honni soit celui de nous deux, qui, dans cette franche
« et loyale discussion, verrait autre chose qu'une preuve
« de plus de la confiance, de l'amitié, de la profonde
« estime que chacun de nous deux doit au caractère et
« aux sentiments de l'autre. N'allez pas commencer par
« trouver étrange ou inutile cette sorte de réserve, cette
« précaution ou cette prévoyance que je place, comme
« un avant-propos de notre correspondance future.
« Comme toutes les âmes sensibles et qui ont été bles-
« sées, vous avez parfois un peu de susceptibilité et un
« fond de misanthropie à la Jean-Jacques, qui peuvent
« vous porter à la défiance, vous disposer à chercher une
« intention, un fait exprès, une chose personnelle dans
« ce qui peut n'être qu'une généralité ou un effet du
« hasard. Entre nous, mon cher ami, cette susceptibilité
« serait une offense et ferait tort au cœur et à la raison de
« celui qui s'en rendrait coupable. Supposer gratuite-
« ment à un ami l'intention de froisser un ami, c'est se
« montrer incapable de connaître et d'éprouver le sen-
« timent le plus doux qu'il soit donné au cœur de
« l'homme de ressentir. Supposer cette volonté,

« même à un indifférent, est un travers de l'esprit; « s'en offenser est une petitesse. C'est d'après ce prin- « cipe que j'ai toujours réglé ma conduite, depuis le « moment où, si jeune encore, je fus pour ainsi dire jeté « au travers de la vie, sans guides, sans conseils, sans « appui, sans boussole. J'ai vu les hommes sous toutes « leurs faces, je les ai vus de bas en haut, de haut en « bas; je n'ai pas appris à les estimer, mais j'ai appris à « les supporter, à les plaindre, à leur pardonner, et « quoi qu'on en puisse dire, ils ne sont ni aussi injustes « ni aussi ingrats que le prétendent certains esprits « sombres, dont l'orgueil et l'égoïsme se parent du nom « de philosophie ou de misanthropie. Je parle de l'espèce « commune et générale, et non pas des princes qui sont « une espèce à part et d'une nature toute particulière. « J'espère que vous et moi désormais nous aurons peu « d'occasions de nous occuper d'eux. Mais je veux en- « treprendre de vous rapprocher un peu de notre pauvre « humanité, afin que lorsque parfois la nécessité de « vivre, d'exister parmi les hommes, vous forcera de « descendre des régions sublimes où se plaît votre ima- « gination, vous puissiez nous tolérer, supporter même « les habitudes d'une société caduque; ne pas porter « parmi ces pauvres infirmes, cette humeur sombre et « grondeuse, qui vous dispose plutôt à insulter à leurs « misères qu'à y compatir. Je veux en un mot que vous « preniez le monde comme il est, que vous y soyez « moins ours, moins bas-breton, et que, conservant « pour vos seuls amis les trésors de votre âme, ceux de « votre imagination, vous sachiez vous faire aimer de « ceux mêmes qui sont hors d'état de vous comprendre

« et de vous apprécier. Oui, mon cher ami, l'habitude « de vivre dans un monde idéal rapetisse trop, à vos « yeux, le monde réel dans lequel vous êtes bon gré « mal gré forcé d'user les rares facultés, les nobles sen- « timents dont le ciel vous a doué. C'est pour vivre « parmi les petits habitants de notre petite planète que « Dieu vous a donné la vie, c'est pour les plaindre et « les supporter qu'il vous a donné votre âme; c'est « pour leur être utile qu'il vous a donné un esprit su- « périeur et ce noble cœur qui bat dans votre poitrine. « C'est, je crois, méconnaître ses intentions et votre « destinée que de vivre dans un monde imaginaire, avec « des êtres incréés : je conçois comme vous, mon cher « Rio, avec moins de facultés pour les éprouver, ces jouis- « sances que peut donner une imagination vive et pure; « cette sainte et noble exaltation de l'âme et de la pen- « sée. Je comprends ce besoin d'échapper quelquefois « à nos misères, de s'isoler d'un monde que la corrup- « tion décompose et de laisser l'esprit s'égarer dans de « pures et brillantes régions, où le cœur n'éprouve que « des sentiments doux et vertueux, où l'âme s'aban- « donne sans réserve et sans crainte à des émotions su- « blimes que notre perversité la condamne ici-bas à « voiler ou à comprimer. Oui, mon ami, mieux que « vous ne le croyez peut-être, je conçois ce charme de « la rêverie, qui peut par moments consoler d'une exis- « tence faussée et tromper un instant une destinée man- « quée ; j'entends bien ceux qui vont chercher là-haut, « par delà les nuages, le bonheur qu'ils ne peuvent es- « pérer sur terre, le cœur qui doit les entendre et leur « répondre. Mais ces rêveries, si pleines d'enivrement,

« ont aussi leurs dangers ; elles égarent la raison, elles « faussent l'esprit, elles font apparaître les hommes plus « méchants qu'ils ne le sont, le monde plus pervers « qu'il ne l'est ; elles vous rendent injustes, et vous font « un mérite de votre injustice. »

Si M. de la Ferronnays pouvait redouter à ce point l'ascendant que je prendrais infailliblement, selon lui, sur l'esprit d'Albert, on comprendra sans peine que notre projet de réunion avec les deux illustres voyageurs qui nous attendaient à Rome, lui avait causé de véritables angoisses. L'abbé de la Mennais surtout lui inspirait une défiance que sa qualité de compatriote n'atténuait en rien, et tout en rendant plus de justice à M. de Montalembert, dont le père avait été son ami dans l'émigration, il craignait qu'Albert, par une émulation mal entendue, ne s'épuisât en efforts stériles pour s'élever à la hauteur d'un pareil modèle. Voici ce qu'il m'écrivait à ce sujet dans les derniers jours de janvier :

« Je ne connais point personnellement Montalembert, « je ne puis donc le juger que sur sa réputation, et, « par conséquent, n'avoir sur son compte que les pré- « ventions les plus favorables. Je crois que je ne puis « rien désirer pour Albert qui, sous beaucoup de rap- « ports, lui soit aussi avantageux que sa liaison avec un « jeune homme aussi remarquable ; seulement, je vous « l'avoue, je crois que c'est un modèle difficile à imiter, « et peut-être un guide dangereux à suivre, pour celui « qui est si loin d'avoir sa force et sa vigueur de carac- « tère. C'est cependant ce que probablement Albert « voudra essayer ; il ne croira pouvoir rien faire de

« mieux que de copier ce qui, à juste titre, lui pa-
« raîtra admirable, et c'est là où je crains pour lui le
« danger. »

De tout cela devait nécessairement résulter une position fausse pour les trois acteurs de la première partie du drame providentiel dont les péripéties devaient être si émouvantes : Albert entraîné par les exigences de sa nature vers les régions de l'idéal, son père réprimant son essor pour le ramener aux devoirs positifs de la vie, et moi, placé entre les deux, sans avoir même la prétention d'être impartial. Pour comble de perplexité, M. de Montalembert arrivait à Florence avec l'abbé de la Mennais, et m'arrachait la promesse de le joindre à Rome dans le courant de février. Il y avait dans toutes ces complications de quoi m'inquiéter sérieusement pour l'avenir, et je commençai à sentir, non sans une certaine angoisse de cœur, que la responsabilité n'était pas un vain mot.

Les lettres que m'écrivait M. de la Ferronnays n'étaient pas faites pour me rassurer. Entre son point de vue et le mien la divergence devenait chaque jour plus flagrante ; car je ne me sentais pas le courage, et je ne me croyais pas le droit de réprimer dans Albert des aspirations que moi-même j'étais tenté de lui envier, et d'un autre côté, j'aurais eu honte de lui conseiller d'en atténuer l'expression dans ses communications épistolaires avec sa famille. De là des alarmes qu'il m'était impossible de partager, mais qui étaient pardonnables dans un père auquel la récente catastrophe dont il avait été victime, avait inculqué plus fortement que jamais le devoir de s'occuper avant tout de l'avenir de son fils.

Or cet avenir ne pouvait être, selon lui, que diplomatique ou militaire, et ce n'était pas avec des tendances mystiques qu'on pouvait se flatter de monter en grade dans l'une ou l'autre de ces carrières. Les diverses nuances de sa sollicitude paternelle sont admirablement exprimées dans la lettre suivante :

« Tout le bien que vous me dites du bon Albert, me « fait un plaisir qu'il vous est facile de concevoir. Je « n'ai pas même l'idée de vous remercier du service « immense que vous rendez à lui et à moi, ni de vous « parler de reconnaissance ; c'est un mot, qui ne peut, « qui ne doit jamais trouver de place dans les rapports « qui sont maintenant établis entre nous ; il est rem- « placé par celui d'amitié dans toute l'acception bien « comprise du terme. Nous jouirons ensemble des heu- « reux résultats de l'intimité d'Albert avec vous, il vous « devra plus qu'il ne me doit, et quelle que soit la car- « rière que sa destinée l'appelle à parcourir, vous serez « nécessairement uni dans son cœur et dans sa pensée « aux sentiments qu'il nous porte. Je veux cependant vous « avouer franchement que ce que vous me dites pour me « rassurer sur l'espèce d'inquiétude que j'ai laissé pres- « sentir dans la dernière lettre que je lui ai écrite, ne m'a « pas entièrement persuadé. J'aime à rendre avec vous « justice à l'âme et au cœur d'Albert, je crois que l'un « et l'autre sont pleins de droiture, de noblesse et de « sensibilité, et je suis assez disposé à penser comme « vous, que tous ses sentiments, par leur exquise déli- « catesse, tiennent plus de ceux d'une femme que de « ceux d'un homme, et c'est précisément cette opinion « qui me fait craindre pour Albert la vivacité des im-

« pressions qu'il peut recevoir. Sans doute le temps,
« l'étude et l'expérience pourront donner à son carac-
« tère plus de force et plus d'énergie; aujourd'hui c'est
« une cire encore un peu molle, et sur laquelle je crois
« qu'il est nécessaire d'agir avec prudence et précau-
« tion. Je pense que pour des caractères faibles, qui
« toujours sont disposés à se précipiter vers les excès,
« celui du bien peut aussi avoir ses inconvénients; ils
« n'ont pas en eux ce ressort vigoureux qui retient les
« âmes fortes et énergiques; ils cèdent plus facilement
« à la séduction qu'à la réflexion, et vous les voyez
« souvent passer tour à tour des folies du monde aux
« austérités du cloître, et réciproquement. L'âme d'Al-
« bert, je le sais, s'échauffera promptement auprès de
« la vôtre, il vous sera bien facile de porter ses idées
« vers le bien; mais si votre énergie, si votre éducation,
« si les regrets et les désappointements que vous avez
« éprouvés, ont su vous rendre maître de vous-même;
« si votre raison a assez de puissance et de force pour
« tracer à votre imagination le cercle qu'elle doit par-
« courir, et fixer la borne qu'elle ne doit pas franchir;
« croyez-vous, mon cher ami, qu'il puisse déjà en être
« ainsi d'Albert? Je ne le pense pas; et peut-être trou-
« verez-vous, en y réfléchissant, qu'avant de donner à
« sa pensée, à ses sentiments, la haute direction que
« suivent les vôtres, il serait utile de tremper son carac-
« tère un peu plus fortement qu'il ne l'est; de lui ap-
« prendre à se défendre contre ces entraînements qui,
« trop souvent, égarent l'âme en la charmant; de lui
« apprendre aussi que tout ce qui plaît n'est pas tou-
« jours ce qui est vrai; enfin mon cher Rio, je vous de-

« mande de réfléchir vous-même, et de décider si avant « de donner à Albert, à pleine mesure, la nourriture « dont il se montre si avide, il ne serait pas nécessaire « de le bien préparer à en supporter les effets. Quand « l'habitude du travail et de l'étude lui aura donné celle « de la réflexion et celle aussi de la comparaison, alors « peut-être verrais-je moins d'inconvénient à élargir le « cercle que pourrait parcourir son imagination; mais « avant de l'initier aux secrets des jouissances qu'il « pourra y trouver, il faut qu'il soit averti du danger « qu'il peut y avoir à les poursuivre. Je pense qu'avant « de le faire voyager dans ce monde idéal où tout est « beau, parce que rien n'y est vrai, il est nécessaire qu'il « connaisse bien les choses d'ici-bas, les devoirs de ce « monde positif et froid, les obligations que vous im- « pose cette triste société d'hommes dans laquelle il « faut vivre, obligations que philosophiquement on « peut mépriser et trouver ridicules, mais auxquelles « l'homme raisonnable doit se soumettre, sous peine « de vivre malheureux, isolé, et de passer pour un « extravagant. »

Quand cette lettre me parvint, nous étions installés à Florence, et Albert avait déjà commencé, sous l'habile direction d'un chanoine du chapitre de San Lorenzo, l'œuvre de régénération spirituelle en vue de laquelle il avait désiré si ardemment d'échanger le séjour de Naples contre celui de n'importe quelle autre ville d'Italie. Le contentement, de plus en plus marqué, qui se peignait dans son regard si expressif, à mesure que s'allégeait le fardeau qui avait pesé sur sa conscience, était pour moi un spectacle plus édifiant et surtout plus

attendrissant que tous les sermons; mais, d'un autre côté, il y avait des moments où le sentiment de son indignité, renforcé par une lecture ou par une émotion accidentelle, lui causait une sorte de dépression morale, dont je n'aurais pas voulu que son père eût été témoin, toute passagère qu'elle était. Plus d'une fois il m'est arrivé, quand j'entrais avec lui dans une église pour en examiner les tableaux, de me trouver seul au bout de la nef, et d'apercevoir mon compagnon humblement agenouillé devant une chapelle ou un sanctuaire dont il n'osait pas franchir le seuil; plus d'une fois aussi, en approchant de lui pour l'avertir, j'ai vu le pavé fraîchement mouillé de ses larmes.

Peu à peu cependant il prit goût à mes études esthétiques, mais toujours par le côté qui était plus en rapport avec ses aspirations intimes; et cette corrélation, se développant chaque jour de plus en plus, devint pour lui un acheminement à la perception de l'idéal sous la forme qui m'intéressait plus particulièrement et qui ne tarda pas à l'intéresser tout autant que moi. Ce fut lui qui découvrit le premier, sans le secours d'aucun guide, le chef-d'œuvre, alors ignoré, de Domenico Ghirlandajo dans la chapelle des Trovatelli, et qui vint, tout triomphant de sa découverte, me contraindre à l'admirer avec lui. C'était une joie d'enfant que je partageais en enfant, et qui se renouvelait assez souvent pour tenir notre sens esthétique en haleine. Quelquefois la joie se changeait en douleur; — c'était quand un tableau dont le style et les types certifiaient la provenance, nous était offert à vil prix et que nous nous trouvions obligés de feindre un superbe dédain. Une

seule fois mon compagnon fut tenté de se révolter contre le sort. C'était à l'occasion d'une ravissante madone de Botticelli, l'un des peintres les plus discrédités de cette ténébreuse époque. Le prix demandé par le spéculateur était tellement modique (20 écus toscans) que le pauvre Albert se crut assez riche pour devenir possesseur de ce trésor et vint demander mon assentiment que je fus, hélas ! obligé de refuser, pour ne pas violer la loi somptuaire que nous nous étions prescrite à nous-mêmes.

Ces symptômes de prédilection pour les produits d'une certaine école, alors généralement méconnue, n'étaient pas dus seulement à l'influence que je pouvais exercer sur le compagnon de tous mes pèlerinages esthétiques ; il y avait en lui, outre la pureté naturelle de son goût, une faculté spéciale d'assimilation que j'avais vue poindre dans le *Campo Santo* de Pise, et qui, depuis notre retour à Florence, avait pris un développement dont j'avais été encore plus édifié que surpris. Indifférent à toutes les peintures païennes ou même purement historiques, il dévorait du regard celles qui, par le choix du sujet et par l'intensité de l'expression, correspondaient le mieux aux besoins intimes de son âme, besoins devenus plus impérieux que jamais depuis qu'il avait échangé les distractions bruyantes et énervantes de la cité napolitaine contre les habitudes calmes et presques ascétiques qu'il avait contractées à Florence et qui étaient très-compatibles avec la vivacité de ses impressions en présence des ouvrages de ses artistes de prédilection. On pourrait même affirmer, en tenant compte des influences di-

verses qu'il subissait alors, que son imagination, à la fois exaltée et purifiée par l'œuvre de régénération spirituelle à laquelle il s'était voué, se trouvait dans les conditions les plus favorables à la perception du genre d'idéal que nos peintres favoris avaient réalisé. Aussi quand il se trouvait en présence d'un tableau de fra Angelico, surtout si le sujet en était emprunté à quelque dogme consolateur, avais-je de la peine à l'arracher à sa contemplation, ou plutôt à la pieuse méditation qui en était l'exégèse involontaire. On comprend que de pareils élans, qui se renouvelaient souvent, aient laissé des traces profondes dans une âme dont les aspirations avaient été longtemps comprimées; à quoi il faut joindre la puissante et visible impulsion que cette âme recevait du chanoine de San Lorenzo, et d'autres influences qui secondaient merveilleusement la sienne. Au premier rang de ces influences, il faut placer celle de Tomaseo, qui débutait alors dans la carrière qu'il a si glorieusement parcourue depuis et qui savait donner à sa revue rétrospective de la littérature italienne un intérêt plus que littéraire; de sorte que tout contribuait à développer, dans le pauvre Albert, cette tendance à l'exaltation qui avait alarmé son père, et contre laquelle celui-ci avait cru trouver en moi, sinon un préservatif, du moins un point d'arrêt ; et c'était précisément le contraire qui était arrivé, sans qu'il y eût aucune préméditation ni complicité de ma part.

Albert, qui avait conscience de l'heureux changement qui s'opérait en lui, et qui savait toute la joie que cette nouvelle causerait à sa famille et surtout à sa

mère, en parlait, dans ses lettres, avec la prolixité naïve d'un enfant qui veut que tout ce qu'il aime soit associé à son bonheur, et comme il ne songeait pas à se prémunir contre les interprétations éventuelles, il empruntait trop souvent ses expressions à un ordre d'idées auxquelles, sur cette trompeuse apparence, on le croyait plus initié qu'il ne l'était en effet.

Évidemment M. de la Ferronnays avait appris avec déplaisir mon projet de transmigration à Rome, et je ne pouvais pas me dissimuler que mon procédé avait quelque chose d'inquiétant pour lui ; car il savait d'avance qu'en fait de relations intimes, ce serait mon goût plutôt que le sien qui déterminerait mes préférences, et par conséquent celles de son fils. De là nécessairement un redoublement de sollicitude paternelle et un devoir encore plus impérieux de le prémunir, par une correspondance plus active que jamais, contre les inconvénients qu'il redoutait; car c'était toujours la carrière d'Albert qu'il avait en vue, et son expérience du monde, surtout du monde diplomatique, avait été faite sur une trop grande échelle pour qu'il ne fût pas au courant des exigences et des incompatibilités qu'on y rencontrait à chaque pas, et contre lesquelles un novice, épris de sa chimère idéale, courait risque de se heurter plus rudement que les autres. Mais toutes ces objections devaient s'évanouir devant le décret providentiel qui allait donner une direction inattendue à la destinée d'Albert.

Notre départ était donc bien résolu, malgré tous les obstacles des personnes et des choses ; mais je crus en

conscience devoir le différer jusqu'à ce que j'eusse accompli la tâche pour laquelle j'étais venu en Toscane, c'est-à-dire jusqu'à ce que j'eusse étudié, à l'aide d'un guide inappréciable dont aucun voyageur français n'avait joui avant moi, les origines et le caractère spécial de l'école florentine que j'étais impatient de connaître à fond, à cause de son influence, directe ou indirecte, sur les autres écoles.

Ce guide ou plutôt cet initiateur était un gentilhomme des environs de Lubeck qui s'appelait Frédéric Rumohr, et qui venait de publier, sous le titre un peu vague de Recherches italiennes (*Italiänische Forschungen*) le fruit des longues études auxquelles il s'était livré, particulièrement en Toscane, non-seulement sur les œuvres d'art, mais aussi sur les documents qui s'y rapportaient, ce qui était comme la découverte d'un nouveau monde dans le domaine de l'esthétique, découverte qui lui suscita plus d'un conflit avec les sauvages préposés à la garde des archives qu'il voulait visiter. Bien que repoussé avec perte sur plusieurs points, il s'était passionné de plus en plus pour ce genre de conquêtes, surtout après son heureuse tentative dans la ville de Sienne, où il avait trouvé une sympathie tellement encourageante qu'il songea sérieusement, quelques années plus tard, à en faire sa patrie d'adoption. Aussi est-il facile de voir, en lisant son ouvrage, que le dépouillement des archives de la cité de la Vierge avait été sa tâche de prédilection, et c'est sans doute par suite de l'influence que cet ouvrage et ce souvenir ont exercée sur moi, que je me suis montré si prodigue de détails ac-

cessoires dans mon chapitre sur l'école siennoise (1).

Jamais vocation ne fut mieux constatée que celle de Rumohr. On peut dire qu'il fut un vrai missionnaire de l'art et qu'il ne lui manqua aucun genre de consécration pour légitimer sa propagande. Dès l'âge de quinze ans, on le voyait souvent se diriger seul vers le château de Soeder, où le comte de Brombeck avait une galerie de tableaux parmi lesquels il n'était pas médiocrement fier de compter un Raphaël; mais le petit connaisseur n'était pas de son avis, et il avait raison. Il aimait mieux s'extasier devant une petite madone de Corrége dont l'authenticité ne lui était pas suspecte et dont il parlait encore avec émotion quarante ans après. Sa visite à la galerie de Brunswick et surtout à celle de Cassel lui ouvrit un horizon plus étendu; mais ce fut à Gœttingue qu'il reçut de Fiorillo l'impulsion décisive. Ce fut là qu'il fit, sous la direction de ce professeur, l'un des oracles les plus accrédités de son temps, les études techniques et historiques qui lui donnèrent la première idée d'un voyage en Italie comme complément de son éducation esthétique.

Ce ne fut plus une idée, mais une véritable passion, la passion de l'idéal, qui surgit en lui quand il vit la galerie de Dresde. Cette fois-ci ce ne fut pas Corrége qui subjugua son imagination; ce fut Raphaël, avec sa madone vraiment miraculeuse de Saint-Sixte, qui fit plus qu'exciter son admiration ou même son enthou-

(1) Je dois dire que les documents recueillis par Gaetano Milanesi dans les archives de Sienne, m'ont été encore plus utiles que ceux recueillis par Rumohr; mais celui-ci me donnait en outre le point de vue.

siasme, plus que n'auraient pu faire, à grand renfort d'arguments, les plus éloquents prédicateurs; en un mot, il convertit Rumohr à la foi catholique, comme si une soudaine intuition lui avait révélé l'impuissance radicale du protestantisme à donner des inspirations dans le genre de celles dont le merveilleux produit était là devant ses yeux; mais c'était une conversion purement esthétique dont les fruits devaient naturellement dépendre de la nature du sol dans lequel cette semence venait de tomber.

Le besoin de visiter l'Italie devint alors plus impérieux que jamais. C'était en 1804, c'est-à-dire à une époque où l'horizon politique était assez sombre surtout de l'autre côté des Alpes, et où il fallait avoir une vocation presque providentielle pour se laisser absorber par des études aussi étrangères à la vie réelle que l'étaient celles du jeune Rumohr; car il ne faut pas oublier qu'il avait à peine vingt ans, et qu'à l'inconvénient de son extrême jeunesse venait se joindre celui d'une fortune considérable dont la mort de son père venait de le mettre en possession. Heureusement, il avait une passion dominante à laquelle il subordonnait toutes les autres, et même ses jouissances de luxe étaient plutôt celles d'un homme de goût que celles d'un grand seigneur; car ce que les badauds italiens appelaient sa suite, se composait de deux peintres, un sculpteur et un poëte, qui, après avoir joui de son amitié pendant le voyage, pouvaient ensuite jouir de sa cordiale hospitalité dans son château héréditaire de Rothenhausen.

Le séjour de Rome ne servit pas seulement à satisfaire sa curiosité d'amateur; il servit encore à lui faire

comprendre la crise qui s'opérait dans l'art contemporain et dont les symptômes, manifestés sur une plus grande échelle, étaient plus visibles là que partout ailleurs. La réaction contre le dix-huitième siècle n'était pas moins avancée, du moins théoriquement, dans le domaine de la peinture que dans celui de la sculpture, et l'impression produite sur le jeune voyageur par la vue des ouvrages de Canova, de Thorwaldsen, de Koch et de Carstens, acquérait une valeur presque didactique par ses relations quotidiennes avec Guillaume de Humboldt, alors ambassadeur de Prusse, et avec son frère Alexandre tout resplendissant des conquêtes qu'il venait de faire en Amérique.

A son retour en Allemagne, Rumohr crut le moment venu de se livrer sérieusement à ses études favorites qui n'étaient encore qu'ébauchées. Mais il avait apporté d'Italie un sentiment qui n'était guère compatible avec la satisfaction de ses nouveaux besoins intellectuels; ce sentiment était la haine de la domination française, telle qu'elle était exercée, d'un bout à l'autre de la péninsule, non-seulement au mépris de la liberté politique et religieuse, mais, ce qui le révoltait encore plus, au mépris du droit que chaque ville avait sur les chefs-d'œuvre dont ses artistes l'avaient décorée, chefs-d'œuvre désormais inaccessibles à son admiration, sans excepter ceux de Naples qui venaient d'être transportés à Palerme. A ces griefs de l'artiste se joignirent bientôt les griefs du patriote, quand Rumohr fut instruit de ce qui s'était passé dans Lubeck quand cette ville était tombée au pouvoir de Bernadotte. Le château de Rothenhausen, qui n'en était pas éloigné, devint alors

le foyer d'une conspiration dont le principal agent était le professeur Steffens qui, après avoir été l'un des plus ardents promoteurs de la guerre de délivrance, devait en être plus tard le pathétique historien. Dans les dispositions où se trouvait Rumohr, une étincelle aurait suffi pour embraser son imagination; ici c'était un incendie ou plutôt un tourbillon de feu qui rendait toute hésitation de sa part complétement impossible. Aussi sa complicité ne fut-elle pas longtemps un mystère. Traqué d'asile en asile par les gendarmes français qu'on avait envoyés à sa poursuite, il faillit tomber en leur pouvoir non loin de la ville d'Erfurt, où se tenait alors le fameux congrès qui semblait appelé à sanctionner l'asservissement de l'Allemagne.

L'Autriche seule pouvant encore donner impunément asile à un proscrit, Rumohr se rendit à Vienne, où il partagea les illusions de ses coreligionnaires politiques en voyant les immenses préparatifs qu'on y faisait pour la campagne de 1809. Après la catastrophe de Wagram, son âme se ferma définitivement à l'espérance, et il chercha dans le culte de son idole favorite, je veux dire dans le culte de l'idéal, un adoucissement à ses douleurs patriotiques. Son premier consolateur en ce genre fut Frédéric Schlegel, converti, comme lui, au catholicisme, mais avec cette différence importante, que l'ingrédient esthétique, bien que fortement accusé, ne jouait cependant qu'un rôle secondaire dans sa conversion, ce qui n'empêchait pas qu'il ne fût dès lors à la tête de la réaction qui commençait à s'opérer en Allemagne en faveur des produits du XIVe et du XVe siècle; et c'était à Paris même, dans les salles du Louvre où

on les avait étalés comme des trophées de nos victoires, que Frédéric Schlegel était allé les étudier et puiser les fécondes inspirations qui se révèlent dans ses écrits postérieurs.

Cette rencontre imprévue acheva de fixer le point de vue de Rumohr; mais il ne se trouva pas encore mûr pour le grand projet que lui avait suggéré son voyage d'Italie; car il n'admettait pas la possibilité d'aborder un sujet aussi complexe que celui de l'art chrétien, sans une initiation préalable aux mystères de l'art antique et sans une étude approfondie des relations de la philosophie avec l'esthétique. Ce fut à Munich qu'il s'occupa de la solution de ce dernier problème, quand la sensation produite par le fameux discours de Schelling sur les rapports entre les arts plastiques et la nature, n'avait encore rien perdu de son intensité. Dans ce chef-d'œuvre qui excita la plus vive admiration, il y avait des lacunes et même des appréciations superficielles que son auteur, malgré tout son génie, ne pouvait pas éviter. Rumohr osa les signaler, et le succès qu'obtint son audace auprès de ceux qui ne se laissaient point absorber par le point de vue spéculatif, lui donna le courage de poursuivre sa mission, c'est-à-dire de déblayer le terrain sur lequel il voulait construire son édifice. Or il avait devant lui, en commençant cette opération, trois grands noms qui représentaient les divers côtés d'un même système, et devant lesquels l'Allemagne avait contracté l'habitude de s'incliner. Ces trois puissances étaient Lessing, Winkelmann et Mengs, dont les théories respectives étaient regardées par Rumohr comme un obstacle au genre de progrès qu'il

avait en vue, et furent, à ce titre, réfutées par lui dans un opuscule plein de verve, lequel portait ce titre significatif : *De l'idéal dans les œuvres d'art.*

On a peine à comprendre la persistance de son enthousiasme au milieu des rudes épreuves que la domination étrangère infligeait alors à sa patrie ; car la publication des deux ouvrages dont je viens de parler coïncide précisément avec la période d'épuisement physique et moral qui précéda le terrible réveil de 1813. Lui-même était épuisé comme les autres et même plus que les autres, puisqu'il se résignait à vivre tranquillement, sous la surveillance de la police, dans son château de Rothenhausen, pendant que son ami Steffens, son complice de 1808, allait renforcer le contingent que les universités envoyaient sur les champs de bataille de Lutzen, de Bautzen et de Leipsic.

Cet affaissement de caractère dans un homme jusqu'alors si accessible à tous les genres d'enthousiasme, tenait sans doute à l'impression qui lui était restée du spectacle qu'il avait eu sous les yeux après la terrible journée de Wagram. La seule faculté qui ne s'affaissa pas en lui fut l'imagination, et il trouva moyen de la mettre au service de la grande cause qu'il croyait perdue pour le moment, mais qui ne pouvait manquer de se relever un jour, sinon par la force des armes, du moins par la force des choses. La patrie matérielle était asservie, mais la patrie intellectuelle et morale pouvait se défendre pied à pied contre l'invasion des idées étrangères, et l'érudition pouvait former une ligue sainte avec l'esthétique, pour faire ressortir les beautés de l'art germanique sous toutes ses formes, et pour évo-

quer les grands souvenirs qu'il avait consacrés. Ce but était précisément celui que semblait se proposer la revue que venait de fonder Frédéric Schlegel sous le nom de *Musée allemand*. L'attraction était forte de part et d'autre. Chacun des deux champions était enchanté de son auxiliaire, et la tête de Rumohr se monta si bien pour sa tâche de réhabilitation nationale, qu'il la poursuivit jusqu'en 1816, à travers le flux et le reflux des événements politiques.

Il avait joui doublement du triomphe de la coalition européenne; car outre sa patrie allemande, il en avait une autre qui lui était chère à d'autres titres et dont le chemin, qui lui avait été fermé depuis douze ans, allait enfin se rouvrir. On se figure sans peine le charme de ce second voyage dans de pareilles conditions et après une si longue attente. Rome n'était plus le chef-lieu du département du Tibre; elle était redevenue la capitale du monde catholique sous un pontife dont on pouvait dire avec raison que jamais, depuis l'ère des martyrs, la chaire de Saint-Pierre n'avait été plus dignement occupée, et comme sa restauration était en partie l'ouvrage de l'Angleterre et de la Prusse, il y avait dans la curiosité qui amenait à Rome les sujets de ces deux puissances, quelque chose de plus respectueux et de plus sympathique qu'à l'ordinaire. C'était un beau moment pour regretter de n'être pas catholique ou pour se féliciter de l'être devenu. On devenait en même temps le coreligionnaire des héros de Saragosse et du Tyrol, et la brebis de ce pasteur qui avait tant souffert pour ne pas trahir son troupeau. Aussi les dispositions conciliantes qui prenaient chaque

jour un accent plus marqué, firent-elles naître des espérances dont la réalisation, au moins partielle, paraissait d'autant plus vraisemblable à certains esprits, qu'elles étaient fondées sur le besoin, universellement senti, d'une régénération religieuse comme acheminement indispensable à une régénération politique.

Rien, dans les écrits de Rumohr ni dans sa correspondance, ne nous apprend ce qu'il pensait de ces grandes questions dans lesquelles se trouvait cependant impliquée celle de la régénération de l'art. Mais sa sollicitude à cet égard se concentrait sur l'école allemande, et il faut avouer qu'il avait alors sous les yeux, dans les fresques dont Cornélius, Overbeck et Veit venaient d'orner le palais Bartholdy, une réponse triomphante à ceux qui ne partageaient pas sa prédilection. Cet essai de restauration de la peinture à fresque, telle qu'elle avait été pratiquée par les artistes du moyen âge, fut comme le point de départ de cette nouvelle école, dont l'Allemagne s'est montrée si fière, et à laquelle le patronage du roi de Prusse et surtout celui du roi de Bavière ont donné un éclat qui, malheureusement, ne s'est pas soutenu.

On pourrait aussi, sans blesser en rien les convenances, donner le nom de patronage à l'action que Rumohr exerça, par ses écrits, en faveur de cette tentative de résurrection de l'art chrétien. Maintenant qu'il avait devant lui un but pratique et derrière lui une milice qui ne craignait pas de déployer son drapeau, il marchait bravement à la découverte des titres qui établissaient son droit et celui des réformateurs auxquels il donnait à la fois du courage et des inspirations, et ce fut par suite

de cet élan imprimé à ses pensées par son second voyage de Rome, qu'il vint commencer, dans l'intérêt de son point de vue favori, le dépouillement des archives de Sienne, de Pérouse et de Florence, pendant que ses auxiliaires, tant à Rome qu'en Allemagne, faisaient, avec leur pinceau, l'application des théories qu'il défendait avec sa plume.

Ce fut dans le *Kunstblatt* de Munich, devenu en quelque sorte l'organe officiel de la nouvelle école, que Rumohr, après son retour d'Italie, engagea, pendant douze années consécutives, les escarmouches par lesquelles il préludait à sa grande bataille, c'est-à-dire à la publication de ses *Recherches italiennes*. Pour y mettre la dernière main, il entreprenait un troisième voyage en 1828; mais cette fois-ci ses études se concentrèrent presque exclusivement sur Raphaël qui devait servir de couronnement à son ouvrage, comme il avait servi de couronnement à l'école ombrienne. C'était peut-être une dette de reconnaissance qu'il acquittait; car il ne pouvait pas avoir oublié son premier séjour à Dresde, ni le rôle que la madone de Saint-Sixte avait joué dans sa conversion esthétique aussi bien que dans sa conversion religieuse.

Si ce troisième voyage d'Italie et les deux autres qui le suivirent de loin, l'un à douze ans, l'autre à quatorze ans de distance (1838-1840), avaient été exécutés un peu plus tard, je n'aurais pas eu le chagrin, moi l'admirateur très-intéressé de Rumohr et presque son disciple, de passer tant d'années à poursuivre le même but que lui, à cultiver les mêmes amitiés et à visiter les mêmes galeries, sans jamais avoir eu l'occasion, malgré

mes fréquents séjours dans ses villes favorites, de lui exprimer, je ne dis pas seulement ma sympathie qui était profonde, mais ma reconnaissance qui était plus profonde encore; car je puis dire que Rumohr fut mon véritable initiateur, et qu'à lui seul revient le mérite de ce qu'il peut y avoir d'original dans certaines appréciations qui, sans lui avoir été directement empruntées, me furent ou inspirées ou facilitées par ses ouvrages. Quelle différence, si j'avais pu puiser ces inspirations à la source même et connaître de près celui de mes contemporains qui, grâce à la haute culture de ses facultés intellectuelles, était le plus capable de combler les lacunes de mon éducation esthétique! Il n'avait pas seulement étudié l'art en lui-même, comme manifestation spéciale du génie des peuples, il l'avait aussi étudié dans ses rapports avec les autres manifestations, surtout avec la philosophie et la poésie; il avait ainsi poussé successivement ses recherches dans toutes les directions, sans jamais oublier de joindre la pratique à la spéculation, de sorte qu'il était à la fois archéologue, poëte, helléniste, graveur, peintre, musicien, et tout cela sans préjudice de la noble hospitalité qu'il exerçait dans sa résidence demi-féodale de Rothenhausen, au profit de ceux qui servaient ou voulaient servir la même cause que lui. Il était là dans son élément naturel. Le patronage, mais le patronage sur une grande échelle, s'il avait été plus riche, eût été, disait-il, sa véritable vocation, à défaut de laquelle il sentait qu'il aurait pu faire quelque chose comme artiste, mais comme artiste pauvre, obligé de travailler pour vivre (1). En attendant il jouissait, sans

(1) Voir son dernier ouvrage intitulé : *Drei Reisen nach Italien*, p. 5.

scrupule, de sa richesse relative et de tous les agréments que lui procurait la faveur ostensible des souverains les plus populaires de l'Allemagne. Le voyage artistique que le roi de Prusse avait fait avec lui, en 1828, à travers la Toscane et le Milanais, avait laissé dans l'esprit de ce prince des impressions durables qui ne tardèrent pas à porter leurs fruits, et qui devaient plus tard faire de Rumohr une sorte de conseiller aulique à Berlin pour toutes les créations ou fondations qui étaient de sa compétence.

Malgré tous les liens qui l'attachaient à la grande patrie allemande, malgré ceux qui auraient dû l'attacher encore plus fortement à sa terre natale, l'Italie était toujours son séjour de prédilection, et ce fut vers cette époque que l'idée de se fixer définivement à Sienne, au milieu des produits de son école favorite, fut sur le point de recevoir son exécution. Mais la faveur du roi Christian de Danemark, et surtout l'amitié de l'héritier présomptif, devaient lui ouvrir une tout autre perspective. Attaché désormais à la cour de Copenhague par ses fonctions de chambellan, loin de se laisser absorber par elles, il sut les faire servir à la propagation des idées qui avaient fait le charme et le principal intérêt de sa vie, et il sut si bien concilier ce qu'il devait à son souverain avec ce qu'il se devait à lui-même, que ses disciples, dont le nombre n'avait pas cessé de s'accroître dans presque toutes les parties de l'Allemagne, n'eurent à se plaindre d'aucun déchet, soit dans la quantité, soit dans la qualité de ses travaux archéologiques ou esthétiques. Il trouva même moyen de visiter une dernière fois l'Italie et de passer l'hiver de

1841 à Venise, où il y avait pour lui une riche moisson à cueillir, s'il avait été tenté de faire sur l'école vénitienne un travail analogue à celui qu'il avait fait, avec tant de succès, sur l'école florentine. C'était précisément cette lacune que j'avais essayé de combler dans mon premier volume, publié en 1836, et accueilli en Allemagne et en Italie avec une faveur bien plus prononcée qu'en France. Une traduction italienne ne tarda pas à paraître, *enrichie* des notes de Rumohr, et plusieurs années s'écoulèrent sans que j'entendisse parler ni du traducteur ni de l'annotateur. Enfin, en 1842, le lendemain même de mon arrivée à Venise, le bibliothécaire de Saint-Marc, croyant me réjouir le cœur, me mit un exemplaire sous les yeux; mais je ne fus sensible qu'au regret d'être arrivé quelques mois trop tard pour satisfaire mon immense besoin de connaître l'homme qui avait été, depuis dix ans, mon inspirateur et mon guide; et l'on comprendra sans peine ce que je dus éprouver quand j'appris, à quelques jours de là, qu'il venait de mourir subitement à Dresde et qu'il avait à peine eu le temps d'adresser quelques mots à ceux qui l'entouraient, pour leur demander de prier pour lui.

Tel était l'homme dont l'esprit me guidait, quand j'inaugurais, à Florence, au commencement de 1832, mes études préparatoires que la nouveauté du point de vue me faisait trouver doublement attrayantes; mais pour obtenir un résultat appréciable, il aurait fallu pouvoir y consacrer plusieurs mois de suite, même en se bornant à la ville de Florence et ses environs, ce qui était incompatible avec l'engagement que j'avais pris d'aller

joindre M. de Montalembert qui nous attendait à Rome.

Nous partîmes donc vers la fin de janvier et, bien que la campagne fût en beaucoup d'endroits couverte de neige, nous ne reculâmes pas devant l'idée de faire notre voyage à pied. Albert y tenait plus que moi, parce qu'il y voyait un premier apprentissage de la vie militaire qu'il continuait à préférer, en cas de dilemme, à la vie diplomatique, devenue pour lui l'objet d'une insurmontable répulsion. Mais les deux étapes que nous fîmes de Florence à Sienne, dissipèrent complétement nos illusions, sans nuire cependant à notre gaieté, malgré les inconvénients des mauvaises routes, des mauvais chevaux et des mauvais gîtes. Comme nous avions laissé notre bagage derrière nous, et que chaque soir, en guise de récréation ou de prédication, nous nous récitions l'un à l'autre ou à nos hôtes quelque passage plus ou moins édifiant de la *Divine comédie*, on se perdait en conjectures sur notre provenance ainsi que sur le but de notre voyage, et comme on ne nous trouvait pas assez sérieux pour des hommes d'affaires, on prenait provisoirement le parti de nous regarder comme des hommes de plaisir.

CHAPITRE VII.

En arrivant à Rome, nous allions avoir un problème fort difficile à résoudre, celui de concilier le nouveau genre de vie qui allait nécessairement s'imposer à nous, avec la responsabilité que j'avais assumée vis-à-vis de M. de la Ferronnays, en prenant son fils pour compagnon de la vie laborieuse et solitaire à laquelle je m'étais condamné d'avance, quand j'avais pris la résolution de passer l'hiver en Toscane. Le profit qu'Albert avait tiré, pour son intelligence autant que pour son âme, de cette espèce de retraite dans laquelle nous avions vécu, était assez sensible pour qu'il en désirât la continuation, et moi-même j'étais assez content de la petite part qui me revenait dans cette œuvre de transformation ébauchée, pour redouter tout changement qui serait de nature à la compromettre. Mais l'appel que M. de Montalembert faisait à mon amitié, m'imposait aussi des devoirs, et cette considération, jointe à l'empire qu'exerçaient encore sur moi mes souvenirs de Rome, avait fait taire

tous mes scrupules. Seulement j'avais pris avec moi-même l'engagement d'atténuer, autant que possible, les inconvénients des sacrifices que nous serions obligés de faire à certaines nécessités sociales trop faciles à prévoir.

Notre existence ne fut complétement régularisée qu'à dater du jour où nous nous décidâmes à faire ménage commun avec MM. de la Mennais et de Montalembert. Ce fut un événement dans la vie d'Albert encore plus que dans la mienne; car mon intelligence seule tira quelque profit de mes relations subséquentes avec l'abbé de la Mennais, tandis qu'Albert devait trouver dans l'amitié de M. de Montalembert, qui n'était pas beaucoup plus âgé que lui, une source intarissable de sympathie pour ses jours de bonheur et pour ses jours d'épreuve. Nous avions tous quatre un point de réunion intellectuelle dans la lecture quotidienne d'un ou plusieurs chants de la grande épopée de Dante; mais ni Albert ni moi n'étions encore suffisamment initiés à l'intelligence de cette poésie divine, et les progrès de M. de la Mennais ne répondaient pas non plus à la haute idée que nous nous étions faite de ses facultés analytiques, à quelque sujet qu'il voulût les appliquer. Le seul d'entre nous qui fût en état de résoudre, d'une manière tant soit peu satisfaisante, les problèmes politiques ou historiques qui, même dans les plus beaux chants de l'Enfer et du Purgatoire, troublent si souvent les jouissances du lecteur, était donc M. de Montalembert qui, à notre grande édification, faisait alors marcher de front cette étude avec celle de l'Écriture sainte, comme pour puiser d'avance à leur véritable source les inspirations qui devaient donner tant d'éclat à sa carrière parlementaire.

Quant à moi, j'oubliais entièrement la tâche que je m'étais prescrite, et bien que Rome fût plus riche que la Toscane elle-même en monuments primitifs de la peinture chrétienne, vénérés plutôt qu'étudiés par moi pendant mon premier séjour, je ne me mettais pas plus en peine de remplir cette lacune que de chercher, dans les archives du Vatican, les documents dont l'ouvrage de Rumohr venait de me révéler l'importance. Au calme délicieux dont mon imagination, aussi bien que mon cœur, avait joui à Venise et à Florence, venait de succéder la contagion des passions politiques compliquées de tribulations de tout genre dont le moindre inconvénient était l'impuissance où elles me mettaient de me livrer à un travail suivi. La principale source de ces tribulations était la correspondance d'Albert avec sa famille, et particulièrement avec son père qui, dans son anxiété paternelle sur l'avenir de son fils, ne trouvait pas que mon influence sur lui eût produit les effets qu'il avait attendus; et je ne pouvais pas en conscience lui laisser espérer un meilleur résultat pour l'avenir; car, dans la disposition d'esprit où je me trouvais alors, j'étais un médecin très-peu compétent pour guérir qui que ce fût soit de l'intolérance politique, soit de l'enthousiasme religieux. Or c'étaient là les deux griefs sur lesquels on revenait toujours et qui me jetaient dans d'inextricables perplexités.

J'ai déjà parlé de l'orgueil filial d'Albert et du développement subit que ce sentiment avait pris chez lui depuis les événements de 1830. En comparant le désintéressement et la loyauté de son père avec la félonie et la cupidité de tant d'autres qui semblaient oublier ce

qu'ils devaient à la dynastie déchue, il se livrait parfois trop impétueusement aux sentiments que ce contraste faisait naître en lui, surtout quand il rencontrait, dans les salons diplomatiques ou ailleurs, quelqu'un de ceux dont la défection avait été plus particulièrement scandaleuse. Il y en avait d'autres en faveur desquels il voulait bien admettre les circonstances atténuantes; mais, pour l'approbation complète, il ne l'accordait qu'à ceux qui, dans leurs sphères d'action respectives, avaient devancé ou suivi l'exemple donné par son père. C'était là son idéal dont personne ne pouvait le faire départir, pas même celui qui en était l'objet. De là une correspondance tantôt didactique et tantôt orageuse qui offre un spectacle à la fois curieux et touchant : le fils s'obstinant à flétrir ceux qui n'ont pas agi avec le même désintéressement que son père, et le père s'obstinant à les justifier, comme si l'admiration que sa conduite avait excitée lui avait été importune.

M. de la Ferronnays qui, dans sa correspondance avec Albert, était toujours préoccupé de son avenir diplomatique, aurait voulu qu'il renouât ses relations avec les ministres étrangers qui avaient été les collègues de son père, et même avec l'ambassadeur de France, dont la courtoisie savait obvier aux inconvénients qui pouvaient naître des dissidences politiques. « Car après tout, » me disait-il dans la lettre qu'il m'écrivait à ce sujet, « nous ne sommes ni proscrits « ni émigrés, et moi-même je vais souvent et je dine « quelquefois chez M. de la Tour-Maubourg; tant pis « pour ceux qui y trouvent à redire. »

Ce n'était assurément pas un fils prosterné, comme l'était Albert, devant l'infaillibilité paternelle, qui aurait osé se constituer juge d'une pareille concession faite aux exigences de la politesse diplomatique. Mais son invincible antipathie pour la feinte ou même pour la dissimulation, lui donnait une attitude désespérante dans les sociétés où ne prédominait pas l'élément sympathique à ses aspirations et à ses principes; et toutes les fois qu'il s'imposait cette contrainte, il en revenait non moins mécontent de lui-même que des autres, parce qu'il ne trouvait pas toujours qu'il eût exprimé assez haut les sentiments d'indignation ou de mépris que lui inspiraient certains actes ou certains personnages. Il ne faut pas oublier que tout ceci coïncidait avec la violation du territoire pontifical par l'entrée des troupes françaises dans Ancône, ressentie comme un affront personnel par tous les catholiques qui n'avaient pas l'honneur de remplir à Rome des fonctions diplomatiques. A quoi il faut ajouter nos fréquentes relations avec les réfugiés polonais dont les rancunes contre Louis-Philippe et ses ministres se produisaient sous les formes les plus acerbes, et qui ne pouvaient pas oublier la consolation dérisoire de Sébastiani : « l'ordre règne à Varsovie! »

Avec une susceptibilité aussi vive que celle d'Albert pour tout ce qui tenait à l'honneur, à la justice et à la vérité, il était difficile que toutes ces impressions locales, jointes au scandale que lui causaient les révélations de la presse périodique et particulièrement de la presse parisienne, ne le fissent pas dévier quelquefois de la ligne de conduite que son père lui avait

tracée ; et comme, d'un autre côté, sa nature expansive ne comportait ni les réticences ni même les demi-confidences dans sa correspondance avec sa famille, il en résultait des dissidences plus ou moins fortement accentuées dont je ressentais le contre-coup. Mais je ne voyais pas de remède à cet état de choses ; car l'aversion d'Albert pour les apostats politiques, surtout pour ceux que leur nom et leur richesse auraient dû mettre à l'abri de toute basse spéculation, avait beaucoup augmenté depuis notre arrivée à Rome. On y voyait plusieurs de ces notabilités dont les allures provoquaient la verve sarcastique de l'abbé de la Mennais qui, dans les questions de ce genre, se montrait dès lors enclin aux solutions démocratiques.

Albert qui avait la passion de la justice en tout, et qui ne voyait pas toutes les conséquences des principes posés et développés devant lui, se laissait fasciner par l'éloquence encore inoffensive de celui qui préludait déjà, peut-être sans le savoir, au rôle qui lui a valu une si triste célébrité, et ce fut sans doute sous l'empire de cette fascination que son jeune adepte écrivit la lettre imprudente dans laquelle, après avoir fait le procès à l'aristocratie contemporaine, il disait à son père qui tenait plus que personne au dogme de la solidarité :

« Quand je compare notre classe à celle des paysans,
« je me sens disposé à descendre et à lui laisser prendre
« un rang que nous ne méritons pas. Là je ne vois pas
« de corruption remuée par la civilisation. Je vois
« une plante jeune, vigoureuse qui a droit de rempla-
« cer cette mauvaise herbe dont la racine est enfoncée
« dans la boue. »

En rendant ainsi la classe tout entière dont il était question, responsable des faiblesses de quelques-uns de ses membres, le pauvre Albert commettait à la fois une injustice et une imprudence; car il était à craindre qu'on ne vît dans ses paroles un écho de celles qu'il entendait autour de lui, et la preuve d'une influence fâcheuse à laquelle on se croirait obligé de le soustraire. Or, dans la position où il se trouvait alors et que j'expliquerai bientôt, s'il y avait pour lui une éventualité redoutable, c'était celle de son rappel immédiat à Naples.

Je fis mon possible pour parer le coup, et j'eus le bonheur de réussir; mais je dus me porter garant, sinon de l'orthodoxie absolue, du moins de l'orthodoxie relative des opinions politiques d'Albert, ce qui n'était pas difficile avec un esprit aussi large et aussi clairvoyant que celui de son père. La correspondance, d'abord assez orageuse, à laquelle cet incident avait donné lieu entre nous, devint peu à peu pour moi tellement instructive et tellement attrayante, que je me sus un gré infini de l'avoir provoquée par mes objections; car elle révèle, bien mieux que je ne pourrais le faire par mes appréciations personnelles, tout ce qu'il y avait d'élévation dans cette âme et de noblesse dans ce caractère.

Pour arriver à la conversion d'Albert sur certaines questions de principe, il fallait nécessairement commencer par la mienne, et je dois à la persévérance que mon noble correspondant mit dans l'accomplissement de cette tâche, la possession des documents précieux à l'aide desquels je remplis aujourd'hui la mienne.

J'étais loin d'apprécier alors toute la valeur de cette correspondance, non pas que j'eusse à me reprocher d'avoir été insensible à une telle prédication venant d'un tel prédicateur; au contraire, je puis me rendre le témoignage d'avoir capitulé dès lors sur plusieurs points accessoires qui me semblaient ne pas toucher au fond de la controverse; mais je ne compris que bien des années plus tard toute la portée des lettres que je recevais alors et que je lisais avec une émotion toute personnelle, sans me préoccuper beaucoup de la nature du sentiment qui les avait dictées. Voici ce qu'il m'écrivait quelque temps après le grave dissentiment auquel avait donné lieu l'incartade du pauvre Albert :

« Je vois, mon cher ami, à l'espèce d'irritation avec la-
« quelle vous parlez des *défections*, que vous n'en êtes
« pas encore arrivé à avoir autant d'indulgence que
« moi. Je conçois et je partage vos indignations contre
« les hommes qui font défaut à l'honneur, à la loyauté,
« à la délicatesse ou à la probité; mais de ces hommes-
« là, mon cher Rio, on en trouve aussi, malheureuse-
« ment, dans tous les partis. S'il s'agit uniquement de
« défections politiques, je vous demanderai sur qui
« vous faites tomber votre colère? Serait-ce sur ceux
« qui, abjurant ou désertant le principe monarchique,
« se sont déclarés ses adversaires? Mais alors rappelez-
« vous que l'abbé de la Mennais a salué la révolution
« de juillet, la souveraineté du peuple. . . . . .
« Cette grande défection n'en a-t-elle pas entraîné et
« n'en justifie-t-elle pas bien d'autres? . . . . .
« . . . . . .
« Vous-même, mon cher Rio, ne généralisez-vous pas

« un peu trop vos mépris pour l'aristocratie contempo-
« raine et ne vous rapprochez-vous pas ainsi du prin-
« cipe de l'égalité absolue? C'est celui de nos ultra-
« républicains, et cependant vous êtes royaliste. —
« Chateaubriand, Hyde de Neuville, Fitzjames, et moi
« qui vous écris et vous sermonne, n'avons-nous pas
« tous été accusés d'avoir fait aussi défection? Croyez-
« moi, mon ami, lorsque le désordre en est arrivé au
« point que personne ne peut plus s'entendre ni se
« comprendre; lorsqu'on cherche partout, et qu'on ne
« trouve nulle part les guides que l'on devrait suivre,
« l'autorité à laquelle on voudrait obéir, il faut se mon-
« trer très-indulgent pour ceux qui s'égarent ou qui
« ne suivent pas la même voie que nous. Dans les cir-
« constances où nous nous trouvons, c'est déjà beaucoup
« de se croire sûr de soi-même et de pouvoir se dire
« qu'on ne règle sa conduite et ses opinions que sur la
« voix de sa conscience; il y a presque de la présomp-
« tion à le penser. »

Dans une autre lettre, écrite plusieurs semaines après celle-là, et dont les inspirations étaient puisées à une source facile à reconnaître, M. de la Ferronnays prenait la thèse de plus haut, et mêlait à ses appréciations du présent, des prévisions d'une hardiesse étonnante pour l'avenir :

« Je n'ai pas la prétention d'y voir plus clair qu'un
« autre, et je ne saurais pas mieux qu'un autre prévoir
« l'avenir, ni deviner par quel moyen la société sortira
« du chaos dans lequel elle se trouve. Au-dessus des
« événements qui nous étonnent et nous entraînent, je
« crois voir une action supérieure aux prévisions des

« hommes ; une puissance qui se joue de leurs projets « comme de leurs théories, et qui, soit pour nous pu- « nir, soit pour nous éclairer, nous pousse dans des « routes nouvelles, dont il est encore impossible d'a- « percevoir les issues, et sur lesquelles, fascinés par « quelques lumières brillantes mais incertaines et mo- « biles, nous nous précipitons en désordre, sans guide, « sans boussole, sans savoir où nous allons. Les sociétés « usées, blasées, fatiguées de leur durée, veulent se « changer, se rajeunir, se régénérer. Partout le cri de « réforme se fait entendre, les populations les exigent, « les gouvernements s'y soumettent ; l'Église elle-même « les subira. Les vieux principes, les institutions du « passé se défendent, se débattent contre les innova- « tions qui s'établissent de force, et tremblent devant « un avenir inconnu qu'on nous promet. Au milieu de « cette confusion, de cette sorte d'anarchie morale et « politique, quel est donc l'homme qui peut se croire « sûr de ne pas se tromper ? Aujourd'hui, le plus dif- « ficile n'est pas de remplir ses devoirs ; les bien con- « naître est devenu presque impossible. Je me cram- « ponne encore au passé ; je m'en tiens toujours aux « anciennes croyances, aux expériences faites, aux « choses éprouvées ; mais qui peut me dire si j'ai tort « ou raison ? Je suis vieux, je n'ai plus le temps d'es- « pérer ni de voir venir, et, sans m'en rendre compte, « c'est peut-être plus par habitude que par conviction « que je tiens à achever le voyage, sur la route que je « suis depuis près de soixante ans. Dans tous les rangs, « dans toutes les opinions, je vois des hommes aux- « quels je suis forcé de reconnaître autant d'honneur,

« autant de loyauté, autant de conscience que j'aime « à m'en supposer à moi-même; ceux que je combats « ou que je refuse de suivre ne sont pas plus que moi « étrangers aux sentiments généreux; dans tous les « partis je découvre des hommes, aussi convaincus que « je le suis, et prêts, ainsi que je le suis, à mourir pour « la défense et le triomphe de leurs principes et de « leurs opinions. Où donc est l'erreur? où se trouve la « vérité? de quel côté se rangent la justice et la raison? « comment se fait-il que deux principes diamétrale- « ment opposés, qui se combattent et se détruisent, se « croient de bonne foi le droit de s'en déclarer en « même temps les alliés, et chacun d'eux, celui d'en « réclamer l'aide et l'appui? Ce sont ces réflexions et « beaucoup d'autres encore, dont je vous fais grâce « aujourd'hui, qui me donnent cette grande tolérance, « cette modération, que bien des gens me reprochent « comme un manque d'énergie, et que d'autres attri- « buent à mon âge et à l'affaiblissement moral, qui en « est la conséquence ordinaire. Alors je me trouve en- « core obligé de remercier le ciel de m'avoir fait des- « cendre de la scène où les circonstances m'avaient « poussé malgré moi, avant d'avoir eu le temps de m'y « faire siffler et de m'y rendre ridicule. Si je puis lais- « ser après moi la réputation incontestée d'un hon- « nête homme, et que mes enfants n'aient point à « craindre de voir insulter la mémoire de leur père, « j'aurai atteint le but de mon ambition dans ce monde, « et je le quitterai sans regrets. En attendant je m'i- « sole tous les jours davantage de ce qu'on nomme la « société, non point par humeur ou par misanthropie,

« mais tout simplement parce que j'en ai assez, que je « m'y ennuie, que je n'ai plus rien à lui donner, rien à « lui demander ; que ses plaisirs me fatiguent, ses in- « tolérances politiques me révoltent, et comme je ne « trouve plus deux hommes qui soient d'accord et de « la même opinion, je m'écarte et je vis seul autant que « je le puis, afin d'éviter des disputes inutiles ou des « contradictions irritantes. »

Cette solution ne pouvait être ni à l'usage d'Albert ni au mien, tant que nous étions à Rome où nos relations s'étendaient chaque jour davantage, malgré les belles résolutions que nous avions prises avant d'y arriver. D'ailleurs, l'exaltation politique n'était pas la seule que M. de la Ferronnays redoutât pour son fils. Il redoutait peut-être encore davantage l'exaltation religieuse, surtout depuis qu'il avait appris, non sans quelque déplaisir, que nous faisions ménage commun avec MM. de la Mennais et de Montalembert, dont le premier surtout, plus connu de lui pour ses procès politiques que pour ses ouvrages de controverse, lui était particulièrement suspect, tandis qu'Albert et moi nous étions fiers de notre intimité avec un homme qui nous versait, pour ainsi dire, les lumières à pleines mains, et devant le génie duquel nous devions, en notre qualité de Bretons, nous prosterner plus humblement que personne; à quoi il faut ajouter un autre genre de fascination qu'Albert subissait à son insu, toutes les fois qu'il lisait, à la suite d'un chapitre de l'*Imitation*, les réflexions par lesquelles le traducteur a voulu compléter l'impression produite par cette lecture.

Il y avait donc dans cette jeune et belle âme, par

suite de ce qui s'était passé en elle depuis quelques mois, des dispositions de plus en plus prononcées pour cet état exceptionnel que ceux qui n'y sont pas initiés ou qui en ont peur pour eux-mêmes ou pour d'autres, appellent, sans se rendre compte de la signification des mots, *exaltation religieuse;* mais Albert oubliait ou ne savait pas encore que ce sujet était trop délicat pour se prêter à des confidences épistolaires là où il y avait des préventions à détruire. Les explications qu'il croyait devoir donner là-dessus à sa famille, il aurait dû les ajourner jusqu'à l'époque de son retour auprès d'elle, et ne pas s'exposer au danger de voir les naïves effusions de son cœur, sinon repoussées, du moins mal comprises; ou bien il aurait fallu qu'il fît violence à sa nature en écrivant, *invitâ Minervâ*, des lettres diplomatiques. Or les siennes étaient tout le contraire, et voilà pourquoi son père me faisait part de ses alarmes dans une lettre encore plus fortement accentuée que les précédentes.

« Il faut, me disait-il, une organisation morale bien « vigoureuse pour supporter sans danger l'exaltation « de quelque genre qu'elle soit. M. de Montalembert « est un homme hors ligne, une véritable exception. « Sa forte tête, sa raison éclairée, sa rare intelligence, « la supériorité de son esprit, tout cela peut l'aider et « le préserver des écueils contre lesquels viendrait se « briser bien promptement une raison moins forte que « la sienne; il peut, sans danger peut-être, voguer sur « une mer où notre pauvre Albert ferait prompte- « ment naufrage. Je vous avoue que je pense que pour « une tête faible et même pour une tête ordinaire,

« l'exaltation religieuse me paraît la plus dangereuse « de toutes les exaltations, et voilà pourquoi je la « redoute singulièrement pour ce bon Albert, et pour- « quoi aussi je craindrais pour lui la société de l'abbé « de la Mennais qui, je vous le confesse, me fait à moi « l'effet d'être un fanatique. Je persiste donc à croire « qu'il est nécessaire de tenir Albert un peu en garde « contre l'entraînement qu'il éprouvera nécessaire- « ment pour l'un et pour l'autre. Déjà dans ses lettres « je remarque un ton apostolique, des expressions « mystiques qui me prouvent que mes craintes ont « quelque fondement et qui m'annoncent dans ses « idées une nouvelle direction, très-bonne sans « doute, mais dans laquelle cependant je crois qu'il « est important de ne pas le laisser s'engager trop « avant. »

Cette lettre me prouvait jusqu'à la dernière évidence qu'il y avait un ordre de phénomènes psychologiques pour l'appréciation desquels M. de la Ferronnays lui-même, malgré toute la supériorité de son intelligence, avait besoin d'une certaine initiation dont l'heure n'était pas encore venue. Je pris donc le parti très-sage d'ajourner toute controverse à ce sujet jusqu'à notre prochaine entrevue, et Albert, que la crainte d'avoir chagriné son père avait rendu malade, n'eut pas besoin d'être conseillé par moi pour mettre désormais plus de réserve dans l'effusion de ses sentiments intimes, c'est-à-dire de ceux qu'il est presque impossible de faire bien comprendre de loin. Voilà pourquoi il garda le silence le plus absolu sur un acte de dévotion vraiment extraordinaire, qui était à la fois le pro-

duit de son exaltation religieuse et d'un autre genre d'exaltation dont nous constations déjà les premiers symptômes : je veux parler du pèlerinage mystérieux qu il fit de grand matin, nu-pieds, aux sept basiliques de Rome, pour obtenir la conversion d'une âme dont le salut devait être désormais la grande affaire de sa vie, en attendant que son vœu fût exaucé sur son lit de mort. On comprend qu'il s'agit ici d'Alexandrine d'Alopeus, l'héroïne de cette histoire si émouvante connue aujourd'hui dans l'ancien et le nouveau monde, sous le nom de *Récit d'une sœur.*

Si quelque chose était plus particulièrement propre à développer dans Albert le sentiment de l'idéal dans toutes les directions, c'était certainement cette rencontre, et ses deux amis, malgré la responsabilité qui pesait sur l'un d'eux, étaient trop subjugués par l'admiration pour ne pas y joindre la sympathie, et même une sympathie respectueuse, ce qui ne m'empêchait pas de sentir, avec une sorte d'angoisse, l'incompatibilité d'un dénoûment comme celui qu'on avait en vue, avec les projets que les parents d'Albert avaient sur lui, et dont l'exécution ne pouvait qu'être entravée par l'engagement qu'il avait déjà pris avec lui-même.

Il y avait donc, dans mes rapports avec lui et surtout avec son père, une complication qui devenait chaque jour plus pénible, et à laquelle il était bien difficile de remédier par correspondance, quelque volumineuse qu'elle fût. Pour couper court à toutes les difficultés, il fut résolu que nous partirions pour Naples aussitôt après avoir reçu la bénédiction pascale, et comme Alexandrine et sa mère annonçaient

l'intention de nous y suivre de près, la joie d'Albert fut à son comble; seulement il n'eut pas celle de se joindre à M. de Montalembert et à moi pour faire le voyage à pied en prenant la route du mont Cassin; car mon nouveau compagnon tenait plus à voir cette fameuse abbaye que toutes les autres curiosités qui se trouvaient sur notre passage.

La première journée fut délicieuse. Le temps était beau et le paysage encore plus. Chacun de nous portait son volume de Dante, et, chemin faisant, nous lisions alternativement à haute voix, en reprenant le poëme à l'endroit où nous nous étions arrêtés dans notre lecture commune avec l'abbé de la Mennais, c'est-à-dire au commencement du Purgatoire, que je lisais ce jour-là pour la première fois. Je me souviens encore de la couleur du ciel, de la couleuvre qui venait de traverser notre chemin, de la perspective lointaine et du chant lointain qui venaient de frapper nos yeux et nos oreilles, quand mon compagnon se mit à lire, sur un ton de recueillement attendri, les premiers vers du huitième chant, qui ne devraient jamais être lus qu'en pleine mer ou en pleine campagne, à la portée d'une cloche de village :

Era già l'ora che volge il disio
Ai naviganti, e intenerisce il core
Lo di ch' han detto a' dolci amici addio;
E che lo novo peregrin d'amore
Punge, se ode squilla di lontano
Che paia il giorno pianger che si muore.

Il restait encore assez de jour pour lire, avec toute la lenteur qu'exigeait ma trop récente initiation, les

deux ou trois chants suivants jusqu'à cette belle paraphrase de l'oraison dominicale :

O padre nostro che nei cieli stai, etc.,

belle et courte prière qui semblait faite tout exprès pour des voyageurs fatigués; car nous l'étions à tel point, qu'en arrivant à notre première étape, nous sacrifiâmes toutes les riantes perspectives d'un voyage pédestre pour nous embarquer humblemeent sur un prosaïque voiturin avec deux moines franciscains qui allaient prêcher une mission dans les Abruzzes, sans autre bagage que leurs bréviaires et quelques sermons manuscrits. C'était plus qu'il n'en fallait pour exciter les soupçons des douaniers de la frontière, dont la consigne n'admettait aucune acception de personne ni de costume, et malgré les réclamations des deux pauvres missionnaires, renforcées par les nôtres, les manuscrits furent impitoyablement confisqués, c'est-à-dire envoyés à la police napolitaine qui devait prononcer en dernier ressort sur leur orthodoxie! Et les deux prédicateurs devaient se détourner de leur route, pour se faire absoudre de toute complicité avec les conspirateurs qui menaçaient la sûreté de l'État!

En arrivant à Naples, nous y trouvâmes Albert, qui nous avait devancés de quelques jours, et Alexandrine qui était partie de Rome avec sa mère presque en même temps que lui; de sorte que tous les éléments du grand problème qu'il s'agissait de résoudre, étaient enfin réunis dans la même ville et presque sous le même toit, grâce aux habitudes d'intimité réciproque contractées par les deux familles pendant leur commun séjour dans

la capitale de la Russie. On parlait encore du voyage qu'Albert avait eu l'intention de faire avec moi dans le nord de l'Italie; mais je ne croyais plus à la possibilité de son exécution, et pour faire diversion aux sinistres pressentiments qui m'obsédaient, je proposai à mes deux amis d'aller visiter ensemble le temple de Pæstum et les environs d'Amalfi. C'était la dernière fois que ce cher Albert devait voyager avec moi, et depuis notre séparation jusqu'à sa mort, je ne devais plus passer avec lui que quelques heures dans un hôtel de Livourne en 1834, quand la cruelle maladie dont les symptômes s'aggravaient tous les jours, avait déjà fait trop de progrès pour que cette rencontre pût être bien joyeuse.

Cependant, quand je lui fis mes adieux à Naples, en mai 1832, j'étais loin de prévoir que les choses marcheraient si vite. Quant à M. de la Ferronnays, il partageait si bien les illusions du reste de la famille sur la santé de son fils et la possibilité de sa guérison complète, qu'il se préoccupait encore de son avenir politique et des moyens les plus propres à concilier cet avenir avec les exigences de plus en plus impérieuses de son cœur. Mais la pierre d'achoppement était toujours cette exaltation d'idées et de sentiments qui, au lieu d'être guérie ou du moins combattue par moi, comme il en avait eu l'espoir, avait pris, sous mon influence renforcée par celle de nos deux associés de Rome, des développements réputés incompatibles avec l'accomplissement de certains devoirs positifs qu'on nous reprochait de trop perdre de vue. On blâmait surtout nos relations trop intimes avec l'abbé de la Mennais dont

nous ne parlions qu'avec enthousiasme, mais qui inspirait dès lors à M. de la Ferronnays des défiances si tristement justifiées plus tard. Quant à M. de Montalembert qu'il regardait comme l'héritier présomptif des doctrines de son maître, il le connaissait trop peu pour apprécier, à leur juste valeur, les ressources de son esprit et de son caractère, et il eut à triompher de quelques préventions avant de sentir tout le prix de ses relations avec Albert.

Ce qu'il y avait de plus pénible pour moi dans toutes ces complications, c'était de voir que M. de la Ferronnays me soupçonnait un peu d'avoir trop écouté l'abbé de la Mennais, et d'avoir subi, peut-être à mon insu, l'ascendant que cet homme extraordinaire prenait sur ceux qui, en l'approchant, n'étaient pas en garde contre ses tendances. Je ne peux pas dire que j'eusse entièrement échappé à cette influence contagieuse; mais ni les convictions d'Albert ni les miennes n'avaient été entamées sur aucun point essentiel, et si parfois nous avions eu l'air de fléchir sur certaines questions accessoires, c'était avec des réserves suffisamment explicites pour sauvegarder nos principes religieux aussi bien que nos principes politiques. Quoi qu'il en soit, M. de la Ferronnays ne pouvait pas admettre qu'il fût possible ni à son fils ni à moi-même de vivre impunément, pendant plusieurs mois consécutifs, dans l'intimité d'un homme comme l'abbé de la Mennais, et les raisons qu'il m'en donna et qui me trouvèrent alors complétement incrédule, me revinrent plus tard à l'esprit, quand le grand scandale fut consommé.

Après mon départ de Naples, notre correspondance

fut naturellement moins active qu'elle ne l'avait été pendant qu'Albert était avec moi; mais elle ne fut ni moins intéressante ni moins affectueuse. Aux yeux de M. de la Ferronnays, l'amitié n'était pas seulement une jouissance, c'était aussi une fonction et même une fonction responsable, quelle que fût la sphère d'idées ou de devoirs à laquelle cette fonction se rapportait. La sphère d'idées dans laquelle son esprit se mouvait alors, n'était pas encore celle dans laquelle il devait se mouvoir plus tard. Cependant on voyait déjà poindre certaines affinités instinctives sur lesquelles un observateur plus habile que moi, plus familiarisé avec les signes avant-coureurs des grandes régénérations spirituelles, aurait pu bâtir les plus consolantes conjectures. Il m'arriva de faire allusion, dans une de mes lettres, à la scène si édifiante et si émouvante qui s'était passée entre nous à Livourne, et à la leçon indirecte qu'il m'avait donnée en récapitulant les impressions qui lui étaient restées de sa longue expérience des hommes et des choses. Ce fut pour lui une nouvelle occasion de revenir sur sa thèse favorite et de tenter un dernier effort pour opérer ce qu'il appelait ma conversion. Si la divergence de nos opinions sur certaines questions qui étaient alors plus que jamais à l'ordre du jour, avait pu me faire craindre un refroidissement de sa part, la réponse qu'il me fit aurait été plus que suffisante pour me guérir à jamais de cette crainte :

« Vous me rappelez, mon cher Rio, la semaine que « nous avons passée ensemble à Livourne et dont le « souvenir se retrace aussi bien souvent à ma pensée. « Quelle que soit l'impression qui vous est restée de

« nos conversations intimes, vous avez dû au moins y « trouver la preuve certaine de mon estime pour vous, « et celle d'une bien grande absence d'amour-propre « de ma part. Il eût été embarrassant pour moi de « donner des conseils, et cependant, mon cher Rio, « j'avais promptement acquis la preuve qu'avec un es- « prit vif et si richement cultivé, avec une imagination « brillante, une âme enflammée et disposée à n'éprou- « ver que les sentiments les plus nobles et les plus éle- « vés, vous viviez dans l'ignorance la plus absolue du « monde et des hommes. La sévérité de vos jugements, « vos décisions tranchantes, vos préventions, vos sus- « ceptibilités, tout prouvait votre peu d'expérience, et « trahissait l'habitude que vous aviez de vivre en vous- « même et dans vos rêves plus qu'avec vos semblables « et dans la vie réelle. A côté des grands avantages qui « devaient résulter pour mon fils de son intimité avec « vous, j'apercevais donc un danger, et je dus craindre « que dirigés, vous par les intentions les meilleures et « les plus louables, lui par sa confiance et son admi- « ration pour son guide, vous ne fussiez exposés à vous « égarer l'un et l'autre, et qu'entraînés vers un but « insaisissable vous ne prissiez pour l'atteindre une « route fausse, dangereuse, dans laquelle bientôt vous « vous seriez trouvés isolés, et qui ne vous aurait con- « duits qu'au désappointement et à la perte de toutes « vos illusions. Je voulais vous signaler l'écueil; j'ima- « ginai alors de vous raconter la vie déjà longue d'un « homme éprouvé par tous les caprices de la fortune, « ayant passé successivement à peu près par tous les « degrés de la vie sociale; ayant connu la misère et

« l'opulence, la faveur et la disgrâce; ayant vécu dans « les camps comme simple soldat, dans les cours, « chargé d'honneurs, de distinctions et de rubans. Je « vous ai montré cet homme entrant dans la vie seul, « sans appui, sans ressources d'aucun genre, sans con- « seils et sans autres guides qu'une imagination ar- « dente et des passions impérieuses. Je vous ai dit ses « faiblesses, ses fautes, ses torts; je vous ai dit aussi ce « peu de bonnes ou d'heureuses qualités qu'il dut à la « nature d'abord, ensuite à ses réflexions. Je vous l'ai « représenté aux prises avec tous les embarras de la « vie, avec toutes les difficultés d'une position élevée; « vivant tantôt confondu dans la foule, tantôt poussé « par le hasard ou le caprice en dehors de cette foule, « et presque chargé de la diriger; mais toujours au « milieu des hommes et de leurs passions, apprenant à « les connaître, rarement à les estimer mais toujours à « les plaindre, et trouvant dans son cœur, dans ses « propres erreurs, de grands motifs d'indulgence pour « les fautes et les faiblesses des autres. Enfin je vous « l'ai montré arrivant à travers toutes ces épreuves et « toutes ces vicissitudes, non pas à la fortune ni à une « grande renommée, mais à mériter l'estime des hon- « nêtes gens, une honorable considération, et ce *quasi-* « *contentement* de soi-même qui rend plus légères les « peines de la vie et plus faciles qu'on ne pense les dis- « grâces de la fortune. Cette histoire, c'était la mienne; « vous l'avez écoutée avec intérêt, mais comme une « histoire peut-être; et cependant en vous la racontant « mon but était de vous faire comprendre que, si je me « fusse abandonné aux rêves de mon imagination, si au

« lieu d'accepter la vie telle qu'elle est et de m'arran-
« ger des hommes tels qu'ils sont, j'avais poursuivi
« cette vie idéale et poétique qui faisait battre mon
« cœur, et cherché des hommes tels que mon âme les
« aurait désirés ; si, cédant aux inspirations trompeuses
« de l'amour-propre, ou même à la juste indignation
« que m'inspiraient la bassesse et la lâcheté, je me fusse
« fait misanthrope, censeur du genre humain et réfor-
« mateur de notre état social ; si, n'écoutant que des
« goûts d'indépendance qui ne sont si souvent que les
« suggestions d'un excès de vanité, j'avais voulu vivre
« pour moi seul, à part de la société, de ses convenan-
« ces, de ses lois, de ses exigences, il est très-probable
« que je me serais égaré, perdu, que je ne serais arrivé
« qu'au ridicule, et qu'après avoir eu plus de peines
« encore et plus de tourments que je n'en ai éprouvé,
« je n'aurais probablement aujourd'hui, au lieu de dé-
« dommagements qui me consolent, que des regrets et
« des désappointements. En racontant cette histoire,
« mon but était de vous prouver qu'on peut avoir des
« sentiments élevés et généreux, l'âme fière et un ca-
« ractère indépendant, sans pour cela se faire sauvage
« ou l'ennemi de son siècle ; que nous sommes tous
« faits pour vivre dans la société, et non pas en dehors
« d'elle ; qu'il est nécessaire d'étudier les hommes, non
« pas pour les fuir et les maudire, mais pour apprendre,
« en les connaissant, à les plaindre et à leur être utile,
« sans s'exposer à être leur dupe ou leur victime. Voilà
« ce que je voulais faire comprendre à mon fils et à son
« ami ; je voulais opposer le fait aux théories, l'expé-
« rience aux rêves de l'imagination ; je crois ne pas avoir

« réussi, et je le regrette. Je suis convaincu, mon cher « Rio, que si nous avions pu vivre longtemps ensemble, « j'aurais eu la consolation de vous rendre quelques « services; en éclairant votre inexpérience j'aurais peut-« être détruit quelques-unes de vos illusions, mais en « même temps je vous aurais montré la vie sous son « véritable jour, je vous aurais fait revenir de beau-« coup de vos préventions, et en vous guérissant de vos « susceptibilités je vous aurais été véritablement utile, « car c'est à elles que vous devez, en grande partie et « trop souvent, les chagrins que vous vous faites. Mal-« heureusement la semaine de Livourne a été courte, « et nous n'avons pas eu le temps de nous compren-« dre... »

C'était toujours l'influence de mes amis de Rome, c'est-à-dire de l'abbé de la Mennais, que M. de la Ferronnays redoutait pour moi, même quand le contre-coup n'en était plus à craindre pour son fils. Il venait d'apprendre, avec un véritable chagrin, qu'au lieu de terminer mes travaux à Venise, comme je paraissais en avoir la ferme intention à l'époque de mon départ de Naples, je venais de rompre mon ban pour accompagner jusqu'à Munich l'homme dont les doctrines, tant politiques que religieuses, lui étaient le plus antipathiques, et qui se trouvait précisément sous le coup d'une condamnation du saint-siége. On verra plus loin pourquoi cette condamnation ne produisit pas sur moi, dès qu'elle fut promulguée, l'effet qu'il était naturel d'attendre de mon respect pour l'autorité infaillible qui l'avait prononcée.

Mon intention avait été en effet de prolonger mon

séjour à Venise et en Lombardie jusqu'à ce que j'eusse complété mes recherches antérieures sur les écoles lombarde et vénitienne. Depuis que j'avais interrompu ces recherches pour aller joindre Albert à Florence, près de huit mois s'étaient écoulés, dont trois à Florence, très-utilement employés, et quatre à Rome, dont l'emploi n'avait pas été moins utile, mais d'une autre manière, en ce que je m'y étais plus occupé des vivants que des morts. La nouvelle école allemande y était alors représentée par des artistes et des écrivains dont les ouvrages, dans leurs sphères respectives, n'étaient plus, comme en 1830, lettre morte pour moi, et mes relations personnelles avec plusieurs d'entre eux, préparées par l'étude que j'avais faite du savant ouvrage de Rumohr, avaient singulièrement accéléré mes progrès dans la voie nouvelle ou j'étais entré. Le quartier général de cette milice déjà suffisamment aguerrie, était l'ambassade de Prusse, alors occupée par le chevalier de Bunsen dont le principal titre à la faveur de son souverain avait été sa science archéologique, comme première condition du genre de patronage qu'il serait appelé à exercer dans cette capitale du génie chrétien où tous les grands artistes, sans distinction d'origine ou de croyances, étaient venus chercher une source ou un supplément d'inspirations. Ce fut là que je fis la connaissance, bien précieuse pour moi, du savant archéologue Gherard, cet infatigable missionnaire de l'art, non-seulement en Prusse, mais dans toute l'Allemagne et même au delà. Ce fut aussi là que je rencontrai, pour la première fois, un jeune poëte anglais dont la délicate et persévérante amitié devait ajouter tant d'agré-

ments aux longs et fréquents séjours que j'étais destiné à faire dans sa patrie. Ce jeune poëte était Richard Milnes qui, après avoir traversé, sous l'intelligent patronage de Sir Robert Peel, la première phase de sa carrière parlementaire, dans la chambre des communes, est devenu, sous le nom de lord Houghton, l'un des défenseurs les plus spirituels et les plus énergiques de la liberté religieuse dans la chambre des pairs. Nous nous rencontrions souvent chez M. de Bunsen, dont le patronage était plus particulièrement recherché par les voyageurs anglais, d'abord parce qu'il parlait leur langue aussi bien que les plus habiles d'entre eux, ensuite parce que madame de Bunsen, dont la culture intellectuelle dépassait de beaucoup le niveau ordinaire de son sexe, était elle-même Anglaise ou plutôt Galloise, ce qui faisait pour moi une énorme différence. Il y avait dix ans que je soupirais en vain après une pareille rencontre, à cause de tout ce que j'avais lu ou entendu raconter sur la communauté d'origine, de traditions et même de langage, entre les habitants du pays de Galles et ceux de l'Armorique. Pour comble de bonheur, madame de Bunsen avait une collection de chants nationaux dont l'effet sur moi l'étonna d'autant plus qu'aucun de ceux qui les avait entendus avant moi n'avait éprouvé rien de semblable. On eût dit qu'il y avait, dans ces fortes et tristes modulations, je ne sais quelle combinaison mystérieuse qui venait de réveiller en moi la fibre celtique.

Il y avait, dans ces émotions sympathiques, de quoi nous faire oublier l'éloignement des temps et des lieux. Nous étions presque devenus compatriotes, et tout ce

que j'entendais raconter de nos origines communes enflamma tellement ma curiosité, que je regardai dès lors mon éducation comme incomplète, tant que je n'aurais pas puisé, à la source même, les connaissances qui me manquaient, et entendu jouer, sur la harpe des vieux bardes, les airs qui venaient de me donner un avant-goût de leurs sublimes inspirations. Non-seulement j'en pris l'engagement avec moi-même, mais j'acceptai de celle dont la sympathie venait de m'ouvrir cette joyeuse perspective, une lettre de recommandation pour sa mère; mon lecteur saura plus tard l'usage que je fis de ce talisman.

Après six mois de vie intime avec des amis que cette intimité m'avait rendus plus chers et plus nécessaires que jamais, l'idée de m'embarquer sur un lourd voiturin avec des inconnus, pour me traîner, de gîte en gîte, à travers les Romagnes et la Lombardie, me souriait d'autant moins qu'elle contrastait davantage avec les jouissances de cœur que je venais de goûter. Heureusement pour moi, il se trouva, parmi mes acquisitions nouvelles, une famille bien exceptionnelle qui se disposait précisément à partir pour Venise, et qui, en m'offrant une place dans une bonne voiture de poste, m'offrait en même temps de régler son itinéraire sur mes convenances, c'est-à-dire de s'arrêter partout où je voudrais et autant que je voudrais, suivant le degré d'importance qu'aurait, à mon point de vue, chacune des villes par lesquelles nous passerions. Cette famille qui devait, l'année suivante, me faire franchir, pour la première fois, le détroit de Calais, se composait de trois personnes intéressantes à divers titres, savoir : lady

Malcolm, dont les manières se ressentaient encore de l'espèce de royauté qu'elle avait partagée avec son mari dans les Indes; lady Campbell, sa fille aînée, qui était bien plus faite pour la vie ascétique que pour la vie conjugale, et la petite miss Olympia (1), dont la vive intelligence et le caractère enjoué donnaient à nos récréations musicales et esthétiques un charme qui ne contribuait pas peu à ralentir notre marche. On croira sans peine que les prétextes plausibles ne me manquaient pas. J'avais d'ailleurs besoin de revoir l'Ombrie et la Toscane, mais surtout Parme et Milan, que je n'avais fait que traverser l'année précédente, et dont aucun livre, écrit dans ma langue, ne m'avait révélé ni même laissé entrevoir les richesses artistiques. Je me figurais que quand on avait vu la fameuse *Cène* de Léonard de Vinci, on avait tout vu. A quoi il faut ajouter que Murray et Valery n'avaient pas encore rendu aux voyageurs de leurs pays respectifs le service de leur apprendre les noms des artistes de second ou de troisième ordre qui, dans chaque école, avaient suivi l'étendard du chef et formé, pour ainsi dire, le gros de la phalange. Pour ma part, le nom de Luini m'était à peu près inconnu, et quand je me mis enfin à étudier ses œuvres, leur ressemblance avec celles de Léonard dérouta longtemps mes conjectures; et ce fut surtout mon admiration croissante pour la pureté et la fécondité de son génie, qui me fit prendre la résolution de faire plus tard un dernier voyage à Milan, avant de donner sa forme définitive à la partie de mon ouvrage où je devais traiter de l'école lombarde.

(1) Aujourd'hui comtesse d'Usedom.

J'avais donc pu satisfaire mes curiosités légitimes, sans gâter en rien les jouissances de mes compagnes de voyage, et les miennes avaient dépassé de beaucoup tout ce que j'avais attendu, parce que notre arrivée dans les grandes villes avait coïncidé avec la célébration des grandes fêtes. Celle de l'Ascension nous procura, à la descente d'Assise, un des plus magnifiques spectacles que nous eussions encore vus. C'était la veille au soir, entre le crépuscule et le lever des premières étoiles. Nous vîmes plusieurs feux de joie s'allumer dans la plaine, puis un plus grand nombre sur les montagnes qui offrirent bientôt l'aspect d'une vaste illumination, tandis que l'espace qui nous en séparait était traversé en tout sens par les lucioles qui croisaient devant nous leurs longs sillons de lumière.

Après une semaine de séjour dans la capitale de l'Ombrie, nous arrivions à Florence pour la fête de la Pentecôte, et je donnais à mes compagnes de voyage, particulièrement à lady Campbell, dont les aspirations approchaient le plus des miennes, le bénéfice des études que j'avais faites, six mois auparavant, dans les galeries et dans les églises.

Une fête plus solennelle que toutes les autres nous attendait à Milan, où nous arrivâmes la veille de la Fête-Dieu. Jamais je n'avais assisté à une procession si magnifique, pas même à Rome. Je la suivis depuis le commencement jusqu'à la fin avec toute la ferveur dont j'étais capable, et quand, après avoir reçu la bénédiction dans l'église de Saint-Ambroise, je voulus la recevoir encore le soir dans la cathédrale, j'eus la joie, malheureusement trompeuse, de voir mes deux amies

protestantes s'agenouiller et s'incliner respectueusement près de moi pour la recevoir.

Nous étions alors sur le point de nous embarquer pour Venise, dont j'étais impatient de leur faire les honneurs. Tout ce qu'elles avaient vu et entendu depuis notre départ de Rome, les avait suffisamment familiarisées avec ma méthode d'appréciation, et les efforts que je fis pour mettre mes jouissances à leur portée, me furent très-utiles à moi-même. J'aurais voulu les garder plus longtemps; mais leurs jours de vacances étaient comptés; nous étions arrivés le 22 juin, et le 4 juillet nous étions obligés de nous séparer.

Cette séparation me fut d'autant plus pénible, que mes amis vénitiens de l'année précédente étaient tous en villégiature. Il fallait donc passer brusquement d'un extrême à l'autre, et chercher, dans la reprise de mes travaux, un adoucissement à ce contraste. L'isolement était un état tout nouveau pour moi, et j'avais goûté trop récemment, tant à Florence qu'à Rome, les douceurs de la vie intime, pour me résigner, sans un certain degré d'amertume, à des habitudes contraires. Aussi mes premiers jours de solitude furent-ils des jours de profond découragement, et ce fut en vain que je m'efforçai de réveiller en moi l'émotion vague et délicieuse que j'avais éprouvée en revoyant mes chères lagunes. Cette espèce de prostration intellectuelle disparut comme par enchantement le 15 juillet, jour de la fête du Rédempteur, laquelle se célébrait et se célèbre peut-être encore tous les ans dans l'église de ce nom, regardée par les Vénitiens comme le chef-d'œuvre de

Palladio. De toutes les fêtes que j'avais vues à Venise, celle-là était sans contredit la plus solennelle et la plus populaire; car le peuple y figurait en masse, et l'on voyait fourmiller les costumes pittoresques sur tous les abords de la *Giudecca* et sur le pont construit la veille pour joindre cette île à celle des *Zattere*. Malheureusement, je dois ajouter que le peuple y figurait *seul*, sans aucun mélange de noblesse ou de bourgeoisie, que leur éducation privilégiée mettait sans doute trop au-dessus des superstitions populaires. Du reste, leur absence ne nuisait en rien à la beauté du spectacle, et quand je vis défiler, devant le grand autel, les bannières des neuf congrégations, au bruit d'une musique triomphale dont mon imagination suppléait les paroles, je suis sûr que, parmi les assistants, il y en avait bien peu dont l'émotion fût surpassée par la mienne.

On m'avait raconté, quelques jours auparavant, l'histoire d'un noble vénitien de l'illustre famille des Pesaro, lequel s'était exilé en Angleterre plutôt que de subir la domination autrichienne. Son gondolier, disait-on, ne se consolait pas de l'éloignement de son maître, et toutes les fois qu'il transportait des voyageurs anglais dans sa gondole, il hasardait des questions que la police, si elle les avait entendues, aurait probablement trouvées indiscrètes. Or il arriva que Pesaro mourut à Londres quelques années avant celle où je vins à Venise, et ce fut précisément le jour de la fête du Rédempteur, sur ce même quai de la Giudecca, que le gondolier, ayant lié conversation avec un étranger qu'il venait d'y débarquer, apprit, pour la première fois, la mort de son maître et le dévouement de la

femme vénitienne qui n'avait pas voulu laisser à d'autres mains le soin de lui fermer les yeux.

La sujet me parut digne d'inspirer un poëte. J'oubliai que je ne l'étais pas, et je composai, *invitâ Minervâ*, le petit poëme suivant :

LES REGRETS DU GONDOLIER.

15 juillet 1832.

D'un temple auguste, ouvrage du génie,
Un peuple immense occupait les abords.
On entendait des voix dont l'harmonie
Charmait les sens par les plus doux accords.
Un gondolier, vieillard octogénaire,
Seul dans sa barque, à ces transports pieux
Semblait ne voir qu'une fête étrangère
Et tristement en détournait les yeux.

Pourquoi tout seul restez-vous loin du temple?
Lui demandait un voyageur surpris...
Le temps n'est plus d'aller prier ensemble,
Dit le vieillard : le joug nous a flétris!...
Oui, de ce jour la mémoire m'est chère;
Mais de Saint-Marc l'étendard glorieux
N'y paraît plus, et la horde étrangère
Cache l'autel et Dieu même à mes yeux.

A pareil jour jadis des trois royaumes
Les trois drapeaux par nous étaient hissés,
Et vers minuit on voyait des fantômes
Avec respect devant eux abaissés (1):
D'aucun héros si l'ombre tutélaire
Depuis trente ans ne redescend des cieux,
C'est que toujours la bannière étrangère
Depuis trente ans flotte devant nos yeux.

(1) Ces trois drapeaux, qu'on arborait à toutes les fêtes devant l'église de Saint-Marc, étaient les drapeaux des royaumes de Chypre, de Candie et de Morée.

Je mourrai donc dans Venise asservie!...
De cette mer le flux et le reflux,
Sans la changer, auront usé ma vie!
Je me résigne et je n'espère plus.....
L'espoir serait une ombre mensongère,
Pour m'y livrer, hélas, je suis trop vieux;
Il faudra voir la bannière étrangère
Jusqu'à ma mort flotter devant mes yeux.

Bon étranger, voguons sur ces lagunes,
Laissons la joie à qui peut la goûter,
Dérobons-nous aux clamenrs importunes,
Aux délateurs payés ponr écouter.
Allons plutôt sur ce roc solitaire
Voir le soleil se coucher radieux:
Je n'aime point la musique étrangère
Ni *leurs* soldats défilant sous mes yeux.

Là je pourrai vous parler sans contrainte
D'un noble cœur brisé par nos revers
Sans que la honte y laissât son empreinte,
Et sans qu'il vît Venise dans les fers.
La liberté lui fut chose trop chère
Pour que, sans elle, il vécût dans ces lieux.
Aussi vit-il sur la terre étrangère
Pour n'avoir pas d'esclaves sous les yeux.

Je l'ai servi pendant quarante années.
Combien de fois, dans son ardent amour,
De son pays pleurant les destinées,
A-t-il maudit jusqu'à l'éclat du jour!
« Oh! que ne puis-je, exempt de ces misères
« Dormir en paix anprès de mes aïeux,
« Et ne plus voir les armes étrangères
« Sous tes rayons resplendir à mes yenx! »

En s'éloignant, il vit sur le rivage
Des murs nouveaux de canons hérissés,
Il vit des feux allumés sur la plage
Et près de là des boulets entassés.

Il vit flotter, par le droit de la guerre,
De nos tyrans l'étendard odieux :
Il vit passer la frégate étrangère
Et pour pleurer il se couvrit les yeux.

Pauvres enfants de la même patrie
Chacun de nous partageait ses douleurs;
Mes compagnons avaient l'âme attendrie,
Et nos sanglots répondaient à ses pleurs.
Il débarqua dans un lieu solitaire;
Je reçus là ses déchirants adieux,
Sûr que, toujours, sur la terre étrangère,
Vers son pays il tournerait les yeux.

Et bien souvent j'ai rêvé que mon maître
Reparaîtrait parmi nous en vainqueur,
Et que sa voix, si facile à connaître,
D'un sang nouveau réchaufferait mon cœur;
Que nos douleurs n'étaient que passagères,
Qu'il reverrait le toit de ses aïeux,
Qu'il reviendrait des rives étrangères
Et que ma main lui fermerait les yeux.

Hélas, je crains que ton cœur ne se brise,
Dit l'étranger en retenant ses pleurs,
Quand tu sauras qu'aux bords de la Tamise
Le sort a mis un terme à ses douleurs.
La tienne, hélas! en devient plus amère;
Mais pour t'aider à la supporter mieux,
Apprends, du moins, qu'une main étrangère,
Au lit de mort, n'a pas fermé ses yeux.

Pour ne pas laisser refroidir la nouvelle ardeur que j'avais puisée dans ce contact accidentel avec l'âme du peuple vénitien, je me hâtai de mettre la main à l'œuvre, et déjà je m'étais tracé d'avance les tâches successives qui m'étaient suggérées par ma prédilection croissante pour Venise et pour son école, lorsqu'une lettre

de M. de Montalembert vint bouleverser toutes mes résolutions. Outre l'appel pressant qu'il faisait en son propre nom à mon amitié, il me disait que *M. de la Mennais était disposé à sacrifier mille choses au plaisir de faire le voyage de Munich avec moi.* Comment n'aurais-je pas fait en retour le sacrifice qu'on me demandait, quand cette demande me venait d'un homme dont le caractère ne me semblait pas moins élevé que le génie, et sur le compte duquel aucune de mes illusions n'était encore détruite? Assister aux ovations que les plus illustres écrivains allemands ne pouvaient manquer de décerner au plus illustre des écrivains français, me paraissait une bonne fortune qui n'était pas à dédaigner, sans parler du surcroît de jouissance que ma qualité d'ami et de Breton me ferait trouver dans cet hommage présumé qui attendait mon compatriote.

On comprend que ce second voyage de Munich, entrepris sous de pareils auspices et avec une pareille perspective, devait porter de tout autres fruits que celui de l'année précédente, et laisser dans mon esprit des traces bien autrement profondes.

CHAPITRE VIII.

Trois mois de vie commune avec l'abbé de la Mennais pendant mon dernier séjour à Rome, n'avaient pas produit entre nous le degré d'intimité que semblaient promettre des relations aussi bien alimentées que les nôtres. D'un côté, mon cœur était trop absorbé par mon affection pour Albert, et de l'autre, je trouvais que l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion* se rendait coupable d'un péché presque aussi grave à mes yeux par son indifférence en matière d'esthétique. S'il nous arrivait quelquefois de visiter ensemble une galerie ou une église, jamais il n'éprouvait, en présence du chef-d'œuvre le plus imprévu, ce saisissement d'admiration spontanée qui, dans cet ordre d'émotions, est le point de départ des sympathies les plus impérieuses. Il savait et peut-être il sentait que le beau constituait un domaine à part; mais il laissait à d'autres le soin d'explorer les merveilles de ce nouveau monde, et l'on peut voir dans les pages qu'il a écrites sur le voyage

qu'il fit alors à travers les Romagnes et la Lombardie, à quel point les œuvres d'art proprement dites lui étaient indifférentes. Tout ce qu'il a vu à Bologne, ce sont les abus du gouvernement pontifical, et à Ferrare le vandalisme de la garnison autrichienne. Ce sont toujours les préoccupations politiques qui dominent. Elles sont encore plus exclusives quand il arrive à Venise. Il y a vu la misère de la population, la ruine du commerce, l'insolence de la police, et les canons braqués sur la place Saint-Marc; mais il n'a pas vu un seul tableau, ni une seule statue, ni même une seule église, tant son sens esthétique était encore obtus à cette époque!

Le premier symptôme de progrès que j'aperçus en lui dans cette direction, fut la curiosité que lui inspirèrent mes notes manuscrites, surtout celles que j'avais recueillies l'année précédente à la suite de mes conversations avec les hommes qui avaient le plus travaillé à éclaircir toutes les questions relatives à la philosophie de l'art. Je suis persuadé que mon interlocuteur n'était pas, sous ce rapport, beaucoup plus avancé que les autres philosophes français, ses contemporains ou ses devanciers, et qu'il ne songeait pas plus qu'eux à regarder l'esthétique comme l'annexe ou le complément indispensable de tout système philosophique. Ce fut à Munich que ce point de vue lui fut révélé pour la première fois, et ceux qui ont lu son *Esquisse d'une philosophie*, savent tout le parti que sut tirer de cette découverte sa merveilleuse puissance d'assimilation.

Mais c'étaient des sympathies politiques bien plus que des sympathies philosophiques qu'il venait chercher en

Bavière, et qui en effet ne lui firent pas défaut. L'attitude qu'il avait prise vis-à-vis du gouvernement sorti de la révolution de 1830, était, quant aux principes, celle des catholiques bavarois vis-à-vis des successeurs du ministre Montgelas et vis-à-vis du roi lui-même, toutes les fois qu'il voulait faire de sa prérogative royale un usage incompatible avec la liberté religieuse garantie à tous ses sujets. Ce fut ainsi qu'en vertu d'une espèce de loi des suspects délibérée à huis clos, on se mit un jour à destituer et persécuter, sans forme de procès, une certaine catégorie de fonctionnaires auxquels on reprochait d'être secrètement affiliés à la puissance occulte qu'on appelait en France *la congrégation*, et dont les réseaux s'étendaient, disait-on, à tous les pays catholiques. Or la Bavière avait le malheur d'être représentée, auprès de quelques États secondaires, par des diplomates que leur qualité d'émigrés français pouvait faire passer pour congréganistes, et quelques-uns d'entre eux furent en effet compris dans le remaniement auquel on crut devoir soumettre le personnel de quelques légations. Les catholiques se plaignirent amèrement; mais on dédaigna leurs plaintes. Le roi rappela ce qu'il avait fait pour eux, et s'oublia jusqu'à dire de manière à être entendu : « Que veulent-ils que je fasse de plus pour eux? » — « Que vous vous retiriez d'entre le soleil et nous, » avait répondu Görres dans une brochure qui fit alors grand bruit, et qui prouva que le terrible champion du *Mercure du Rhin* n'avait rien perdu de sa verve.

Il y avait donc déjà une sorte d'*harmonie préétablie* entre les catholiques bavarois et les catholiques français

tels qu'ils étaient représentés par l'abbé de la Mennais dont l'orthodoxie était encore intacte; à quoi il faut ajouter la conquête qu'il avait faite par l'entremise du journal l'*Avenir*, d'un des plus illustres représentants de la philosophie allemande, de François Baader devenu, depuis l'année précédente, son coreligionnaire enthousiaste, et même son collaborateur très-actif.

Il y eut un moment où je crus qu'il allait faire une autre conquête bien autrement importante que celle-là; ce fut quand le fameux Schelling, qui en était alors à la troisième phase de sa carrière philosophique, me confia mystérieusement son désir ou plutôt son besoin d'avoir un entretien particulier avec l'abbé de la Mennais qu'il ne connaissait que par ses écrits, mais qu'il regardait, sur ce seul témoignage, comme le premier dialecticien de son temps. En prenant le mot *dialectique* dans son acceptiou purement scolastique, cet éloge n'avait rien de bien extraordinaire. Dans la langue philosophique de Schelling, il avait une tout autre portée, surtout à cause du mystère dont il voulait que cette entrevue fût entourée; car les instances que je fis à plusieurs reprises, pour obtenir que M. de Montalembert y fût admis, n'eurent d'autre résultat que de me faire déclarer par mon interlocuteur que je n'y étais admis moi-même qu'afin de lui servir de truchement pour le cas où sa pensée aurait besoin d'être traduite.

Sa pensée d'alors n'était plus sa pensée d'autrefois, et j'étais assez au courant de la différence qui existait entre l'une et l'autre, pour ne pas désespérer de lui voir faire un pas décisif dans la même direction. Ses leçons toutes récentes sur la philosophie de la révélation, et

l'impression sérieuse qu'elles avaient produite même en dehors de l'Université, étaient regardées par un bon nombre de ses admirateurs comme des signes du temps, c'est-à-dire comme les symptômes d'une réaction dont l'anarchie croissante des intelligences, surtout de celles qui se vouaient aux explorations métaphysiques, faisait chaque jour sentir davantage le besoin. Une fois lancé dans cette voie de conciliation avec le dogme chrétien, Schelling avait fait ou du moins avait paru faire des concessions prodigieuses non-seulement au christianisme tel que le concevaient la plupart des théologiens protestants; mais même à l'Église catholique avec son organisme traditionnel, et il en était presque venu à regretter que cette unité de doctrine à laquelle cette Église devait toute sa force, ne pût pas être transplantée, avec plus ou moins de restrictions, dans le domaine des sciences philosophiques.

Évidemment c'était là sa préoccupation dominante, comme le prouva bientôt la tournure que prit la longue et curieuse conversation à laquelle j'eus le privilége d'assister. Mais au lieu de chercher dans la foi le remède au mal qui travaillait les intelligences, il voulait qu'on le cherchât dans la science elle-même ou plutôt dans ceux que leur génie aurait rendus dignes d'en être, en quelque sorte, les grands prêtres; et il était facile de voir, à travers toutes ses précautions oratoires, qu'il était très-disposé à se décerner ce sacerdoce à lui-même.

L'entrevue dont il est ici question, avait lieu très-peu de jours après notre arrivée à Munich, de sorte que nous n'avions pas eu le temps de nous mettre au

courant du point du vue nouveau que Schelling n'avait encore développé que de vive voix et devant des auditeurs auxquels la contradiction était interdite. Aussi notre stupéfaction fut-elle grande, quand il se mit à nous expliquer, en guise de préambule, son ingénieuse combinaison des trois églises apostoliques entre lesquelles il répartissait l'œuvre de la rédemption du genre humain. A saint Pierre le patronage du catholicisme, un peu engagé dans l'esprit cérémonial du judaïsme; à saint Paul le patronage du protestantisme avec des affinités pour le spiritualisme hellénique; à saint Jean le patronage de la grande Église qui sera commune aux trois apôtres et qui sera comme le Panthéon du christianisme.

Telle était la solution proposée par Schelling au nom de la science, c'est-à-dire au nom de la science allemande, seule compétente à résoudre ces grandes questions, vu que le génie allemand était, selon lui, le génie le plus universel!

Ce n'était pas sur cette thèse, un peu trop arbitraire, que la discussion pouvait s'engager entre les deux antagonistes. La dialectique de M. de la Mennais était trop aristotélique pour se laisser prendre à de pareils piéges, et Schelling se convainquit bientôt qu'il n'avait pas eu tort de l'appeler le premier dialecticien de son temps. Ce fut en effet grâce à l'habileté avec laquelle il maniait cette arme, qu'il parvint à se maintenir, pendant toute la durée du débat, sur le terrain qu'il avait choisi et qui lui était plus avantageux que celui de la métaphysique sur lequel Schelling n'avait pas d'égal. La bonne foi de ce dernier, pendant tout le cours de cette curieuse

controverse qui dura plus d'une heure, ne m'inspira pas moins d'admiration que la hauteur de vues qu'il déploya devant nous à plusieurs reprises, et quand nous nous séparâmes, je fus presque tenté de m'en vouloir de la trop grande part de sympathie qu'il m'avait, pour ainsi dire, extorquée ; mais cela même me rendait plus fier de l'espèce de triomphe que mon compatriote venait de remporter, devant moi, sur le plus puissant génie de l'Allemagne. Seulement je regardais comme un malheur pour notre cause qu'il n'y eût pas eu des centaines et même des milliers d'auditeurs pour transmettre l'impression qu'un pareil spectacle aurait infailliblement produite.

Telle fut ma première exclamation quand je me trouvais seul avec l'abbé de la Mennais. J'aurais voulu qu'il profitât du surcroît de verve que lui avait donnée cette controverse, pour en écrire tous les détails ; mais il s'y refusa par un sentiment de délicatesse que je n'eus pas le courage de combattre. Alors je me bornai à lui demander une simple esquisse qu'il finit par m'accorder, moyennant l'engagement que je pris de n'en faire usage qu'après la mort des deux parties belligérantes. Voici cette esquisse, telle que je la possède écrite et signée de sa main :

« On est mutuellement convenu qu'un des caractères « de l'époque nouvelle où nous entrons, serait l'affran- « chissement spirituel des peuples ; c'est-à-dire, selon « la Mennais, que la conscience et l'intelligence ces- « seraient d'être, à aucun degré, dépendantes du pou- « voir purement humain.

« Schelling, allant plus loin, a expliqué que cette

« indépendance s'étendait, dans son opinion, jusqu'à « l'Église elle-même, de sorte que chacun ne dépendant « que de sa propre raison pour ses croyances, il se for- « merait néanmoins une croyance universelle, fondée « sur l'invincible conviction, qui serait le fruit du dé- « veloppement de la science, laquelle dès lors rempla- « cerait la foi ; et que cette science qui se suffirait à « elle-même, et qui ramènerait le genre humain à « l'unité, aurait pour base, d'une part, les faits primi- « tifs, et de l'autre une méthode encore inconnue au « monde, au moyen de laquelle on déduirait progres- « sivement et d'une manière rigoureuse des faits pri- « mitifs, le christianisme tout entier, ou, en d'autres « termes, toutes les lois de l'humanité.

« La discussion s'étant établie là-dessus, la Mennais « a fait observer :

« 1° Que ces faits primitifs sur lesquels la science « devait opérer, et sans lesquels elle n'existerait pas, « faits dogmatiques autant qu'historiques, devaient « d'abord être *crus* et crus comme inébranlablement « certains, et qu'ainsi la science, loin de se suffire à « elle-même, reposait nécessairement sur une foi an- « térieure, et d'une tout autre nature que les con- « victions scientifiques ; 2° Que le développement « scientifique de cette foi antérieure, en le supposant « possible dans le sens de Schelling, ne le serait du « moins jamais que pour un petit nombre d'hommes, « et que la masse du genre humain y resterait toujours « étrangère.

« Schelling en est convenu, en ajoutant même que « la masse du genre humain continuerait d'être con-

« duite par voie d'autorité, *croyant* sans discussion « à l'enseignement de ceux qui auraient formé leur « conviction par la méthode scientifique.

« Sur quoi la Mennais a fait remarquer que, selon « cette idée, le principe catholique était reconnu comme « indispensable pour la masse du genre humain, et « qu'on en affranchissait seulement ceux que, dans « l'Église catholique, on appelle le corps enseignant, « ceux qui sont destinés à former par l'enseignement « la foi des autres. Schelling en est convenu.

« Mais, a demandé la Mennais, quelle certitude « aura-t-on des résultats scientifiques obtenus? Si on « dit que la raison qui les affirme ne saurait errer, on « rend la raison de chacun plus infaillible que l'Église « même, qui ne s'attribue qu'une infaillibilité de tra- « dition ; on la rend infaillible comme Dieu même. Si « elle peut errer, toutes les vérités sans exception, « toutes les lois de l'humanité restent dans le doute.

« Schelling n'a pas voulu attribuer à la raison de « l'homme cette infaillibilité divine ; et sur la seconde « partie du dilemme, c'est-à-dire sur la possibilité de « l'erreur, et par conséquent de convictions oppo- « sées parmi ceux qui forment scientifiquement leurs « croyances, il a dit que l'accord, l'unité serait dans « la méthode seule et non dans l'application de la « méthode.

« Ce n'était pas résoudre la difficulté, mais l'avouer, « mais la déclarer insoluble. Schelling l'a senti, et il « a paru convenir :

« 1° Qu'il y avait un ordre de faits primitifs indé- « pendants de la science et qui lui servaient de base.

« 2° Que ces faits, outre les événements historiques « consignés dans les monuments du christianisme, « comprenaient les dogmes, les préceptes, en un mot « tout ce qui est *de foi* dans l'Église catholique, et pro- « posé par elle comme tel.

« 3° Que les faits primitifs ainsi définis subsistaient « par eux-mêmes; que la science ne les donnait pas « et ne pouvait pas les infirmer.

« 4° Que tout résultat scientifique en contradiction « avec ces faits, par cela seul était reconnu faux, et « devait être rejeté comme tel : ce que Schelling a avoué « formellement. »

« F. DE LA MENNAIS. »

« Munich, 28 août 1832. »

Malgré l'extrême réserve que je mis, et M. de la Mennais encore plus que moi, dans le récit que nous dûmes faire à nos amis de ce qui s'était passé dans cette conférence, il y eut des félicitations indiscrètes, et celui à qui elles étaient adressées, devint bientôt, pour quelques-uns de ses coreligionnaires bavarois, l'objet d'un véritable enthousiasme auquel le philosophe français ne fut pas insensible. Il ne le fut pas non plus à une autre tentation que lui suscitèrent ses nouveaux admirateurs, quand ils surent qu'il portait, dans son sac de voyage, le manuscrit d'un grand ouvrage philosophique, fruit de longues et profondes méditations, et que c'était en vue d'y mettre la dernière main qu'il était venu interroger de près le génie germanique. On disait même que c'était dans cet arsenal portatif qu'il avait pris les armes avec lesquelles il avait vaincu le géant de

la philosophie protestante ; et l'on comprend sans peine que ces appréciations exagérées aient vivement excité la curiosité des nouveaux partisans que M. de la Mennais venait de conquérir, et aux instances desquels il ne lui était pas facile de résister longtemps. Il fut donc convenu que la lecture du précieux manuscrit serait faite par lui, à haute voix, devant un auditoire d'élite, dont les sympathies, exaltées par son récent triomphe, lui étaient acquises d'avance.

L'ouvrage avait pour titre : *Essai d'un système de philosophie catholique*, et, malgré mon incompétence, je fus certainement un de ceux qui applaudirent avec le plus d'enthousiasme aux développements que l'auteur donnait à son point de vue. Pour ne pas laisser refroidir le feu sacré que ses paroles allumaient dans mon âme, j'allais chaque jour, à la fin de chaque séance, écrire dans mon journal une analyse approximative de ce que j'avais entendu, ce qui me privait souvent du plaisir de prendre part aux promenades que nous avions l'habitude de faire ensemble. Cette privation ne fut pas longue; car dès que M. de la Mennais sut la cause de mon absence, il mit à ma disposition un second exemplaire de son manuscrit moins complet, à la vérité, que le premier, mais dont les lacunes correspondaient précisément à la partie que je m'étais suffisamment assimilée (1).

(1) Quelle que fût alors et soit encore aujourd'hui la valeur intrinsèque de ce manuscrit, elle est surpassée par sa valeur accessoire, c'est-à-dire par le parti qu'on en peut tirer pour mesurer la distance qui sépare l'auteur de l'*Essai d'un système de philosophie catholique* en 1830, de l'auteur de l'*Esquisse d'une philosophie* en 1840. Indépendamment du plan général qui est à peine esquissé dans le manuscrit que je possède, il y a le changement d'esprit et de ton qui, dans l'ouvrage

L'impression produite par cette lecture, ne me fut complétement connue que l'année suivante, quand je renouai mes relations avec Schelling et que je me trouvai plus à même de comprendre ses objections et ses solutions.

Le fait est qu'on avait trouvé très-peu satisfaisantes les excursions de M. de la Mennais dans le domaine de la haute métaphysique, ce qui n'était pas étonnant de la part d'un auditoire composé, en grande partie, d'écrivains ou de professeurs plus ou moins initiés aux évolutions hardies de la philosophie allemande. On lui reprochait, avec encore plus de raison, son érudition superficielle et certaines lacunes dont personne ne se serait aperçu en France et dont il ne se serait pas aperçu lui-même, si son contact momentané avec le génie germanique ne les lui avait pas révélées. La plus grave de ces lacunes était celle qui avait rapport à l'esthétique, cette *science nouvelle* alors préconisée par tous les chefs d'école et à laquelle M. de la Mennais, en guise de réparation, devait consacrer plus tard le chapitre le plus intéressant de son *Esquisse d'une philosophie.*

Quoi qu'il en soit, ses auditeurs de 1830, tout en réservant leur jugement sur l'ensemble de ses vues, rendirent pleine justice à l'élévation de ses pensées et surtout à l'esprit éminemment catholique qui respirait dans tout l'ouvrage et qui ne laissait de place à aucune inquiétude sur les croyances ultérieures de l'auteur.

de 1840, dégénère souvent en hostilité plus que latente contre les mêmes doctrines que l'auteur s'était proposé de défendre dans l'ouvrage de 1830 (Voir l'Appendice n° 1, à la fin de ce volume).

Il y eut donc fraternité complète entre lui et ses nouveaux amis qui crurent ne pouvoir mieux lui témoigner leur sympathie qu'en se cotisant entre eux pour lui donner, en guise d'adieu, un banquet magnifique dont l'art du cuisinier ne fit pas tous les frais. Il y eut un art plus noble et plus approprié à la circonstance, qui vint porter à son comble le sentiment qui avait déterminé cette réunion accidentelle. Cet autre art à l'apparition duquel on ne nous avait pas préparés, était la musique, et le professeur Schlottauer, chargé de nous faire cette surprise, avait choisi de préférence l'un des chants nationaux les plus propres à faire vibrer à l'unisson les cœurs de tous les convives, nationaux ou étrangers. Au plus fort de notre émotion, un léger bruit se fit entendre à la porte de la salle, et M. de la Mennais sortit aussi imperceptiblement que possible, de sorte que le musicien, absorbé par son rôle, ne discontinua pas son chant.

La commission que l'envoyé de la nonciature venait de remplir auprès du héros de la fête, avait laissé ce dernier si parfaitement maître de lui-même, qu'en le voyant rentrer avec son air dégagé et sa bouche presque souriante, aucun de nous ne soupçonna la gravité du message qui venait de lui être délivré, surtout quand nous l'entendîmes demander avec insistance qu'on répétât les couplets qui avaient été chantés en son absence. Ce même sang-froid, inconcevable dans un homme ordinairement si peu maître de lui-même, ne se démentit pas un instant, soit pendant le temps que nous fûmes encore à table, soit pendant l'excursion assez lointaine que nous fîmes ensuite le long de l'Isar, pour

aller prendre le café dans le charmant village de la Menterschwaige. Et cependant le message qu'il avait reçu à la fin du dîner, était bien fait pour troubler sa digestion; car le papier qu'on lui avait remis et dont il avait lu seulement les premières lignes, n'était autre chose que la fameuse lettre encyclique par laquelle Grégoire XVI condamnait définitivement le nouvel évangile politique dont l'abbé de la Mennais s'était fait le principal apôtre.

Le coup était rude, et les circonstances dans lesquelles il avait été porté, semblaient devoir le rendre plus rude encore ; car une blessure profonde venait d'être faite à son orgueil au moment même où ses coreligionnaires allemands lui décernaient une sorte d'ovation comme complément des félicitations que lui avait attirées, de leur part, sa controverse avec Schelling. Qu'il dissimulât son ressentiment devant ses hôtes et qu'il parvînt à refouler, pendant quelques heures, au fond de son âme l'amertume dont cette condamnation imprévue semblait devoir la remplir, c'était un effort, méritoire sans doute, mais pour lequel il ne fallait, après tout, aucune grâce surnaturelle, tandis qu'il en fallait une prodigieusement efficace pour opérer, dans un homme comme celui que nous connaissions, l'espèce de miracle par lequel se termina cette mémorable journée.

Non-seulement je n'avais aucun soupçon de ce qui s'était passé entre le messager du nonce et l'abbé de la Mennais, mais je n'avais entendu sortir de la bouche de ce dernier aucune parole qui pût trahir des préoccupations étrangères à la fête qu'on nous donnait. Qu'on juge de ma surprise quand, en rentrant le soir

dans notre logis, il nous lut avec une émotion visible, mais sans le moindre symptôme de dispositions hostiles envers le Saint-Siége, le document qui semblait envelopper dans la même condamnation la cause de la liberté religieuse et la cause, non moins sainte à ses yeux, de la nationalité polonaise. « Dieu a parlé, » nous dit-il en terminant, « il ne me reste plus qu'à dire : *fiat volun-* « *tas tua* et à servir ces deux causes par mes prières, « puisqu'il me défend, par l'organe de son Vicaire sur « la terre, de les servir par ma plume. » Et il se promenait de long en large dans la chambre en reproduisant et en développant les mêmes sentiments avec une verve de résignation qui nous rendait muets de surprise et d'admiration. Le lendemain, je sus que ce soir-là sa prière avait été plus longue qu'à l'ordinaire. L'augure que j'en tirai fut confirmé par une conversation intime que nous eûmes ensemble et qui était la première de ce genre dont il m'eût honoré jusque-là. C'était la veille ou l'avant-veille de son départ, et par conséquent il n'y avait pas de temps à perdre pour me mettre au courant des projets patriotiques que lui avait suggérés tout ce qu'il avait vu et entendu depuis son arrivée à Munich et à l'exécution desquels mon concours, si je restais en Allemagne, ne lui semblait pas devoir être inutile. Il aurait voulu qu'on parvînt à faire comprendre aux évêques de la province de Bretagne l'avantage qu'il y aurait pour eux et pour leurs diocèses respectifs à mettre à contribution la science théologique des universités allemandes, si supérieure, à tant d'égards, à celle de nos séminaires français. Il ne désespérait pas de recruter par lui-même quelques missionnaires de ce

genre et d'y joindre (ce qui était une ambition toute nouvelle) une petite colonie de jeunes artistes qui viendraient faire leur apprentissage à Munich ou à Francfort et profiter de l'élan qu'Overbeck, Cornelius et Veith avaient imprimé à la nouvelle école.

Quel contraste entre les dispositions plus que conciliantes qu'il manifestait alors, et celles qu'il a consignées dans ses lettres écrites de Rome quelques mois ou même quelques semaines auparavant, lorsqu'il disait : *qu'un des plus beaux jours de sa vie serait celui où il sortirait de ce désert moral, de ce grand tombeau où l'on ne trouvait plus que des vers et des ossements.* A quoi il ajoutait les plus sinistres prophéties sur le résultat de *la lutte effroyable qui allait s'engager sur tous les points de l'Europe et dont l'issue n'était pas douteuse, quoi que pussent faire nos Gallicans tombés dans le dernier excès de l'abrutissement et de la rage, quoi que pussent dire les frénétiques imbéciles aux mains desquels Dieu avait remis le Pape, dont le rôle et la mission étaient de préparer et de hâter les dernières destructions qui devaient précéder la régénération sociale ;* et précisant de plus en plus ses prédictions comminatoires, il cherchait à troubler la conscience et l'imagination de la plus orthodoxe de ses correspondantes, en lui disant : *Encore vingt ans d'un pareil état, et le catholicisme sera mort. Je regarde notre époque comme une sorte de jugement dernier terrestre où se fait la séparation des bons et des méchants, des fous et des gens sensés, de tout ce qui meurt et de tout ce qui doit vivre* (1).

(1) *Correspondance de Lamennais*, vol. II, p. 231, 232, 238.

Ces ébullitions de colère, qui passaient nécessairement de la conversation de l'abbé de la Mennais dans ses lettres, avaient été soigneusement supprimées pendant tout le temps qu'Albert et moi avions fait ménage commun avec lui; et la discrétion de M. de Montalembert envers celui en qui il s'efforçait encore de voir un père et un ami, avait été portée si loin, qu'en arrivant en Allemagne, je ne possédais presque aucune des données nécessaires pour mesurer la distance qui séparait le la Mennais de Munich du la Mennais de Rome, pas plus que je ne possédais celles qui auraient pu me suggérer des conjectures pour l'avenir; de sorte que mon imagination, secondée, dans son élan, par une admiration sincère et par une affection devenue chaque jour plus sérieuse, me peignait mon héros sous les couleurs les plus propres à me rendre fier du rôle qu'il avait paru m'assigner dans l'exécution de quelques-uns de ses projets.

La correspondance très-inoffensive qu'il entretint avec moi jusqu'à la fin de 1832, me laissait à peine entrevoir l'amertume croissante de ses sentiments envers tous ceux qui lui faisaient obstacle ou ombrage. Il était encore plus discret sur les relations qu'il avait nouées, en arrivant à Paris, avec certaines notabilités littéraires qui l'attaquèrent par son côté le plus vulnérable. A force de lui répéter qu'il était une lumière envoyée du ciel, et que ni lui ni personne n'avait le droit de mettre cette lumière sous le boisseau, on avait réveillé dans son sein le serpent de l'orgueil que les magiciens de Munich n'avaient fait qu'endormir, et l'on put bientôt juger, par la nature des produits qui sortirent de sa plume, à quel point les salutaires influences de

ces magiciens avaient été remplacées par des influences contraires.

L'abbé Lacordaire, qui avait été témoin des félicitations décernées par les professeurs bavarois et du bon effet qu'elles avaient produit, fut le premier à s'apercevoir que le mal était sans remède. Dès lors il se crut obligé d'abandonner définitivement son ancien maître dont les écarts étaient faciles à prévoir, et le 4 décembre 1832, il le laissa seul, avec l'abbé Gerbet, dans sa solitude de la Chenaie, en déclarant que cette détermination extrême lui était dictée par des motifs d'honneur. Il était en effet difficile à un prêtre persuadé, comme l'était, de son propre aveu, l'abbé Lacordaire, que *l'Église avait eu de très-sages raisons pour ne pas aller aussi vite qu'on aurait voulu*, il était, dis-je, difficile à un prêtre pour qui cette même Église n'avait pas cessé d'être une mère, de n'être pas parfois déconcerté et même scandalisé par tout ce qu'il entendait dire contre son influence et surtout contre ses décisions. Le mois qui avait précédé la sécession de l'abbé Lacordaire était précisément celui qui avait été jusque-là le plus fécond en explosions de colère, en prédictions sinistres et en sarcasmes dont l'amertume touchait presque au blasphème. Cette recrudescence provoquée en partie par la manifestation intempestive de l'archevêque de Toulouse et par le bref pontifical qui en fut la suite, se remarque dans la plupart des lettres que l'abbé de la Mennais écrivait alors, sans excepter celles qu'il adressait aux plus pieuses, aux plus orthodoxes, aux plus *romaines* de ses correspondantes. De quel œil suppose-t-on qu'une sainte femme comme la comtesse de Senft pouvait

lire la diatribe suivante datée du jour même de la Toussaint et trahissant des inspirations qui auraient pu être bien différentes, si l'auteur avait seulement récité son bréviaire ce jour-là (1)?

« Je suis allé à Rome, et j'ai vu là le plus infâme « cloaque qui ait jamais souillé des regards humains. « L'égout gigantesque des Tarquins serait trop étroit « pour donner passage à tant d'immondices. Là, nul « autre Dieu que l'intérêt; on y vendrait les peuples, « on y vendrait le genre humain; on y vendrait les trois « personnes de la sainte Trinité, l'une après l'au- « tre, ou toutes ensemble, pour un coin de terre, ou « pour quelques piastres. J'ai vu cela, et je me suis dit: « — Le mal est au-dessus de la puissance de l'homme, « — et j'ai détourné les yeux avec dégoût et avec effroi. « Ne vous perdez point dans les stériles et ridicules « spéculations de la politique du moment. Ce qui se « prépare, ce n'est aucun de ces changements qui finis- « sent par des transactions, et que des traités règlent, « mais un bouleversement total du monde, une trans- « formation complète et universelle de la société. Adieu « le passé, adieu pour jamais; il n'en subsistera rien. « Le jour de la justice est venu, jour terrible où il sera « rendu à chacun selon ses œuvres; mais jour de gloire « pour Dieu qui reprendra les rênes du monde. . . . .

« Vous dites bien vrai, tout s'en va; mais ce qui s'en « va est-il donc tant à regretter? C'est de la boue qui « coule dans un égout et pas autre chose. Regardons

(1) Ce fut Lamartine qui, dans la persuasion où il était que le temps passé à prier était un temps perdu pour le génie, obtint de Léon XII cette malheureuse exemption pour l'abbé de la Mennais.

« de loin, et bouchons-nous le nez. Voudriez-vous que « la Providence eût laissé plus longtemps, au milieu « des nations, ces immenses amas, ces montagnes d'or- « dures, dont la putréfaction, infectant l'atmosphère, « aurait fini par tuer le genre humain? Elle a dit: « Non, je veux qu'il vive; » et la voilà qui balaye cette « fange, comme on balaye les rues la veille d'un jour « de fête. Et en effet, n'en doutez pas, c'est la fête, la « grande fête des peuples qui se prépare et qui com- « mencera lorsque le monde aura été purifié (1). »

Dans une autre lettre où il attaque plus ouvertement le Saint-Siége, il compare le bruit qu'a fait la récente encyclique de Grégoire XVI au son des cloches qui disent tout ce qu'on veut, et il demande s'il n'est pas bien triste que ce son-là nous arrive de la métropole du monde chrétien et que le bourdon de Saint-Pierre soit destiné à convoquer les peuples à l'office solennel du despotisme gallican (2).

Telles étaient les pensées qui fermentaient dans le cerveau du malade très-peu de jours avant le départ de l'abbé Lacordaire.

L'ouvrage auquel l'abbé de la Mennais travaillait alors, devait nécessairement se ressentir du trouble que la passion avait jeté dans son esprit. Cet ouvrage n'était pas encore celui qui devait paraître, un an plus tard, sous le titre de *Paroles d'un croyant*. C'était, d'après le témoignage de Maurice de Guérin qui était alors à la Chenaie, un ouvrage dans lequel l'auteur résumait

(1) *Correspondance*, vol. 2, p. 247, 258.
(2) *Ibid.*, p. 248.

toute sa philosophie en lui donnant des développements nouveaux. « C'est là, dit-il, qu'il concentre tous les « rayons de sa science et de son génie. Il n'a rien fait « jusqu'ici de comparable à cela. Attendez-vous à un « grand étonnement et à une grande admiration dans « le monde, quand cet ouvrage paraîtra (1). »

Cette appréciation du nouvel adepte ne pouvait pas être celle de l'abbé Lacordaire qui ne croyait plus à l'infaillibilité de son maître, ni même celle du bon abbé Gerbet qui faisait encore alors des efforts presque surnaturels pour y croire, et dont le naïf dévouement se prêtait à une collaboration dont il ne soupçonnait pas la portée; car l'abbé de la Mennais ne l'initiait qu'à la partie inoffensive de son nouveau système philosophique, et se gardait bien de le mettre au courant des confidences aventureuses qu'il hasardait dans ses lettres au révérend Père Ventura dont il aurait voulu faire un complice de sa défection. Ce qu'il lui dit d'une certaine classe intéressante de croyants qui pensent que le catholicisme a fait son temps et qui attendent une religion nouvelle plus en harmonie avec les besoins nouveaux de l'humanité, porte un cachet d'animosité auquel il était difficile de se méprendre, et si le Père Ventura avait été moins discret, la scission entre le maître et les disciples aurait couru risque d'éclater dès la fin de 1832.

Les positions respectives devaient s'aggraver terriblement dans le courant de l'année suivante qui vit paraître *les Paroles d'un croyant*, cette production frénétique à laquelle l'auteur préludait par ces étranges

(1) Voir la *Vie de Mgr Gerbet* par l'abbé de Ladoue, vol. 1, chap. 4.

paroles consignées dans une lettre qu'il adressait le 25 janvier 1833 à la comtesse de Senft :

« Le monde, sous sa forme ancienne, est usé. Les « hommes ont abusé de tout ; ils ont dénaturé, corrompu « tout. Voilà pourquoi la vieille hiérarchie et poli- « tique et ecclésiastique s'en vont ensemble ; ce ne sont « plus que deux spectres qui s'embrassent dans un tom- « beau (1). »

Il gardait encore moins de ménagements dans la correspondance très-active qu'il entretint avec M. de Montalembert pendant le printemps de cette même année :

« Conçoit-on quelque chose de plus exécrable que « les mesures sollicitées par lord Gray contre les Irlan- « dais ? Que feront ceux-ci ? Se laisseront-ils traiter « comme les Saxons le furent par Guillaume ? Résiste- « ront-ils, et s'ils résistent, quelles chances de succès « ont-ils, sans armes, sans discipline, sans organisation « militaire ? Pauvre peuple ! Qui ne prendrait en haine « le principe qui préside à toutes nos sociétés ? Et c'est « ce principe que Rome soutient ! N'ayant plus de rois « à sacrer, depuis qu'ils se moquent d'elle, pour ne pas « rester tout à fait oisive, elle s'est mise à sacrer le « bourreau. Il n'y a pas en Europe un gouvernement « qui ne relève de Satan, leur seigneur lige, qui ne lui « ait voué foi et hommage ; c'est la féodalité de l'enfer. »

Et c'est un écrivain naguère signalé comme le champion presque fanatique de l'orthodoxie, qui a pu écrire ces étranges paroles ainsi que les suivantes qui, quoi-

(1) *Correspondance*, vol. 2, p. 262.

que d'une date postérieure, peuvent leur servir de commentaire :

« Il ne faut pas nous gêner en politique, mais seule-
« ment cesser de parler de l'Église et de ses affaires.
« Je voudrais même changer notre langage sur un point
« et substituer le mot de christianisme à celui de ca-
« tholicisme, pour mieux montrer que nous ne voulons
« plus avoir rien à faire avec la hiérarchie. Que notre
« cause soit celle de la liberté; nous la défendrons
« comme chrétiens, comme hommes, avec une parole
« franche et haute, et tant pis pour qui s'en forma-
« lisera. »

Après toutes ces explosions de colère contre Rome et la hiérarchie romaine, il ne restait plus qu'à insulter personnellement le chef de cette hiérarchie, et l'on va voir si l'écrivain s'est refusé cette satisfaction :

« Rome est bien le pays de la haine basse qui marche
« dans l'ombre et blesse en se cachant. Notre bon Père
« V. (Ventura) vient d'en être victime comme tu le
« verras par sa lettre incluse. Cette vengeance d'hom-
« mes infâmes qui poussent un lâche et imbécile vieil-
« lard, me peine profondément à cause de l'attachement
« que le P. V. avait pour le séjour de Rome. C'était
« son bonheur, sa vie. Dieu punira tous ces attentats
« d'une tyrannie mourante. »

Pendant tout le temps qu'avait duré cette crise, c'est-à-dire pendant l'hiver et le printemps de 1833, je voyageais en Angleterre et dans le pays de Galles, et quoique ma correspondance avec M. de Montalembert fût alors plus active que jamais, son affection encore vivace pour le chef de la phalange qu'il l'avait aidé à

recruter, ne lui permettait pas de me faire part de ses craintes ni des symptômes de plus en plus graves sur lesquels elles étaient fondées, et il se contentait de me transmettre les messages réitérés de l'abbé de la Mennais, qui me pressait d'exécuter, dans le courant de l'été, la promesse que je lui avais faite à Munich au moment de notre séparation.

L'idée de passer un mois à la Chenaie, dans des rapports plus ou moins intimes avec un homme exaspéré comme il l'était alors, ne m'aurait probablement pas souri si j'avais été au courant de cette exaspération ; mais outre que je devais y trouver M. de Montalembert, à qui nos souvenirs communs de Munich n'étaient pas moins chers qu'à moi, j'étais bien aise d'avoir une si bonne occasion de renouer le fil de certaines conversations qui m'avaient paru d'un excellent augure pour l'avenir. Je me trouvai donc exactement au rendez-vous qui nous avait été donné dans la petite ville de Ploermel, et l'accueil fut tellement cordial de part et d'autre que j'aurais pu me faire illusion sur les changements survenus depuis notre pèlerinage de Bavière, si le regard assombri de l'abbé de la Mennais et la profonde tristesse empreinte sur tous ses traits, ne m'avaient fait soupçonner un violent conflit intérieur, dont l'issue était pour le moins douteuse. Quand nous arrivâmes à la Chenaie, les violences de langage commencèrent; mais elles avaient trait aux souffrances de la Pologne bien plus qu'aux abus imputés à l'autorité pontificale, et la présence, au milieu de nous, d'un brave émigré polonais non moins inébranlable dans sa foi religieuse que dans sa foi politique, renfermait la

conversation dans des limites que la simple convenance n'aurait pas permis de franchir (1).

Ce fut donc surtout la question polonaise qui fit éclater nos sympathies réciproques, et peu à peu le plus fougueux des quatre interlocuteurs, qui s'était déjà soulagé de sa colère en écrivant la plus grande partie du formidable pamphlet qui allait bientôt faire tant de bruit dans le monde, nous proposa de nous en faire goûter les prémices par la lecture de quelques chapitres.

Malgré la discrétion que l'auteur avait apportée dans le choix de ces chapitres, il était difficile qu'une certaine inquiétude ne se mêlât pas à l'enthousiasme que cette lecture excitait dans nos âmes. Mais ce dernier sentiment dominait tellement tous les autres, que la critique était impossible. Même plus tard, quand l'œuvre fut complétement achevée, il y eut des lecteurs non moins orthodoxes que nous, qui furent tentés de la mettre au-dessus du livre de Job et de l'Apocalypse de saint Jean. L'abbé Gerbet lui-même fut un peu ébloui avant d'être scandalisé (2).

Quant à moi, j'eus le temps de me remettre de la secousse imprimée à mon imagination; car pendant les quinze jours que je passai encore à la Chenaie après le départ des autres pèlerins, il ne fut pas question une seule fois, entre mon hôte et moi, des *Paroles d'un*

(1) Ce réfugié polonais était le comte César Plater, mort, il y a quelques années, dans le grand-duché de Posen.

(2) C'était le marquis de Coriolis qui disait que « ce livre était au-dessus de Job, d'Isaïe et de Jean tout ensemble. » Un autre disait, avec plus de raison, « que c'était un bonnet rouge planté sur une croix. »

croyant. Ignorant les tempêtes successives qui avaient bouleversé son âme depuis son départ de Munich, je me figurais toujours que j'avais devant moi le vainqueur de Schelling, le convive de la Menterschweigh, le philosophe chrétien résigné à son nouveau rôle et impatient de remplir les lacunes qu'on lui avait signalées dans son système philosophique. Ce qui rendait mon illusion incurable, c'est qu'il revenait sans cesse sur nos souvenirs communs de 1832, particulièrement sur ceux qui se rattachaient à l'objet spécial de mes recherches. Je vis bientôt que, par suite de ses méditations sur les thèses que je m'étais efforcé de lui développer, l'art avait acquis à ses yeux une importance dont nul philosophe français ne lui avait donné l'exemple. Non content de faire appel à ma mémoire qu'il ne trouvait pas aussi bien fournie qu'il l'aurait voulu, il me demandait mon journal dont il avait déjà lu quelques pages, non sans se moquer de mes formules trop servilement empruntées à la phraséologie germanique. Maintenant il m'aurait bien pardonné cette servilité ; mais je n'avais pas mon journal et je ne pouvais mettre à son service que mes souvenirs, combinés, il est vrai, avec un certain nombre d'idées personnelles auxquelles les derniers mois de mon séjour à Munich avaient commencé à donner une certaine consistance. Or ces idées, que je n'avais pas encore eu le temps de mûrir, se rapportaient presque toutes à l'esthétique ou à la science du beau, devenue pour moi l'objet d'une véritable passion, depuis que j'avais pu en puiser les premières notions dans les conversations de Schelling et dans ses ouvrages. Plus d'une fois l'abbé de la Mennais m'exprima le regret

d'avoir manqué une si belle occasion, et d'être condamné, par son ignorance de la langue allemande et l'insuffisance de nos traducteurs, à glaner dans un champ où, cet obstacle une fois franchi, il aurait pu trouver une moisson surabondante.

Quoi qu'il en soit, je crus voir que sa conversion à l'orthodoxie, en matière d'esthétique, était dès lors très-avancée, et quoiqu'il ne me lût aucune portion de son grand ouvrage philosophique déjà en partie refondu, je ne doutai pas que, malgré l'exemple contraire donné par tous nos philosophes, la science du beau n'y dût occuper une place proportionnée à son importance, et c'est ce qui est arrivé en effet, comme on peut le voir dans le troisième volume de son *Esquisse d'une philosophie* où les chapitres consacrés aux beaux-arts sont ceux qui accusent le plus de compétence de la part de l'auteur et qui ont soulevé contre lui le moins d'objections.

L'effet ordinaire et presque infaillible de toutes ces excursions dans les régions de l'idéal, était de calmer temporairement l'irritation dont il ne pouvait se défendre toutes les fois qu'on touchait à certaines questions que tous ses visiteurs n'évitaient pas aussi soigneusement que moi. Quand j'avais été pendant longtemps avec lui, ce qu'il y avait de sombre dans sa tristesse qui était permanente, disparaissait peu à peu pour faire place à une mélancolie douce, parfois même affectueuse, et alors son éloquence, pénétrante plutôt qu'entraînante, remuait mon âme dans ses plus intimes profondeurs. Je me souviens particulièrement d'une journée marquée par une série d'impressions diverses dont la résultante

serait difficile à formuler. Mon hôte, sans m'en prévenir, avait dit la messe le matin (peut-être la dernière), et il l'avait dite avec des intentions mytérieuses sur lesquelles je vis bien qu'il lui était pénible de s'expliquer. Sa voix comme son regard avait quelque chose de funèbre, et chaque souvenir qu'il évoquait semblait choisi tout exprès pour renforcer cette disposition. Notre promenade même, dirigée vers un étang que je n'avais pas encore remarqué, devait avoir le même effet, comme le prouve l'extrait suivant d'une lettre qu'il écrivait, le lendemain même de ce jour, à M. de Montalembert :

« Hier, en me promenant sur le bord de notre étang, « je remarquai sous un rocher qui forme une espèce « de voûte et d'où sort un chêne isolé, une place que « je destinai en moi-même pour mon tombeau.

« Les frais n'en seront pas considérables, une croix « gravée en creux dans le roc, et quelques mottes de « gazon sur le pauvre mort, voilà tout. Cette sépulture « champêtre, dans un coin, à l'écart, plaît à mon ima- « gination. Je n'aime de ce monde que la nature, et « c'est en son sein que je veux me reposer. Tout ce qui « rappelle les hommes me fait mal. »

Il y avait des moments où l'idée d'aller en Orient chercher un asile tranquille et solitaire, obsédait son esprit, et je crois fermement qu'il l'aurait mise à exécution s'il lui était resté quelque chose de son patrimoine. « Je suis las de l'Europe, » écrivait-il à M. de Montalembert, « je la trouve plate et dégoûtante. Les « hommes ne sont bons nulle part, mais les pires sont « ceux au milieu desquels nous vivons dans la plus « hideuse et la plus sotte des quatre ou cinq parties de

« ce burlesque monde. Malheureusement, depuis qu'on « m'a dépouillé de ma fortune, tout projet d'émigra- « tion est devenu entièrement inexécutable. »

On remarquait presque toujours un redoublement d'amertume dans le langage de l'abbé de la Mennais, quand quelque chose ou quelque parole réveillait en lui un souvenir. Ce jour-là, il fut plus maître de lui-même, je dirais presque plus résigné qu'à l'ordinaire. Il me sembla qu'à plusieurs reprises, en parlant du triste état auquel on l'avait réduit, il fut sur le point de laisser échapper un secret qui n'en était pas un pour moi, mais auquel je n'avais pas osé faire allusion, n'étant pas bien sûr que la reconnaissance l'emportât en lui sur l'amour-propre. Il y a des secrets qui, pour un homme de cœur, devraient être impossibles à garder (1.)

Mais le meilleur souvenir que j'emportai de la Chenaie, fut celui d'une journée que vint passer avec nous l'abbé Jean de la Mennais, à qui son frère avait déjà fait comprendre l'utilité du projet que lui avait suggéré son séjour de Munich. Rien ne semblait plus facile que de recruter, dans les écoles récemment fondées en Bretagne, un nombre suffisant d'élèves que leurs dispositions spéciales pour les arts du dessin désigneraient au choix de leurs maîtres, et qui, après un noviciat plus ou moins long en terre étrangère, viendraient rallumer le feu sacré là où il paraissait irrévocablement éteint;

(1) Je veux parler de la pension annuelle que lui faisait M. de Montalembert, et sur laquelle M. de la Mennais fut, jusqu'à la fin, d'une discrétion impénétrable.

rêve chimérique, s'il en fut jamais, et dont la réalisation, même lointaine, aurait exigé des conditions qu'aucun de nous n'était en mesure de remplir.

Cela ne nous empêcha pas d'envisager la question sous toutes ses faces, et je fus alors plus convaincu que jamais de l'importance que l'abbé de la Mennais attachait à ce genre de progrès, naguère si peu compris par lui. Sa correspondance même s'en ressentit, du moins avec ceux de ses amis dont l'initiation avait devancé ou facilité la sienne; et lui qui, à Rome et à Venise, s'était montré si indifférent sur l'avenir de l'art, écrivait à M. de Montalembert, quelques jours après mon départ, ces paroles remarquables qui annonçaient une conversion complète :

« Il est affreux de voir à quel point la France se bar-
« barise. Le sentiment des arts, dès à présent si faible
« en elle, achèvera de périr avec les derniers monu-
« ments qui s'épanouissent encore sur son sol comme
« des fleurs d'un autre âge. Deucalion et Pyrrha fai-
« saient des hommes avec des pierres : il semble qu'on
« fasse des pierres avec les hommes de ce temps. C'est
« un autre genre de transformatiou. »

Mon projet, en quittant la Chenaie, était de rejoindre M. de Montalembert en Allemagne, et d'y reprendre, plus sérieusement que jamais, les études que mon voyage d'Angleterre avait brusquement interrompues. C'était un fil très-facile à renouer, grâce à la persévérante sympathie de mes amis bavarois qui m'attiraient à Munich, grâce surtout à l'espèce de fascination qu'exerçait sur moi, même de loin, l'éblouissant génie de Schelling. Dès notre première entrevue, il me parla

de l'abbé de la Mennais, et tout en évitant de faire allusion à leur controverse de l'année précédente, il laissa tomber quelques paroles dans lesquelles je crus entrevoir le désir d'obtenir, par mon intermédiaire, certains éclaircissements que j'étais hors d'état de donner moi-même et qui pourraient aboutir à quelque chose de mieux que la satisfaction d'une savante curiosité. Je priai donc M. de la Mennais de ne pas perdre de vue, dans les lettres qu'il m'écrirait, l'usage que j'en pourrais faire pour continuer, plutôt comme son interprète que comme son suppléant, l'œuvre qu'il avait si heureusement commencée.

Mais les choses avaient bien changé depuis l'été de 1832, et le la Mennais d'alors différait, en bien des points, du la Mennais d'aujourd'hui. C'était tout au plus s'il lui restait assez de foi catholique pour attacher quelque importance à la conversion d'un protestant. De nouveaux griefs contre le parti légitimiste et contre le Saint-Siége, auquel il imputait les procédés ouvertement hostiles de l'évêque de Rennes, avaient mis le comble à son exaspération, et moi qui n'avais pas été instruit de toutes ces hostilités, quand elles étaient encore latentes, je ne comprenais rien à leur subite explosion, et je n'en tenais aucun compte dans les naïves communications que j'adressais à mon fougueux correspondant. Malgré cette dissonance dans nos préoccupations respectives, il faisait un effort sur lui-même pour reprendre la controverse du mois d'août 1832 au point où il l'avait laissée; mais il la reprenait sans verve et plutôt pour l'acquit de sa conscience philosophique que de sa conscience religieuse.

Voici une des lettres qu'il m'écrivait, quand il était dans ces étranges dispositions :

« J'espère, mon cher ami, n'avoir pas besoin de « vous dire tout le plaisir que m'a fait votre lettre; « vous avez dû en être suffisamment convaincu d'a- « vance, si vous connaissez bien mes sentiments pour « vous. Je n'oublierai jamais les jours que nous avons « passés ici ensemble dans une si douce communica- « tion de pensées et d'affections, jours écoulés trop « tôt mais qui renaîtront, s'il plaît à Dieu, à votre « retour du long voyage que vous avez jugé nécessaire « pour compléter vos études sur l'art. Montalembert « aura pu vous dire en partie combien j'ai eu à souffrir « depuis votre départ. Les têtes ont été saisies tout à « coup d'une espèce de frénésie de bêtise. Le bref et « le livre de Mickievicz en ont été la cause principale, « à laquelle cependant il en faut joindre une autre. « On a persuadé à ces pauvres carlistes que le triomphe « de leur parti était assuré pour le mois d'octobre, ou « au plus tard pour le mois de janvier, et que l'em- « pereur Nicolas en serait l'instrument. Donc, toute « irrévérence envers l'empereur Nicolas, n'est pas seu- « lement un crime, mais un sacrilége. De là des fureurs « qui n'ont pas de nom. Cette espèce d'êtres-là ne « ressemble à rien de ce que l'on connaissait.

« Il faut les voir, dressés sur leurs pieds de der- « rière, allonger les oreilles pour recueillir, sans en « perdre une seule, les stupidités dont on les flatte, et « le cou tendu, baver pêle-mêle leurs malédictions et « leurs espérances. C'est tout ensemble risible et ef- « frayant. Mais laissons cela. Je ne sais quand je pour-

« rai me remettre à mon travail : je n'en ai maintenant « ni la force physique ni le courage. . . . . .

. . . . . .

« En attendant, parlez-moi de l'état des esprits dans « l'Allemagne protestante, sous le rapport de la reli- « gion, de la philosophie et de la politique. Les rensei- « gnements que vous me donnerez à cet égard me « seront très-précieux. Je suis curieux de savoir jusqu'à « quel point on commence à y sentir le besoin du prin- « cipe traditionnel, qui seul peut fournir une base so- « lide, non-seulement à la spéculation dans l'ordre de « pure science, mais encore à la connaissance des lois « spirituelles et morales de l'homme. Lorsque le prin- « cipe de liberté, de mouvement et de progrès, long- « temps presque étouffé chez les catholiques, s'y dé- « veloppe rapidement et même, dans quelques peuples, « trop exclusivement, on aimerait à voir les nations « protestantes graviter à leur tour vers l'unité qui leur « manque, et se rapprocher, pour ainsi dire, du foyer « central vers lequel convergent et où s'harmonisent « tous les besoins, toutes les tendances et toutes les « lois de l'humanité. Schelling, dont le génie est si per- « çant et l'âme si droite, pourra beaucoup pour hâter « ce moment qu'appellent de leurs vœux les esprits « élevés, et qui commencera l'air de la grande pacifi- « cation. Les obstacles sont nombreux, je le sais; la « route qui conduit à ce noble but est encore encom- « brée de préjugés et de passions de toutes sortes; mais « la vérité est plus puissante que les passions et les « préjugés. Que ceux donc qui travaillent à réaliser « l'avenir magnifique que la Providence prépare au

« monde, ne perdent point courage : quelques difficul-
« tés qu'ils rencontrent, leur triomphe est assuré, car
« ils ont pour eux l'instinct même de la vie que Dieu a
« mis dans le genre humain.

« Quant à moi, je vous le répète, je me sens telle-
« ment faible et abattu, que je n'ai pas la force de lier
« deux idées et d'assembler quatre paroles. Il ne me
« reste, en vérité, de vivant que mon cœur. Ce cœur,
« mon cher ami, vous est et ne cessera jamais de vous
« être bien tendrement dévoué. Je remercie Dieu d'avoir
« formé entre nous une si douce et si étroite et si
« durable union. Elle me console de beaucoup de dou-
« leurs. Même de loin ma pauvre âme malade s'appuie
« sur la vôtre et sur celle de Montalembert. Vous
« m'êtes l'un et l'autre toujours présents, et dans mes
« tristesses je songe au jour où je vous reverrai. Mes
« regards, qui fuient ce qui m'environne, vous suivent
« dans vos courses lointaines. Quelquefois il me semble
« que je suis près de vous, et alors je me sens sou-
« lagé. Adieu, adieu, aimez-moi et priez pour moi. »

A des lettres si affectueuses il était impossible de ne pas répondre avec la plus entière confiance, excepté sur les points qui pouvaient faire surgir, entre mon correspondant et moi, des dissidences que je voulais éviter à tout prix. Au lieu donc d'aborder avec lui les questions brûlantes devenues l'objet de ses préoccupations presque exclusives, je lui parlais longuement de mes conversations avec Schelling, et plus longuement encore de mes explorations dans le domaine, chaque jour plus attrayant pour moi, de la *science nouvelle* que ce même philosophe avait inauguré dans son enseignement sous

le nom d'esthétique, et qui menaçait de donner à mon travail, à peine commencé, un caractère beaucoup trop spéculatif.

Mais toutes ces spéculations, quelque abstraites qu'elles fussent, ne pouvaient me faire perdre de vue le grand projet patriotique conçu à Munich l'année précédente et approuvé à la Chenaie par tous ceux qui pouvaient concourir à son exécution, particulièrement par l'abbé Jean, dont les écoles déjà florissantes pouvaient servir de pépinières à la colonie sur laquelle nous avions fondé tous trois les plus magnifiques espérances. J'avais donc entamé des négociations, qui ne furent pas toutes stériles, avec quelques-uns des artistes les plus éminents, entre autres avec le peintre Veit de Francfort, et les dispositions dans lesquelles je trouvai les théologiens de la Faculté de Munich à l'égard de mes compatriotes bretons, me parurent tellement encourageantes, que j'annonçai à l'abbé de la Mennais l'intention où j'étais d'écrire directement à l'évêque de Vannes, afin que mon diocèse ne fût pas moins favorisé que celui de Saint-Brieuc. Voici la curieuse réponse que je reçus poste pour poste :

« Voilà, mon cher ami, votre si bonne et si intéres-
« sante lettre du 29 septembre qui m'arrive, et je me
« hâte de vous en remercier. Je ne crois pas que votre
« démarche près de l'évêque de Vannes produise aucun
« fruit. On ne vous comprendra point, et si l'on vous
« comprenait, ce serait pis encore. Quant au projet en
« lui-même, il pourrait être bon, mais avec d'autres
« hommes pour en diriger l'exécution. Dans son état
« présent, c'est un œuf sans germe : je ne vous conseille

« pas de le couver. De plus, j'ai cette persuasion, qu'un « séjour en Allemagne ne peut être utile qu'à des jeunes « gens déjà formés, ayant des principes sûrs et des « idées fixées, capables enfin de discernement et à « l'abri d'un fol et aveugle enthousiasme tel que celui « que nous avons vu tourner bien des têtes déjà. La « proposition de Veit est d'une autre nature ; il serait « extrêmement désirable qu'on pût en profiter. Mais, « en ce moment, on ne doit songer à quoi que ce soit « pour la Bretagne. L'unique service qu'on pût s'oc- « cuper de lui rendre présentement, serait de trouver « et d'y envoyer un médecin habile dans le traitement « des maladies mentales. Il y aurait, je vous le jure, de « quoi exercer son zèle et son talent. Proposez cette « cure au bon Ringseis. Je ne connais au monde que sa « charité qui pût n'être pas effrayée de l'entreprendre. « Une autre difficulté, outre la pension qui, quoique « très-modique, ne laisserait cependant pas d'être une « charge, serait d'apprécier, avec quelque degré de « sûreté, les dispositions du jeune homme sur qui tom- « berait le choix, et même d'en trouver un qui sût appré- « cier lui-même les immenses avantages et le bonheur « inespéré d'une position telle que serait la sienne. « Souvenez-vous donc que l'art est chose inconnue « dans notre province, qu'il n'y existe pas trace d'une « pensée, d'un sentiment qui s'y rattache. Mon avis est « toujours qu'on ne fera rien en ce genre qu'en com- « mençant par organiser des écoles élémentaires : et « vous savez s'il est facile, sous notre régime légal et « au milieu des passions de parti, de tenter avec succès « une œuvre quelconque de cette nature. »

Ce que je lui avais écrit sur Schelling dans ma dernière lettre, ne lui avait inspiré qu'un médiocre intérêt. L'esprit de prosélytisme, un instant réveillé par la perspective d'un triomphe d'amour-propre, s'était complétement éteint chez lui. Au point où il en était venu à l'époque dont il est ici question, une conversion qui eût été son ouvrage, l'aurait plutôt embarrassé que réjoui. Aussi le message dont il me chargeait cette fois-ci pour Schelling, ne ressemblait-il plus au premier. C'était une capitulation mal déguisée devant un adversaire auquel il ne demandait plus aucune concession :

« Je vous parlais de Schelling dans ma première « lettre. Assurez-le bien de ma sincère admiration pour « son beau génie et de ma constante amitié pour sa « personne. Il est l'homme du monde avec lequel mon « esprit sympathise le plus. Je crois que si nous avions « le temps et la facilité de pénétrer plus avant l'un « dans l'autre, nous nous trouverions mutuellement « d'accord sur le fond essentiel des choses ; et cela c'est « beaucoup, c'est tout. Les différences qui pourraient « rester sur des points secondaires ne seraient qu'un « avantage de plus, car elles deviendraient, par la dis- « cussion, un moyen réciproque d'investigation, d'éclair- « cissement et de développement. »

Pour se rendre compte de cette insouciance qui était comme le prélude de la guerre à outrance qu'il allait bientôt déclarer à la hiérarchie catholique et à son chef, il ne faut pas oublier que par suite de la condamnation lancée dans le public par l'archevêque de Toulouse, Grégoire XVI avait publié deux brefs dont le dernier, adressé à l'évêque de Rennes, constituait, pour ainsi

dire, ce prélat juge en dernier ressort de l'orthodoxie de l'abbé de la Mennais. Sur sa réponse trop évasive à la sommation épiscopale, il avait été suspendu de tous ses pouvoirs dans son diocèse, et on lui avait signifié qu'ils ne lui seraient rendus que quand il aurait donné des preuves satisfaisantes de son entière soumission à la décision du Souverain pontife. Ceci se passait au moment même où le rebelle qu'on voulait dompter, s'apprêtait à répondre, par la publication des *Paroles d'un croyant*, aux provocations des puissances tant spirituelles que temporelles. Dès lors son parti fut pris, et malgré les signatures subséquentes qui lui furent extorquées par l'importunité ou par l'amitié, on peut dire qu'à dater de cette époque, sa rupture avec l'Église catholique fut, dans son for intérieur, aussi complète qu'elle pouvait l'être.

Cette crise était trop violente pour que nos relations n'en fussent pas atteintes. Les confidences que nous avions échangées à la Chenaie, bien qu'elles n'eussent pas établi nos points de vue respectifs, avaient cependant laissé entrevoir à mon interlocuteur certaines tendances diamétralement opposées aux siennes et qui se reflétaient nécessairement dans la partie la plus sérieuse de ma correspondance, c'est-à-dire dans mon appréciation soit des hommes, soit des idées dans leurs rapports avec la tâche ardue que j'avais entreprise. Il aurait voulu que je me misse en garde contre la philosophie de Baader, et que je ne me perdisse pas dans les espaces imaginaires en cherchant à m'élever jusqu'aux plus hautes sphères de l'esthétique. Enfin il aurait voulu que j'eusse substitué à toutes ces visées plus ou

moins chimériques, ma participation active, dans la mesure de mes lumières et de mes forces, à la solution des grands problèmes qui occupaient tous les esprits doués de quelque prévoyance. C'était la matière d'un sermon en trois points qui devait servir de clôture à notre correspondance et qui, pour cette raison, mérite de trouver place ici :

« Je serais fâché que vous vous jetiez dans le mys-
« ticisme de Baader, non qu'il soit vide de toute vérité,
« mais parce que cette sorte de vérité, trop souvent
« conjecturale, n'offre rien de pratique, et que presque
« toujours elle se trouve mêlée avec de solennelles ex-
« travagances qui la rendent tout au moins suspecte et
« en dégoûtent les hommes. Je crois, d'ailleurs, cette
« voie dangereuse : elle excite trop la curiosité mau-
« vaise des mystères du bien et du mal. Il faut savoir
« se contenter de la science de cette vie, et laisser à
« l'autre celle qui lui appartient et que Dieu lui a ré-
« servée. Je suis charmé de ce que vous me dites au
« sujet du dessin que Veit vous a promis et de ceux que
« vous espérez obtenir de Cornelius et d'Overbeck. Ce
« sera un fort agréable ornement pour votre livre, que
« je vous engage à achever le plus vite possible. Bornez
« vos recherches et votre travail, ou vous n'en finirez
« jamais. Si tout est dans tout, comme on l'a dit, le
« mieux est de tirer de tout quelque chose et de s'en
« tenir là. Qu'est-ce que l'homme pourrait tenter et de-
« mander de plus ? . . . . . .
. . . . . .

« Pour moi, je suis plus persuadé encore que je ne
« l'étais, quand vous me quittâtes, que la politique

« seule, spéculative et pratique, est aujourd'hui le vrai « champ de bataille, et qu'on se trémousse fort inutile- « ment en dehors de cette lice où se décideront les « destinées du monde. Je ne suis pas moins convaincu « qu'il n'y a point d'alliance possible entre la liberté « et le catholicisme actuel, le catholicisme de la Rome « temporelle et de l'épiscopat, qui a uni ses intérêts « aux siens ; et que, par conséquent, ce serait folie que « de chercher là un appui qu'on n'y trouvera point ; « qu'il faut dès lors attendre la grande réforme que Dieu « prépare et que lui seul peut opérer, réforme dont « nulle pensée humaine ne saurait prévoir l'étendue et « la profondeur. La philosophie, la science, l'art, voilà « maintenant nos moyens d'action, nos armes pour « défendre la sainte et magnifique cause de la justice « et de l'humanité. La Providence ne veut pas cette « fois que ce soit l'Église qui sauve les peuples ; elle « veut au contraire que ce soient les peuples qui sauvent « l'Église, l'Église impérissable dont la vie, même ter- « restre, n'est pas attachée à une forme unique, et qui « en a déjà reçu de Dieu plusieurs, comme l'épouse re- « çoit des vêtements de l'époux. Laissons s'accomplir « ce mystère divin que l'intervention de l'homme et son « regard même profaneraient. Profitons individuelle- « ment des recours célestes dont la source ne tarit ja- « mais. Restons fermes et inébranlables dans la grande « unité, mais croyons bien aussi que nos efforts doivent « se porter ailleurs en ce moment, si nous ne voulons « pas qu'ils demeurent stériles. Surtout que le passé « soit passé pour nous ; gardons-nous bien d'y voir le « modèle de ce qui doit être ; jugeons-le et ne l'adorons

« pas. Telles sont, mon cher ami, mes convictions bien « arrêtées. Je vous les livre pour ce qu'elles sont, c'est-à-« dire, comme les vues d'un esprit très-faible, mais « sincère. Adieu, vous savez comme je vous aime et « combien je suis heureux d'être aimé de vous. »

Cette lettre, où les idées de mon correspondant étaient plus fortement accentuées que dans aucune des précédentes, me jeta dans une cruelle perplexité; car, bien que mon amitié pour lui n'eût encore que deux ans de date, elle avait été alimentée par des souvenirs communs qui, bien que récents, me tenaient trop au cœur pour que l'idée d'une rupture ne me fût pas extrêmement pénible. Cependant il y avait là un programme nettement tracé qui ne pouvait être le mien, malgré le beau rôle que l'auteur y assignait à l'art, à côté de la philosophie, pour réaliser les prétendues merveilles que la Providence tenait en réserve pour un avenir très-prochain. Il fallait donc répondre, d'une manière quelconque, à l'appel qu'il semblait me faire; mais comme la partie négative de ma réponse devait porter sur les points qui prêtaient le plus à la controverse, celle que j'aurais à soutenir contre un pareil géant, ne pouvait manquer de tourner à mon désavantage. Je pris donc la résolution de me taire et j'eus lieu de croire qu'il avait compris les motifs de mon silence; car il ne m'en fit jamais un reproche ni par écrit, ni de vive voix. Nous nous revîmes, l'année suivante, immédiatement avant la publication des *Paroles d'un croyant* et immédiatement après mon mariage, à l'occasion duquel il avait renouvelé spontanément et sans aucune sollicitation de ma part, le té-

moignage infiniment flatteur qu'il rendait toujours de moi, quand il s'agissait de m'acquérir ou de me conserver un ami. C'était un titre plus sacré que tous les autres à ma reconnaissance. Malgré les tristes pressentiments qui m'obsédaient, je la lui exprimai avec assez d'émotion pour trouver encore cette fois le chemin de son cœur, de sorte que ses félicitations, sans être aussi affectueuses qu'elles l'auraient été dans l'automne de l'année précédente, en Bretagne, avaient cependant, malgré notre contrainte réciproque, un certain accent de cordialité qui se soutint jusqu'à la fin de notre entretien, tout en laissant, dans son esprit comme dans le mien, la triste conviction que c'était le dernier effort d'une amitié très-compromise. Toutes mes tentatives pour me ménager une occasion de lui parler à cœur ouvert, furent inutiles. Non-seulement il éludait toutes les questions qui se rattachaient à la périlleuse controverse dans laquelle il s'était engagé, mais il évitait même de me parler des projets qui avaient été le principal aliment de notre correspondance et qui, pour moi, n'avaient rien perdu de leur charme. Quelques mots que je hasardai sur notre chimérique espoir de naturaliser l'art chrétien en Bretagne, ne provoquèrent de sa part qu'un sourire d'incrédulité, auquel s'associa le témoin muet, mais non impassible, de notre conversation. Ce témoin, que je voyais alors pour la première et la dernière fois, était M. Sainte-Beuve. Malgré l'impression favorable que m'avaient laissée quelques-unes de ses compositions en vers et en prose, je ne pus me défendre d'un triste pressentiment en voyant, à travers ses réticences et ses ricanements trop significatifs, l'ascendant

déjà très-prononcé qu'il avait pris sur l'esprit de celui dans lequel, pour plus de sûreté, il feignait de reconnaître un maître. La pente était donc devenue très-glissante et le danger d'autant plus imminent que les anciens amis étaient obligés de se taire, sous peine d'être répudiés l'un après l'autre. Aussi ma surprise ne fut-elle pas très-grande, quand M. de la Mennais me signifia, quelques mois après, qu'avec des idées aussi incompatibles que les nôtres, l'union des cœurs était impossible. Ainsi se terminèrent les relations qu'une admiration sincère de ma part et une sympathie non moins sincère de la sienne avaient établies entre nous à Munich et qui, ravivées par des communications encore plus intimes dans la solitude de la Chenaie, auraient pu exercer la plus heureuse influence sur mes futurs travaux, ne fût-ce qu'en m'apprenant à les circonscrire.

CHAPITRE VIII.

Les quatre séjours successifs que j'avais faits à Munich, de 1830 à 1834, combinés avec mes trois voyages d'Italie, m'avaient appris que l'art était une bien plus grande chose que je ne l'avais soupçonné au début de mon entreprise. Ce caractère de grandeur presque accablante pour des facultés aussi peu exercées que les miennes, du moins dans cette direction, fut d'abord pour moi une cause de découragement, non-seulement à cause de la nouveauté des idées, mais aussi à cause de la nouveauté du point de vue où il fallait me placer, pour apprécier leur valeur. Avec une éducation esthétique aussi élémentaire ou plutôt aussi nulle que la mienne, ce procédé d'orientation ne pouvait manquer de donner lieu à une foule de tâtonnements préliminaires presque toujours stériles à cause de l'irrégularité de ma marche et de l'impétuosité de ma poursuite. Depuis que Schelling, devenu membre de l'Académie des sciences de Munich en 1807, y avait,

en quelque sorte, intronisé l'esthétique par son fameux discours sur les rapports des beaux-arts avec la nature, non-seulement la science du beau avait pris le pas sur toutes les autres, mais elle s'était rendu tributaires toutes les branches de littérature, et la notion de l'idéal était devenue aussi familière aux romanciers qu'aux poëtes et aux philosophes. C'étaient ces derniers, comme je l'ai déjà dit ailleurs, qui fournissaient les lingots, et les autres en faisaient de la petite monnaie qui avait cours dans toute l'Allemagne.

C'était sur cette petite monnaie que je m'étais jeté tout d'abord, en attendant que je fusse en état d'apprécier les lingots. Dès mon premier séjour à Munich, en 1830, j'avais dévoré les lettres de Goethe sur l'Italie, les romans de Tieck, et par-dessus tout ceux de l'incomparable Jean-Paul Richter, son *Titan*, son *Hesperus*, son *Siebenkaes* qui étaient, à mes yeux, autant de chefs-d'œuvre que rien n'avait égalés parmi les productions analogues des nations modernes. Je devins encore plus enthousiaste et plus affirmatif après avoir lu la *Loge invisible* qui me parut surpasser et qui surpasse en effet, sous le rapport des tendances idéales, tout ce que la littérature contemporaine a jamais offert de plus attrayant aux imaginations difficiles à satisfaire. Cette idée d'élever un enfant dans un souterrain éclairé par une lumière artificielle, et de le rendre, pour ainsi dire, amoureux de la mort, en lui disant que mourir c'est passer de cette lumière souterraine à une lumière supérieure qu'on appelle le soleil; puis, après cette première ascension, lui apprendre à mourir une seconde fois et à lever les yeux vers le ciel avec un re-

doublement d'attrait pour cette mystérieuse délivrance qu'on appelle la mort, cette idée, dis-je, ou plutôt cette donnée psychologique qu'on pourrait, à juste titre, appeler transcendantale, ouvrait à l'auteur des perspectives jusqu'alors inexplorées. Jamais chef-d'œuvre littéraire, ancien ou moderne, n'avait fait sur mon âme une si forte impression, et je doute que Jean-Paul ait trouvé, parmi ses compatriotes, un lecteur dont les sympathies lui aient été plus violemment conquises que les miennes. C'était en côtoyant les sinuosités de l'Isar dans les beaux jours de septembre, que je faisais cette lecture dont l'impression générale se résumait pour moi dans ces belles paroles du psalmiste : *Ascensiones in corde suo disposuit*, paroles que l'auteur aurait pu donner pour épigraphe à son livre, s'il avait mieux su se tenir en garde contre les piéges de sa fougueuse imagination.

Les idées ou plutôt les tendances qui constituent le principal mérite des romans de Jean-Paul Richter, se retrouvent dans presque toutes ses autres productions, et l'on peut dire qu'il fut, pendant tout le cours de sa longue carrière, un des plus ardents missionnaires de cette religion de l'idéal inaugurée par Schelling dans son système de philosophie transcendantale. Mais le disciple, dans l'essor qu'il prit à la suite de son maître, s'éleva rarement au-dessus de la région de l'esthétique proprement dite, en prenant toutefois ce mot dans son acception la plus large. Tout ce que je veux donner à entendre par cette restriction, c'est que Jean-Paul ne fit que des excursions rares et irrégulières sur le terrain des spéculations métaphysiques.

Son génie, comme celui de l'école littéraire à laquelle il se faisait gloire d'appartenir, se trouvait beaucoup plus à l'aise quand il puisait ses inspirations, malheureusement très-vagues, à la source où Schelling venait de commencer à puiser les siennes, c'est-à-dire dans les traditions religieuses le plus énergiquement répudiées par la philosophie du dix-huitième siècle. Il y a telle page de ses écrits, et particulièrement de ses écrits didactiques, qu'on pourrait citer comme un fragment d'apologie du christianisme, toujours au point de vue de l'idéal tel que son génie l'avait conçu, et tel que le concevaient d'autres génies contemporains, comme Schlegel, Eschenmayer et Jacobi qui fut à la fois son correspondant et son ami, et qui eut sur lui l'avantage d'être placé dans de meilleures conditions pour l'appréciation du beau et du vrai.

Dans cette appréciation, Jean-Paul est toujours poëte, et c'est toujours son imagination qui est en jeu, ce qui ne veut pas dire que les hommages qui lui sont suggérés par cette faculté, suspecte à tant de titres, soient à dédaigner. La manière dont il expliquait la révolution qui avait fait éclore la poésie romantique, équivalait à une sorte de profession de foi; car il disait que l'empreinte du christianisme était si fortement marquée sur cette poésie, qu'on aurait pu tout aussi bien l'appeler poésie chrétienne. Selon lui le christianisme avait été une sorte de jugement dernier qui avait porté une sentence de mort contre le vieux monde du paganisme et des sens, et avait inauguré à sa place le monde des esprits. On se figurerait difficilement, à moins d'avoir lu ses œuvres, la fécondité et l'originalité des aperçus

que lui fournissait ce point de départ. Il faut voir, dans son *Introduction à l'esthétique*, à quelle hauteur de vues il pouvait s'élever, grâce à cette initiation spontanée, tout incomplète qu'elle était. « Il y a des hommes, » dit-il, « dans lesquels l'instinct du divin parle plus haut « et plus clairement que dans d'autres, et qui en obéis- « sant à cet instinct, s'élèvent à une vue d'ensemble de « l'une et de l'autre sphère. C'est dans ces conditions « que rayonneront pour eux l'harmonie et la beauté « des deux mondes, de manière à n'en faire qu'un seul « tout, et voilà le génie; et la réconciliation entre les « deux mondes, voilà ce que j'appelle l'idéal. »

Quelque vagues que puissent paraître ces aperçus qui, dans l'horizon artificiel de Jean-Paul, sont toujours plus ou moins nuageux, ils n'en sont pas moins précieux à recueillir, non-seulement à cause de leur valeur intrinsèque, mais encore et surtout à cause de leur affinité avec d'autres manifestations du même genre qui avaient eu lieu sur plusieurs autres points de l'Allemagne, et qui tendaient, souvent à l'insu de leurs auteurs, à réaliser, en la modifiant, la tentative de Prométhée, c'est-à-dire à reconquérir le feu du ciel pour réchauffer les âmes et éclairer les intelligences. C'était la continuation du mouvement réactionnaire contre la littérature du dix-huitième siècle, mouvement devenu de plus en plus irrésistible par suite de l'abus que nous avions fait de notre prépondérance tant militaire que littéraire.

Cette réaction, qui s'étendit successivement à toutes les branches de culture intellectuelle, n'a pas obtenu dans les appréciations des historiens, même nationaux,

une place proportionnée à son importance ; car, outre l'ennemi du dehors, il fallait se défendre contre l'ennemi du dedans; outre l'influence française qui pénétrait partout, il y avait l'influence prussienne qui, par sa complicité avec la première, menaçait de faire avorter les germes dont le développement était incompatible avec les importations étrangères. C'était donc dans le nord de l'Allemagne que cette innovation était le plus difficile à repousser, et cependant ce fut dans le nord de l'Allemagne que la résistance fut la plus forte, la mieux organisée, en un mot ce fut là que se réveilla tout d'abord le génie national et que le culte de l'idéal commença à faire sérieusement partie de la religion nationale.

Plus la lecture des œuvres de Jean-Paul m'avait fait éprouver d'enthousiasme, plus je tenais à connaître les sources où on me disait qu'il avait puisé ses étranges inspirations, et ce fut ainsi que je fus conduit à passer rapidement en revue ce groupe d'écrivains privilégiés dont le rôle fut si glorieux et si peu compris, Haman, Claudius, Jacobi, Shenkendorff, Stolberg et d'autres étoiles de moindres dimensions, tous voués à la même cause et entraînés par les mêmes aspirations, tous luttant contre l'esprit du dix-huitième siècle et faisant converger leurs efforts vers le même but, phalange d'élite s'il en fut jamais, et dans laquelle il est difficile, par cela même, de désigner un chef; car, si le génie d'Haman l'emporte incontestablement sur celui de ses compagnons d'armes, d'un autre côté, Jacobi et Stolberg ont livré plus de batailles et payé davantage de leur personne ; Jacobi surtout, l'infatigable auteur d'un

si grand nombre d'écrits dans la plupart desquels l'idéal, sous des formes saisissantes ou fugitives, semble planer devant les yeux du lecteur. C'était aussi une manière de protester contre le positivisme et le terrorisme de la fin du dix-huitième siècle ; et ces protestations étaient d'autant plus éloquentes qu'elles se faisaient en présence et souvent au profit des victimes réfugiées sur la terre étrangère. Le fameux roman de *Woldemar* paraissait au plus fort de la Terreur, c'est-à-dire au commencement de l'année 1794 !

Mais le grand mérite et en même temps le grand bonheur de Jacobi et de ses amis, fut de réaliser dans des conditions qui ne s'étaient jamais produites et qui ne se reproduiront peut-être jamais, cet idéal spéculatif objet de leurs plus ardentes aspirations, et dont la réalisation complète est le plus souvent ajournée pour les âmes qui en sont éprises. A défaut de cette réalisation complète, incompatible avec les défaillances de la destinée terrestre, il y eut pour Jacobi et pour les autres membres de cette pieuse association, une réalisation partielle à laquelle concoururent, outre les âmes privilégiées que j'ai déjà nommées, d'autres âmes dont le commerce avec Dieu était encore plus intime et qui surent entretenir ce commerce en dépit de la terreur qui régnait autour d'elles, et des obstacles que leur suscitaient les bouleversements politiques dont le nord de l'Allemagne était alors le théâtre. La plus belle et la plus héroïque de ces âmes, celle qui exerçait la plus puissante attraction autour d'elle, était la princesse Amélie Gallitzin qui, pendant plus de vingt ans, édifia la ville de Münster par le spectacle des plus héroïques

ses romans, comprendront sans peine que, chez lui, cette faculté ait été non moins difficile à convertir que le cœur. Il en fut tout autrement de Jacobi qui, tout en étant doué d'un génie très-inférieur à celui de Goethe, put se mouvoir bien plus librement que lui dans les plus hautes sphères de l'idéal. Si l'on voulait extraire de leurs œuvres respectives toutes les pensées neuves, sublimes ou profondes qui s'y trouvent disséminées, on serait étonné du résultat de cette opération qui certes ne serait pas à l'avantage du plus célèbre de ces deux écrivains. La prédilection de Jacobi pour Pascal, dont il s'est plus d'une fois approprié les pensées en les interprétant et les développant à son point de vue (1), est un autre titre de supériorité sur Goethe qui cherchait ailleurs les objets de son enthousiasme. Aussi l'idéal qu'il intronisa dans la cour de Weimar différait-il prodigieusement de l'idéal intronisé par la princesse Amélie à Münster, et de celui que Jacobi lui-même devait aider à introniser dans le midi de l'Allemagne, quand il fut appelé à présider l'Académie de Munich.

Ce fut là que j'entendis, pour la première fois, parler de lui et de ses œuvres dont les premières que je lus, après celles de Jean-Paul, me firent l'effet de m'ouvrir de plus larges perspectives dans le domaine que je me

(1) Entre toutes les pensées de Pascal, celle qui semble avoir le plus frappé Jacobi et qui est en effet la plus frappante pour un idéaliste comme lui, est celle-ci : « Les vérités divines sont infiniment au-dessus de la nature ; Dieu seul peut les mettre dans l'âme. Il a voulu qu'elles entrent du cœur dans l'esprit, et non pas de l'esprit dans le cœur. Par cette raison, s'il faut connaître les choses humaines pour pouvoir les aimer, il faut aimer les choses divines pour pouvoir les connaître. » — Pascal.

proposais d'explorer. Je crus alors mon initiation préliminaire suffisamment avancée et, pour arriver à mon initiation définitive, je me lançai avec Schelling dans les hautes spéculations de l'esthétique, et je crus naïvement que la lecture de ses ouvrages, jointe aux relations presque quotidiennes que j'entretenais avec lui, me mettrait bientôt au courant des grandes découvertes qu'il avait faites dans les régions de l'idéal. Mais je m'aperçus bientôt que le zèle ne suppléait pas aux conditions essentielles qui me manquaient pour pouvoir suivre cet aigle dans son vol, et le sentiment de mon impuissance paralysa si bien celles de mes facultés qui correspondaient à l'acquisition tant désirée par moi, que ce fut seulement à la fin de mon troisième séjour à Munich, c'est-à-dire dans l'été de 1833, que je parvins à me faire une idée bien nette de la place qu'occupait la science du beau dans son système philosophique.

C'est que, pour suivre l'ordre chronologique de ses productions esthétiques, il avait fallu commencer par son *Idéalisme transcendantal*, l'une de ses œuvres les plus ardues et en même temps les plus merveilleuses, si l'on considère qu'elle est sortie de la tête d'un jeune homme de vingt-cinq ans. Pour ne parler ici que des chapitres qui ont trait à l'objet spécial de mes études, on peut dire qu'aucun philosophe, depuis Platon, n'a fait une si large part à l'esthétique, ni mieux démontré le droit qu'a cette science, qui n'est pas nouvelle, de figurer dans tout système philosophique qui a la prétention d'être complet.

Dans celui de Schelling, on pourrait presque dire que

c'est l'art qui occupe les sommités; car seul il réalise la solution du grand problème qui a pour but d'expliquer l'harmonie préétablie entre le moi intuitif et le moi actif, c'est-à-dire l'identité primitive de l'activité aveugle et de l'activité qui agit avec conscience, identité mystérieuse et même contradictoire au premier aspect, mais qui n'offre plus ni contradiction ni mystère, du moment où l'on admet, dans l'intelligence même, une intuition par laquelle le moi, en présence d'un seul et même phénomène, est tout à la fois agissant avec conscience et sans conscience. Une pareille intuition n'est autre chose, dit Schelling, que l'*intuition de l'art*, et c'est par là que sera résolu tout le problème de la philosophie transcendentale, vu que dans le produit de l'art, l'intelligence arrivant à la parfaite reconnaissance de l'identité des deux activités et à la parfaite intuition d'elle-même, a atteint le but auquel tend la productivité, c'est-à-dire qu'elle a atteint l'*absolu*. C'est là le mot magique qui est comme la clef de voûte de l'édifice; car cet *absolu*, fondement général de l'harmonie préétablie entre la conscience et l'objet, exerce sur l'agent producteur une puissance mystérieuse et irrésistible comme le destin, et cette puissance est ce qu'on appelle le *Génie;* de sorte que, pour l'artiste qui en est doué, l'absolu dépouille, pour ainsi dire, le voile dont il se couvre pour les autres, et le pousse irrésistiblement à réaliser ses œuvres.

Voilà, certes, un privilége dont les artistes avaient droit d'être fiers, à condition néanmoins de ne pas comprendre toute la portée du système dont il est déduit; car ce système ne laisse guère de place aux inspi-

rations orthodoxes proprement dites, et les perspectives qu'il ouvre aux facultés créatrices du sculpteur ou du peintre sont trop vagues pour déterminer leur essor. Mais, d'un autre côté, il est juste de reconnaître qu'au point de vue de la spéculation philosophique, nul écrivain moderne, avant Schelling, n'avait assigné à l'art un rôle si transcendant. Il va jusqu'à dire que l'*art* est la seule révélation proprement dite, et y mettant toujours pour condition l'inconscience de celui qui en est l'organe. Selon lui, « le véritable artiste est poussé à la « production presque malgré lui, et ainsi que l'homme « du destin ne fait pas ce qu'il veut, mais qu'il est l'in- « strument d'une force supérieure, ainsi l'artiste, quel- « que plein qu'il soit d'idées, semble placé sous l'in- « fluence d'un pouvoir qui l'oblige d'exprimer des « choses qu'il ne comprend pas lui-même entièrement, « et dont la signification est infinie. Le génie n'est ni « l'activité aveugle ni l'activité agissant avec con- « science; il est plus haut, et les comprend toutes « deux. Ce qui, dans l'art, appartient à cette dernière, « ce qui est exercé avec connaissance et réflexion, est « la partie technique, qui peut être apprise et enseig- « gnée, tandis que ce qui en appartient à la première « est spontané, et ne peut être enseigné ni acquis : c'est « la *poésie de l'art* » (Système de l'idéalisme transcendantal, p. 463-470).

De déduction en déduction, l'auteur arriva à cette formule qui résume toutes les précédentes : Toute œuvre esthétique est un infini représenté d'une manière finie; d'où il conclut que l'*art* est supérieur à la *science*. En effet, la science, dans sa plus haute fonc-

tion, a le même problème à résoudre que l'art; mais ce problème est pour elle un problème infini. L'avantage que l'art a sur elle, c'est qu'il arrive là où la science ne fait que tendre sans cesse. L'art est donc le type de la science.

C'était là une conclusion bien hardie et propre à effaroucher les savants. Cependant Schelling va encore plus loin et tire de ce rapport de subordination cette conséquence rigoureuse quoique inattendue, c'est qu'il n'y a pas de génie dans les sciences; car ce que le génie y trouve comme d'instinct, peut aussi se trouver par l'étude et n'est pas nécessairement le produit du génie.

Ainsi l'on voit que, dans le système en question, tout roule sur la désunion infinie de deux activités opposées, désunion que l'art seul a le privilége de faire cesser; et la faculté qui intervient dans cette opération merveilleuse, c'est l'imagination, qui a ici une tout autre signification que dans la psychologie ordinaire, et dont le mode d'action est l'intuition esthétique sur laquelle repose la conscience la plus parfaite que nous puissions avoir de nous-mêmes. C'est à ce point de vue que l'art est pour Schelling le seul *organe* et en même temps l'éternel *document* de la philosophie, en ce qu'il atteste continuellement ce que la philosophie est incapable de représenter extérieurement. L'art, dit-il dans son langage le plus dithyrambique, est pour le philosophe ce qu'il y a de plus élevé, parce qu'il lui ouvre, pour ainsi dire, le sanctuaire où brûle d'une même flamme, dans une primitive et éternelle union, ce qui existe séparé dans la nature et dans l'histoire, et ce qui se fuit con-

stamment dans la vie réelle et dans la pensée. Ce que nous appelons la nature est un poëme dont l'intelligence est impossible, parce qu'il est écrit en caractères mystérieux, mais dans lequel, si nous pouvions le déchiffrer, nous découvririons l'odyssée de l'esprit qui, livré à une merveilleuse illusion, se cherche lui-même en se fuyant sans cesse... La nature est, pour l'artiste, ce qu'elle est pour le philosophe, c'est-à-dire le monde idéal apparaissant continuellement sous des formes finies (1).

Mais ce n'était pas assez pour Schelling d'avoir montré l'art dans ses rapports avec l'ensemble de son système philosophique, il fallait encore le montrer dans ses rapports avec les autres branches des connaissances humaines. C'était une tâche que nul autre n'avait entreprise avant lui et dont il s'acquitta avec une profondeur et une élévation de vues dont on fut d'autant plus étonné qu'elles étaient consignées dans un modeste opuscule destiné à servir d'introduction ou de correctif aux cours de l'Université.

C'était en 1804, c'est-à-dire quatre ans après la publication du *Système de l'idéalisme transcendantal*, et l'on devine sans peine que son auteur sut mettre cet espace de temps à profit pour combler des lacunes à mesure qu'elles étaient aperçues, et pour étendre ses découvertes, psychologiques ou autres, dans de nouvelles directions. De toutes les acquisitions faites par lui dans cet intervalle et de l'affermissement de ses conquêtes

(1) Voir pour l'ensemble du *Système de l'idéalisme transcendental*, le troisième volume de l'*Histoire de la philosophie allemande*, par D. Wilm.

antérieures était résultée une conviction plus forte que jamais de l'importance du rôle de l'idéal dans les créations du génie humain; même dans celles qui, au premier aspect, en paraissent le moins susceptibles. C'est ainsi qu'en traitant de la *Notion absolue de la science*, à la vue du travail scientifique qui tend de plus en plus à se diviser, il proclama, dans l'intérêt du progrès tel qu'il le conçoit, l'unité de la science et de l'art, en prenant ce dernier mot dans sa plus large acception. C'est par suite de la même tendance qu'il attribue à une tradition primitive qui est comme l'expression de la vie éternelle de la science, les prétendues conquêtes que s'arroge l'orgueil humain; car, à moins d'admettre l'existence d'un peuple primitivement éclairé par une révélation divine, il dit qu'il est impossible que l'homme, tel qu'il est maintenant, se soit éclairé par lui-même et qu'il se soit élevé seul de l'instinct à la conscience, de l'animalité à la raison. C'est ici la première apparition de cette thèse favorite de l'auteur, thèse à laquelle il devait donner plus tard de plus amples développements dans son fameux ouvrage sur la *Philosophie de la révélation.*

En traitant de l'étude de la philosophie proprement dite, il s'attache moins à en faire ressortir les avantages qu'à dissiper les inquiétudes auxquelles la hardiesse de certaines hypothèses qui ne manquaient pas d'affinité avec les siennes, avait donné lieu. Ici encore, c'est en se réfugiant dans les régions de l'idéal comme dans une forteresse imprenable qu'il échappe aux objections. Il n'y a point de science, dit-il, qui soit réellement en opposition avec la philosophie; c'est plutôt en elle que

les autres branches du savoir s'unissent et s'identifient. Il y a aussi de l'idéal dans son domaine. Il y a aussi le génie poétique en philosophie ou, si l'on veut, l'imagination philosophique qui est pour les choses idéales ce que l'autre imagination est pour les choses réelles, c'est-à-dire la réduction à l'identique du général et du particulier.

Dans son exposition de ce qu'il appelle *la construction historique du christianisme*, c'est encore le même point de vue qui domine. Au monde ancien qui était l'expression de l'infini dans le fini, il oppose le monde moderne qui, sous l'empire de la religion chrétienne, a fait prévaloir le côté opposé, c'est-à-dire le côté idéal par lequel le fini doit faire retour à l'infini. C'est en vue de ce retour que le Christ, après avoir accompli sa mission, a laissé après lui la promesse de la venue de l'esprit, ou du principe idéal par lequel s'expliquent toutes les institutions, tous les mystères du christianisme.

Schelling distingue, à travers toute l'histoire, deux courants essentiellement différents de religion et de poésie, dont l'un représente l'idéalisme et l'autre le réalisme. Le premier, après avoir traversé le monde oriental, trouva dans le monde chrétien un lit permanent, et en se mêlant au sol de l'Occident, enfanta le monde moderne. Le second a produit, dans la mythologie grecque, par son alliance avec l'art, des chefs-d'œuvre d'une incomparable beauté; mais cette beauté se ressentait presque toujours de la source à laquelle les artistes voués à son culte avaient puisé leurs inspirations.

Après avoir assigné à la science du *Beau* une place si importante dans son *Système de l'idéalisme transcendantal*, l'auteur se serait mis en contradiction avec lui-même si, dans un ouvrage qui embrassait l'ensemble des études universitaires, cette science dont il était, pour ainsi dire le créateur, n'avait pas occupé une place proportionnée à l'importance qu'il avait, plus que personne, contribué à lui donner.

Au lieu de s'arrêter au dilettantisme superficiel de ses devanciers et de la plupart de ses contemporains, il fait presqu'un devoir à l'homme religieux et à l'homme d'État de se procurer ce genre d'initiation, et il sait trouver des arguments appropriés à chacun d'eux. Au premier il montre que, vu le lien intime qui unit l'art et la religion, il est impossible de donner à celle-ci une réalité objective autrement que par l'art, de même qu'il est impossible de donner à l'art un monde poétique à exploiter autrement que dans la religion et par la religion. A l'homme d'État, moins accessible de sa nature à ces hautes considérations, il fait envisager le déshonneur (*die Schande*) qu'il y aurait pour lui à n'avoir ni goût ni connaissance de l'art, attendu que ce genre de patronage est un des priviléges qui honorent le plus les princes et les dépositaires immédiats de leur pouvoir.

Mais ce qu'il s'attache le plus à démontrer, c'est la sainteté de l'art, de cet art qui, dans la langue platonicienne, était l'instrument des dieux, le révélateur des divins mystères et de l'éternelle beauté dont le pur rayon illumine les âmes et dont l'image est aussi cachée à l'œil vulgaire que celle de la vérité qui

lui correspond. Or il n'y a que la philosophie qui remplisse les conditions voulues pour s'élever à cette hauteur, et l'on peut dire sans exagération que, scientifiquement parlant, le philosophe pénètre plus avant que tout autre dans l'essence de l'art et y voit plus clair que l'artiste lui-même; d'où l'on peut légitimement conclure non-seulement que l'art n'est pas étranger à l'enseignement philosophique, mais que c'est seulement par la philosophie et dans la philosophie qu'on peut apprendre quelque chose de l'art d'une manière absolue.

L'esthétique ou la science du beau était donc, aux yeux de Schelling, le couronnement nécessaire de l'édifice intellectuel, et plus nécessaire encore à l'éducation du vrai philosophe, pour qui la philosophie de l'art était un postulat impérieux, attendu qu'il pouvait y contempler l'essence de sa science favorite comme dans un miroir magique et symbolique. Ce sont les propres termes de l'auteur, à qui son enthousiasme croissant pour son sujet fournit un langage de plus en plus poétique.

Lorsque Schelling publia, en 1803, l'ouvrage didactique dont je viens de parler, il avait échangé le séjour d'Iéna, où il avait eu Fichte pour collègue, contre le séjour de Wurtzbourg, c'est-à-dire qu'il venait de passer d'une université protestante dans une université catholique, et cela par le choix des professeurs eux-mêmes qui cependant n'étaient pas ses coreligionnaires. Qu'ils aient exercé sur lui une certaine influence, c'est ce qu'on ne peut mettre en doute, quand on compare ses productions antérieures avec celles qui marquèrent

cette seconde phase de sa carrière philosophique. Outre que le christianisme, considéré comme source accidentelle d'inspirations, joue un bien moindre rôle dans son esthétique de l'année 1800 que dans celle de l'année 1803, nous savons qu'il publiait en 1804 un ouvrage qui avait pour titre : *la Philosophie et la Religion*, et qui lui attirait, de la part du plus brutal de ses collègues, l'accusation très-peu fondée d'*obscurantisme*.

Ce fut pendant son professorat de Wurtzbourg que Schelling visita la galerie de Dresde, dont les chefs-d'œuvre le firent hésiter, pendant quelque temps, entre sa vocation esthétique et sa vocation philosophique; car, comme il me le disait lui-même vingt-cinq ans plus tard, il voyait là deux champs également vastes à exploiter; avec cette différence que pour l'un, il avait ses instruments d'exploitation sous la main, tandis que pour l'autre, il aurait fallu aller les chercher par delà les monts, ce qui était impossible. Mais les idées pouvaient s'élaborer partout, et l'on peut dire qu'aucun philosophe, depuis Platon, n'avait apporté autant d'aptitude et d'enthousiasme que lui à cette élaboration.

Il faut avouer aussi que Schelling fut merveilleusement favorisé par les circonstances. Dans le midi de l'Allemagne et presque sur les confins de l'Italie, il y avait une dynastie royale qui semblait vouloir surpasser toutes les dynasties contemporaines, non-seulement par son goût pour les arts et les lettres, mais aussi par l'intelligence et la générosité de son patronage, et c'était précisément cette dynastie qui attirait Schelling dans la capitale de la Bavière, non pas, comme on aurait pu le croire, pour y continuer son enseignement philosophi-

que, mais pour être investi de fonctions analogues au goût que venaient de renforcer en lui ses voyages à Dresde et à Weimar. En un mot l'année 1807 le vit devenir membre de l'Académie des sciences de Munich, et membre d'autant plus actif, qu'ayant été attaché à la section des Beaux-Arts, il en devint, bientôt après, secrétaire général. Ce fut en cette qualité qu'il prononça, dans une occasion très-solennelle, son fameux discours sur les rapports des beaux-arts avec la nature, discours plein de verve et d'aperçus ingénieux, et qui était comme la prise de possession définitive d'un domaine que personne n'était plus en état de lui disputer.

La pensée fondamentale de l'auteur était toujours la même, c'est-à-dire la corrélation entre la puissance créatrice du génie et la puissance créatrice de la nature qu'il faut concevoir comme divine, afin de retrouver dans l'harmonie de l'univers cette suprême beauté que le véritable artiste voit en Dieu.

Quand on a lu ce discours d'un bout à l'autre et qu'on est revenu de l'espèce d'extase que fait éprouver cette lecture, on se demande, ou du moins je me suis demandé, la première fois que j'en pris connaissance, si un auditoire réuni à l'occasion d'un anniversaire de naissance royale et composé nécessairement d'éléments très-disparates était en état de suivre l'orateur dans son essor vers les régions de l'infini et de recevoir, sans éblouissement, les reflets de son idéalisme transcendental. Il aurait fallu pour cela que l'éducation esthétique de la nouvelle génération fût beaucoup plus avancée qu'elle ne l'était encore. Peut-être entrait-il

dans les calculs du grand prêtre de la *science nouvelle* de se contenter d'entr'ouvrir les portes du sanctuaire pour faire naître dans ses auditeurs le désir d'une initiation plus complète. On serait tenté de croire qu'il avait cet objet en vue dans les magnifiques digressions dont il a, pour ainsi dire, émaillé son discours, et qui, outre le charme de la poésie, avaient alors celui de la nouveauté; car aucun des préjugés contraires à sa théorie favorite n'y est épargné. Tout admirateur qu'il est de Winkelmann et de la sagacité avec laquelle celui-ci a révélé, dans la mesure de sa compétence relative, certains mystères de l'art antique, il retranche de sa couronne tous les fleurons qu'il regarde comme usurpés, et il réduit à leur juste valeur plusieurs appréciations fausses ou superficielles qu'on s'était trop hâté de transformer en oracles.

La question de décadence, que Schelling s'était déjà posée à lui-même dans d'autres occasions, avait ici un intérêt tout particulier à cause du brillant avenir que semblait promettre à la nouvelle école le patronage intelligent du prince royal qui faisait partie de l'auditoire. La première fois que l'auteur avait traité cette grande question dans son idéalisme transcendantal, il n'avait pas séparé la destinée de l'art de celle de la philosophie, et il avait semblé décerner à l'une et à l'autre un privilége d'indéfectibilité moyennant un retour périodique à leur source commune. « On doit « s'attendre, dit-il, à ce que la philosophie et toutes les « autres sciences placées sous sa direction, quand elles « auront atteint leur point de perfection, retourneront, « pour s'y retremper, dans l'Océan commun de la poésie

« d'où elles sont sorties. Le moyen de ce retour de la « philosophie à sa source sera une mythologie nouvelle « qui ne sera pas l'invention de tel ou tel poëte, mais « celle de toute une génération. »

Voilà certes une prophétie bien hardie; et cependant celle qui se rapportait à l'art l'était bien davantage. On peut même dire qu'elle était téméraire, vu la date trop prochaine que le prophète fixait pour son accomplissement. Après avoir énuméré, avec rectification, les conditions qui dépendent des pouvoirs publics, il touche brièvement à une thèse qui était susceptible des plus riches développements historiques, savoir : la diversité des inspirations suivant la différence des âges; puis se laissant emporter par l'enthousiasme du moment en présence d'un auditoire qui ne demandait pas mieux que de le partager, il lui jette ces paroles brûlantes dont le retentissement durait encore quand je connus celui qui les avait prononcées :

« Puisque chaque âge a son inspiration, n'est-il pas « permis d'espérer que notre temps aura aussi la sienne, « maintenant que tout annonce une entière rénovation, « à une époque qui a vu naître un monde nouveau et « qui doit être jugée d'après une tout autre mesure, « une mesure plus grande, qu'aucune époque précé- « dente? Ce même sentiment auquel la nature et l'his- « toire se révèlent de nos jours plus vivantes, n'est-il « pas fait pour rendre à l'art aussi une vie nouvelle? Une « foi nouvelle, un savoir nouveau peuvent seuls donner « à l'art rajeuni une activité féconde en merveilles « semblables à celles des siècles passés. Un Raphaël en « tout pareil à celui de l'histoire ne reviendra pas;

« mais il pourra être donné à un autre Raphaël d'ex-
« primer, avec une même originalité, la beauté su-
« prême. »

Ce qui manquait essentiellement à Schelling, c'était l'étude comparative des anciennes écoles et des œuvres qui en étaient sorties. Sous ce rapport, son éducation esthétique était beaucoup moins avancée que celle de Rumohr ou de Frédéric Schlegel. Trop enivré de ses propres théories pour prendre la peine de les comparer avec les faits, il en était encore à regarder la Niobé comme le dernier mot de l'art antique, et le siècle des Médicis comme celui qui avait le mieux réalisé toutes les conditions de prospérité pour l'art moderne. Quand il dit de Raphaël *qu'il a réuni harmoniquement l'humain et le divin et qu'il a représenté les choses telles qu'elles sont dans l'éternelle nécessité*, il ne dit rien de bien neuf ni de bien lumineux. Mais il est plus original, sinon plus intelligible, quand, après avoir caractérisé arbitrairement l'école de décadence que les Carraches avaient fondée à Bologne, il investit un de leurs disciples d'une sorte de sacerdoce dont la principale fonction semble devoir être de dire gracieusement à l'assistance : *ite missa est.* Voici dans quels termes il énonce et appuie cet étrange paradoxe :

« Quelque diverses que soient les directions dans
« lesquelles l'art s'est essayé depuis Raphaël, un seul
« paraît avoir réussi à fermer à jamais le cercle des
« grands maîtres avec une sorte de nécessité. Ainsi que
« l'ancienne mythologie se termine et s'accomplit par
« la fable de Psyché, la peinture ne put se renouveler,
« si ce n'est s'élever plus haut après Raphaël, que par

« la place prédominante qu'elle donna à l'âme. Guido « Reni fut le véritable peintre de l'âme. . . . . .

« C'est là le cercle que l'art doit sans cesse parcou- « rir, et ce n'est jamais qu'en revenant toujours à ses « premiers commencements, en se rajeunissant pour « ainsi dire, qu'il peut fleurir et enfanter de nouvelles « merveilles. »

Ceci était vrai dans une certaine mesure ; mais ce n'était pas en s'inspirant des œuvres du Guide que l'art pouvait revenir à ses premiers commencements et se rajeunir. Sur ce point l'intuition esthétique de Schelling était complétement en défaut ; ce qui s'explique d'abord par l'étude très-superficielle qu'il avait faite des grandes écoles italiennes, et ensuite par l'espèce de fascination qu'avaient exercée sur lui les trois ou quatre chefs-d'œuvre du Guide qu'il avait vus dans les galeries de Dresde et de Munich, et qui sont en effet très-supérieurs à la plupart des tableaux dont il décora les églises de Rome et de Bologne.

Un appréciateur moins spiritualiste que Schelling aurait surtout admiré la Vénus de Dresde qu'on dirait inspirée de la Vénus de Francia, et qui offre un contraste si frappant avec les inspirations impures des Carraches, toutes les fois qu'ils ont traité le même sujet. Mais il y avait un autre chef-d'œuvre du même artiste, qui avait subjugué bien autrement, je n'ose pas dire la pieuse imagination, mais l'imagination semi-religieuse de notre philosophe. C'était le tableau de la Pinacothèque représentant l'*Assomption de la Vierge* et sur lequel Schelling semble avoir voulu verser à pleines mains les trésors de sa poésie descriptive. « C'est

« là, dit-il, que toute âpreté, toute dureté plastique est « détruite jusqu'à la dernière trace. C'est là que la « peinture elle-même, semblable à Psyché délivrée de « ses liens, semble s'élever sur ses propres ailes vers « l'état de transfiguration. Si, d'une part, la Niobé de « Florence est la plus haute perfection de la sculpture, « l'expression de l'âme dans le marbre, on ne peut nier, « d'autre part, que la vierge du Guide ne soit le dernier « effort de la peinture, qui semble ici s'affranchir de « l'ombre et des teintes obscures, et n'employer, pour « ainsi dire, que la lumière. »

Quand je lus ce discours pour la première fois en 1830, mon horizon esthétique était trop borné pour que je pusse en comprendre la partie purement philosophique, ce qui ne fit qu'enflammer davantage mon enthousiasme pour la partie poétique, la seule qui eût alors quelque valeur à mes yeux. Il en fut tout autrement quand je revins en 1832 et surtout en 1833, avec la riche moisson d'observations et de documents que j'avais recueillis, sur les pas de Rumohr, dans les provinces centrales de l'Italie, et auxquels j'avais joint, sous ma propre responsabilité, le résultat de mes recherches dans les États vénitiens et dans la Lombardie. C'était plus qu'il n'en fallait pour affermir mon point de vue qui ne pouvait plus être celui de Schelling dans l'appréciation du mérite comparatif des écoles et des artistes qui les avaient illustrées. Mais cette restriction ne me fit rien rabattre de mon admiration pour son génie, et je continuai de puiser, dans sa conversation et dans ses ouvrages, l'enthousiasme qui m'était nécessaire pour poursuivre jusqu'au bout la tâche de plus

en plus attrayante que j'avais entreprise. Tous ceux qui l'avaient connu depuis son arrivée à Munich et qui avaient suivi, pendant ces vingt années, sa marche triomphale à travers les champs les plus inexplorés de la philosophie, s'accordaient à reconnaître que jamais il n'avait montré ni plus d'élévation dans ses idées, ni plus de verve dans leur développement. Quant à leur orthodoxie, c'était une question à laquelle l'auteur lui-même passait pour attacher très-peu d'importance, bien que le christianisme fût alors, bien plus qu'il ne l'avait jamais été, l'objet de ses préoccupations philosophiques. On attendait avec une impatiente curiosité le nouveau travail qu'il avait annoncé sur la *Mythologie primitive ;* mais, au lieu de satisfaire cette impatience, il préparait les matériaux d'un autre ouvrage qui, sous le titre de *Philosophie de la Révélation*, devait amener une phase nouvelle et peut-être définitive dans les évolutions de sa pensée. Les espérances naïves qu'avait fait naître l'entretien qu'il avait eu, en 1832, avec l'abbé de la Mennais, n'étaient pas encore complétement dissipées en 1833, date de mon troisième séjour à Munich et de ma conversion complète à la religion esthétique dont cette ville était devenue le sanctuaire.

Si Schelling, ainsi que je l'ai dit ailleurs, était comme le grand prêtre de cette religion, il avait, pour l'aider dans sa propagande, des auxiliaires non moins pénétrés que lui de l'importance de leur mission, et qui se chargeaient de faire l'application de ses principes à toutes les branches de la littérature et des beaux-arts. Le plus ardent, le plus éloquent et aussi le plus

orthodoxe de ces missionnaires fut sans contredit Joseph Gœrres qui, après avoir subi dans sa jeunesse, peut-être à son insu, l'influence de l'auteur de l'*Idéalisme transcendantal*, en avait conservé des tendances qu'il ne s'avouait pas à lui-même, mais qui n'en sont pas moins visibles dans plusieurs de ses ouvrages et particulièrement dans sa *Mystique chrétienne*. Les artistes eux-mêmes avaient leur part de l'enthousiasme général, et à force d'entendre répéter que l'art et la philosophie puisaient leurs inspirations à la même source et poursuivaient la même fin, ils étaient tentés de prendre au sérieux le rôle que la science contemporaine leur assignait dans le mouvement général des esprits. Il en était de même des poëtes, auxquels Schelling avait décerné des attributs dont il n'y avait pas même d'exemple dans le paganisme. Non-seulement il avait placé presque sur la même ligne l'imagination poétique et l'imagination philosophique qui était un organe de sa création, mais il avait inventé, pour la première de ces facultés, un attribut spécial qu'il appelle l'*intuition productive* par laquelle seule se résout le problème de la désunion infinie entre deux activités opposées, l'une relative au monde réel, l'autre relative au monde idéal. Plus il avance dans l'exposition de sa doctrine, plus les priviléges de la poésie s'étendent, pour ainsi dire, sous sa plume; il en fait la mère et la nourrice de la philosophie ainsi que de toutes les autres sciences, et c'est à cette occasion qu'il parle de cet *Océan de poésie auquel elles devront faire retour pour s'y retremper à l'aide d'une mythologie nouvelle.*

L'opuscule publié par Schelling en 1806, sous le

titre d'*Aphorismes*, allait encore plus loin, s'il est possible, dans la glorification de la poésie. Il déclarait, sans détour, que l'école qu'il voulait fonder était une école de poésie, mais de poésie tout objective comme la musique des sphères, et il invitait tous ceux qui partageraient son enthousiasme, à travailler de concert avec lui à ce poëme éternel qu'on appelle la philosophie. « Dans ce travail il ne doit y avoir ni maîtres ni disciples. Le maître de tous est le même Dieu qui les « inspire tous (1). »

Mais s'il y avait, dans les idées philosophiques de Schelling, de quoi exciter l'enthousiasme des artistes et des poëtes, il y avait aussi, et même surabondamment, de quoi justifier les inquiétudes croissantes qu'inspiraient à certains esprits moins faciles à éblouir, le succès prodigieux de son enseignement. Eschenmayer et Jacobi, tous deux protestants, furent les premiers à sonner l'alarme, du moins parmi les philosophes. Eschenmayer, tout en s'honorant d'avoir été disciple de Schelling, n'avait pas craint de lui signaler les dangereuses conséquences que pourraient tirer de son interprétation de la nature ceux qui seraient séduits par son apparence de grandeur, et il aurait voulu qu'il fût possible de suppléer par la foi à ce qu'il y avait d'insuffisant dans la religion de l'absolu (2). Ce fut en réponse à ce postulat que Schelling composa, sous le titre de *Philosophie et Religion*, l'ouvrage dont nous avons parlé plus haut et qui lui attira, de la part

(1) Aphorisme 28.

(2) Eschenmayer, *Die Philosophie in ihrem Übergange zur Nichtphilosophia*. Erlangen.

de quelques-uns de ses collègues, le reproche d'obscurantisme, reproche assurément bien immérité, puisqu'il affirme, sans ambages, que la sphère de la foi est inférieure à celle de la philosophie. Mais on lui en voulait de s'être inspiré de la tradition biblique pour introduire dans son système un dogme analogue à celui de la chute primitive, bien qu'en appliquant ce dogme à toute la création, il se soit évidemment inspiré du Phédon de Platon.

Quant à la doctrine de la révélation proprement dite, dans l'acception théologique du mot, il l'avait repoussée, au début de sa carrière, avec une hauteur de langage qui ne permettait d'attendre de lui aucune concession. Selon lui, il n'y avait ni dans la science, ni dans la religion, ni dans l'art, aucune révélation plus haute que celle de la *Divinité dans le tout*. De cette révélation, de la foi qu'on aurait en elle, dépendait le salut du monde ; car elle était la source de toute inspiration et de tout progrès.

Les ouvrages dans lesquels Schelling avait le moins ménagé les susceptibilités religieuses de ses contemporains, étaient précisément ceux qu'il avait publiés dans l'année qui précéda son installation à Munich, comme membre de l'Académie des sciences. On se demandait si c'étaient ses récentes publications qui lui avaient valu cet honneur de la part d'un souverain qui professait une religion si peu respectée par le jeune et pétulant académicien. La plupart de ses collègues, enfants du dix-huitième siècle comme lui, ne lui savaient aucun mauvais gré de ses excentricités philosophiques ; mais il y en avait un, plus clairvoyant et plus consciencieux

que les autres, qui crut ne pas pouvoir laisser passer, sans réfutation, des propositions telles que celle-ci: « Avec la philosophie de la nature commence une ère « nouvelle. Elle seule peut satisfaire aux besoins de « l'époque. La foi ne peut plus satisfaire l'humanité. « Elle ne veut plus croire, mais voir. »

Le champion dont il est ici question était Frédéric Jacobi, l'ami de la princesse Galitzin, d'Haman et de Stolberg, et l'une des âmes les plus tendres, les plus pures, les plus élevées qu'il fût possible de voir. Il avait trop vécu dans l'atmosphère presque mystique de Munster pour ne pas éprouver une tristesse mêlée d'indignation à la vue des triomphes décernés à un système qui lui semblait attentatoire à la souveraineté de la conscience humaine. Lui qui regardait la foi comme la seule source légitime de la science et qui en appelait toujours à ce qu'il y a en nous d'illimité, d'infini, d'éternel, se crut obligé, comme président de l'Académie des sciences, de mettre ses coreligionnaires en garde contre une philosophie qui reléguait la foi parmi les besoins secondaires de l'humanité. Jacobi publia donc un essai de réfutation des doctrines de son collègue. Mais les armes étaient trop inégales, et l'Académie elle-même était trop imbue des idées dénoncées par son chef pour que le conflit ne tournât pas au désavantage de l'agresseur. Jacobi se vit forcé de se démettre de sa présidence et ne survécut pas longtemps à son échec. Son adversaire avait eu la cruauté de terminer sa réponse par cette phrase insultante: « Il faut « que Jacobi devienne le fondateur d'un ordre qui fasse « vœu de stupidité volontaire. »

Depuis cette époque jusqu'à celle où commencèrent mes relations avec Schelling, son système philosophique avait subi des modifications importantes, et les tendances chrétiennes avaient fini par y occuper assez de place pour donner à ce système un tout autre aspect. Le compte rendu de la conversation qu'il eut avec l'abbé de la Mennais en 1832, peut donner une idée approximative des progrès que le philosophe allemand avait faits dans cette direction. Mais ce document, bien que très-curieux en lui-même, n'est pas assez explicite pour servir de base à des conjectures plausibles sur la valeur et l'étendue des conquêtes que le christianisme pouvait avoir faites dans une âme assaillie par toutes les séductions du succès, succès de propagande parmi ses lecteurs, succès d'enthousiasme bien autrement contagieux parmi ses auditeurs pour lesquels la question d'orthodoxie, protestante ou catholique, devenait chaque jour plus indifférente.

Un champion bien autrement redoutable que Jacobi suivait d'un œil inquiet et pénétrant les progrès de cet enseignement à double face qui, tout en ayant l'air de s'incliner devant l'autorité de la Révélation, donnait aux vérités révélées des interprétations tellement arbitraires, qu'il était impossible de les concilier avec aucune espèce de tradition. Souvent même il était difficile de les concilier entre elles, surtout quand on comparait les solutions données par l'auteur dans sa *Philosophie de la nature* et dans son *Idéalisme transcendantal*, avec celles qu'il laissait, disait-on, entrevoir dans sa *Philosophie de la Révélation*, dont il venait de faire la matière de son enseignement officiel. A côté de lui, un autre

professeur, ce même champion qui brûlait d'entrer en lice avec lui, développait, à des intervalles moins rapprochés et devant un moins nombreux auditoire, un ensemble de doctrines dont le point de départ et la tendance offraient beaucoup moins de prise à la critique, et auxquelles il n'a manqué, pour avoir plus de retentissement au dehors, que d'être revêtues d'une forme plus rigoureusement scientifique. Ce rival de Schelling, sinon en popularité, du moins en génie, était le philosophe ou plutôt le *théosophe* Franz Baader, avec lequel ma liaison fut d'autant plus intime qu'il s'était imposé le devoir de me prémunir contre le genre de séduction auquel il me croyait plus particulièrement exposé par suite de mon enthousiasme pour la nouvelle philosophie de Schelling que j'étais trop porté à regarder comme une rétractation de l'ancienne. Baader, qui était plus difficile et surtout plus clairvoyant que moi en fait de conversion philosophique, ne se lassait pas de me répéter que cette prétendue *Philosophie de la Révélation* dont on faisait tant de bruit, ne révélerait rien du tout, et que le jour où le philosophe servirait ce plat à ses lecteurs, ceux-ci n'y trouveraient qu'un *ragoût panthéiste avec une sauce chrétienne.*

Ceci se passait en 1833, quand mon initiation philosophique était un peu moins élémentaire, et que l'espèce d'éblouissement que m'avaient causé mes premiers rapports avec ces deux hommes extraordinaires, avait fait place à une appréciation plus recueillie de leurs facultés ou plutôt de leurs tendances respectives. Outre que celles de Baader étaient plus en harmonie avec mes besoins intellectuels et surtout avec mes aspirations re-

ligieuses, il avait une verve de conversation qui s'enflammait à la moindre étincelle et qui permettait rarement de l'écouter avec une froide attention. Sa manière de captiver son auditeur était de l'associer à l'espèce d'élan qu'il s'imprimait à lui-même et qui se renouvelait à chaque nouveau point de vue que son improvisation, non moins fréquente que brillante, mettait en lumière. Dans les entretiens que j'avais eus avec lui en 1830 et même en 1832, c'était surtout le point de vue politique qui avait dominé. En 1833, d'autres préoccupations avaient remplacé ou du moins absorbé celle-là. En voyant le terrain que gagnait chaque jour la fausse philosophie, il entrevoyait, dans un avenir plus ou moins éloigné, des résultats qui feraient payer bien cher à notre siècle la triste satisfaction de s'appeler siècle des lumières. Pour lui il n'y avait de vraie lumière que celle qui émane directement de Dieu, comme il n'y a de vraie philosophie que celle qui a pour point d'appui (*Anhaltspunt*) Dieu et sa lumière en tant qu'elle éclaire l'intelligence humaine. Par conséquent, il n'y avait pas de génie contemporain, littéraire ou philosophique, dont l'autorité pût contre-balancer à ses yeux, je ne dis pas seulement celle de la Bible ou de l'Évangile, mais même celle d'un simple croyant initié, par une grâce toute spéciale, aux mystères de la réhabilitation des âmes. En un mot, il avait plus étudié et surtout plus médité les œuvres de Jacob Boehme, de Haman, d'Angelus Silesius et de Saint-Martin, que celles de Goethe, de Kant, de Fichte et de Schelling.

Avec cette prédilection pour les auteurs mystiques, jointe à une imagination qui découvrait les rapports les

plus inattendus entre le monde visible et le monde invisible, on comprend que Baader ait eu la clef de plus d'un sanctuaire qui restait fermé aux regards profanes. On comprend aussi la profonde différence qu'il devait y avoir entre l'initiation que je lui dus et celle que j'avais reçue de Schelling. Celui-ci avait assigné à l'esthétique une plus grande place dans son système philosophique et un rôle plus brillant tant dans l'éducation individuelle que dans l'éducation des peuples; mais Baader m'avait appris à percevoir l'idéal à travers les nuages lumineux qui couronnaient les sommités de la science. Ce fut seulement alors que je compris toute l'importance du mysticisme dans l'histoire de l'art chrétien et plus particulièrement dans l'histoire de l'école ombrienne qui m'était complétement inconnue en 1830, mais dont le berceau avait été pour moi un but de pèlerinage en 1832. Sur ce chapitre et sur celui de l'art en général, la différence entre mes deux guides était frappante. Autant la divination esthétique de Schelling l'emportait sur celle de Baader pour l'appréciation conjecturale des produits des écoles lombardes, autant cette même faculté dans Baader l'emportait sur celle de son rival, quand il s'agissait d'apprécier l'école ombrienne d'après la source à laquelle elle puisait ses inspirations. Je peux dire qu'à cet égard, comme à beaucoup d'autres, le *théosophe* fut pour moi un meilleur guide que le *philosophe*, et si mes progrès ne furent pas aussi satisfaisants qu'ils auraient pu l'être, ce ne fut certainement pas la faute de Baader, attendu que je pouvais jouir de ses improvisations en ville et à la campagne, presqu'à toutes les heures du jour, sans

excepter celles des repas que nous prenions souvent ensemble, dans le même hôtel et à la même table. Que si quelque obstacle imprévu venait déranger cette douce habitude, je trouvais dans la société du jeune docteur Hoffmann, dont l'enthousiasme pour son maître est encore aujourd'hui ce qu'il était alors (1), un supplément d'autant plus profitable qu'il savait mettre à ma portée, en les dégageant de leurs formules trop abstraites ou trop mystiques, les idées dont la portée ou l'enchaînement m'avait échappé dans la conversation; car celle de Baader, plus qu'aucune autre dont il me soit resté le souvenir, ressemblait à un feu roulant par le mélange d'éclairs et de fumée qui en jaillissait, et il arrivait parfois que la fumée était trop épaisse pour laisser apercevoir la lumière.

Si les inconvénients produits par cette manière de procéder ne s'étaient fait sentir que dans l'improvisation, le mal eût été facilement réparable; mais les écrits de Baader, tout en accusant une profondeur de vues qui n'a peut-être jamais été surpassée, laissent tant à désirer sous le rapport de la méthode scientifique, que l'assimilation des grandes idées qu'ils contiennent ne saurait être que le privilége d'un très-petit nombre d'adeptes. Le titre de *fermenta cognitionis* qu'il a donné à l'un de ses meilleurs ouvrages, aurait pu s'appliquer à tous les autres et même servir de devise à l'auteur.

(1) Le professeur Hoffmann a publié non-seulement tous les ouvrages de son maître, avec une excellente introduction en tête de chacun d'eux, mais il a composé lui-même un travail très-remarquable qui mériterait d'être traduit dans notre langue et qui a pour titre : *Baader considéré comme fondateur de la philosophie de l'avenir.*

Quoi qu'il en soit, les relations que j'eus avec lui, surtout pendant la durée de mon troisième séjour à Munich, me furent extrêmement profitables, et si les ailes me manquèrent pour le suivre dans les sublimes régions de sa philosophie vraiment transcendantale, du moins je compris ou je crus comprendre les rapports qui devaient exister entre les découvertes qu'il y faisait et celles que j'ambitionnais de faire moi-même à la recherche d'un autre genre d'idéal.

Maintenant mon lecteur pourra aisément se figurer la fermentation que devait exciter, dans mon imagination fébrile, cette accumulation de matériaux puisés à des sources si diverses et qu'il fallait enfin mettre en œuvre. Mais à quel procédé fallait-il avoir recours pour concilier les notions ou les inspirations de l'idéal plus ou moins panthéiste de Schelling avec celles de l'idéal mystique de Baader, et comment faire pour concilier les unes et les autres avec les impressions décisives que j'avais rapportées de mon second voyage d'Italie? Le moment était venu de mettre tous ces métaux en fusion et de faire sortir de cette opération quelque chose qui pût satisfaire, au moins à quelque degré, l'attente de mes patrons et la mienne.

La large part faite à l'élément poétique dans la philosophie de Schelling à travers toutes les phases successives par lesquelles elle avait passé, constituait en sa faveur un droit de prééminence d'autant plus sacré pour moi, que cette partie de son système était précisément la seule que je pusse me flatter de bien comprendre. Plus je relisais, plus il me semblait que la poésie, jaillissant des profondeurs de son sujet ou plu-

tôt des profondeurs de son âme, coulait à pleins bords dans toutes les directions, pénétrant dans tous les interstices et faisant disparaître toutes les délimitations artificielles. C'était surtout quand il parlait de la poésie en tant qu'elle revêt les formes de l'art, que le philosophe semblait oublier sa vocation officielle, pour entrer, à pleines voiles, dans un domaine embelli d'avance par son imagination et où il se flattait d'avoir eu pour introducteur le divin Platon lui-même, auquel cependant il n'avait pas emprunté sa belle découverte de l'*intuition esthétique* qui joue un si grand rôle dans les développements qu'il donnait à sa théorie.

Ainsi subjugué par les attributs, tout nouveaux pour moi, dont il avait investi la poésie, je voulais que ce mot, pris dans son acception la plus étendue, fût inscrit sur le fronton de mon édifice, avec les additions nécessaires pour spécifier les parties de ce vaste domaine que je me proposais d'explorer, et ce fut ainsi qu'après une longue élaboration intérieure, je parvins enfin à trouver un titre qui répondait à mes exigences, mais qui se ressentait un peu trop des habitudes synthétiques contractées dans le commerce de trois génies de premier ordre, dont l'horizon intellectuel était trop disproportionné au mien. Mais cette disproportion ne les empêcha pas de me prodiguer les plus généreux encouragements.

DE LA POÉSIE CHRÉTIENNE, DANS SON PRINCIPE, DANS SA MATIÈRE ET DANS SES FORMES.

Tel fut l'incroyable programme que je pris avec moi-

même l'engagement de remplir et qui supposait de ma part encore plus d'ignorance que de présomption. Car, avant d'arriver à l'art chrétien proprement dit, il fallait aborder et résoudre une foule de questions psychologiques, historiques et littéraires qu'on ne pouvait pas traiter superficiellement, sans discréditer d'avance la thèse déjà très-aventureuse qu'il s'agissait de soutenir contre des préjugés deux ou trois fois séculaires, réputés indestructibles. Ce ne serait donc qu'après avoir accompli, dans la mesure de ses forces, cette tâche préliminaire, que l'auteur pourrait procéder à l'investigation et à l'appréciation des œuvres d'art depuis le premier réveil du génie chrétien jusqu'à sa décadence dont il importait surtout de signaler les causes très-compliquées et parfois imperceptibles. Il s'agissait donc d'entreprendre une revue à la fois comparative et rétrospective des divers produits d'imagination chez tous les peuples chrétiens, en commençant par les produits légendaires qui devancent tous les autres, et en les suivant à travers leurs transformations successives depuis la ballade jusqu'à l'épopée. C'était déjà plus qu'il n'en fallait pour absorber indéfiniment mon activité intellectuelle, quelque dévorante qu'elle pût être. Que serait-ce donc quand, outre ces excursions téméraires dans un domaine dont je n'apercevais pas les limites, j'aurais à m'orienter dans le domaine de l'art proprement dit, en tenant compte non-seulement de la différence des produits, mais aussi de la différence des aptitudes chez les différents peuples que le christianisme avait eu pour mission de régénérer? Il y avai donc eu, outre la régénération intellectuelle et morale,

une véritable régénération esthétique très-inégalement répartie entre les divers pays européens, et c'était surtout celle-là qu'il s'agissait pour moi d'étudier et de constater dans les monuments que son influence avait fait éclore. C'était une tâche que je n'aurais certainement pas entreprise, si j'en avais soupçonné toutes les difficultés et toute l'étendue, même en la restreignant aux appréciations qui avaient l'idéal pour objet. Ce qui ajoutait encore à mes perplexités, c'étaient les nouvelles lacunes que je découvrais chaque jour dans mon éducation esthétique, et dont quelques-unes seulement pouvaient être remplies par ceux que j'avais pris l'habitude d'interroger et d'écouter comme des oracles.

Les deux voyages que j'avais faits en Italie et qui devaient être bientôt suivis d'un troisième exécuté dans des conditions encore plus favorables, pouvaient passer pour une préparation suffisante à la composition d'un ouvrage sérieux sur l'origine et les progrès de la sculpture et de la peinture chrétienne ; mais je n'avais donné qu'une attention superficielle à l'architecture et à la musique, comme si j'avais pressenti que, sous ce double rapport, l'exégèse allemande serait infiniment préférable à l'exégèse italienne.

Cette fois-ci ce ne fut ni à Schelling ni à Baader, que j'eus affaire. Mon principal initiateur fut ce même Görres dont la parole écrite ou improvisée avait déjà éclairci ou simplifié pour moi bien des problèmes qui dépassaient de beaucoup, surtout dans les premiers temps, la portée de mon intelligence. Ceux qui ont lu sa *Mystique chrétienne*, comprendront sans peine qu'il n'était pas donné à tous ses auditeurs de

suivre cet aigle daus son vol, et qu'il devait arriver quelquefois aux plus attentifs de le perdre de vue, surtout quand ils étaient aussi peu familiarisés que je le fus d'abord, avec les brusques allures de son esprit et avec l'accentuation tant soit peu sauvage qu'il donnait à ses paroles. Au point de familiarité où j'en étais venu maintenant, ce dernier inconvénient n'existait pas pour moi, et le premier, celui des régions inaccessibles, se faisait beaucoup moins sentir dans les écrits ou les conversations de Görres, qui se rapportaient à l'architecture. De toutes les branches de l'art, c'était la seule dont il lui était impossible de ne pas parler avec enthousiasme, non pas tant pour la chose en elle-même qu'à cause d'une certaine association d'idées qui remontait à l'époque pour lui si odieuse de nos guerres d'outre Rhin, époque que nous avions souillée, selon lui, par tous les genres de vandalisme et dont presque tous les édifices religieux de l'Allemagne portaient encore des traces. Or, à ses yeux, le plus beau titre de gloire de la patrie commune était le système d'architecture inauguré par le génie germanique au moyen âge, et il aurait voulu propager cette conviction pour en faire un article de foi patriotique à laquelle on donnerait pour symbole la cathédrale de Cologne, avec la résolution fortement arrêtée d'en achever la construction.

Il y avait près de vingt ans que ce vœu avait été proclamé par Görres dans son *Mercure du Rhin*, quand je cherchai auprès de lui un supplément à mes connaissances trop élémentaires. Cette proclamation avait été lancée par lui à l'occasion des projets gigantesques que

la récente évacuation du territoire allemand avait suggérés à des imaginations encore imprégnées du mauvais goût du dix-huitième siècle. Il avait été question de construire des temples avec des portiques, et d'orner de statues et de colonnes monumentales toutes les îles du Rhin et ses deux rives. Pour combattre ces prétentions surannées qui menaçaient de tout envahir, il avait retrouvé toute sa verve du champ de bataille, et l'appel qu'il adressait à ses compatriotes des provinces rhénanes dont la plupart étaient aussi ses coreligionnaires, ne respiraient pas moins d'enthousiasme patriotique que les appels aux armes par lesquels, depuis la réaction politique de 1813, il avait rendu son nom si populaire d'un bout à l'autre de l'Allemagne.

Ainsi ce fut par la généreuse initiative de Görres que fut déterminé, dans son origine, c'est-à-dire dès 1814, le mouvement d'opinion publique qui, renforcé plus tard par d'autres manifestations analogues, devait aboutir au résultat que nous admirons aujourd'hui. Aussi saluait-il de loin tous les symptômes de résurrection qui pouvaient flatter ses espérances, et accueillait-il avec une sorte de reconnaissance paternelle, tous les ouvrages qui avaient pour but la glorification de son église favorite. Quand le grand ouvrage de Sulpice Boisserée sur la cathédrale de Cologne parut en 1824, ce fut encore Görres qui se rendit l'interprète, et l'interprète ému, de la gratitude nationale, comme si, par cette publication, il s'était cru autorisé à saluer, avec plus de confiance, le futur accomplissement d'un de ses vœux les plus chers.

A dater de cette époque, il y eut, entre lui et Boisse-

rée, une espèce de ligue offensive et défensive contre les détracteurs de l'art germanique, et je n'ai pas besoin d'ajouter que, malgré mon extrême ignorance, je ne tardai pas à devenir un de leurs adeptes les plus fervents. Boisserée qui avait une vocation très-prononcée pour le prosélytisme et qui avait fait jadis deux tentatives malheureuses en ce genre, l'une auprès de Goethe, l'autre auprès de l'impératrice Marie-Louise, ne dédaigna pas de travailler à ma conversion ou plutôt à mon instruction qui, à dire vrai, laissait beaucoup à désirer. Autant j'avais scandalisé Baader en lui avouant que je ne connaissais ni les écrits de Saint-Martin, ni son histoire, autant je scandalisai Sulpice Boisserée en lui disant que, pendant mes dix années de séjour dans la capitale de la France, je n'avais même pas eu la pensée de visiter la *Sainte-Chapelle* qu'il regardait comme le plus précieux joyau de notre architecture gothique et qui, à ce titre, avait été pour lui le but d'un pèlerinage consciencieusement accompli. Mais à l'époque dont je parle, c'est-à-dire durant la période comprise entre la restauration et la révolution de 1830, les pèlerins de ce genre étaient extrêmement rares, et la plupart des avocats ou magistrats de province qui venaient passer leurs vacances à Paris, oubliaient ou ignoraient qu'il y avait à côté du *Palais de justice*, un monument particulièrement intéressant pour ceux d'entre eux qui avaient entendu parler des *Établissements* de saint Louis.

Pour moi, j'eus lieu de croire que l'aveu de mon ignorance me l'avait fait pardonner. Car mon second initiateur ne montra pas moins de zèle que le premier

à remplir les lacunes qu'il apercevait dans cette partie de mon éducation esthétique. Non pas qu'il eût, au même degré que Görres, le don de généraliser ses vues; mais il lui était extrêmement désagréable d'entendre quelqu'un parler avec enthousiasme de l'art chrétien et supprimer ce qui était, à ses yeux, l'art chrétien par excellence. De là un zèle, souvent intempestif, pour faire prévaloir sa thèse favorite qui, malgré les autorités imposantes dont il l'appuyait, ne pouvait être la mienne; mais je n'en écoutais pas moins, avec une religieuse attention, les explications souvent très-plausibles et toujours instructives par lesquelles il s'efforçait de me rendre digne de partager ses convictions.

Le profit que j'avais retiré de mes relations avec lui pendant l'été de 1830, se réduisait à fort peu de chose. Outre que j'étais absorbé par mes sinistres prévisions sur la destinée de mon pays et sur la mienne, je n'étais pas mûr pour le genre d'initiation dont Sulpice Boisserée ne dédaignait pas de se faire l'instrument. Quand je revins à Munich, en 1832, j'étais beaucoup moins indigne de l'importance qu'il semblait attacher à ma conversion. Non-seulement j'avais réparé, dès le lendemain de mon retour à Paris, l'omission scandaleuse dont je m'étais rendu coupable en ne visitant pas la *Sainte-Chapelle*, mais je m'étais laissé persuader par mon ami M. de Montalembert, que le roman de *Notre-Dame de Paris* était un appel adressé, sous la forme la plus séduisante, à ce qui restait encore de susceptibilité esthétique dans le sentiment national engourdi ou dépravé par trois siècles de domination païenne en matière de

goût. Quelque indéterminé que fût encore mon point de vue à cette époque, il eut un grand charme de plus à mes yeux quand je vis que celui de mon jeune ami ne différait pas beaucoup du mien. Ce fut lui qui me fit visiter, en 1832, les vieux cloîtres de Rome devant la plupart desquels j'avais passé dédaigneusement en 1830. Ce fut encore lui qui, afin de satisfaire sa passion naissante pour les antiquités monumentales des grands ordres monastiques, me fit faire le pèlerinage du Mont-Cassin et la revue complète des églises gothiques de Naples et de ses environs; de sorte qu'en arrivant à Munich quelques mois après, je me trouvai assez riche pour faire part de mes richesses à ceux qui n'avaient étudié l'art gothique qu'en deçà des frontières de la patrie allemande.

Mes acquisitions furent encore plus considérables en 1833, par suite de deux voyages importants que je fis dans le courant de cette année, l'un en Angleterre sous le patronage du général Malcolm, l'autre dans les provinces rhénanes avec M. de Montalembert plus épris que jamais de la glorieuse mission qu'il s'était donnée. La première chose qui m'avait frappé en arrivant en Angleterre, était l'aspect imposant des vieux monuments d'architecture tant civile que religieuse et la pureté de goût qui avait présidé à leur restauration. Quel contraste avec les ruines dont le vandalisme révolutionnaire avait couvert la France et que les gouvernements subséquents avaient plutôt aggravées que réparées! Ce respect des Anglais pour leurs antiquités nationales, et l'habitude de vivre, pour ainsi dire, au milieu d'elles dans leurs résidences rurales, avaient dès lors porté

leurs fruits, et la plupart des bibliothèques de châteaux étaient pourvues d'ouvrages archéologiques qui donnaient l'histoire et la description des monuments qu'on avait sous les yeux. C'était comme une première initiation à un ordre d'émotions et d'idées qu'une éducation esthétique plus avancée pouvait développer plus tard.

En effet je pus m'assurer de ce développement pendant le séjour assez long que je fis à l'Université de Cambridge. Là se trouvait un archéologue non moins communicatif que savant qui ne demandait pas mieux que de me mettre au courant des progrès que sa science favorite avait faits en Angleterre et qui possédait en outre tous les renseignements nécessaires pour comparer ces progrès avec ceux que la même science avait faits sur le continent et particulièrement en Allemagne. Je veux parler du docteur Whewel qui avait déjà jeté les fondements de la renommée scientifique qu'il s'est acquise depuis et qui a contribué, plus qu'aucun de ses collègues, à donner au collége de la Trinité la prééminence entre tous les colléges dont se compose l'Université de Cambridge.

Une excursion qu'il avait faite, l'année précédente, dans les provinces rhénanes, lui avait fourni les matériaux d'un intéressant ouvrage qui servit de texte à nos premières conversations. Mais un service bien autrement profitable fut celui qu'il me rendit en faisant avec moi la revue chronologique des nombreux édifices dont la piété de leurs fondateurs catholiques avait jadis orné cette seconde métropole intellectuelle de la Grande-Bretagne. Tous ces édifices portaient l'empreinte des siècles dans lesquels ils avaient été fondés, depuis le

moyen âge proprement dit, jusqu'à l'époque de la Réforme, de sorte qu'on pouvait, en quelques heures, faire un cours d'architecture gothique plus complet qu'on ne l'aurait fait en plusieurs semaines de lecture. A quoi il faut ajouter les ressources d'une érudition lumineuse, puisée aux meilleures sources et toute prête à résoudre les difficultés les plus imprévues, non-seulement à Cambridge même, mais dans toutes les villes et villages des environs où il y avait quelque monument qui promettait une satisfaction, même passagère, à ma curiosité. Il va sans dire que la vieille cathédrale d'Ely, placée à une distance facile à franchir, fut pour moi le but d'un pèlerinage tout spécial, et que j'y exploitai largement les trésors de science archéologique accumulés par mon conducteur.

Pendant ce temps-là, mon compagnon de voyage de l'année précédente, en Italie et en Allemagne, ouvrait sa première campagne contre le vandalisme contemporain et dénonçait à l'indignation publique, dans l'intérêt de l'art chrétien encore très-incompris, les destructeurs et les profanateurs de notre art national et de nos monuments historiques. Le 1er mars 1833, M. de Montalembert publiait sa fameuse lettre à Victor Hugo, et cet appel courageux fait au petit nombre de partisans que le bon goût, en matière d'antiquités religieuses, avait encore conservés parmi nous, fut comme le premier signal d'une résurrection regardée jusqu'alors comme impossible, même par ceux qui la désiraient le plus. C'était une autre campagne en faveur de l'art chrétien à la réhabilitation duquel nous travaillions avec un but identique; ou plutôt c'était la

même campagne, mais avec d'autres armes et sur un autre champ de bataille où l'on avait à combattre, *pro aris et focis*, tantôt contre des démolisseurs officiels, tantôt contre de stupides spéculateurs dont la cupidité brutale ne comprenait pas qu'un monument quelconque pût avoir d'autre valeur que sa valeur vénale.

Cette lutte héroïque contre le vandalisme sous sa forme la plus antipathique au sentiment national, si ce sentiment n'avait pas été perverti, est sans contredit un des plus intéressants épisodes de la vie de M. de Montalembert, et c'est une des raisons pour lesquelles j'ai cru devoir en parler ici. Les combats par lesquels il a préparé, pendant vingt-cinq ans, le triomphe de la cause qui nous était commune, ont été livrés à des intervalles tellement irréguliers, soit dans la presse périodique, soit dans la chambre des Pairs, qu'il est difficile d'en apprécier le résultat général à travers le bruit des discussions politiques auxquelles cette cause se trouvait accidentellement mêlée.

Quoi qu'il en soit, le jeune orateur qui s'était voué à sa défense, l'avait prise tellement au sérieux que, pour mieux remplir sa tâche et en même temps pour généraliser ses vues, il méditait un nouveau voyage d'Italie et d'Allemagne dans des conditions plus favorables à la satisfaction de ses besoins intellectuels, que n'avaient été celles de l'année précédente. Après avoir parcouru la France dans tous les sens pour étudier nos monuments du moyen âge ou pour déplorer leur mutilation, il voulait se livrer à la même étude dans les pays limitrophes qui avaient subi notre domination et qui s'en ressentaient encore. Mais l'idée d'entreprendre seul

cette longue excursion lui était pénible. A peine avait-il publié sa *Lettre à Victor Hugo*, qu'il redoubla d'instances pour me persuader de le rejoindre au plus tôt. Il m'écrivait à la date du 13 mai 1833 :

« Mon ami, je sens plus que jamais qu'il me serait « impossible de voyager, c'est-à-dire de courir dans un « intérêt de curiosité, sans toi. Albert tout au plus pou- « vait te remplacer ; mais je ne sais ce qu'il devient... « Au nom du ciel, laisse donc là ton Angleterre, et re- « viens ici un peu, pour que nous puissions nous « concerter. Il y a six mois que tu es dans cette terre « de brouillards. Viens donc te refaire un peu Fran- « çais. »

Le résultat de toutes ces négociations, qui devaient être reprises en Bretagne, fut que nous ferions ensemble, toujours en vue de notre progrès archéologique, un voyage à travers l'Allemagne, et que nous commencerions par les provinces rhénanes, c'est-à-dire par la cathédrale de Cologne ! Quel rendez-vous pour deux amis dont l'imagination et le cœur étaient disposés comme les nôtres ! Quel point de départ pour le genre de conquêtes auxquelles nous aspirions l'un et l'autre, lui pour affermir celles qu'il avait déjà faites dans la même direction, moi pour remplir une lacune qui laissait planer de gros nuages sur mon horizon esthétique ! Les études préliminaires que j'avais faites à Munich, renforcées par mes conversations avec des hommes aussi compétents que Boisserée, Görres et Whewel, avaient été une excellente préparation au pèlerinage que j'accomplissais maintenant et qui, entre autres jouissances, me procurait celle d'admirer les progrès que mon com-

pagnon de voyage avait faits dans cette branche de l'art chrétien, depuis que nous nous étions séparés à Munich. Boisserée que nous rencontrâmes à Coblentz, n'en fut pas moins frappé que moi, et quand il entendit raconter les détails de la récente campagne de M. de Montalembert contre le vandalisme français dont les traces en Allemagne étaient encore subsistantes, je crois qu'il fut tenté de s'attribuer à lui-même la première impulsion de ce zèle chevaleresque qui trouvait si peu d'imitateurs.

Quoi qu'il en soit, cette rencontre imprévue nous fut extrêmement profitable, non-seulement à Coblentz même, mais aussi dans les autres villes que nous visitâmes en remontant le cours du Rhin et du Mein jusqu'à Francfort où le peintre Veit, le disciple chéri d'Overbeck, jouait un rôle analogue à celui du peintre Cornélius dans la capitale de la Bavière. C'était une connaissance nouvelle qui promettait autant de profit que d'agrément, et notre attente fut si bien remplie, que nous prolongeâmes notre séjour bien au delà des limites que nous nous étions prescrites. Mais ce temps ne fut perdu ni pour mon ami, ni pour moi. Nous avions besoin l'un et l'autre, mais moi beaucoup plus que lui, de recueillir et de comparer nos impressions. Les siennes étaient nettes et fécondes, parce qu'elles avaient été préparées par des études historiques et techniques faites sur les monuments mêmes ou sur leurs débris qui jonchaient notre sol. Les miennes, au contraire, étaient vagues et décousues, et de plus je venais de constater, à mon grand chagrin, que l'idéal chrétien, représenté par l'architecture, n'entrait pas aussi facilement dans mon

esprit que l'idéal chrétien représenté par la peinture ou par la musique. En vain mon compagnon de voyage, qui marchait de conquête en conquête sur un terrain bien étudié d'avance, recourait-il à tous les arguments que pouvait lui suggérer la conscience de ses propres forces, pour combattre ce qu'il appelait mon découragement et pour me déterminer à partager avec lui les jouissances d'une lente excursion à travers l'Allemagne centrale jusqu'en Bohême ; cette perspective, quelque attrayante qu'elle fût pour mon cœur, ne pouvait contre-balancer, à mes yeux, les avantages que me promettait un troisième séjour à Munich où j'avais contracté des habitudes intellectuelles qui pouvaient, dans une certaine mesure, me tenir lieu d'inspiration. D'ailleurs j'avais là, plus que partout ailleurs, des auxiliaires aussi compétents que dévoués, qui avaient assisté, pour ainsi dire, à l'éclosion progressive de mes idées sur l'art et sur la poésie chrétienne, et je ne voulais pas retourner en France avant d'avoir, sous leurs auspices, sinon avec leur concours, donné sa forme définitive à l'ouvrage dont il me tardait de commencer l'exécution.

Si j'avais voulu aborder mon sujet par le côté qui m'était le plus familier, c'est-à-dire par la peinture et la sculpture envisagées au point de vue de leur régénération par le christianisme, les matériaux que j'avais recueillis dans mon second voyage d'Italie, étaient assez abondants et d'assez bon aloi pour m'autoriser à risquer une première tentative incomplète, en prenant l'engagement d'achever mon œuvre plus tard. Mais de toutes les parties dont elle devait se composer, la partie qui avait rapport à l'art proprement dit était précisé-

ment celle dont je me défiais le plus à cause de mon ignorance des procédés techniques qu'il fallait cependant admettre comme des éléments légitimes d'appréciation. Pour me faire pardonner mon incompétence à cet égard, je comptais un peu sur les chapitres qui précéderaient celui-là, particulièrement sur celui où je traiterais de la légende comme matière de poésie chrétienne, sujet encore intact et d'une richesse inépuisable, pour lequel j'avais rassemblé les matériaux les plus précieux depuis les évangiles apocryphes jusqu'à la dernière transformation ou plutôt profanation subie, au seizième siècle, par la légende de Roland. Ce qui avait trait à la forme dramatique et à la représentation des *Mystères* dans tout le cours du moyen âge, laissait encore beaucoup à désirer ; mais je croyais savoir qu'il y avait à Florence, dans la bibliothèque particulière du Grand-Duc, une collection plus ou moins complète de compositions de ce genre, et j'étais décidé à ne pas mettre la dernière main à cette partie de mon ouvrage, sans avoir puisé dans ce trésor lointain qui excitait depuis deux ans ma convoitise, le supplément d'information dont j'avais besoin.

Mais il y avait dans mon plan, tel que je l'avais conçu, un autre sujet qui ne m'intéressait pas moins que la poésie légendaire, et que des circonstances locales avaient rendu doublement attrayant pour moi. Je veux parler de la musique telle que l'avait faite le double courant de l'enthousiasme religieux et de l'enthousiasme chevaleresque, non-seulement dans ce qu'on a coutume d'appeler les siècles de foi, mais aussi à des époques plus rapprochées de nous, quand la voix des

peuples subjugués semblait condamnée à ne plus proférer que des cris de miséricorde vers le ciel ou des cris de vengeance vers les hommes. Tel était précisément l'état dans lequel s'était trouvée une grande partie de l'Allemagne, pendant les jours, pour elle si néfastes, de la domination française. Toutes les péripéties si émouvantes de la lutte engagée pour reconquérir l'indépendance du territoire germanique, étaient restées lettre close pour tous ceux qui appartenaient à la même génération que moi. Nous ignorions surtout le rôle vraiment sublime qu'avaient joué, dans ce qu'on appelait la guerre de délivrance, les deux génies auxiliaires dont l'union n'avait peut-être jamais été si étroite, je veux dire la poésie et la musique. Je savais le parti que les Spartiates avaient tiré de cette union si bien pratiquée par Tyrtée; je savais aussi combien avait été irrésistible l'élan imprimé à nos volontaires républicains par le chant de la *Marseillaise*; et s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, je n'avais pas oublié ce qu'avaient été pour nous, dans notre campagne de 1815, les fortes modulations par lesquelles notre barde le Thiec qui mourut en chantant, redressait nos allures ou préludait à nos victoires.

Mais rien de tout cela ne pouvait se comparer à la violente impression que produisit sur moi, peu de temps après mon arrivée à Munich en 1830, la rencontre que je fis d'un *privat-docent* de l'université d'Iéna, lequel avait été acteur et, d'après les apparences, acteur très-énergique dans le grand drame qui avait fini par avoir pour théâtre l'Allemagne tout entière. Autour de lui se pressait un groupe d'étudiants sympathiques et

curieux qui fréquentaient habituellement le débit de bière dans lequel nous nous trouvions entassés ce jour-là. Je liai conversation avec celui qui me parut le plus communicatif, et j'appris bientôt que le héros de la fête, l'un des élèves les plus enthousiastes du célèbre Fichte, avait été ensuite son compagnon d'armes jusqu'à la fin de la guerre, et que le temps qui s'était écoulé depuis, n'avait refroidi en rien la verve poétique et militaire que l'enthousiasme patriotique avait développée en lui. Ce fut alors que j'entendis raconter, pour la première fois, la scène si émouvante qui se passa dans la ville d'Iéna, le jour où ce même Fichte, sans rien perdre de son sang-froid habituel, après une courte allusion aux blessures saignantes de la patrie et aux nouveaux devoirs qu'elle imposait à ses enfants, dit à ses élèves en guise de péroraison finale et de leçon supplémentaire :

« Le cours sera donc suspendu jusqu'à la fin de la « campagne; ou nous le reprendrons dans notre patrie « devenue libre, ou nous serons morts pour reconquérir sa liberté. »

Puis, descendant de sa chaire, il traversa la foule et alla se placer dans les rangs d'un corps qui partait pour l'armée.

Et le narrateur, autour duquel ses jeunes auditeurs pâlissaient d'émotion, entonnait pour eux un de ces beaux chants de Körner qui avaient fait battre tant de cœurs à l'unisson du sien; et le mien battait aussi, plus touché de la beauté du spectacle que de la beauté des vers, car la langue poétique ne m'était pas encore assez familière pour que je pusse la comprendre par l'ouïe

aussi facilement que par les yeux ; mais l'enthousiasme dont j'étais témoin était trop nouveau pour moi et trop spontané pour n'être pas contagieux. Aussi nul ne fut plus exact que moi au rendez-vous qui avait lieu chaque soir dans la même salle, et nul n'en sortit plus impatient que moi d'y revenir. C'était une véritable ivresse à laquelle assurément la bière n'avait aucune part ; car ma jouissance était trop vive, trop absorbante pour qu'aucune autre pût s'y joindre. Cet état d'exaltation dura toute une semaine. Je crus qu'il avait atteint son paroxysme, le jour où j'entendis chanter à quatre voix, *les Chasseurs de Lutzow*, ce rhythme si plein d'élan dans lequel l'âme du poëte Körner et celle du musicien Weber semblent deux métaux mis en fusion par le même feu et jaillissant de la même fournaise. Cependant il y eut un autre chant, non pas plus excitant, cela était impossible, mais incontestablement plus émouvant que celui-là, c'est le champ funèbre ou plutôt la prière poétique de ce même Körner, prière composée par lui au bruit du canon et sous l'influence manifeste du pressentiment de sa mort prochaine :

Vater, du segne mich!
In deine Hand befehl'ich mein Leben,
Du kannst es nehmen, du hast es gegeben ;
Zum Leben, zum Sterben segne mich ;
Vater, ich preise dich.

Le jour où j'entendis chanter cette sublime invocation par le compagnon d'armes de Fichte, je n'en étais plus réduit aux conjectures sur la signification des mots, car je m'étais procuré le précieux recueil qui ve-

nait d'être publié à Leipzig (*Auswahl deutscher Lieder*) et qui, à dater de cette époque, a été partout mon inséparable compagnon de voyage et, pour ainsi dire, mon bréviaire musical dans lequel il n'était pas permis aux profanes de lire. Afin de me donner cette permission à moi-même, je me remis à la pratique avec un zèle que je ne m'étais jamais connu et qui finit par être couronné d'assez de succès pour me donner le droit de parler avec enthousiasme de ma nouvelle acquisition devant ceux que je jugeais capables de l'apprécier.

Le premier appréciateur vraiment compétent que je rencontrai en France, fut un jeune artiste en qui le génie qui lui a valu, de nos jours, une célébrité européenne, était encore à l'état inconscient. La spécialité de son organisation, comme celle de son esprit, le rendait plus apte qu'aucun musicien français à me seconder dans la petite propagande que je méditais de faire, sur une très-petite échelle, dans une très-petite partie de la société parisienne. Le lecteur trouvera sans doute mon projet bien hardi; mais il me pardonnera peut-être ma hardiesse, quand il saura que le coopérateur auquel je pensais s'appelait Liszt, et que l'auteur des deux recueils, jusqu'alors inconnus, que j'apportais d'au delà du Rhin, s'appelait Franz Schubert.

Le théâtre de nos exploits, à la fois bruyants et modestes, était le salon de Mme la marquise Levayer, chez laquelle se réunissait, plusieurs fois par semaine, une société qui, sous le rapport des sympathies politiques et autres, ne laissait rien à désirer à une espèce de proscrit comme moi. On ne s'affligeait pas trop du présent, on ne désespérait pas de l'avenir ou, si les vieux fai-

saient des prédictions trop sinistres, les jeunes, parmi lesquels brillait de tout son éclat juvénile Mlle de Roncherolle, se mettaient au piano avec M. Liszt qui n'avait pas dédaigné de composer des accompagnements pour nos chants favoris. Et ce fut ainsi que se passèrent les deux mois beaucoup trop courts qui précédèrent mon départ pour l'Angleterre à la fin de 1832.

Là je ne fus pas moins favorisé par le sort que je ne l'avais été à Paris. Je le fus même davantage à certains égards; car si, dans ma charmante retraite de Saint-Léonard, je ne trouvai pas un savant inspirateur comme Liszt, je trouvai en revanche toutes les jouissances de cœur et d'imagination que je pouvais désirer; car mes hôtes étaient ces mêmes amis avec lesquels j'avais fait, quelques mois auparavant, le voyage de Rome à Venise, et la maison que nous occupions était située de manière à me donner, particulièrement dans cette saison, mon spectacle de prédilection, celui d'une mer s'étendant à perte de vue et venant lourdement briser ses vagues à nos pieds, de manière à en faire jaillir l'écume jusqu'à nos fenêtres, ce qui ne faisait que redoubler la verve musicale de Miss Olympia et quelquefois aussi la mienne.

Je me souviens particulièrement d'une journée où nous eûmes ce spectacle et cette jouissance au complet, grâce à une violente tempête qui faisait tout craquer autour et au-dessus de nous. Il y avait des moments où les flots violemment brisés, mêlant leur bruit tantôt sourd, tantôt éclatant, aux rafales impétueuses du vent de sud-ouest, ne nous permettaient pas de nous entendre aux deux extrémités de la même chambre. Dans

la plus terrible de ces journées, je m'étais assis auprès d'une croisée entr'ouverte pendant qu'on jouait une sonate de Beethoven avec accompagnement de harpe. J'étais véritablement placé là comme entre deux harmonies, dont le contraste produisait sur mon âme un effet que je ne décrirai jamais. La musique avait un caractère suave et mélancolique, et il ne fallut que la simple modulation du prélude pour faire vibrer toutes les cordes de mon cœur. Quand la vague, arrivée au maximum de son volume et de son mugissement, se brisait en écume sur la plage, je ne percevais plus les sons d'aucun instrument; mais au retrait de la vague qui devenait de moins en moins assourdissante, des chants mélodieux se débrouillaient peu à peu de ce chaos et me plongeaient dans une triste rêverie à laquelle un craquement subit des vitres ou de la toiture mettait brusquement fin. Quand notre concert fut terminé, on me pria d'écrire quelques vers sur un album, ce que je fis avec docilité, mais avec un sentiment très-vif de mon impuissance. Les quatre derniers seulement me sont restés dans la mémoire :

Combien, dans l'avenir, me seront chers les lieux
Où les jours d'ouragan étaient des jours de fêtes,
Où j'avais, pour aider mon essor vers les cieux,
L'aile de l'harmonie et l'aile des tempêtes!

Avec ma provision de musique et celle que Miss Olympia avait elle-même apportée d'Allemagne, nous avions de quoi faire faire face non-seulement à nos besoins légitimes, mais même à nos caprices qui n'étaient pas moins impérieux que nos besoins. Par suite d'une sym-

pathie qui n'était ni récente ni accidentelle, nous nous accordions à donner la préférence aux compositeurs allemands, et c'étaient eux qui faisaient presque exclusivement les frais de nos récréations musicales, si toutefois on peut appeler de ce nom une chose que nous prenions tellement au sérieux. C'était à peine si nous nous en laissions distraire par la tentation de monter les deux beaux chevaux arabes que le général Malcolm avait fait venir d'Orient, et sur lesquels nous faisions de joyeuses excursions tantôt à la baie de Pevensey où débarqua jadis Guillaume le Conquérant, tantôt à un village distant d'environ huit milles, où nous admirions les ruines de l'abbaye de la Bataille (*Battle-abbey*) encore plus imposantes par leur caractère que par le grand souvenir historique qu'elles nous rappelaient.

Le séjour que je fis ensuite à Cambridge, sans avoir tout le charme de celui de Saint-Léonard, ne fut pourtant pas complétement stérile en jouissances analogues à celles que je venais d'éprouver. Outre que mon recueil de chants allemands m'ouvrit l'entrée de plusieurs maisons où ce goût avait été plutôt éveillé que cultivé, je trouvai quelque chose de mieux qu'une curiosité savante dans certains professeurs qui avaient déjà goûté, sur le continent, les prémices des émotions que leur promettaient les productions de la nouvelle école. Mais leur admiration, trop concentrée pour être contagieuse, était presque toujours passive, tandis que celle de leurs élèves, au moins de ceux avec lesquels le hasard me mit en rapport, comme Kemble et Monteith, avait, dans ses manifestations, quelque chose de la spontanéité germanique. Aussi les soirées doublement

agréables que je passais à chanter, avec ces deux jeunes enthousiastes, les éjaculations pieuses ou belliqueuses de Körner, furent-elles, sans contredit, un des meilleurs souvenirs que j'emportai de ce premier séjour à Cambridge.

Mon zèle pour les produits du génie allemand ne s'était donc pas refroidi, et quand, après avoir terminé notre excursion dans les provinces rhénanes, je pris seul la route de la Bavière au lieu de prendre, avec mon ami, celle de la Bohême, la nouvelle passion qui m'avait poursuivi de Munich à Paris, puis de Paris en Angleterre, et qui ne pouvait jamais être qu'une passion malheureuse, n'en entrait pas moins pour beaucoup dans ma détermination. Par suite de la direction imprévue qui, depuis l'été de 1830, avait été imprimée à mes idées et que j'attribuais presque exclusivement aux influences étrangères que j'avais récemment subies, j'en étais venu à me regarder comme une sorte de nourrisson avorté de la Muse germanique, et j'agissais comme si j'avais été persuadé que l'air et la lumière de Munich m'étaient indispensables tant pour éclaircir mon horizon intellectuel que pour l'agrandir.

Cet éclaircissement et cet agrandissement étaient plus difficiles pour la nouvelle tâche que j'allais entreprendre, et à laquelle je ne pouvais apporter que des connaissances très-superficielles. Pour comble d'embarras, je ne trouvai plus dans Schelling, en parlant avec lui de l'esthétique musicale, cette abondance et cette originalité de vues qu'il avait coutume de déployer toutes les fois qu'on touchait à une question qui relevait, directement ou indirectement, de sa science

favorite. Quant à Baader, il enveloppa ses explications dans des formules tellement mystiques, que je dus renoncer non-seulement à les appliquer, mais même à les comprendre. Il ne parvint à mettre à ma portée que les emprunts qu'il fit à son auteur de prédilection, je veux dire à Saint-Martin, dont il aimait à proclamer la compétence et presque l'infaillibilité dans toutes les questions qui tiennent aux mystères de l'âme humaine. L'extrait suivant qu'il copia, exprès pour moi, dans un des principaux écrits du théosophe français, semblerait prouver que l'appréciation de Baader n'était pas tout à fait dénuée de fondement :

« La musique a pour but de percer les régions du « temps qui nous enveloppent. Le bonheur étant notre « lieu de repos, la musique a pour objet de nous y « ramener lorsque nous en sommes sortis, et non pas « de nous en faire sortir quand nous y sommes établis. « Avec la musique l'homme peut, non-seulement porter « son être jusque dans la région divine, mais faire encore « descendre cette région divine dans tout son être ; « mais il faut que l'homme y joigne sa parole pure. « C'est parce que les animaux n'ont ni admiration ni « parole qu'ils n'ont point de musique. L'homme est « comme la lyre de Dieu, il tend sans cesse par sa pa- « role à en exprimer les diverses puissances. La racine « organique et mélodieuse de notre être est une source « simple, qui renferme en elle seule tous les or- « ganes de ses modulations. Mais Dieu tire à son gré « de sa lyre des sons tristes et déchirants, ou des sons « doux et récréatifs, ou il n'en tire point du tout. » — (Saint-Martin, *Esprit des choses.*)

Mais ce n'était pas avec des aperçus ingénieux que je pouvais suppléer à l'insuffisance de mes études préalables, tant historiques que techniques, insuffisance dont je ne m'étais pas fait une idée, même approximative, avant le jour où Görres et le major Seyfried, mes deux principales autorités en pareille matière, essayèrent de me faire mesurer du regard le nouveau champ que je me proposais de parcourir. La supériorité des inspirations chrétiennes sur les inspirations païennes était facile à constater; mais, en musique, on était réduit à des conjectures psychologiques dont la valeur était nécessairement arbitraire. Il en était de même pour la plupart des compositions antérieures à l'organisation définitive du culte dans les deux principaux centres des traditions musicales en Italie, c'est-à-dire à Rome et à Milan. Pour faire une histoire tant soit peu satisfaisante de cette première période, il fallait commencer par extraire des ouvrages des Pères de l'Église, tant grecs que latins, tout ce qui avait rapport à la musique et à son rôle spirituel comme auxiliaire de la piété. On me disait qu'en lisant, dans cette intention, les confessions et les lettres de saint Augustin, d'une part, pour l'Église occidentale, et d'autre part, pour l'Église orientale, les homélies de saint Jean Chrysostome et surtout ses commentaires sur les psaumes, je pourrais me figurer approximativement ce que serait une pareille opération, si elle était faite sur une grande échelle; à quoi il fallait ajouter qu'elle serait toujours incomplète, à cause de l'absence presque totale de documents techniques.

On aimerait à savoir ce qui se chantait dans les pre-

mières écoles de chant fondées à Rome par le Pape Sylvestre immédiatement après le triomphe définitif du christianisme dans la personne de Constantin. Un événement qui affranchissait à la fois les imaginations et les consciences, ne pouvait pas rester sans influence sur la seule branche de l'art qui se prêtait à une régénération immédiate. Il dut y avoir des chants de triomphe répétés d'un bout à l'autre de l'Empire, dans le genre de celui que saint Ambroise entonnait un peu plus tard dans sa cathédrale de Milan, et qui, d'après le témoignage de saint Augustin, fut comme un signal donné à toutes les autres églises (1).

C'était comme une inauguration solennelle de ce qu'on pourrait appeler la musique lyrique, laquelle devait recevoir plus tard de nouveaux développements par l'introduction des hymnes, dont la véritable floraison ne commence qu'avec le moyen âge, pour continuer ensuite, sous des influences très-variées, jusqu'à l'époque où la décadence du goût chrétien coïncide avec la renaissance des lettres païennes.

Mais ce qui m'intéressa le plus dans cette revue rétrospective, malheureusement trop rapide, ce fut d'apprendre qu'il y avait une musique qui correspondait à l'idéal ascétique et dont l'histoire ne serait pas impossible à tracer, si l'on avait le courage et le loisir d'en recueillir les matériaux dans les lieux, très-éloignés les uns des autres, où ils ont été dispersés. La musique fut en effet l'art de prédilection des ordres monastiques, par la raison toute simple que le chant, qui en est la plus

(1) Voir les *Confessions*, liv. 9, ch. 6.

haute expression, s'identifiait avec l'accomplissement de leur premier devoir. Aussi cet art occupait-il le premier rang dans les études de la jeunesse élevée par les moines, et le souvenir des succès obtenus par eux dans cet enseignement fut toujours précieusement conservé dans les monastères qui en avaient été le théâtre. Qui ne sait les merveilles opérées par la fameuse abbaye de Saint-Gall, qui envoyait des missionnaires dans toutes les directions pour convertir à l'orthodoxie musicale les populations dont le goût n'était pas suffisamment christianisé. L'histoire de cette propagande dans laquelle on voit figurer tous les réformateurs de l'ordre des Bénédictins ainsi que tous ses principaux docteurs et écrivains, n'est pas un des moindres titres de gloire des disciples de saint Benoît, bien que ce soit le plus ignoré, et ce fut précisément cette considération, renforcée par l'abondance des documents, qui me fit aborder cette partie de mon sujet plus résolûment que toutes les autres. Mais je m'aperçus bientôt que j'avais trop présumé de mes forces, et je me contentai de marquer provisoirement les points les plus saillants de la route que j'aurais à parcourir, dans le cas où les difficultés qui m'apparaissaient de loin, ne seraient pas insurmontables.

Une autre tentation du même genre et plus irrésistible encore, si j'avais eu le temps d'y succomber, était celle de consacrer un chapitre spécial à la musique légendaire, c'est-à-dire à la musique épanouie, pour ainsi dire, avec la légende, nourrie de la même séve et de la même rosée et jouissant avec elle d'une popularité commune, de génération en génération. Il n'est personne qui n'ait éprouvé quelquefois dans sa vie combien cette

association de destinées ajoute à la puissance de l'une et de l'autre. En supposant deux mélodies parfaitement égales au point de vue de l'inspiration, il est certain que celle qui réveille dans l'auditeur un souvenir légendaire, produira sur lui un tout autre effet que celle qui tire tout son charme de sa valeur intrinsèque. Et ceci n'est pas seulement vrai des chants élégiaques ou autres chants populaires. Il y a des hymnes, les uns joyeux, les autres funèbres qui jouissent du même privilége, et si, en récitant les psaumes, on savait se rendre compte des circonstances particulières sous l'empire desquelles ils ont été composés, l'impression qu'ils sont destinés à produire serait à la fois plus profonde et plus durable.

On peut dire que Munich est une ville privilégiée sous ce rapport; car elle a des légendes qui servent d'accompagnement à des chants spécialement réservés aux grandes solennités religieuses, comme celui qu'Orlando Lasso, maître de chapelle du duc Albert de Bavière et rival de gloire de Palestrina, fit exécuter à ses enfants de chœur dans une occasion mémorable dont le souvenir s'est perpétué parmi les générations suivantes. C'était en 1584, le matin même du jour où la procession de la Fête-Dieu devait déployer ses pompes dans les principales rues de la ville. Mais un violent orage, suivi de pluies torrentielles, avait assombri les imaginations et menaçait de rendre tous les préparatifs inutiles. Le duc était d'autant plus contrarié, qu'il avait fait venir le prince-évêque d'Eichstadt pour jouer le principal rôle dans cette grande occasion. En vain il faisait monter des observateurs au haut de la tour de l'église de Saint-

Pierre pour voir si l'on n'apercevait pas quelque éclaircie à l'horizon. Les réponses qu'ils rapportaient étant de plus en plus sinistres, le duc fit son sacrifice et ordonna de chanter dans l'église les quatre évangiles qui devaient se chanter dans les quatre reposoirs. Aussitôt Orlando Lasso, en guise de prélude, fit entonner son fameux motet : *Gustate et videte quam suavis sit Dominus timentibus eum et confidentibus ei.* A l'instant même la pluie cessa, le ciel s'éclaircit, et la procession sortit au milieu des démonstrations joyeuses de la foule qui croyait fermement à une intervention miraculeuse, et qui y crut plus fermement encore quand elle vit le ciel redevenir sombre et pluvieux à partir du moment où le saint sacrement eut repassé le seuil de l'église. Depuis ce jour, l'usage a prévalu de chanter le même motet, toutes les fois qu'on ordonne des prières publiques pour obtenir le beau temps.

Combien d'anecdotes du même genre ne pourrait-on pas recueillir non-seulement dans les chroniques du moyen âge et dans les biographies de saints, mais aussi dans les traditions locales des villes et même des villages! Plus je fouillais dans les documents qui se rapportaient à ce genre de productions et à la musique religieuse en général, plus je restais convaincu que c'était une mer sans rivage, même en bornant mes recherches aux populations d'origine germanique; car il est indubitable que, sous le rapport de la susceptibilité et de la productivité musicales, cette race a été particulièrement privilégiée entre toutes les races européennes. Pour aucune autre la musique n'a été une source si féconde d'émotions pieuses et patriotiques, ni un si puis-

sant auxiliaire des révolutions tant politiques que religieuses. Tacite nous dit que les Germains de son temps chantaient les lois de Thuiscon pour se mieux pénétrer de leur esprit, et l'on sait quel instrument formidable la musique fut entre les mains de Luther pour organiser et affermir le protestantisme autour de lui. Ce fut par suite de cette magique influence que l'on parvint, avant la fin du seizième siècle, à bannir presque entièrement d'une grande partie de l'Allemagne ce que les piétistes appelaient la musique profane, pour y substituer les chants d'église en langue vulgaire (*Kirchenlieder*), lesquels se multiplièrent à tel point que, dans les premières années du dix-huitième siècle, on n'en comptait pas moins de 33,000, attribués à 500 compositeurs qui s'étaient transmis cette tâche de génération en génération. Le tableau de la lutte entre les deux religions sur ce terrain tout à fait nouveau, me semblait susceptible du plus vif intérêt, et plus il se déroulait à mes regards, plus j'étais impatient de le tracer.

Mon impatience était encore plus grande à l'égard de la musique lyrique qui semble avoir plus d'affinité avec le génie de l'Allemagne méridionale et sans doute aussi avec le catholicisme qui en est la religion dominante, surtout parmi les populations rurales chez lesquelles la verve musicale s'éteint plus tard que chez les autres. La récente publication des chants populaires autrichiens avait encore aiguisé ma curiosité sur ce point; car je pouvais les comparer ou les faire comparer par des juges plus compétents que moi, avec les produits analogues des autres nations, par exemple avec les mélodies irlandaises ou avec les airs écossais ou avec les

chants des bardes gallois, trois collections précieuses que j'avais rapportées de mon voyage d'Angleterre et qui n'étaient pas restées oisives entre mes mains.

Mais mon idéal en ce genre était toujours Körner et son école, et quand je trouvais, dans les siècles précédents, un musicien-poëte qui avait joué un rôle analogue au sien, cette découverte me comblait de joie. Je me souviens encore de l'enthousiasme avec lequel je lisais, dans la chronique de Diebold Schilling de Berne, la part qu'eurent les Tyrtées de son temps aux victoires remportées par les Suisses sur les ducs de Bourgogne. Dans la guerre du même peuple contre l'Autriche, le même genre d'auxiliaires avait rendu le même genre de services, et il y eut une bataille, celle de Sempach en 1386, dont le gain paraît avoir été dû en grande partie à l'ardente intervention d'un certain Halbsuter qu'on pourrait bien appeler le Körner de son siècle, dénomination qui appartient plus justement encore à un poëte souabe nommé Veit Weber que son enthousiasme pour la liberté helvétique faisait courir en chantant au-devant de tous les dangers et à qui, pour comble de bonne fortune, la victoire remportée à Murten, en 1476, inspira la plus belle de ses compositions guerrières.

Ainsi, dans toutes les directions, s'ouvraient pour moi des perspectives attrayantes; mais plus elles se multipliaient, plus j'étais ébloui et presque découragé par cette multiplicité même; et cependant on me laissait entrevoir bien d'autres problèmes dont la solution serait urgente, si je voulais me rendre compte des vicissitudes auxquelles l'art musical appliqué au culte avait

été soumis aussi bien que les autres arts. Quand et comment l'équilibre avait-il été rompu entre l'harmonie et la mélodie, toujours au préjudice de la dernière, par les grands maîtres eux-mêmes? Quelle influence cette rupture avait-elle exercée sur les compositions du XVIIIe siècle et en quoi reconnaît-on l'empreinte de ce siècle sur elles? L'introduction du style d'oratorio dans les églises fut-elle un progrès ou ne fut-elle pas plutôt un symptôme de décadence au point de vue de l'inspiration, et faut-il savoir bon ou mauvais gré à la Chapelle Sixtine d'avoir résisté à cette invasion étrangère, pour rester fidèle aux traditions de Palestrina? Enfin, dans des temps plus rapprochés de nous, comment fallait-il interpréter le peu de cas que Mozart et Joseph Haydn faisaient de leurs propres compositions religieuses, et l'insouciance avec laquelle ce dernier cédait à son frère Michel la prééminence dans cette branche inférieure de son art?

Ici je me trouvais sur un terrain où mes pas avaient besoin d'être affermis; car du moment où il s'agissait de montrer un certain ordre d'inspirations aux prises avec les tendances du XVIIIe siècle, ce n'était plus seulement une question allemande, c'était une question européenne qu'il fallait aborder. Or ma vue était encore beaucoup trop faible pour embrasser un si vaste horizon. D'un autre côté, les matériaux que j'avais recueillis pour l'histoire des principales formes de la poésie chrétienne (forme légendaire, forme dramatique, forme épique) étaient encore trop incomplets pour que je pusse immédiatement les mettre en œuvre. Je n'étais en mesure d'engager la lutte avec la partie adverse, c'est-à-

dire avec presque tous mes compatriotes, que sur un point, celui des origines de la peinture chrétienne et de ses véritables sources d'inspiration. Les impressions que j'avais rapportées de mon second voyage d'Italie étaient encore dans toute leur fraîcheur, et les études subséquentes que j'avais faites sous les auspices de mes maîtres de Munich n'avaient pas peu contribué à féconder ces impressions et à les systématiser. J'avais donc quelque chance de me faire pardonner mon excès de confiance, si je les livrais séparément au public. Une fois cette résolution prise, je voulus, avant de l'exécuter, faire un troisième voyage d'Italie, en 1834, pour achever de constater les rapports entre l'école florentine et l'école ombrienne qui était comme le point culminant de ma théorie esthétique. Puis, après avoir terminé ce que je croyais être mon dernier pèlerinage au delà des monts, je revins en France avec celle que Dieu avait associée désormais à toutes mes émotions; mais je n'y revins qu'après avoir fait un détour par les montagnes du Tyrol, pour aller payer un dernier tribut de reconnaissance à mes amis de Munich qui, depuis quatre ans, avaient travaillé avec un zèle tout fraternel à ma régénération intellectuelle.

Je ne fus pas plutôt installé à Paris, que je mis la main à l'œuvre avec toute la ferveur d'un apôtre qui croyait bien plus à la grandeur de son rôle qu'à sa compétence pour le bien remplir. On m'avait répété si souvent et de tant de manières que j'allais faire une révolution dans les idées esthétiques de mes compatriotes, qu'il m'eût été impossible, avec la meilleure volonté du monde, de ne pas croire à la réalité de ma voca-

tion ; de sorte que la verve inspirée par la nature même du sujet se trouvait renforcée par la verve de ma conviction.

Ce fut surtout en écrivant les chapitres relatifs à l'école mystique et à l'école ombrienne, que je sentis l'action presque poignante de cette double verve qui atteignit son point culminant le jour où j'abordai, avec des documents puisés à une source toute nouvelle, le drame si émouvant de Savonarole. Je l'écrivais à Saint-Germain, pendant l'été de 1835, dans une charmante maison située tout près de la terrasse et dont les fenêtres, ouvertes sur un ravissant paysage, donnaient à l'œil des distractions que l'esprit ne pouvait pas toujours s'empêcher de partager. C'était là que je lisais à M. de Montalembert, le plus sympathique et le plus assidu de nos visiteurs, les portions de mon manuscrit que je savais être le plus en harmonie avec ses impressions personnelles qui n'étaient pas toujours l'écho des miennes. C'était là que je recevais, pour ainsi dire, à bout portant, les éloges les plus flatteurs pour le présent, et les prédictions les plus encourageantes pour l'avenir, prédictions qui allaient être si cruellement démenties par l'événement.

Quand ma tâche fut terminée, nous partîmes pour l'Angleterre où nous avions promis de passer la plus grande partie de l'année 1836, et là j'attendis avec une anxiété dont le principal ingrédient n'était pas l'amour-propre, cette explosion de sympathies qui devait accueillir mon aventureuse publication. Les jours et les mois s'écoulèrent sans que ni la presse parisienne, ni la presse étrangère, bien que je comptasse des amis

dans l'une et dans l'autre, rompissent le silence qu'elles semblaient être convenues de garder à mon égard. Enfin, cinq mois après la mise en vente, je reçus une lettre dans laquelle on m'annonçait officiellement que le nombre d'exemplaires vendus dans cet intervalle, s'élevait à douze !

Ce contraste avec le rapide succès qu'avait obtenu, sept ans auparavant, mon premier ouvrage si inférieur à celui-ci sous tous les rapports, était pour moi quelque chose de pis qu'un désappointement ; c'était un scandale, en prenant ce mot dans son acception évangélique, c'est-à-dire que ma foi dans les idées qui avaient servi de base et d'aliment à mon travail, en fut momentanément ébranlée. « L'idéal serait-il donc une chimère? » me disais-je avec une sorte de désespoir ; car il me semblait que, s'il fallait renoncer à l'idéal tel que j'en avais conçu et développé la notion, toutes les autres formes sous lesquelles il avait ravi ou subjugué les imaginations, me deviendraient suspectes et finiraient par perdre au moins une partie de leur empire sur la mienne. A quoi il faut ajouter la part qu'avait eue notre culte commun de l'idéal soit esthétique, soit religieux, aux relations d'amitié qui s'étaient établies entre les membres, maintenant dispersés, de notre ambitieuse association. La seule consolation qui me restait, si j'avais eu assez d'abnégation pour y recourir, c'était d'imputer à ma seule incompétence l'échec que venait de subir, dans ma personne, la sainte cause à laquelle je m'étais prématurément dévoué.

Quoi qu'il en soit, je regardai mon pacte avec *la*

poésie chrétienne sous toutes ses formes et particulièrement *sous la forme de l'art*, comme irrévocablement rompu, et pour me consoler de cet amour malheureux, je me mis immédiatement à la recherche d'un autre amour; ou plutôt cet amour était déjà tout trouvé, car il avait commencé à poindre à l'époque de mon premier séjour en Angleterre, quand j'avais entendu raconter, pour la première fois, par des bouches non suspectes, les persécutions de tout genre par lesquelles on avait fait expier aux familles catholiques leur fidélité à la foi de leurs pères. Il y avait là un long drame dont je n'avais fait qu'entrevoir les sanglantes péripéties et qui, en se combinant avec les phases correspondantes de l'histoire littéraire, était susceptible d'un intérêt bien supérieur à celui que pouvait offrir séparément l'histoire politique du même pays. Pourquoi, puisque j'étais sur les lieux et à la portée de tous les documents authentiques, ne tracerais-je pas pour mes compatriotes trop oublieux de l'hospitalité qu'ils avaient reçue, le tableau des épreuves analogues aux leurs, par lesquelles avaient passé, non pas une génération, comme en France, mais dix générations successives qui, sous une forme ou sous l'autre, avaient toutes fourni leur contingent de victimes? Pour l'accomplissement d'une pareille tâche, les circonstances de temps et de lieu étaient on ne peut plus favorables. Il dépendait de moi de fixer là temporairement mon séjour dans le pays de Galles richement pourvu de bibliothèques particulières, ou de changer ce séjour contre celui de Londres, quand les ressources locales, soit en hommes, soit en documents, me paraîtraient insuffisantes. C'était une manière charmante de partager ma

vie entre la ville et la campagne, surtout si je trouvais moyen d'intercaler entre les deux une petite excursion continentale, soit vers le Morbihan, soit vers le château de Boury dont je faisais déjà, par anticipation, le but d'un pèlerinage annuel.

Mais j'avais à vaincre, pour ce qui concernait la première partie de mon projet, c'est-à-dire ma renonciation définitive à l'art chrétien, sous quelque forme que ce fût, j'avais, dis-je, à vaincre l'opposition à la fois énergique et flatteuse de mes deux amis les plus chers dont l'un, M. de la Ferronnays, y mettait une insistance presque superstitieuse, comme s'il s'était agi d'une sorte de prédestination littéraire, et l'autre, M. de Montalembert, me reprochait, avec une apparence de justice, de l'abandonner sur le champ de bataille au moment où il travaillait à réhabiliter l'idéal chrétien dans l'histoire, comme je l'avais réhabilité dans l'art. C'était le moment où il mettait la dernière main à sa *Vie de sainte Élisabeth*, et il m'annonçait, dans des termes qui ne laissaient aucune place au doute, que la publication de cet ouvrage serait immédiatement suivie d'une appréciation aussi complète que possible du mien.

Sur ces entrefaites, l'occasion après laquelle j'avais vainement soupiré depuis la mort d'Albert, vint enfin s'offrir à moi, et j'allai chercher auprès d'Alexandrine et de ceux qui partageaient son deuil, ce que je regardais d'avance comme la plus efficace des consolations.

CHAPITRE IX.

Depuis mon départ de Naples en 1832 jusqu'au printemps de 1837, j'avais à peine passé quarante-huit heures avec M. de la Ferronnays à Pise où il était venu en 1834 installer Alexandrine et Albert en qui les symptômes du mal auquel il devait succomber deux ans plus tard ne laissaient déjà plus d'illusion à personne. Notre entrevue se ressentit nécessairement de la tristesse des prévisions qu'on ne voulait pas s'avouer, de sorte qu'il y eut je ne sais quoi de lugubre et de forcé dans les épanchements réciproques auxquels nous essayâmes, à plusieurs reprises, de nous livrer, et qui semblaient devoir être facilités par le souvenir des jours heureux qu'Albert et moi avions passés ensemble, dans cette même ville, trois ans auparavant. Malheureusement la contrainte ne fut complétement surmontée ni de part ni d'autre, et cela joint à l'effet que produisirent sur moi et encore plus sur ma timide compagne les sombres préoccupations d'Alexandrine, dont le cœur

était trop serré pour s'ouvrir si vite, fit que je n'obéis pas à mon premier mouvement qui eût été de passer avec eux l'hiver à Pise et de contribuer de notre mieux à laisser le moins de prise possible aux pressentiments avant-coureurs de la catastrophe que les hommes de l'art s'accordaient à regarder, sinon comme prochaine, du moins comme inévitable. Un seul mot d'Albert aurait suffi pour nous décider; mais ce mot, qui fut plus d'une fois sur ses lèvres, ne fut malheureusement pas prononcé.

Nous nous séparâmes donc tristement pour ne plus jamais nous revoir, et je me hâtai de mettre à profit les restes de la saison d'automne, pour aller reprendre à Munich le travail que mon expédition conjugale de l'hiver précédent m'avait forcé d'interrompre. Cette détermination que je pris à contre-cœur, et qui me donnait, vis-à-vis du fils, l'apparence de la froideur, et vis-à-vis du père, qui avait des droits plus sacrés que jamais à ma reconnaissance, l'apparence de quelque chose qui sentait presque l'ingratitude, cette détermination, dis-je, l'une des plus inexplicables et des moins motivées que j'aie prises dans tout le cours de ma vie, devait être pour moi plus tard la source des plus cuisants remords, même avant la mort d'Albert. Ces remords commencèrent dès mon arrivée à Munich où je trouvai M. de Montalembert très-occupé de son *Histoire de sainte Élisabeth*, mais occupé encore plus de l'ami malade qui l'attendait à Pise et qu'il joignit bientôt en effet, malgré les tribulations de tout genre que lui suscita la police autrichienne dans tous les États italiens où elle avait droit de surveillance.

Notre brusque départ de Pise avait été d'autant plus blessant pour Albert, que j'avais déjà eu, envers lui et envers sa famille, le tort impardonnable de m'arrêter à Rome et de ne pas continuer mon voyage jusqu'à Naples, ne fût-ce que pour remercier son père de sa chaleureuse intervention dans l'affaire de mon mariage. Il est vrai que j'avais alors pour excuse et pour excuse trop légitime, la peur que me faisaient, depuis mes expériences de 1831 et 1832, les chaleurs caniculaires en Italie. Mais à Pise, où notre séjour aurait coïncidé avec la saison la plus belle et la plus saine, rien de pareil n'était à craindre, et je me serais épargné les regrets amers qui m'attendaient deux ans plus tard.

Ce qu'Albert avait alors le plus à cœur, c'était de voir s'établir entre les deux jeunes ménages la même intimité qui avait existé entre lui et moi pendant notre séjour en Toscane. C'était aussi le désir d'Alexandrine qui avait conservé de nos relations de 1832 un souvenir plus affectueux que je ne le supposais et qui, malgré sa froideur apparente, regrettait de voir échapper l'occasion d'acquérir une nouvelle amie dont la sympathie, à peine entrevue, donnait des espérances qui ne devaient se réaliser que pour elle.

Tous ces regrets tardifs se trouvent consignés dans une lettre qu'Albert m'écrivait de Pise quelque temps après l'arrivée de M. de Montalembert.

« Je regrette chaque jour davantage, mon cher ami, « que tu n'aies pu rester à Pise avec ta femme. La vie « intime que nous menions jadis à trois, et que nous au- « rions ici menée à cinq, aurait achevé de dissiper tous « ces petits nuages qui ont plané à notre horizon, et

« que je regarde d'ailleurs comme n'ayant jamais existé,
« tant ils ont laissé peu de traces dans mon âme. Quel-
« ques semaines passées ensemble eussent suffi pour
« détruire certaines opinions fausses que tu t'es formées
« sur mon Alexandrine. Au reste je suis tranquille sur
« cet article et j'ai la certitude que tu lui rendras jus-
« tice un jour... Montalembert m'a parlé longuement
« et délicieusement de ta femme, ce qui m'a fait regret-
« ter encore davantage que tu nous aies privés d'une
« occasion si favorable, la seule peut-être qui se présen-
« tera d'ici longtemps, d'acquérir quelques droits à son
« amitié. Alexandrine me charge d'exprimer son regret
« d'avoir cessé de la voir au moment où elle commen-
« çait à se sentir attirée vers elle et à se défaire de la
« timidité qui lui est habituelle, quand il s'agit de faire
« une nouvelle connaissance. »

Il y avait, dans ces paroles, de quoi alléger le poids que j'avais sur mon cœur, depuis notre séparation; mais il y avait de quoi l'inonder de joie dans celles que M. de Montalembert y ajoutait, à la fin de la même lettre, comme pour porter le dernier coup à mes défiances et à mes préventions ombrageuses :

« Je ne puis te dire combien je suis content d'Alexan-
« drine; elle me fait l'effet d'une tout autre personne que
« celle que j'ai connue autrefois. Je n'ai pas trouvé non
« plus en elle aucune trace de cette tristesse dont tu
« m'avais parlé : au contraire, ils sont tous deux gais et
« se font illusion à qui mieux mieux; mais j'ai trouvé
« en elle une simplicité, une bonté, une enfance d'âme,
« une *Empfänglichkeit* pour toutes les idées et les sen-
« sations religieuses, qui m'ont rempli d'étonnement et

« de satisfaction. Son dévouement et sa sollicitude pour « Albert sont admirables. Enfin elle a fait sur moi la « plus favorable impression, et jamais je n'avais soup- « çonné que la vie diplomatique et mondaine eût pu « avoir si peu de prise sur elle; c'est surtout à ton pro- « pre égard que tu es injuste envers elle, car tu la soup- « çonnes toujours d'être prévenue contre toi, tandis « qu'elle est tout à fait prévenue *pour* toi et que je crois « qu'après son mari et sa mère il n'y a personne dont « elle aimerait plus la société que la tienne. »

Cette lettre qui, un an auparavant, m'aurait fait franchir les Alpes avec non moins d'empressement que j'en avais mis à franchir l'Apennin pour aller joindre Albert en 1831, me trouva maintenant absorbé par les prévisions de ma double paternité; car mon premier volume et mon premier enfant devaient voir le jour à peu près à la même époque, et cette époque n'était plus fort éloignée. Il fallut donc attendre que le retour de la belle saison permît au pauvre malade de satisfaire en toute sûreté, après quatre ans d'absence, son immense désir de revoir sa terre natale, et alors, quel que fût le lieu qui lui serait assigné pour demeure, j'étais bien décidé à subordonner mes projets aux siens et à réaliser, autant que possible, ce rêve de vie commune qu'il avait laissé s'évanouir à Pise.

Mais les médecins de cette ville en décidèrent autrement. Ils furent d'avis qu'un grand voyage de mer, de Naples à Odessa, ferait plus de bien à la poitrine d'Albert que tout autre régime, et comme Alexandrine voyait au bout de ce voyage le château de Korsen qu'habitait sa mère devenue princesse Lapoukhyn, la piété

filiale, d'accord avec la sollicitude conjugale, rendit la tentation irrésistible. L'absence des deux voyageurs fut longue, et leur silence presque aussi long que leur absence. Enfin une lettre de Vienne nous parvint au commencement d'octobre, lettre rassurante par le ton de gaieté affectueuse dont elle était écrite, mais désespérante par l'impossibilité où nous nous trouvions encore une fois de céder à l'impulsion qu'elle excitait en nous. Un célèbre médecin viennois, consulté par Albert, venait de lui dire que l'air des lagunes pourrait le guérir en un seul hiver, et le pauvre malade, qui ne se trouvait pas trop affaibli par son long voyage, s'accrochait à cette espérance avec une confiance qui aurait pu tromper un observateur superficiel. Il ne connaissait Venise que par l'enthousiasme avec lequel je lui en avais parlé dans nos conversations de Florence, et il était assez naturel que l'impression qui lui en était restée fît éclore de nouveau, dans son imagination fébrile, ce rêve de vie commune dont la réalisation avait été jusqu'alors impossible. On eût dit que l'intimité conjugale ne faisait que rendre plus vif son besoin d'intimité avec ses amis.

« Pourquoi, » me disait-il dans cette malencontreuse lettre arrivée un mois trop tard, « pourquoi ne passes-« tu pas cet hiver à Venise que tu aimes tant? Nous « eussions vécu ensemble, tu aurais pu apprécier ma « chère Alexandrine et reconnaître l'affection qu'elle te « porte, comme moi, de mon côté, je me serais efforcé « d'acquérir l'amitié de ta femme. Nous eussions mené « une bien douce vie, à part de tous les bruits du « monde. »

Hélas! oui, cette vie eût été bien douce, et le souvenir qui nous en serait resté eût été plus doux encore, à cause du soulagement que notre sympathie aurait pu apporter à des douleurs trop faciles à prévoir. Mais la même fatalité qui m'avait poursuivi en 1834 et qui devait encore me poursuivre en 1836, mettait un obstacle insurmontable à l'accomplissement d'un devoir que le nouvel appel fait à mon amitié rendait plus impérieux que jamais. Par suite d'un autre appel fait à ma reconnaissance filiale par celle à qui je devais le récent accroissement de mon bonheur, je venais de franchir le détroit et de prendre mes quartiers d'hiver, avec ma femme et mon enfant, dans le château de ma belle-mère, quand la lettre de ce pauvre Albert me parvint. Plus il mettait de discrétion dans l'expression de son désir, plus j'étais tenté de m'y rendre; mais les détails qu'il me donna dans la lettre suivante, me convainquirent qu'il n'y avait pas péril immédiat en la demeure, et qu'en me rendant auprès de lui au printemps, je n'arriverais pas trop tard pour lui porter quelques consolations.

Malheureusement ce printemps ne devait m'apporter que des souffrances et des tribulations de tout genre. Un crachement de sang, causé par la rupture d'un vaisseau dans ma poitrine, me rendait non-seulement tout voyage, mais toute locomotion impossible, et cela pendant que je recevais, coup sur coup, les messages les plus tristes sur la santé du pauvre Albert, alors acheminé vers Paris. L'idée de m'y trouver avant lui, ou du moins avec lui, me poursuivait d'autant plus que j'étais encore sous l'impression de la dernière lettre qu'il m'avait

écrite de Venise, et qui surpassait, tant pour la franchise que pour la tendresse, toutes celles que j'avais reçues de lui depuis longtemps. Il m'y parlait de ses deux grands griefs, ma froideur envers sa famille depuis mon mariage, et mon injustice envers Alexandrine; mais il m'en parlait pour me prédire que cette même Alexandrine serait pour moi l'*ange de la réconciliation*, et que je ne tarderais pas à regretter amèrement d'avoir négligé les occasions de la connaître plus tôt. C'était là sa prophétie favorite toutes les fois qu'il m'écrivait; mais ici elle avait quelque chose de plus solennel, comme si un instinct secret l'avait averti qu'il m'adressait son dernier adieu.

La fausse nouvelle de sa mort me parvint le vendredi saint. Je me traînai, comme je pus, de mon lit, jusqu'à la chapelle. On comprend tout ce que cette coïncidence dut ajouter de ferveur à mes prières. Le jour de Pâques, je communiai à son intention, et immédiatement après, j'écrivis à M. de Montalembert une lettre de condoléance mutuelle dans laquelle je lui disais, en parlant de notre pauvre Albert :

« Ses deux dernières lettres, en me prouvant que « son affection pour moi était inextinguible, ont rendu « mes regrets, dans un certain sens, plus amers. Deux « ans plus tôt, j'aurais moins souffert, parce que je « n'aurais pas cru tant perdre. Maintenant je perds « toutes les douceurs que je m'étais promises d'une « liaison qui n'avait plus besoin que d'une heure de « conversation, pour redevenir ce qu'elle avait été « dans nos beaux jours de 1831 et 1832. »

Ce souvenir, qui était certainement un des meilleurs

de sa vie, comme de la mienne, semblait lui être devenu plus cher, à mesure qu'il sentait ses forces décroître. Quand il fut arrivé à Paris, la bonne Alexandrine, qui savait tout l'intérêt qu'il prenait à mon ouvrage dont il m'avait vu tracer la première esquisse à Florence, mit un matin sur son lit le premier volume qu'il ne connaissait pas encore. Quand il l'aperçut à son réveil, un éclair de joie enfantine brilla dans ses yeux entr'ouverts. Trop faible pour en lire même un seul chapitre avec suite, il le feuilletait avidement, pour voir au moins ce que je disais de ses tableaux de prédilection que je lui avais appris à aimer et dont l'impression s'était conservée, chez lui, pendant près de cinq ans, dans toute sa fraîcheur, tant la perception de l'idéal, sous cette forme, comme sous toutes les autres, lui était devenue naturelle, par suite de l'essor tout exceptionnel qu'avait pris en lui cette faculté!

Enfin, dans les premiers jours de juillet, j'appris que tout était consommé! C'était M. de Montalembert qui m'annonçait cette triste nouvelle avec les émouvants détails que tout le monde a lus dans le *Récit d'une sœur*, et même avec un détail de plus qui me concernait personnellement, et qui fut pour moi une immense consolation. « Très-peu de temps avant sa mort, » me disait mon correspondant, « je me suis approché d'Albert et « je lui ai parlé de toi et de ta dernière lettre où tu « t'exprimais sur lui avec tant de tendresse. Il m'a « serré la main avec émotion et m'a dit : *Rio, oh! oui,* « *ce bon garçon, dis-lui que je l'aime bien.*—Il ne par- « lait déjà plus, du moins à moi. »

Ce fut là mon legs qui était comme le prélude d'un

autre legs encore plus précieux, mais en jouissance duquel je ne devais entrer qu'un an plus tard.

Ce second legs était l'amitié de sa femme à laquelle il n'avait cessé d'inculquer, surtout depuis leur récent séjour à Venise, la conviction de l'influence que j'avais eue sur son progrès intellectuel et moral, progrès qu'il attribuait, trop modestement et trop exclusivement, aux relations intimes qui avaient existé entre nous, immédiatement avant la découverte du trésor qui devait faire briller, dans tout leur éclat, les belles qualités de son âme.

La première explosion de cette affection, que je pourrais appeler testamentaire, eut lieu un peu plus de deux mois après la mort d'Albert, quand Alexandrine et moi nous nous rencontrâmes à Paris; elle revenant d'Allemagne pour se rendre au château de Boury, moi venant d'Angleterre pour me rendre en Bretagne. C'était le soir, et la chambre où nous l'attendions était assez mal éclairée. Quand j'entendis la voiture s'arrêter à la porte, je ne pus m'empêcher de trembler, et quand j'entendis des pas sur l'escalier, je tremblai encore davantage ; car la pauvre femme ne savait même pas que je fusse en France et je redoutais l'impression que mon apparition imprévue ne pouvait manquer de produire sur elle. En effet, elle ne m'eut pas plutôt aperçu en franchissant le seuil de la porte, qu'elle se précipita vers moi avec un cri déchirant auquel se mêlait mon nom indistinctement articulé ; puis, passant convulsivement ses bras autour de mon cou, elle parut comme suffoquée par le paroxysme de sa douleur, jusqu'à ce qu'elle se fût soulagée par un torrent de larmes, après quoi ses

yeux devinrent tout à coup mornes et secs, et elle ne parut rien entendre de tout ce qui se disait autour d'elle. La secousse avait été des plus violentes. C'était de toutes les rencontres qu'elle pouvait faire, celle qu'on redoutait le plus, à cause des souvenirs que ma vue devait nécessairement réveiller en elle.

Le lendemain je la trouvai calme et bien plus affectueuse pour moi qu'elle ne l'avait jamais été. C'était un dimanche. Elle me demanda de la conduire à la grand'-messe dans l'église de Saint-Sulpice, afin que nous pussions prier ensemble pour Albert; puis, l'office terminé, elle prit avec moi le chemin de la rue Madame, et m'introduisit dans la chambre mortuaire où elle avait reçu le dernier soupir de son mari. Son premier soin fut de me rassurer contre le retour d'une scène violente comme celle de la veille. Après quoi, elle me fit une sorte d'inventaire funèbre de tous les meubles, m'indiquant l'ordre dans lequel ils avaient été placés, tant pour l'appareil de la communion nocturne que pour celui du suprême adieu. Son calme ne se démentit pas un instant devant tous ces objets, pas même devant le fauteuil dans lequel Albert avait rendu le dernier soupir, pas même quand elle s'agenouilla près de moi, pour dire une courte prière à son intention. Quand je me relevai, il me sembla qu'un lien nouveau s'était formé entre nous trois et que mon amitié pour Alexandrine venait de recevoir une sorte de sanction sacramentelle qui la rendrait féconde non-seulement en jouissances pour le cœur, mais aussi et surtout en bénédictions pour l'âme. On voit que nous approchons peu à peu des régions de l'idéal.

Mais ce n'est pas Alexandrine seule qui aura le privilége de nous y introduire. Elle a depuis longtemps auprès d'elle une âme sœur de la sienne, coulée, pour ainsi dire, dans le même moule, mais cependant plus prononcée dans sa tendance à s'élever toujours de plus en plus vers l'immuable et l'infini. C'était bien d'elle qu'on pouvait dire : *Ascensiones in corde suo disposuit.* Cette âme privilégiée était Eugénie dont j'avais déjà entrevu les hautes aspirations en 1830, mais sans en soupçonner toute la portée. Depuis lors, ses pensées, mûries par les angoisses dont elle avait été témoin et qu'elle avait partagées avec un dévouement sans mesure, s'étaient arrangées dans son esprit, pour ainsi dire, à son insu, et elle les avait écrites naïvement sans autre but que celui de se familiariser avec les idées qui lui promettaient le plus de consolations. Je savais déjà, par une lettre de M. de Montalembert, que ce journal existait. Il l'avait lu, sans que l'auteur en sût rien, avec la connivence d'Alexandrine, et la manière dont il me parlait de l'impression que cette lecture avait faite sur lui avait vivement excité ma curiosité.

« Tu sais, me disait-il, que je suis assez versé, de-
« puis quelque temps, dans la littérature ascétique,
« dans l'étude des saintes et belles pensées que l'a-
« mour de Dieu et du ciel a dictées aux âmes élues;
« eh bien, je te déclare, la main sur la conscience,
« que jamais et nulle part, pas même dans *Suso*, je
« n'ai lu quelque chose de plus admirable, de plus dé-
« licieux, de plus édifiant. Jamais je n'ai cru que
« l'horreur du mal, que l'amour passionné et exclusif
« de Dieu et du ciel pouvait maîtriser à un tel point

« une âme humaine, surtout dans le temps où nous « vivons. »

Maintenant mon tour était venu, grâce à la même connivence, de me livrer à la même délectation, et ceux qui ont lu les fragments de ce journal, publiés à la suite du *Récit d'une Sœur*, comprendront sans peine qu'à dater de ce jour, mon admiration, sinon mon affection, ait été presque également partagée entre Alexandrine et Eugénie, chacune d'elles réalisant ou aspirant à réaliser le genre d'idéal qui correspond à la passion du sacrifice. Quelle délicieuse initiation quelques mois ou même quelques semaines de vie intime avec des âmes si privilégiées, ne promettaient-elles pas à qui pourrait les comprendre ou seulement suivre de loin l'essor qu'elles semblaient si pressées de prendre par delà les préoccupations terrestres!

C'était là précisément la douce perspective que j'avais alors devant moi. On me pressait d'aller à Boury, que je ne connaissais pas encore et, si je n'avais pas eu un devoir filial à remplir en Bretagne, j'aurais certainement obéi à l'attrait qui me sollicitait dans une autre direction. Cet attrait était la présence de M. de la Ferronnays que je n'avais pas vu depuis deux ans et sur lequel on disait que la mort si édifiante de son fils avait produit une impression dont les effets devenaient chaque jour plus visibles. Dans de pareilles conditions, aucune pensée ne pouvait être plus attrayante pour moi que celle de faire un détour par Boury, quand je repasserais par Paris pour retourner en Angleterre. Mais le même obstacle qui m'avait retenu de l'autre côté du détroit, pendant l'agonie d'Albert, vint encore con-

trarier ce dernier projet, et quand ma santé fut assez bien rétablie pour me permettre d'en entreprendre l'exécution, une sommation impérieuse m'arrivait d'Angleterre, où, par suite d'un discours prononcé par moi l'année précédente, j'avais été nommé président du *Cymrigiddion* ou congrès gallois qui avait été annoncé pour la fin d'octobre dans la ville d'Abergavenny. On jugera de ce que dut me coûter mon sacrifice, par la lettre suivante que je reçus la veille même de mon départ :

« Boury, samedi soir.

« Cher Monsieur Rio,

« Je ne saurais vous dire combien je regrette de ne « pas vous avoir vu ici. J'espérais tant y causer long- « temps avec vous ! Je vous y aurais montré encore « mille choses *écrites bien* précieuses (1), et il m'eût été « si doux de voir encore quelqu'un de plus de ceux « qui aiment Albert et qu'il a tant aimés. — Je vous « aurais encore donné des preuves de sa tendre et « constante affection pour vous ! Hélas, cher ami, sou- « vent je ne puis encore me figurer de l'avoir vraiment « perdu, malgré cette horrible habitude de 5 mois déjà ! « O priez pour moi, pour que mon exil ne soit pas « long . . . . . .

. . . . . .

« Mon beau-père vient encore de me charger de vous « prier de venir nous voir. Je lui ai dit que je craignais « que cela ne se pût pas, puisque vous partiez après-

(1) C'était le Journal qui a été publié dans le *Récit d'une Sœur*.

« demain pour l'Angleterre. Mais, cher bon M. Rio, je « vous en conjure, s'il arrivait encore un retard à votre « départ, oh alors venez, venez, vous serez si bien « reçu ! — Que Dieu vous comble de bénédictions *tou-* « *jours !* Je demande à votre excellente femme une pe- « tite prière pour moi, mais ni pour ma santé ni pour « la prolongation de ma vie.

« A revoir, je l'espère, au ciel encore plus que sur « terre. Croyez-moi toujours votre amie et aimez-moi « pour l'amour d'Albert (1). « ALEXANDRINE. »

Il fallut donc différer encore de neuf mois, c'est-à-dire jusqu'à l'été de 1837, la satisfaction d'un désir ou plutôt d'un besoin auquel cette série de désappointements n'avait fait que donner une intensité toujours croissante. Heureusement pour moi, j'avais affaire à des cœurs que l'absence, quelque prolongée qu'elle fût, ne pouvait pas refroidir, et les lettres que nous recevions prouvaient assez que l'impatience était réciproque.

La correspondance fut donc très-active entre nous et les solitaires de Boury pendant l'hiver de 1836 à 1837, et l'on ne manquait pas une occasion de nous rappeler l'engagement que nous avions pris. Mais il y avait des obligations de famille qui passaient avant toutes les autres, et je fus obligé de partir seul. Ma première ren-

(1) Jusqu'à présent, je n'ai pas cru qu'il fût nécessaire de prémunir mes lecteurs contre la tentation d'imputer à une misérable spéculation d'amour-propre tous les détails que je donne, dans les pages précédentes et dans celles qui vont suivre, sur les scènes émouvantes auxquelles j'ai été mêlé et sur les manifestations dont j'ai été l'occasion ou même l'objet. Les facultés admiratives sont comme les facultés aimantes : quelle que soit leur intensité, elles ne prouvent rien en faveur de celui qui en est l'objet ; mais elles révèlent dans les âmes qui en sont douées leur degré d'aptitude à la perception de l'idéal, lors même que cet idéal est imaginaire. C'est surtout à cet ordre de phénomènes psychologiques qu'on peut appliquer le beau verset du psalmiste : *Ascensiones in corde suo disposuit.*

contre avec M. de la Ferronnays eut lieu à Paris. Depuis trois ans, c'est-à-dire depuis l'époque de notre triste séparation à Livourne, nous nous étions vus une seule fois dans le printemps de 1835, quand il avait traversé rapidement Paris pour aller préparer l'installation de sa famille dans ce même château de Boury qui était destiné à occuper une si grande place dans nos souvenirs communs, quand la catastrophe déjà trop facile à prévoir, je veux dire la mort d'Albert, viendrait donner à ce séjour une sorte de consécration funèbre. Maintenant l'épreuve était consommée. Connaissant la nature expansive de celui que j'allais aborder, je m'étais attendu à une de ces explosions de douleur d'autant plus irrésistibles qu'elles ont été plus longtemps comprimées. Mais je n'étais pas au courant de ce qui s'était passé d'extraordinaire dans cette âme privilégiée. Quel changement et quelle surprise, malgré tout ce qu'on m'avait dit pour m'y préparer ! quelle douceur dans le regard, quel attendrissement dans la voix, jadis si ferme et si sonore, et surtout quel charme, tout nouveau pour moi, dans ce mélange de noblesse et de mélancolie, devenu, depuis son malheur, le caractère distinctif de sa physionomie que j'avais trouvée, dans les premiers temps, presque trop imposante, surtout quand il y joignait le ton un peu militaire, quoique jamais impérieux, dont il donnait ses ordres !

A ce changement extérieur correspondait un changement intérieur dont il était plus pressé de s'entretenir avec moi qu'avec aucun autre de ses amis, à cause de l'espèce de remords que lui causait le souvenir de notre controverse un peu chatouilleuse de 1832, sur ce qu'il appelait alors les tendances mystiques du pauvre Albert, tendances qu'il jugeait au point de vue

de l'homme du monde et qu'il regardait comme incompatibles avec le genre de progrès auquel il attachait le plus d'importance. Maintenant que la lumière qui éclaire les régions du monde idéal avait commencé à luire pour lui, il avait appris à subordonner les intérêts de la vie pratique à des intérêts supérieurs, et en appliquant ce nouveau mode d'appréciation à la revue rétrospective des symptômes de prédestination qui avaient marqué les cinq dernières années de la vie d'Albert, il était obligé de s'avouer à lui-même que ce qui lui avait causé jadis tant d'alarmes, n'était pas une des moindres consolations que Dieu lui avait ménagées dans sa douleur.

De là à l'application du grand remède des âmes malades qui sont pressées de guérir, il n'y avait qu'un pas, et ce pas avait été franchi. La petite église de Sainte-Valère avait été le théâtre de cet événement, le plus mémorable de tous dans une vie qui se compose, pour ainsi dire, d'événements mémorables, bien qu'ils ne soient pas tous éclatants. La visite d'action de grâces que nous y fîmes ensemble, dès le lendemain de mon arrivée, était, en quelque sorte, le pendant de celle que j'avais faite, l'année précédente, à la chambre mortuaire de la rue Madame, et l'on devine sans peine, d'après ce début, sur qui et sur quoi roulèrent nos conversations devenues plus intimes que jamais. Les rôles étaient désormais intervertis. Ce n'était plus moi qui défendais les aspirations idéales contre le positivisme de mon correspondant de 1832, c'était mon correspondant positiviste de 1832 qui, pour m'élever à la hauteur où il était lui-même parvenu, faisait appel à mon cœur

encore plus qu'à ma raison, et suppléait, par la tendresse, à ce qu'il pouvait y avoir d'incomplet dans ses arguments.

Une semaine entière fut consacrée à ces épanchements réciproques par lesquels s'inaugurait une ère nouvelle dans notre amitié. J'osai demander son portrait comme souvenir de cette inauguration, et malgré sa répugnance presque invincible pour toute complaisance de ce genre, mon ambition ne tarda pas à être satisfaite. Une autre ambition que je n'avais pas moi-même, mais qu'il eut pour moi, lui suggéra l'idée de me mettre en rapport avec quelques-uns des personnages les plus influents du parti légitimiste, par l'entremise desquels il se figurait qu'on pourrait assurer mon élection, comme député de mon département. Son enthousiasme pour la réalisation de cette idée, rendit son langage tellement persuasif, que tout en ne songeant qu'à me donner des patrons, il me donna des amis parmi lesquels il y en eut un dont le tempérament intellectuel avait beaucoup d'analogie avec le sien et qui, à ce titre et à beaucoup d'autres, m'inspira une sympathie prononcée à laquelle il ne manqua, pour être complétement réciproque, que des occasions plus fréquentes de nous voir et de nous comprendre, pendant le peu d'années qu'il vécut encore.

Cette nouvelle acquisition dont je n'eus pas alors le temps d'apprécier toute la valeur, était le marquis de Brézé à qui sa noble attitude dans la chambre des pairs où il représentait le parti vaincu, avait concilié l'estime et parfois l'admiration de ses collègues, sans excepter ceux qui professaient le plus d'éloignement pour ses doc-

trines politiques. M. de la Ferronnays, par cela seul qu'il avait refusé son serment à la dynastie de juillet, se faisait un scrupule de blâmer ceux qui avaient cru pouvoir ou devoir agir autrement, pourvu toutefois que leur caractère et leur conduite les missent à l'abri de tout soupçon de vile ingratitude ou de spéculation plus vile encore. Non-seulement mon noble ami avait trouvé cette double garantie dans celui dont il est ici question, mais indépendamment des dons qui avaient trait à la vie publique, il avait trouvé, dans son ancien collègue, des qualités d'esprit et de cœur tellement attrayantes, qu'il saisissait avidement toutes les occasions de lui montrer tout le prix qu'il attachait à leur sympathie réciproque. Malheureusement ces occasions furent très-rares, et le temps qui restait pour les faire naître ou en profiter, devait être très-court.

Malgré tout le charme de cette nouvelle relation, j'étais pressé d'arriver à Boury où Alexandrine et Eugénie nous attendaient avec une impatience facile à comprendre. Notre voyage de Paris à Gisors, dans le coupé d'une mauvaise diligence, à travers des villages très-peu pittoresques, eût été très-prosaïque, si la pauvreté des conditions accessoires n'avait été rachetée par une faveur du sort qui voulut que nous fussions tête à tête pendant toute la route. Heureusement pour moi, il n'y avait pas encore de chemin de fer, et cette circonstance, jointe à la lenteur de notre véhicule, laissa le champ libre à mon interlocuteur pour dérouler devant moi, pendant plusieurs heures consécutives, les péripéties les plus émouvantes non pas de sa vie politique, qui n'avait plus pour lui qu'une importance se-

condaire, mais de sa vie intérieure et des bénédictions que lui promettait la phase nouvelle dans laquelle elle venait d'entrer. Ce fut à la suite des épanchements réciproques auxquels cette longue conversation donna lieu, que je lui entendis prononcer ces belles paroles qui suffiraient pour le caractériser :

« Je ne me souviens pas d'avoir jamais eu dans ma « vie un seul mouvement de bonne opinion de moi-« même. »

Et cela fut dit non-seulement sans la moindre jactance, mais avec une simplicité pleine de candeur qui prouvait à quel point cette âme vraiment privilégiée s'ignorait elle-même. L'émotion que ce discours produisit en moi n'était pas de celles dont on supprime les marques à volonté. Je restai pendant quelque temps muet d'admiration et de respect, et quand nous descendîmes de voiture, je n'étais pas encore complétement remis de l'espèce de stupéfaction dans laquelle m'avaient jeté cette confidence et tout ce qui l'avait suivie.

Avec des souvenirs comme ceux que réveillait ma présence, il était difficile que la joie de nous retrouver ensemble ne fût pas tempérée par un retour involontaire vers un passé qui nous était cher à divers titres, et dont le contraste avec le présent était d'autant plus vivement senti, qu'il y avait plus de personnes qui participaient ensemble à ce sentiment. Or tous les membres de la famille qui avaient accompagné Albert depuis Venise jusqu'à Paris, c'est-à-dire depuis le commencement de sa longue agonie jusqu'à son dernier soupir, étaient là présents, et mon cœur, pour le mo-

ment, n'en demandait pas davantage. Mais celui de mes hôtes n'était pas satisfait. Ils trouvaient que quelque chose manquait à la complète satisfaction de tous, tant qu'ils n'auraient pas au milieu d'eux celle qu'un devoir impérieux retenait de l'autre côté du détroit et qu'ils n'avaient fait qu'entrevoir à Livourne trois ans auparavant. On offrait d'aller à sa rencontre jusqu'au Havre, si elle voulait s'embarquer à Southampton ; et moi je me laissais vaincre par des dispositions si bienveillantes envers une inconnue, et pour triompher de ses scrupules maternels, je faisais de mon autorité conjugale un usage qui ne devait pas tarder à être aussi doux pour son cœur que pour le mien. En un mot le vœu dont je m'étais rendu le très-docile interprète, fut presque immédiatement exaucé.

Notre première visite fut à l'école des filles du village, où on nous avait ménagé une surprise plus propre à nous faire pleurer qu'à nous faire rire. Les deux maîtresses, que nous ne reconnûmes pas d'abord, et qui s'étaient entendues avec notre introducteur, étaient en fonctions quand nous entrâmes. C'était Olga et Eugénie, dont l'ambition, en fait de charité, ne connaissait pas de limites et pour qui le soulagement des misères matérielles ou spirituelles des pauvres était quelque chose de plus qu'une distraction à leur douleur. Le goût qu'elles y avaient pris, toutes trois, avait transformé cette charité en une véritable jouissance dont l'expression combinée avec celle d'une mélancolie permanente, donnait à leur physionomie, mais plus particulièrement à celle d'Alexandrine, un attrait indéfinissable.

Ce double caractère reparaissait dans nos récréations

musicales qui étaient aussi fréquentes que le comportaient les habitudes de la famille et la délicatesse de l'organe mis en réquisition. La voix d'Alexandrine était plus triste et plus pénétrante. On eût dit qu'elle avait toujours les yeux fixés sur une tombe. La voix d'Eugénie avait quelque chose de plus céleste et se mariait admirablement avec celle de sa belle-sœur. Je n'ai pas besoin de dire que leurs chants de prédilection étaient ceux qui exprimaient le mieux leurs aspirations personnelles presque toujours dirigées vers le monde invisible. C'était presque toujours la romance de Moeris qui servait de début à nos petits concerts, parce que c'était à la fois un souvenir de Rome et un souvenir d'Albert qui la redemandait toujours pour inaugurer nos charmantes soirées de la *Via Sebastianelli.* Mais quelle différence les six années qui venaient de s'écouler avaient mise dans l'accent de la voix et même dans l'acception des mots! c'était toujours une élégie; mais la note dominante n'était plus la même. C'était bien le cas de dire avec le grand poëte qui avait été son premier initiateur à cet ordre d'émotions :

Amore
Acceso da virtu sempre altro accese

C'était en obéissant à des influences du même genre qu'Alexandrine chantait ou se faisait chanter par Eugénie *le fil de la Vierge*, composition charmante et vraiment idéale dans ses tendances, et si bien assortie à l'espèce de mysticisme qui présidait à nos relations réciproques, que nous ne pouvions pas nous empêcher de la fredonner partout, même dans nos promenades. Nous en eussions volontiers fait un cantique du soir, si nous n'avions pas

craint de profaner notre chapelle. Il y avait surtout une strophe, la dernière de toutes, qui s'était si bien emparée de l'imagination de M. de la Ferronnays, qu'il la chantait en guise de monologue, dès qu'il était seul dans sa chambre ou dans les allées de son jardin. Il est vrai que les deux derniers vers de cette strophe ouvraient une perspective bien attrayante pour une âme disposée comme l'était alors la sienne ;

Adieu, pauvre fil blanc, je t'aime, vole encore
Mais ne vas pas
T'accrocher en passant au buisson qui dévore
Et tend les bras ;
Ne te reposes pas quand du haut des tourelles
Le jour a fui,
Vole haut près de Dieu, les seuls amours fidèles
Sont avec lui !

Cette exhortation finale, soit qu'il se la répétât à lui-même, soit qu'il se la fît chanter par l'une de ses filles, le rendait à la fois joyeux et pensif, et quand le chant finissait, il y avait toujours un silence proportionné à l'intensité de l'impression qui avait été produite. C'était comme si l'on avait proposé un verset de la Bible ou de l'Évangile à nos méditations, tant il nous était difficile de ne pas regarder comme sublime tout ce qui traduisait, ne fût-ce qu'approximativement, l'élan sympathique de nos âmes. Assurément ce n'était ni la qualité de la poésie ni la qualité de la musique qui opérait ces merveilles; mais il y avait entre les divers membres dont se composait notre petite association une sorte d'harmonie préétablie qui modifiait, à notre égard, les rapports naturels entre l'effet et la cause, de sorte

qu'une composition médiocre, soit musicale soit poétique, qui était en rapport avec nos sentiments intimes, nous inspirait le même enthousiasme que la composition la plus sublime. Rien ne prouve mieux cette partialité de nos jugements ou plutôt de nos impressions, que le poëme composé par l'abbé Gerbet sur les catacombes et chanté par nous sur notre air favori du *Fil de la Vierge*. A quoi il faut ajouter que de tous les souvenirs que nous avions rapportés de Rome, celui-là était le plus tenace et le plus solennel.

SUR LE FIL DE LA VIERGE. — ROMANCE.

Hier, j'ai visité les grandes catacombes
Des temps anciens,
J'ai touché de mon front les immortelles tombes
Des vieux chrétiens :
Et ni l'astre des nuits, ni les célestes sphères,
Lettres de feu,
Ne m'avaient mieux fait lire, en profonds caracteres,
Le nom de Dieu !

Sacrés lieux, où l'amour pour les seuls biens de l'âme
Sut tant souffrir.
En vous interrogeant j'ai senti que sa flamme
Ne peut périr,
Qu'à chaque être d'un jour, qui mourut pour défendre
La vérité,
L'Être éternel et vrai, pour prix du temps, doit rendre
L'éternité.

J'ai sondé, d'un regard, leur poussière bénie,
Et j'ai compris
Que leur âme a laissé comme un souffle de vie
Dans ces débris ;
Que dans ce sable humain qui, dans nos mains mortelles,
Pèse si peu,

Germent pour le grand jour les formes éternelles
De presque un Dieu.

C'est là qu'à chaque fosse on croit voir apparaître
Un trône d'or,
Et qu'en foulant du pied des tombeaux, je crus être
Sur le Thabor!
Descendez, descendez au fond des catacombes,
Aux plus bas lieux,
Descendez, le cœur monte, et du haut de ces tombes
Il voit les cieux!

Par un contraste bien étrange, qui n'était pas alors très-rare dans les familles les plus chrétiennes et qui est peut-être encore moins rare aujourd'hui, pendant que nous chantions ces pieuses romances dans une chambre on lisait tout haut dans la chambre voisine, pour l'instruction de mademoiselle Olga qui n'y avait guère de goût, l'*Histoire des républiques italiennes* de Sismondi. Je puis dire qu'il n'y avait là personne pour qui ce nom fût aussi imposant que pour moi. Dans les années qui avaient précédé immédiatement mon premier voyage à Rome, j'avais lu à plusieurs reprises, avec un bénéfice matériel toujours croissant, l'*Histoire des Français*, du même auteur, et cette lecture m'avait laissé une impression de respect, sinon pour ses idées, du moins pour sa science. Il en avait été autrement quand, après mon second voyage d'Italie, je voulus lire son *Histoire des républiques italiennes*, pour étudier la part que chacune d'elles avait eue dans le développement des diverses branches de l'art chrétien. Non-seulement, ma curiosité sur ce point ne fut aucunement satisfaite, mais je trouvai l'ouvrage écrit dans un esprit tellement hostile à toutes les grandes

institutions et à tous les grands souvenirs qui avaient excité mon récent enthousiasme, qu'à dater de cette époque, Sismondi devint pour moi l'objet d'une défiance que je m'efforçais de rendre aussi contagieuse que possible. La tâche était d'autant plus facile et mes arguments d'autant moins suspects que je les empruntais en grande partie à un écrivain protestant, je veux dire le célèbre professeur Léo qui, tout en se laissant influencer par son point de vue, avait traité le même sujet avec une impartialité relative dont il serait difficile de citer un autre exemple dans l'histoire littéraire du protestantisme.

Cette question spéciale conduisait nécessairement à une question plus générale, celle de savoir jusqu'à quel point on pouvait se flatter de corriger ou de contrebalancer les impressions produites par des lectures historiques ou autres, dans lesquelles les croyances inculquées par la première éducation, étaient implicitement niées ou du moins mises en état de suspicion. Pendant plusieurs jours, on ne parla pas d'autre chose. M. de la Ferronnays, que ce problème n'avait jamais occupé jusque-là, l'envisageait sous toutes les faces pour trouver une solution pratique; car, après la question du mal, était venu la question du remède, et cette question avait abouti à un dilemme qui avait déjà préoccupé plus d'un esprit sérieux. Il fallait de deux choses l'une :

Ou subir la supériorité scientifique de nos adversaires, ou leur faire subir la nôtre en traitant les mêmes sujets avec plus d'érudition et des points de vue différents.

Cette solution ou plutôt cette revanche était-elle

possible pour l'histoire des républiques italiennes, histoire doublement intéressante pour nous à cause du rôle prépondérant qu'y joue la Papauté et des interprétations arbitraires auxquelles ce rôle a trop souvent donné lieu? Oui, cette solution était possible à deux conditions. Il fallait d'abord trouver un écrivain voué à la grande cause qu'il s'agissait de glorifier, et réunissant toutes les facultés intellectuelles qui pouvaient garantir le succès de son œuvre; et quand on aurait bien constaté son aptitude, il fallait l'enrôler sous notre bannière à quelque prix que ce fût, et répartir entre nous, pendant un certain nombre d'années, les sacrifices pécuniaires à l'aide desquels nous pourrions pousser notre expérience jusqu'au bout.

Ce fut Alexandrine qui la première nomma le champion, alors très-peu connu, qui aurait pu en effet remplir, avec plus de succès qu'aucun de ses contemporains, la difficile mission dont il s'agissait. Elle avait lu, quelque temps auparavant, les *Recherches sur Dante et la philosophie catholique au treizième siècle*, et l'impression qui lui était restée de cette lecture, faisait que le nom d'Ozanam et celui de l'Italie ne pouvaient être séparés l'un de l'autre dans son esprit. Elle n'eut pas besoin de grands frais d'éloquence pour faire agréer son candidat, et je fus immédiatement chargé de cette négociation dont le succès me paraissait infaillible; car le produit des trois souscriptions de Boury, auxquelles vint s'ajouter bientôt celle du marquis de Brézé, était plus que suffisant pour tenter n'importe quel débutant à qui notre cause était chère et à qui l'on offrait une si belle occasion d'agrandir son horizon historique. Mais la piété filiale retenait alors

M. Ozanam auprès de sa vieille mère aveugle, et ce premier échec nous découragea si bien, que nous ajournâmes indéfiniment l'exécution de notre projet.

Si nous avions tant à cœur le redressement des erreurs historiques des siècles passés, on comprend que les erreurs historiques contemporaines aient occupé une grande place dans nos conversations : je veux dire dans celles qui avaient lieu entre M. de la Ferronnays et moi. Tout en persistant dans son intention de me faire écrire ses mémoires, il s'obstinait à croire que le succès de mon livre sur l'art chrétien était seulement différé, et il aurait voulu que je me misse en mesure de remplir l'engagement que j'avais contracté ne fût-ce qu'envers moi-même. Mais la blessure faite à mon amour-propre était encore trop récente pour que ses exhortations, toutes paternelles qu'elles étaient, pussent ébranler ma résolution. J'étais trop persuadé que ma verve esthétique, si bouillante de 1832 à 1835, si refroidie en 1836, ne se rallumerait plus jamais, tandis que ma verve historique enrichie, pour ainsi dire, aux dépens de l'autre, n'attendait qu'un signal de lui pour couler à pleins bords.

En attendant ce signal qu'il promettait de me donner pendant l'été de l'année suivante, nous choisissions parmi les matériaux que je devais mettre en œuvre, ceux qui étaient les plus propres à rendre d'avance ma tâche attrayante, et nous passions des demi-journées entières à faire ce dépouillement qui, par suite des commentaires et des éclaircissements auxquels il donnait lieu, avait tout le piquant d'une histoire anecdotique, tout en faisant ressortir les grands traits à l'aide

desquels on pouvait caractériser les hommes et les choses.

Plus ce tableau anticipé se déroulait devant mes yeux, plus j'étais fier d'avoir à le tracer; et comme je prévoyais que ce ne serait pas un travail de quelques jours ni même de quelques semaines, je résolus de venir m'établir à Boury, avec ma famille, pendant toute la belle saison de 1838, et afin de pourvoir d'avance au besoin le plus urgent, nous entrâmes en pourparlers avec le propriétaire d'une maison bourgeoise qui était à proximité du château.

Ce fut avec cette douce perspective et avec des souvenirs plus doux encore que nous prîmes congé de nos amis. Mes relations avec M. de la Ferronnays, affermies et développées dans la direction la plus utile à mon progrès spirituel, avaient pris un caractère de confiant abandon qui rendait désormais tout malentendu impossible entre nous. Je peux dire avec vérité que jamais regard humain n'avait pénétré si avant dans les replis les plus intimes de ma conscience et de mon cœur. Si je ne pénétrai pas aussi avant dans les replis du sien, la faute en fut à moi seul; car sa confiance ne fut pas moins illimitée que la mienne.

Les impressions que j'avais emportées de Boury n'étaient point de celles que l'éloignement affaiblit, et malgré la répugnance de M. de la Ferronnays pour tout ce qui ressemblait à des protestations de reconnaissance, on comprendra sans peine que j'aie été pressé de lui exprimer la mienne aussitôt après mon arrivée en Bretagne. Sa réponse ne se fit pas longtemps attendre.

« Boury, 29 août.

« Votre lettre m'a fait d'autant plus de plaisir, mon « cher Rio, qu'elle m'est arrivée au milieu des bou- « quets, des couplets, des présents et des embrassades « que chacun, ce jour-là même, me prodiguait en « l'honneur du bon saint Augustin, mon patron. Nous « avions mis la célébration de sa fête et de la mienne « au dimanche 27, afin d'y faire participer plus de « monde ; quand je dis *nous*, c'est une manière de par- « ler ; je n'ai rien su, rien vu, rien deviné, et à la très- « grande honte de ma finesse diplomatique, tout s'est « arrangé, préparé, exécuté à ma barbe et sous mon « nez, sans que je me sois douté de la moindre chose. « Le chef de la conspiration avait pour complices tous « les habitants du château, tous ceux du village, tous « ceux des communes voisines ; dans tout cela pas un « seul traître, et je n'ai pas eu le plus léger soupçon. « Je m'étais si bien laissé absorber par la distribution « des prix que j'avais moi-même fixée à ce même di- « manche 27, qu'on aurait pu préparer et faire autour « de moi cinq ou six révolutions aussi facilement, aussi « commodément que mon bon ami Polignac a laissé « faire celle qui a si bien arrangé nos affaires. Cette « distribution des prix a eu tout le succès qu'elle pou- « vait avoir ; un appareil et un éclat dont on n'avait « pas encore eu d'exemple à Boury ; un *Veni Creator* « chanté par mes enfants avec accompagnement d'orgue ; « un excellent discours improvisé par l'abbé Gerbet ; « l'émotion des parents, la joie des enfants, celle des « couronnés surtout auxquels on a servi, dans le jar-

« din, un copieux déjeuner ; un temps admirable, tout « cela avait merveilleusement bien préparé la surprise « qu'on me ménageait. Vous vous figurez aisément, mon « cher ami, ce que doit être entre nous (sous le rapport « des sentiments et des douces émotions) une fête de « famille. Les larmes du cœur, les miennes surtout, « ont coulé avec abondance ; la tendresse de mes en- « fants, leur joie de m'avoir *si bien attrapé;* les témoi- « gnages d'attachement que m'ont donnés les habitants « et particulièrement les pauvres de la commune ; tout « cela m'a ému plus que je ne puis vous l'exprimer, et « ce n'est que par mes larmes de vieillard que j'ai pu « répondre à tout ce qui a été dit et fait de bon pour « moi dans cette journée. Cher ami, je puis vous le dire « avec vérité, vingt fois dans la soirée j'ai répété et j'ai « entendu redire autour de moi : Mon Dieu, quel dom- « mage que notre bon Rio et son excellente femme ne « soient pas ici ! Comme leurs cœurs s'harmoniseraient « bien avec les sentiments doux et vifs qui agitent les « nôtres ! Oui, mon cher Rio, la fête eût été pour moi « plus complète, il ne s'y serait mêlé ni désirs ni re- « grets, si vous aviez été, avec votre femme, au milieu « de cette famille de bonnes gens, où vous êtes l'un et « l'autre si bien appréciés et si cordialement aimés. J'ai « cependant eu une consolation et une sorte de petit « dédommagement : c'est de recevoir votre lettre au « milieu de cette bonne journée. Je vous assure bien « qu'elle n'a pas été le bouquet qui m'a fait le moins de « plaisir, et j'ai regardé son arrivée, au milieu de toutes « mes douces émotions, comme un bon et heureux « présage. Je ne veux pas oublier de vous parler de

« ma dernière surprise. Le soir, au moment où nous « allions nous retirer, tous mes enfants ont entouré le « piano, et là, sur le bel et si touchant air de la prière « de Moïse, ils ont chanté chacun un couplet ravissant, « tous répétant, en chœur, la première partie du pre- « mier couplet. C'était l'abbé Gerbet qui avait composé « les paroles. Je n'ai pas besoin de vous dire que le soir « de cette journée de famille, la prière a été splendide, « foule dans la chapelle et musique !!! à faire fondre « en larmes, et à porter au ciel toutes les âmes pré- « sentes à ces touchantes invocations. Voilà, mon cher « Rio, des scènes et des compensations que le ciel tient «« en réserve et qui consolent de bien des peines; aussi mon pauvre cœur, souvent oppressé, se sent pres- « que aussi étonné qu'il est heureux de toutes les douces « et bienfaisantes agitations qu'on vient de lui faire « éprouver. »

On voit que cette fête de famille qu'il n'avait peut-être jamais célébrée, je ne dis pas aussi joyeusement, mais aussi sérieusement que ce jour là, avait en quelque sorte ravivé toutes les tendresses de son cœur; et certes je n'avais pas à me plaindre de la part qui m'était faite. Mais, outre que j'avais dérogé à la loi qui m'interdisait certaines expressions incompatibles, selon lui, avec la véritable amitié, il ne voulait pas manquer ne si bonne occasion de me répéter encore une fois la leçon, désormais superflue, sur laquelle il avait tant insisté dans les premières années de notre correspondance.

« Ce m'est une joie bien douce, me disait-il, de vous

« entendre répéter ces bonnes assurances d'un attache-
« ment que je sais mériter, par la sincérité de celui que
« je vous ai voué. Je veux encore que vous y ajoutiez
« la promesse formelle de ne plus jamais revenir à ces
« doutes, ces méfiances, ces inquiètes susceptibilités sur
« lesquelles je vous ai souvent fait la guerre. Vous con-
« naissez maintenant assez mon caractère et mon cœur
« pour savoir bien à quoi vous en tenir désormais sur
« l'un comme sur l'autre. Je ne vous accorde pas plus
« le droit de douter de moi que je ne me reconnais
« celui de douter de vous; toujours et partout vous de-
« vez compter sur mon affection comme moi sur la
« vôtre. Ce n'est pas tout: il y a des mots qui ne doi-
« vent jamais se retrouver dans les lettres que *vous*
« *m'écrivez :* tels sont ceux d'*admiration*, de *reconnais-*
« *sance*, de *dévouement* et autres expressions du même
« genre. Elles ne conviennent ni à vous ni à moi, elles
« me font rougir et m'obligent à faire sur moi-même des
« retours si humbles que j'en demeure tout confus et
« tout mal à mon aise. Il n'y a pas d'être au monde qui
« soit moins admirable que moi, croyez-m'en sur ma
« parole. Quand vous me parlez de votre admiration,
« c'est comme si vous faisiez à un voleur l'éloge de sa
« probité. Je n'ai jamais rien fait, ni ne pourrai jamais
« rien faire qui mérite votre reconnaissance ni votre
« dévouement ; ce sont de ces sentiments que l'on garde
« et qu'on doit être fier et content d'éprouver pour ceux
« auxquels on ne peut pas rendre le bien qu'on en re-
« çoit. Il n'en est pas de même entre vous et moi ; le
« vrai niveau, mon cher Rio, celui qui, bien réelle-
« ment égalise tous les rangs, tous les âges, toutes les

« situations, c'est l'estime véritable, fondée sur une « juste appréciation des qualités de l'âme et du cœur, « et puisque nous avons eu le bonheur de nous inspi- « rer mutuellement ce bon et précieux sentiment, nous « sommes absolument sur le pied d'une parfaite égalité « et nous n'avons à nous parler que de notre attache- « ment. N'est-il pas vrai que s'il dépendait de vous de « me rendre l'homme du monde le plus heureux, et « d'assurer le bonheur de mes enfants, vous le feriez « avec joie et empressement? Il en est de même de moi « pour vous et les vôtres ; cela est tout simple, tout na- « turel, et le cas échéant pour l'un ou pour l'autre, je « pense qu'aucun de nous deux ne devrait de la recon- « naissance à l'autre, par la raison que celui qui don- « nerait le bonheur serait mille fois plus heureux encore « que celui qui le recevrait. Aimez-moi donc toujours « et tant que vous pourrez, mais, au nom du ciel, ne « m'admirez jamais et ne me parlez jamais de recon- « naissance. »

Cette défense me parvenait au moment même où il m'était plus difficile que jamais d'en tenir compte. M. de la Ferronnays, non content de monter la tête du marquis de Brézé sur ma candidature éventuelle dans le Morbihan, avait agi avec non moins de succès sur l'esprit du général de Clermont-Tonnerre, ami intime du général de Cadoudal qui était aussi le mien et dont le patronage m'était ainsi doublement assuré. Heureusement pour moi, des rancunes vivaces qui remontaient à l'année 1815 et qui avaient été transmises de père en fils dans des familles dont nous avions trop brutalement

stigmatisé la prudence (1), vinrent susciter des obstacles que la tiédeur de mon ambition politique aurait suffi pour rendre invincibles.

La lettre suivante que m'écrivait, peu de temps après, le marquis de Brézé, montre à quel point les suggestions de M. de la Ferronnays avaient réussi à lui faire prendre ma candidature au sérieux :

Paris, 18 mars 1839.

« La vive amitié que je vous ai vouée, cher monsieur, « date déjà de longues années, et si j'avais ardemment « désiré qu'une fraternité politique vînt en resserrer les « liens, les obstacles qui se sont opposés à la réalisation « de vos espérances n'ont pu altérer les sentiments que « vous m'avez inspirés. Recevez donc mes bien sincères « remercîments de votre aimable souvenir. J'espère « que nous n'aurons pas encore quitté Paris lorsque « vous nous reviendrez, et j'aime à vous assurer que ma « femme partage d'avance la satisfaction que j'aurai à « vous revoir, qu'elle sera heureuse de faire connais- « sance avec Mme Rio. Je vous remercie de la bonne « nouvelle que vous m'annoncez en m'apprenant que « vous vous occupez d'un ouvrage sur l'Angleterre ; ce « pays si voisin de nous est encore bien peu connu, « même de ceux qui en parlent le plus ; aussi, pour ma « part, me féliciterai-je de pouvoir l'apprécier d'après « vos inspirations. Souvent, dans les dernières années

(1) Je veux parler de la collision qui faillit éclater à Muzillac entre nous et la compagnie d'élite composée de retardataires qui ne nous joignirent qu'après le résultat connu de la bataille de Waterloo. Ce triste épisode de notre campagne est raconté tout au long dans l'ouvrage intitulé : *La petite chouannerie*.

« de la Restauration, j'avais eu la pensée de me fixer « pendant quelque temps de suite sur le sol britannique « afin d'en étudier les institutions et de mieux com- « prendre, en les comparant, celles qu'on nous avait « données. Mais la révolution de Juillet m'a ôté ce désir; « elle a changé, modifié, changera, modifiera bien « davantage encore, avec le temps, la situation de « tous les États de l'Europe. L'application des formes « représentatives, telles qu'on les envisageait il y a vingt « ans, devient un problème plus difficile à résoudre « chaque jour. Que les *tories* reviennent au pouvoir ou « restent dans l'opposition, l'aristocratie anglaise est « en décroissance, elle ne peut plus que se débattre « plus ou moins longtemps, et sa ruine amènera celle « de la constitution. La nôtre aura encore moins de du- « rée. Que m'importent donc aujourd'hui des institu- « tions qui ne présentent plus d'avenir? On vit au jour « le jour, personne ne croit même en soi, on combat « sans savoir où l'on va; tout ce qu'on peut désirer, au « milieu de cette confusion générale, c'est de travailler « à conserver intacte sa considération personnelle. Cette « lutte *égoïste* est triste et afflige l'âme quand on aime « son pays, quand surtout on avait espéré qu'avec le « temps de nombreux amis viendraient vous seconder « et suppléer à votre insuffisance. C'est pour cela, cher « monsieur, que je mettais tant de prix à votre élection; « homme de cœur, de conviction, d'entraînement, vous « auriez, je n'en doute pas, ravivé notre opposition à « la Chambre des députés. Les questions religieuses, « objet de vos études et de votre attrait, auraient trouvé « en vous un puissant orateur; le moment de les pro-

« duire était opportun... Mais vous ne nous viendrez « pas, et je me trouve sans appui quand j'en aurais si « grand besoin, sans ami politique véritable, sans con- « seils..! Aussi je me sens parfois bien découragé, et ce « sentiment de découragement est d'autant plus pénible « que je m'efforce davantage de le dissimuler. »

A vrai dire, je ne me sentais pas assez d'animosité contre les hommes qui gouvernaient alors la France, pour remplir l'attente de mes compatriotes. Assurément les expressions énergiques ne m'auraient pas manqué pour flétrir les abus de pouvoir dont ce département, plus qu'aucun autre en France, avait alors à se plaindre, surtout en ce qui concernait la liberté du culte. Mais je n'aurais pas eu le courage de faire remonter aux dépositaires immédiats des grands pouvoirs de l'État la revanche peu généreuse que les vaincus de 1815 prenaient sur leurs adversaires désarmés qui leur avaient donné l'exemple de la modération dans la victoire. C'était surtout contre le jeune clergé, composé, en grande partie, de mes compagnons d'armes des Cent jours, qu'étaient dirigées les persécutions mesquines des autorités locales au choix desquelles avait présidé, dans la première ferveur de la révolution de Juillet, un malheureux esprit de réaction que les ministères subséquents ne s'étaient pas crus assez forts pour désavouer. De là l'audace des persécuteurs poussée souvent jusqu'à la provocation et donnant lieu à des conflits isolés que le premier signal de guerre étrangère aurait infailliblement fait dégénérer en guerre civile.

A l'époque où j'arrivai dans le pays, le mécontentement était à son comble parmi les pasteurs et leurs

ouailles, surtout dans les campagnes. En même temps qu'un inspecteur de l'université disait aux élèves de philosophie : « Vous assistez aux funérailles d'un grand culte, » le premier fonctionnaire du département disait à des ecclésiastiques venus pour lui exposer leurs griefs : « Vous êtes un mal nécessaire, » et pour remédier à ce mal, il avait transformé en missionnaires de corruption, dans les villages suspects, les soldats qui composaient les garnisons des villes en leur donnant pour consigne de commencer par séduire les femmes pour être plus sûrs de convertir les hommes.

Les obligations personnelles que j'avais à M. Guizot depuis la révolution de Juillet, n'étaient ignorées d'aucun de mes amis; car je puis dire qu'à mon arrivée en Bretagne dans le printemps de 1831, j'y affichai ma reconnaissance pour le service qu'il m'avait rendu après mon retour d'Allemagne. Plus tard son intervention n'avait été ni moins généreuse ni moins délicate, quand il s'était agi de protéger les frères de l'abbé Jean de la Mennais contre les obstacles que suscitaient à leur zèle l'esprit d'irréligion combiné avec l'esprit de rivalité. Maintenant il s'agissait d'une violation bien autrement flagrante des droits de la famille et de la conscience. Ce n'étaient plus des garnisaires, comme sous l'Empire, c'étaient des séducteurs que l'on plaçait au foyer domestique avec des primes d'encouragement que l'on ne prenait même pas la peine de dissimuler. Le récit des tentatives déjà faites, quoique sur une échelle très-restreinte enflamma mon zèle patriotique, et quand je repassai par Paris pour retourner en Angleterre, je demandai une audience à M. Guizot qui me l'accorda sur-

le-champ. Son indignation, bien que plus contenue que la mienne, n'en fut pas moins active. Il me demanda de lui adresser un rapport sous forme de lettre, qu'il communiquerait à son collègue le général Bernard, dont les intentions loyales lui étaient parfaitement connues, et duquel il obtint en effet tout ce qu'il était possible d'obtenir sans susciter un conflit entre le ministre de la guerre et les autorités départementales.

Ce nouveau service était, à mes yeux, encore plus méritoire que le premier, parce que, pour le rendre, il avait fallu engager une lutte et braver les susceptibilités ombrageuses des passions locales qui ne trouvaient que trop d'écho dans la presse. Je devais bientôt fournir à M. Guizot une autre occasion de les braver plus courageusement encore.

On comprend que la reconnaissance et l'estime inspirées par de pareils actes, ne pouvaient guère être compatibles avec l'animosité politique qui était la première condition de sympathie entre les populations armoricaines et quiconque aspirerait à l'honneur de les représenter. Cette objection était celle sur laquelle j'insistais le plus dans ma correspondance avec M. de la Ferronnays, et je la renforçais quelquefois par une autre objection qui supposait de ma part une intention que je n'avais pas alors : c'est que mon entrée dans la vie politique serait incompatible avec la continuation d'un ouvrage de longue haleine comme celui que j'avais entrepris et qui se trouvait à peine ébauché.

J'aurais voulu discuter cette question avec lui de vive voix, et si des motifs impérieux ne m'avaient pas forcé de hâter mon retour en Angleterre, je me serais certai-

nement détourné de ma route pour repasser par Boury. J'avais encore une autre raison pour faire ce détour : c'était de donner à Alexandrine la consolation qu'elle nous demandait avec instance, celle d'aller passer avec elle ne fût-ce qu'une seule journée, afin de pouvoir prier ensemble sur la tombe d'Albert, dont la dépouille mortelle venait d'être transférée de Paris dans son asile définitif. Elle aurait voulu qu'un des deux amis intimes du défunt, M. de Montalembert ou moi, assistât avec elle à cette lugubre cérémonie, et puisque cette participation n'avait pas été possible, elle demandait au moins une courte visite, et elle la demandait dans des termes qui semblaient devoir rendre le refus impossible :

Boury, 16 octobre 1857.

« Cher excellent ami, que je suis donc fâchée que « vous ne puissiez pas venir nous voir encore un peu ! « Je l'avais bien espéré avant votre retour en Angle- « terre, et il s'en est fallu de si peu que je vous voie à « Paris. Mon beau-père et Eugénie étaient avec moi. « Vous savez que nous venions prendre le corps de mon « Albert ! Cher ami, que ne pouvez-vous venir voir son « tombeau ! Les pierres n'en seront gravées que dans « quelques jours. Je dis *les pierres*, car ce sont deux « pierres qui couvriront *nos deux cercueils* qui se tou- « cheront. Elles se joignent parfaitement et leur in- « scription sera commune : *Modicum passos ipse per- « ficiet.*

« Oh ! cher ami, ma seule consolation dans cette « douleur a été de voir cette place vide à côté de son « cercueil qui attend le mien. Lorsqu'on descendait ce

« corps chéri d'un côté, je pensais avec joie que l'autre « côté verrait une fois la fin de mes peines ! — Jugez ce « qu'a dû être pour nous de voir entrer dans notre « jardin et passer par le chemin que prennent *tous les* « *arrivants* au château, de voir une calèche contenant « le cercueil d'Albert ! Quand nous avons passé devant « la maison sans nous arrêter, de penser que si son « âme délicieuse avait encore animé son corps, il serait « descendu là... et se serait tant réjoui de s'installer ici « avec nous ! L'avant-veille de sa mort il parlait d'aller « à Boury. O mon Dieu, la faiblesse dans une peine si « déchirante doit être pardonnée ! Si nous connaissions « le Ciel nous ne gémirions plus, je le crois bien ; mais « la barrière est si grande, si impénétrable entre les « deux mondes que toute la douleur nous reste... Ré- « pondez-moi au moins, si vous ne venez pas ; mais « comme je vous regrette et votre chère femme aussi, « que j'aime tout autant que je vous aime, ce qui est « beaucoup, beaucoup dire.

« ALEXANDRINE. »

La lettre qu'Eugénie adressait à ma femme le même jour, n'était pas moins pressante. Elle avait, au même degré que celle d'Alexandrine, l'éloquence du cœur ; mais elle avait de plus l'éloquence des larmes ; car le papier en était resté imprégné dans plusieurs endroits, et la plus grosse était tombée sur une fin de phrase où elle disait qu'à côté de la tombe d'Albert, il y en avait « une autre déjà ouverte qui attendait que Dieu termi- « nât la triste vie de sa pauvre femme ! » Puis elle faisait un dernier et touchant appel à notre sympathie : « Mes

« bons amis, j'aurais voulu vous avoir là tous les deux.
« N'y-a-il donc aucun moyen d'obtenir un petit détour
« qui vous ferait passer au moins une journée avec
« nous ? »

Assurément la tentation était forte, mais l'obstacle était encore plus fort à cause de la difficulté des communications jointe au devoir impérieux qui nous appelait en Angleterre. Nous fûmes donc obligés de passer outre et de nous consoler, de part et d'autre, par la perspective de la réunion projetée pour le printemps de l'année suivante. Mais à peine avions-nous eu le temps d'échanger nos condoléances à ce sujet, qu'un événement imprévu vint tout à coup changer en réjouissances et en actions de grâce le deuil qui assombrissait depuis longtemps l'existence de cette famille si rudement éprouvée. Eugénie avait enfin trouvé un époux digne d'elle, et la longue lettre que son père m'écrivait pour m'annoncer cette bonne nouvelle, est sans contredit la plus belle paraphrase qui se soit jamais faite du *Nunc dimittis servum tuum*. Je me borne à en citer le passage suivant, pour montrer quelles étaient les cordes que cette bénédiction du ciel avait fait plus particulièrement vibrer dans son âme :

« Vous nous connaissez assez, mon cher Rio, pour
« être bien sûr que ma bonne femme et moi ne faisons
« pas un seul retour sur nous-mêmes, et que nous voyons,
« sans regret et sans tristesse, le grand isolement
« dans lequel nous allons nous trouver. Dieu reste avec
« nous, mon ami ! Est-ce donc être isolé ? Il nous prouve
« qu'il nous aime en nous envoyant, dans nos vieux
« jours, une consolation plus grande que nous n'osions

« la désirer. Amour, espérance, prières, reconnais-
« sance, ah soyez tranquille pour nous, la vie nous
« sera douce et légère. Notre temps finit, le soir ar-
« rive, nous pouvons déjà entrevoir l'aurore du jour
« sans fin ; et maintenant que je suis tranquille sur le
« sort de mes pauvres filles (car Eugénie pourra tenir
« lieu de mère à ses sœurs), Dieu peut nous appeler.
« J'ai tant d'amour pour lui dans le cœur que je sens
« que, confiant dans son infinie miséricorde, je puis
« paraître en sa présence sans aucune crainte. »

Assurément je ne puis pas me reprocher de ne m'être pas associé de loin aux joies paternelles de celui qui me tenait cet admirable langage. Cependant je ne pouvais me défendre d'un certain serrement de cœur, en voyant que, dans notre correspondance devenue plus active que jamais, il n'était plus question des charmants projets que nous avions formés pour l'été de 1838, et à l'exécution desquels M. de la Ferronnays avait paru ne pas attacher moins de prix que moi. Les pressentiments que m'avait donnés ce silence, ne tardèrent pas à se vérifier, et ce fut avec un véritable chagrin que j'appris la prochaine dispersion des principaux membres de la famille dans des directions et à des distances qui rendaient impossible ou du moins invraisemblable tout rapprochement entre eux et moi pendant la saison que je pouvais leur consacrer. Alexandrine allait visiter sa mère à Vienne, pendant que M. de la Ferronnays se rendait à Prague, et ni elle ni lui ne paraissaient espérer d'être de retour à Boury avant le commencement de l'automne. Il est vrai que cela nous laissait encore deux mois à passer ensemble, si j'avais

été libre; malheureusement je ne l'étais plus, depuis que j'avais accepté un rôle dans le *Cymrigiddion* ou congrès gallois de cette année, rôle que personne ne pouvait jouer à ma place à cause de la présence des députés armoricains que j'avais fait inviter à cette fête, pour renouer, après plusieurs siècles d'interruption, les antiques relations entre les deux principales branches de la grande famille celtique.

Je dus donc me résigner à ne pas satisfaire, cette année-là, le besoin de me retrouver avec l'ami incomparable dont l'influence, bornée d'abord à la région du cœur, avait fini par s'étendre à toutes mes facultés, mais d'une manière de plus en plus inégale, à cause de la préférence, de plus en plus marquée, qu'il donnait aux progrès de l'âme sur les progrès de l'intelligence. Aussi les questions religieuses, tant spéculatives que pratiques, tiurent-elles une grande place dans notre correspondance, quand il fut de retour à Boury. La mort subite de son plus ancien ami, le duc de Fitz-James, dont le noble caractère avait beaucoup d'analogie avec le sien, lui avait causé une profonde tristesse dont l'empreinte, de plus en plus adoucie, ne pouvait manquer de se retrouver dans ses lettres; et moi, de mon côté, j'étais absorbé par une étude nouvelle qui soulevait des problèmes dont la solution n'était pas moins intéressante pour lui que pour moi.

Cette étude à laquelle j'avais consacré les loisirs des trois hivers que j'avais passés dans ma charmante retraite de Llanarth, était celle de la littérature anglaise dans ses rapports avec les vicissitudes religieuses par lesquelles l'Angleterre avait passé depuis l'établissement

du protestantisme jusqu'au bill d'émancipation conquis par O'Connell. Le sujet était attrayant à tous les points de vue et promettait de me dédommager amplement de la tentative malheureuse que j'avais faite sur un terrain où presque personne ne m'avait suivi, je veux dire sur le terrain de l'art chrétien auquel je croyais avoir dit un éternel adieu. Cette croyance s'était affermie d'autant plus que mes nouveaux amis d'Angleterre, les protestants encore plus que les catholiques, étaient presque tous d'accord pour m'encourager dans la voie nouvelle où je venais d'entrer et au bout de laquelle ils apercevaient des résultats qu'ils appréciaient diversement selon la diversité de leurs points de vue. Le mien était connu d'avance et ne leur donnait aucun ombrage. J'arrivais à Londres après une étude consciencieuse et approfondie d'une ou plusieurs questions partielles qui se rattachaient à la question générale, et j'avais bien soin de déterminer d'avance en moi même les points obscurs sur lesquels je ferais projeter les rayons lumineux, quand je trouverais des lumières accidentelles à exploiter. Celles que me fournissait, pour les époques plus éloignées de nous, la science historique de Hallam et de Macaulay, étaient inappréciables, sauf les ingrédients inévitables des préjugés de tempérament et d'éducation auxquels il faut joindre, en ce qui concerne le dernier, d'autres préjugés plus intraitables puisés à une autre source. Mais je trouvais dans tous les deux un empressement plein de cordialité à éclaircir mes doutes et à corriger mes appréciations, et la différence même qu'il y avait entre leurs points de vue respectifs était pour moi un avantage de plus. Les grands

travaux historiques de Hallam et surtout son histoire constitutionnelle d'Angleterre, que j'avais lue avec fruit avant de connaître l'auteur, lui avait conquis l'estime de tous les esprits sérieux, et quand je le vis pour la première fois, il me fit l'effet d'un homme revêtu d'une espèce de sacerdoce qui rendait toute contradiction inconvenante et par conséquent impossible de la part d'un étranger comme moi. Mais cette première impression, fruit d'une observation très-superficielle, ne tarda pas à faire place à une impression toute contraire, quand je me trouvai mêlé au groupe d'illustres amis que le grand historien recevait à sa table. Peu à peu je m'enhardis à lui parler de ma thèse favorite qui impliquait nécessairement la négation de plusieurs inductions qu'il avait tirées des mêmes faits, en les envisageant à un point de vue tout différent du mien. C'était assurément bien hardi de la part d'un débutant qui, en matière de critique historique, n'avait pas même fait ses premières armes; mais, outre que j'avais affaire à un interlocuteur en qui le sentiment même de sa supériorité ne faisait que renforcer la courtoisie, je puisais une certaine confiance dans les études préparatoires auxquelles je m'étais livré depuis trois ans et qui m'avaient conduit, le plus souvent sans préméditation de ma part, à passer en revue toutes les chroniques et la plupart des ouvrages de controverse qui avaient été publiés en Angleterre, depuis le grand schisme qui avait mis fin à son unité religieuse. C'était une lecture repoussante, s'il en fut jamais, et qui demandait une certaine résignation, pour être continuée jusqu'au bout, surtout quant à la première tâche, déjà

fort pénible, s'en ajoutait une seconde plus pénible encore, celle d'extraire les passages les plus propres à constater la férocité, la duplicité et la cupidité des persécuteurs. Tous ces extraits que je conserve encore aujourd'hui et qui auraient trouvé leur emploi, si ma vocation esthétique n'avait pas fini par triompher de ma vocation historique, composaient, pour ainsi dire, mon arsenal portatif, quand j'entrais en campagne, et je les relisais, dans mes heures de loisir, qui étaient fort rares, avec une persévérance qui prouvait à quel point j'avais peur de compromettre, par les infidélités éventuelles de ma mémoire, la cause que j'avais à cœur de défendre. Avec un antagoniste aussi sérieux et aussi consciencieux que l'était Hallam, ce danger était moindre ; car il était impossible de porter plus loin qu'il ne le faisait, du moins avec moi, le respect pour les convictions religieuses d'autrui, surtout quand ces convictions avaient pour fondement supplémentaire des arguments comme ceux que m'avait fournis l'étude comparative des deux religions qui s'étaient disputé l'empire des consciences en Angleterre.

Une des premières connaissances que je fis chez Hallam, fut celle de Lord Mahon, aujourd'hui Lord Stanhope, qui était alors au début de sa carrière, comme historien, et qui avait le bon esprit de cultiver, de préférence, les relations, aristocratiques ou non, qui lui offraient la meilleure chance d'agrandir son horizon intellectuel. Sous ce rapport et sous d'autres encore, il se distinguait essentiellement de la classe à laquelle il appartenait par sa naissance, et la classe à laquelle il appartenait par la science et le talent, lui rendait en

considération les avances qu'il faisait en politesse. J'avais lu, avec un vif intérêt, tout ce qu'il avait écrit sur l'histoire d'Angleterre au XVIIIe siècle, bien que la question qui m'occupait n'y fût traitée que d'une manière très-accessoire. Je lui savais surtout gré de sa récente réfutation d'un impertinent écrit de Lord John Russell sur la Révolution française, réfutation qui, à mes yeux, donnait à son auteur le droit de se poser comme disciple de Burke. Or, depuis que j'avais trouvé dans la bibliothèque du château de Llanarth, la collection des œuvres du grand patriote irlandais, non-seulement je l'avais mis au niveau des plus fameux orateurs de l'antiquité, mais, sous le rapport du caractère et du cœur, je lui décernais invariablement la première place, dans le présent comme dans le passé, dans mes souvenirs personnels comme dans mes souvenirs historiques, aussi loin que je pouvais les faire remonter. En un mot, cette mémoire, encore plus sainte que glorieuse, était devenue et est restée pour moi l'objet d'un véritable culte. Mais presqu'aucun de mes interlocuteurs n'était disposé à partager mon enthousiasme. Il y en avait même qui ne pouvaient s'empêcher d'en sourire. Chose étrange! c'était surtout parmi mes coreligionnaires catholiques que je trouvais des contradicteurs. Ils en étaient encore à l'impression qu'avait laissée dans l'esprit de leurs pères, whigs incorrigibles, la rupture solennelle de Burke avec son ami Fox dans la chambre des communes, rupture qu'ils s'obstinaient à flétrir comme une apostasie politique, tandis que c'était au contraire son plus beau titre à la sympathie et à l'admiration de toutes les âmes douées du genre de

prévoyance que donne l'enthousiasme de la vraie liberté joint à la crainte de la perdre.

Une des premières demandes que je fis à Lord Mahon, en sa double qualité de chrétien et de tory, fut de m'indiquer un marchand de gravures chez qui je pusse trouver un portrait de Burke ; car, malgré le zèle que j'y avais mis l'année précédente, toutes mes tentatives avaient échoué. Celle-ci échoua de même, ainsi que plusieurs autres faites, en désespoir de cause, auprès de personnes peu soucieuses de me procurer ce genre de satisfaction. Enfin, je crus toucher au moment de l'obtenir par l'entremise d'une femme d'origine irlandaise, dont l'active sympathie m'était assurée d'avance pour des raisons que je raconterai bientôt. Cette femme était la célèbre Mme Norton qui possédait elle-même le cher portrait, objet de mes ardentes convoitises, et qui s'engageait à m'en trouver un semblable dans un assez bref délai. Autre déception qui se renouvela l'année suivante, par la raison toute simple que ce portrait ne pouvait se trouver nulle part, et je dus quitter l'Angleterre avec cette rancune de plus contre ses habitants. Ce fut seulement en 1843 qu'en me promenant sous les arcades qui longent la place du dôme de Bologne, je découvris enfin l'image bien conservée de mon héros chez un marchand de vieilles gravures très-surpris de posséder un pareil trésor.

Quand je reprochais cette insouciance à mes interlocuteurs du parti whig, je les embarrassais d'autant plus, que j'avais souvent pour auxiliaire, dans ces petites escarmouches, l'homme qu'ils étaient le plus tentés de proclamer infaillible en matière d'appréciation histo-

rique. Cet homme, investi depuis peu des fonctions de secrétaire d'État de la guerre, était Lord Macaulay ou plutôt M. Macaulay; car ces deux désignations correspondent à deux phases très-différentes de sa carrière littéraire. Le Macaulay de la première phase, l'auteur de tant de chefs-d'œuvre publiés sous le titre modeste d'*Essais*, avait, dans son récit du fameux procès de Hastings, parlé si admirablement de Burke et de son rôle, que je lui en savais presque autant de gré que s'il m'avait rendu un service personnel; à quoi il faut ajouter que toutes les fois qu'on parlait devant lui des mesures atroces par lesquelles on s'était efforcé d'extirper le catholicisme en Angleterre, il prenait énergiquement parti pour les victimes, de manière à exprimer quelque chose de plus que la simple compassion. Il était alors véritablement éloquent, plus qu'à la chambre des Communes où son talent oratoire, bien que très-applaudi, s'éleva rarement à la hauteur qu'on était en droit d'attendre d'un homme qui, par sa science et ses facultés, semblait réunir toutes les conditions des grands succès parlementaires.

Non, ce n'était pas sur ce théâtre que M. Macaulay déployait, avec le plus d'avantage, les prodigieuses ressources de son esprit et surtout de sa mémoire; c'était dans la conversation. Là il régnait en maître et quelquefois en despote, ce qui n'était pas du goût de tous ses interlocuteurs, particulièrement de ceux qui avaient déjà tenu ou qui aspiraient à tenir le même sceptre. Quant à moi dont l'humble rôle était tracé d'avance et pour qui ces brillantes improvisations avaient le charme additionnel de la nouveauté, je les

écoutais, surtout dans les premiers temps, avec une sorte d'extase produite en partie par l'abondance et l'à-propos des citations par lesquelles il aimait à renforcer ses arguments. Et ces citations n'étaient pas seulement empruntés à ses poëtes favoris de la langue anglaise, dont il pouvait réciter de mémoire des compositions tout entières; il mettait également à contribution les chefs-d'œuvre de l'antiquité classique, et ce fut lui, si je ne me trompe, qui, le premier, me donna le spectacle, si souvent renouvelé depuis, d'un dîner ou d'un déjeuner où les convives, sans être hellénistes de profession, citaient des auteurs grecs aussi naturellement que nous citons des auteurs français. On sait que Lord Brougham, qui connaissait les susceptibilités de son auditoire, se permit quelquefois cette licence dans les plus graves discussions parlementaires.

Quoi qu'il en soit, je ne fus pas de ceux à qui les improvisations luxuriantes de M. Macaulay causaient de l'impatience ou de l'ennui. J'étais trop heureux de trouver dans ses appréciations, quelque diffuses qu'elles pussent être, un supplément à mon ignorance de tant de petites choses qui avaient trait à l'histoire contemporaine, et auxquelles on faisait devant moi, des allusions plus ou moins spirituelles que je ne pouvais pas comprendre. Mais il y avait des énigmes dont il ne fallait pas lui demander la solution, parce qu'il y avait des hauteurs de doctrine auxquelles son génie pratique ne pouvait pas s'élever, comme il devait le prouver dans la seconde phase de sa carrière littéraire, lorsque, devenu Lord Macaulay, il passa du rôle de critique consciencieux et spirituel à celui d'historien élégant et par-

tial, ce qui satisfaisait à la fois le bon goût et les mauvais préjugés du plus grand nombre de ses lecteurs.

C'était un spectacle assez curieux de voir Hallam et Macaulay aux prises l'un avec l'autre, à cause de l'effort que faisait alors chacun d'eux pour déployer le genre de qualités et le genre d'avantages par lesquels brillait son adversaire. J'eus plusieurs fois ce spectacle sous les yeux dans le printemps de 1839 ; mais je l'eus plus complet et plus intéressant qu'à l'ordinaire en déjeunant un matin, avec ces deux rivaux de gloire, chez le poëte Samuel Rogers qui n'aimait pas que son hospitalité fût gâtée par des controverses trop bruyantes. Son rôle, comme le mien, fut forcément muet ce jour-là, du moins pendant la première heure, ce qui le mit de fort mauvaise humeur contre ses hôtes. Quant à moi, j'étais tout yeux et tout oreilles, et ce que je voyais et entendais, me laissa une impression tellement vive, que je ne pus m'empêcher de la consigner dans mon journal, en employant, pour tracer le principal portrait, la langue que je savais le mieux ce jour-là.

« Lundi 25 mai. Ce matin déjeuner chez Rogers « avec Hallam et Macaulay. Ç'a été, presque tout le « temps, un feu croisé entre les deux rivaux. C'était à « qui prononcerait le plus de paroles dans un temps « donné; leur volubilité était effrayante. Tous deux « étant doués d'une prodigieuse mémoire et d'une fa- « cilité non moins prodigieuse d'élocution, le dialogue « a pu très-difficilement *dégénérer* en conversation gé- « nérale. Pendant la première heure, les deux illustres « interlocuteurs ont semblé vouloir nous prouver qu'ils

« étaient inépuisables même sur les sujets les plus « étrangers à un homme de lettres, marine, uniformes, « police, Code civil, etc. Enfin Rogers est parvenu à les « tirer de ces chemins de traverse, et peu à peu la « séance est devenue intéressante. Mais au bout de « quelque temps, Macaulay qui était le principal inter- « locuteur a repris possession de son sceptre, et je l'ai « écouté avec encore plus d'attention qu'à l'ordinaire.

«... Voici comment je résumerais, en m'inspirant « de sa propre langue, l'impression qu'il m'a laissée :— « I should say of Macaulay that his overloaded me- « mory stands very much in the way of his mind which « I allow to be quick and sound, but has no tendency « either to soar or to dig, all its motions being as it « were horizontal. His manners and tone savour a « little of the bar; he has got the conceited trick of « breaking off his speech, if only part of the audience « are listening to him, and he will walk to the other « end of the room, holding the thread of the conver- « sation in his hands and perfectly confident that « no one will dare snatch it from him (1). — Du reste « il a les yeux pétillants d'esprit et une très-belle saillie « à la partie inférieure du front; le visage beaucoup « plus épanoui qu'Hallam, qui a bien quelque chose

(1) Il me semble que la mémoire de Macaulay est surchargée au point de nuire à son esprit qui est, sans doute, à la fois vif et sain, mais qui n'a de tendances ni à planer ni à creuser, et qui se meut toujours dans une direction horizontale. Son ton et ses manières sentent un peu l'homme du barreau. Sa fatuité se montre dans l'habitude qu'il a prise de s'arrêter court s'il n'est écouté que par une partie de l'auditoire, et on le voit se promener d'un bout à l'autre du salon, tenant le fil de la conversation et bien convaincu que personne n'osera le lui enlever.

« de très-spirituel dans le regard et de très-fin et très-
« mordant dans la lèvre supérieure; mais il y a un
« muscle très-dur qui s'élève comme une barrière en-
« tre le haut et le bas du visage et contre lequel vient
« s'amortir tout épanouissement ou toute irradiation
« partie des yeux ou des lèvres. »

Les trois écrivains que je viens de nommer, représentaient ou du moins étaient censés représenter trois nuances d'opinions qui correspondaient aux trois subdivisions dont se composait le parti conservateur. Hallam n'était ni tory à la manière de Lord Mahon, ni libéral à la manière de Macaulay. Il surpassait peut-être le premier en orthodoxie constitutionnelle, comme il surpassait le second en orthodoxie religieuse, de sorte qu'il occupait une position intermédiaire dont le privilége semblait être de combler les lacunes laissées par les deux autres.

Mais il y avait un quatrième point de vue, le point de vue révolutionnaire, qui n'était représenté par aucun des trois et qui était déjà exploité par un parti assez sincère et assez nombreux pour inspirer aux esprits prévoyants de sérieuses alarmes. A la tête de cette école, qui n'était pas nouvelle, se trouvait un homme qui, en se faisant l'historien trop peu sévère des plus mauvais jours de la Révolution française, semblait avoir voulu donner à ses lecteurs un avant-goût des émotions que l'application des mêmes principes leur promettait. Cet historien était l'Écossais Thomas Carlyle, alors parfaitement inconnu en France et qui devait l'être encore longtemps à cause de l'incompatibilité de ses âpres formules avec les exigences trop classiques de l'esprit

français. Son ouvrage était tombé par hasard entre mes mains, pendant mon premier séjour à Londres, et l'impression qu'il avait faite sur moi, n'était pas de nature à m'inspirer le désir de cultiver la connaissance de l'auteur, bien que je ne pusse m'empêcher d'admirer en lui le grand artiste. Mais j'étais révolté de la facilité avec laquelle il absolvait les grands crimes, en les imputant à je ne sais quelle fatalité aveugle qui entraînait malgré eux et presque à leur insu ceux qui les commettaient ; et mon indignation était portée à son comble quand, avec mes souvenirs de famille, je lisais la page où il est dit *qu'on ne saurait citer aucune période de l'histoire de France où la masse de la nation ait moins souffert que pendant la période appelée le règne de la Terreur !* Cette appréciation arbitraire et tant soit peu insultante pour les victimes, m'avait laissé, contre celui qui se l'était permise, une rancune que je croyais incurable et qui l'eût été en effet, si nous ne nous étions pas rencontrés.

Quelle ne fut pas ma surprise quand, au lieu du républicain féroce que je m'étais figuré, je trouvai un homme simple, au regard doux et caressant et qui, à travers les aspérités de son dialecte calédonien, laissait entrevoir une âme ouverte à des émotions bien différentes de celles que laissait pressentir le livre que j'avais lu ! Plus nous abordions de questions vitales, soit en religion, soit en politique, plus j'étais surpris de ne pas me trouver plus en désaccord avec mon interlocuteur qu'on m'avait représenté comme un partisan forcené des doctrines les plus subversives et comme l'ami déclaré des hommes qui les professaient avec le plus d'au-

dace. Je ne tardai pas à constater par moi-même la vérité de cette dernière imputation, quand, sans avertissement préalable, il me donna successivement pour convives, d'abord Godefroi Cavaignac et ensuite le terrible Mazzini lui-même auquel il avait fait lire d'avance mon volume *de la Poésie chrétienne*, en lui laissant ignorer, jusqu'à la fin du dîner, qu'il avait l'auteur devant lui, ce qui aurait pu donner une tournure singulière à la conversation. Mais, grâce à mon chapitre sur Savonarole qui m'avait déjà procuré, en Italie, un traducteur républicain, les choses se passèrent assez courtoisement entre nous, et je pus croire un instant que l'impression produite par cette lecture sur cet esprit antipathique à toute idée chrétienne, ne m'avait pas été trop défavorable.

Cependant je n'aurais pas voulu recommencer trop souvent cette épreuve, bien que la différence entre les aspirations politiques de Mazzini et celles de Carlyle me parût à chaque nouvelle visite, plus accentuée et par conséquent plus encourageante pour moi. Le point sur lequel ils différaient le plus, du moins en ma présence, était le droit de résistance à toute oppression qui violait ou menaçait de violer le domaine sacré de la conscience. Carlyle, qui était au courant de mes petits exploits de 1815 et qui m'en savait autant de gré que si j'avais combattu pour une république, prenait un malin plaisir à faire ressortir, devant un détracteur systématique de tout ce qui ressemblait à une guerre de religion, le côté chevaleresque de nos prouesses enfantines; car il avait le sentiment de l'idéal à un plus haut degré que la plupart de ses coreligionnaires politiques,

et la compagne qu'il s'était choisie était bien faite pour entretenir et développer en lui ce sentiment. Plusieurs fois, après une longue soirée passée avec ce couple intéressant, je n'ai pu m'empêcher de consigner dans mon journal, l'impression qui m'était restée de nos épanchements réciproques.

« Dimanche de Pâques, 1839.

« Hier enfin, je suis allé visiter Carlyle dans sa re-
« traite de Chelsea, et j'en suis revenu le cœur vrai-
« ment ému de son accueil cordial et de la confiance
« qu'il m'a témoignée, son accent écossais m'a beau-
« coup moins dérouté que l'année dernière. Sa femme
« a le plus beau regard qu'il soit possible de voir. Quand
« je suis arrivé, c'est elle qui m'a reçu ; son mari n'é-
« tait pas encore rentré de la promenade. Elle m'a ra-
« conté des détails charmants sur leurs six années de
« solitude à deux, dans le comté de Dumfries, en Écosse,
« immédiatement après leur mariage, et peu à peu la
« conversation est devenue si animée et si intime, que
« j'ai regretté vivement de ne m'être pas arrangé de ma-
« nière à pouvoir passer quelques heures de plus avec
« ce couple intéressant qui m'est déjà si sympathique ;
« malheureusement j'avais promis de passer la soirée
« ailleurs, et j'ai dû quitter l'élysée pour les limbes. »

A quelques jours de là, j'étais invité à dîner chez eux avec un autre convive dont la présence rendait nécessairement la conversation moins intime, mais non moins intéressante. Voici ce que j'écrivais le soir même dans mon journal :

« Lundi 1er avril.

« Trois heures bien courtes passées chez M. Carlyle « qui, cette fois-ci, a dit nettement à Cavaignac, sans « aucune précaution oratoire, que j'étais un chouan de « 1815, et ce titre, loin de faire froncer le sourcil au « farouche républicain, m'a valu de sa part les compli- « ments les plus inattendus sur l'énergie et la fierté « du caractère breton. Cavaignac a un timbre de voix « qui doit être bien puissant quand elle est accentuée « par la passion ; sa poitrine doit alors résonner comme « un tamtam. Il a quelque chose du lion dans la phy- « sionomie et dans le regard, noble et calme quand « rien ne l'excite ; mais dans une crise il serait terrible.

« Au reste, il m'a beaucoup moins intéressé que mes « hôtes dont j'ai été de plus en plus enchanté. Je ne « connais pas d'homme à Londres dont la conversa- « tion ait autant de génialité que celle de Carlyle. Je « voudrais pouvoir me rappeler les belles choses qu'il « m'a dites sur Goethe et sur le peintre Hogarth qu'il « regarde comme un homme de génie. Son admiration « pour Goethe est moins désintéressée, non-seulement « parce qu'il a été son correspondant, son traducteur « et presque son ami, mais parce qu'il lui doit d'avoir « pu comprendre et supporter la vie. Il m'a soutenu « que la philosophie de Goethe n'était pas purement « négative et qu'il y avait dans *Wilhelm Meister* des « pages admirables concernant la supériorité du chris- « tianisme sur toutes les autres religions. »

Cet enthousiasme de Carlyle pour Goethe m'eût été tout à fait incompréhensible si la reconnaissance n'y

avait pas eu une si grande part. Entre le puritanisme de l'un et l'épicuréisme de l'autre on se figure difficilement la possibilité d'une attraction ou même d'une appréciation réciproque. C'est une inconséquence analogue à celle dont on ne peut s'empêcher d'être frappé en lisant l'histoire ou plutôt l'apothéose du grand Frédéric par le même auteur. Carlyle aurait dû laisser cette tâche ingrate à des écrivains moins familiarisés que lui avec la notion de l'idéal; car cette notion, bien que faussée dans plusieurs applications qu'il en fit, était inhérente à sa nature, et l'on en trouve des traces dans presque tous ses écrits, comme j'en trouvais dans presque toutes ses conversations. Celle que j'eus avec lui dans la soirée du 8 avril et dont j'écrivis le résumé en rentrant chez moi, surpassa, sous ce rapport, comme sous celui de la verve et de l'originalité, nos conversations précédentes. Voici le compte, un peu plus soigné, que je m'en rendis à moi-même :

« Lundi soir.

« Je voudrais pouvoir fixer les impressions de ma soirée « chez Carlyle tandis qu'elles sont encore fraîches. Les « quatre heures que je viens de passer avec lui sont cer- « tainement parmi les meilleures que j'aie passées à Lon- « dres. Nous avons traité plusieurs grands sujets à fond, « les croisades, Dante, la révolution française, l'avenir « religieux de l'Europe qu'il voit plus en beau que je « ne le fais, à cause de sa foi au progrès de l'humanité « et à l'inaliénabilité du christianisme. Mes objections « tirées du déclin de la plus haute des vertus chrétien- « nes, l'humilité, l'ont un peu embarrassé, précisé-

« ment à cause du grand cas qu'il fait de cette vertu « qu'il avoue avoir été plus pratiquée et mieux com- « prise au moyen âge que dans aucun temps. Il pro- « fesse la plus vive admiration pour les croisades et « pour Pierre l'Ermite qu'il met en contraste curieux « avec Démosthène; celui-ci travaillant ses discours au « point qu'on disait qu'ils sentaient l'huile, et allant « les déclamer au bord de la mer avec des cailloux « dans la bouche et laissant à la postérité pour grand « précepte oratoire : l'action, l'action et toujours l'ac- « tion ; celui-là sortant du cloître sans s'être préparé à « son rôle autrement que par le jeûne et la prière, et « venant substituer au précepte favori de l'orateur athé- « nien, ce précepte bien autrement efficace : la foi, la « foi, et encore la foi. Le premier condamné à voir son « éloquence vaincue et Philippe maître de la Grèce; « le second entraînant l'Europe à sa voix et marchant « à la délivrance de la Terre-Sainte.

« Le court parallèle qu'il a tracé entre le Satan de « Milton et le Méphistophélès de Goethe ne m'a pas « moins frappé. Dans Milton le diable est un person- « nage grandiose et intéressant, le plus intéressant de « tous les personnages du poëme, un personnage qui « aurait des admirateurs s'il paraissait sur une place « publique. Dans *Faust*, il est ce qu'il doit être, répu- « gnant au suprême degré.

« Carlyle est plus juste que Landor envers le Dante « qu'il n'hésite pas à placer au-dessus de Milton et dont « le portrait lui fait l'effet d'une âme emprisonnée dans « la glace. La *Divine Comédie* est, à ses yeux, comme « une magnifique cristallisation du catholicisme, un

« monument plus glorieux et plus durable que les plus « belles cathédrales gothiques produites par la même « inspiration. C'est au Purgatoire qu'il semble donner « la préférence. Nul poëte, selon lui, n'est entré si avant « et si sympathiquement dans les entrailles de l'huma- « nité, nul n'a saisi si spasmodiquement son sujet.

« Je pourrais signaler plus d'un rapport entre l'âme « de Dante et celle de Carlyle qui chemine aussi, lui, « dans ce monde comme une âme en peine douée de « toutes les susceptibilités les plus douloureuses. Il n'a « aucune sympathie pour ceux qui veulent faire de la « vie humaine une fête et un enchaînement de jouis- « sances; lui qui n'y voit qu'une lutte dont il a la con- « science à toutes les heures de son existence, il bourre « quiconque l'arrête pour lui parler des joies de ce « monde qui pèse si lourdement sur les âmes dignes.

« Il m'a décrit en poëte l'effet que produit sur lui la « vue de son village natal et la cloche qui a tinté jadis « à ses oreilles enfantines. Quand j'ai voulu lui décrire « mes impressions personnelles dans des circonstances « analogues, j'ai admiré le bonheur avec lequel il a « achevé ma pensée. Je lui parlais de mes compagnons « d'enfance, aujourd'hui marins robustes, et sans nul « souci des vicissitudes qui m'ont blasé; « c'est bien cela, « m'a-t-il dit, ceux-là sont des êtres sains, concrets, « et vous, vous venez errer au milieu d'eux comme un « spectre. »

« Je n'ai pas osé leur demander l'histoire de leur « mariage qu'on m'a dit être tout à fait romanesque. Il « paraît que Carlyle était précepteur chez le père de sa « femme et que leur union fut combattue fortement

« par l'autorité maternelle. Le contraste dans les ma-
« nières et dans l'extérieur des deux époux et surtout
« dans leur accent indique, en effet, une disparité de
« naissance. Mais quand la conversation s'anime, cet
« homme à la physionomie si rude, à la prononciation
« si plébéienne, grandit comme un géant et prouve qu'il
« appartient *to the very first quality of nature's noble-*
« *men.* »

Une chose nuisait beaucoup aux relations que j'aurais voulu entretenir avec Carlyle ; c'était l'extrême rareté de ses visites dans les maisons que j'avais l'habitude de fréquenter. Il en résultait que ses relations avec le monde politique et littéraire étaient très-restreintes, et qu'il fallait chercher, ailleurs que chez lui, la satisfaction de cette double curiosité.

Pour moi, je n'avais à cet égard aucune recherche à faire. Une amitié ingénieuse et persistante qui remontait à l'année 1832 et qui se rattachait à mes plus précieux souvenirs de cette époque, avait pourvu, dès le lendemain de ma première installation, à la satisfaction des besoins et même des caprices que ne pouvait manquer de susciter en moi une si belle occasion de comparer le connu avec l'inconnu tant en matière de mœurs sociales qu'en matière d'institutions. Cet ami providentiel était Richard Milnes, aujourd'hui Lord Houghton, qui semblait s'être donné pour mission d'aplanir, autant qu'il était en lui, toutes les difficultés que pouvaient me susciter, dans la société anglaise, mon inexpérience et ma qualité d'étranger. Grâce à ce patronage, exercé avec non moins de délicatesse que de dévouement, je me trouvai, de prime abord, en rapport

presque intime avec les hommes que j'étais le plus curieux de connaître, et si parfois cette curiosité ne se trouvait pas complétement satisfaite, il me suffisait d'exprimer un vœu, pour qu'il fût immédiatement exaucé. Ce fut ainsi que je fis successivement, toujours sous les auspices du même patron, la connaissance de presque tous les personnages qui étaient à la fois des notabilités littéraires et des notabilités politiques, connaissance qui serait certainement restée stérile, si le zèle de mon hôte n'y avait pourvu. Car je n'aurais jamais abordé, sans encouragement préalable, des hommes comme Hallam, Lord Brougham, Landor, Macaulay, Bulwer, Gladstone, Sheil, D'Israeli, Wordsworth, Kenyon et plusieurs autres qui, à divers titres et dans des mesures très-diverses, excitèrent mon intérêt ou mon admiration.

Il y avait là matière à bien des observations curieuses; car le personnel de nos déjeuners était à la fois nombreux et choisi, et ce choix était fait à un point de vue très-libéral, c'est-à-dire que toutes les nuances d'opinions politiques, en deçà du radicalisme, y étaient représentées. Il y avait des convives bruyants et agressifs, il y en avait d'autres qui attendaient qu'on fît silence pour parler en dictateurs, il y avait des Français qui s'impatientaient de leur inaptitude à parler la langue anglaise, mais il y en avait un autre qui ne s'impatientait de rien, qui comprenait tout et promenait tranquillement autour de lui son regard finement observateur; c'était le prince Louis-Napoléon, dont les rares paroles semblaient démentir la réputation de loquacité

dont nous jouissons parmi tous nos voisins et surtout parmi ceux d'outre-Manche.

Ma passion dominante, dans des occasions comme celle-là, était d'exploiter les souvenirs personnels de mes interlocuteurs, quand je savais qu'ils avaient joué, dans la politique ou dans la littérature, un rôle assez éminent pour donner à leurs appréciations une valeur dont je ne pouvais me dispenser de tenir compte. Malheureusement pour moi et pour l'œuvre que j'avais à cœur d'accomplir, ces interlocuteurs étaient presque toujours protestants, et si, de loin en loin, je rencontrais un rejeton égaré de quelque ancienne famille catholique, c'était surtout au point de vue de l'édification que cette rencontre était profitable. Enfin je crus trouver toutes les conditions réunies, le jour où mon jeune patron, qui était à l'affût de toutes les bonnes occasions, me fit dîner chez lui avec un député irlandais, dont j'avais lu un discours tellement admirable dans l'hiver de 1833, qu'à dater de ce jour, je l'avais mis au-dessus de tous les autres orateurs catholiques, sans excepter O'Connell lui même.

Ce député, très-applaudi par ses coreligionnaires et même par les protestants, s'appelait Sheil. Moins populaire que son rival de gloire, il passait pour être plus tolérant et plus lettré que lui, et il recueillait d'assez bonne grâce les témoignages de satisfaction que lui attirait, de la part de quelques-uns de ses collègues, cette double supériorité. Quant à moi qui ne connaissais que son talent oratoire, dans lequel j'avais cru voir l'empreinte du génie de Burke, je ne mettais aucune restriction à mon naïf enthousiasme, et j'attendais, avec une

impatience facile à comprendre, le moment où je pourrais contempler, face à face, celui que je regardais comme un type accompli de toutes les qualités héroïques qui caractérisent la race irlandaise.

La conversation que j'eus avec lui et qui ne se termina que fort tard, me laissa une impression si forte, que je ne pus m'empêcher, en rentrant chez moi, de consigner cette impression dans mon journal.

« Lundi 10 février. Charmant dîner et charmante soi-« rée dont l'épisode le plus intéressant pour moi a été la « réponse triomphante de Sheil à Charles Buller. On « parlait de religion et d'art, et à ce propos Buller nous « reprochait notre adoration des images et notre poly-« théisme. A quoi Sheil a répondu : *The English cannot « be accused of polytheism or of worshipping many gods ; « they worship but one, and that is Mammon* (1). Après « dîner, il a mis au défi tous les protestants qui étaient « là, sur la question irlandaise. Il leur a démontré que, « quoi qu'il arrive, l'Irlande ne peut plus être foulée aux « pieds. Il leur a demandé pourquoi ils ne font pas en-« tendre leur cri de *no popery* dans la chambre des « communes, au lieu de le faire dans leurs orgies et « leurs clubs; que là ils trouveraient leurs adversaires « face à face et sur un terrain neutre.

« Sa verve n'était pas épuisée par cette allocution; « j'ai eu avec lui un tête-à-tête de plus de deux heures, « et il m'a ouvert son cœur avec un abandon qui m'a « étonné et surtout attristé. Ses confidences sur l'Ir-

(1) Les Anglais ne peuvent pas être accusés de polythéisme ou d'adorer plusieurs dieux ; ils n'en adorent qu'un seul, et ce Dieu est Mammon.

« lande sont désolantes. Il dit qu'il y a là des hommes « qui ne se font pas plus de scrupule de tuer un de « leurs semblables que de tuer un chien ; il soutient « que les femmes seules sont chastes, que le parjure « tend à devenir une habitude nationale et que, si on « le découvre, on se moque de la maladresse sans être « trop scandalisé du crime. Je lui ai demandé si le clergé « ne travaillait pas à l'instruction religieuse du peuple, « et il m'a répondu que, malheureusement, les prêtres « étaient absorbés par les passions politiques. Ce qu'il « a ajouté sur la facilité avec laquelle on peut acheter « de faux témoins, m'a semblé trop fort pour être vrai; « le témoignage d'O'Connell, sur ce point et sur d'au- « tres, diffère beaucoup de celui de Sheil.

« Ensuite nous avons entamé un chapitre très-délicat « sur les croyances catholiques. Les siennes ont été « terriblement ébranlées par les philosophes français « dont il a lu tous les ouvrages, et encore plus peut- « être par les concessions que les catholiques de ce pays- « ci sont dans l'habitude de faire aux protestants, re- « lativement à la supériorité de l'Écriture sainte sur la « tradition. Ne trouvant dans l'Écriture aucune injonc- « tion formelle concernant certains dogmes et certai- « nes pratiques, il n'est pas convaincu de leur impor- « tance, encore moins de leur nécessité pour le salut.

« Cette conversation intime avec Sheil m'a laissé « une impression de tristesse tout en m'inspirant une « sorte d'affection pour lui. Il est clair que le sirocco « du scepticisme a passé sur son âme et y a causé quel- « ques ravages difficiles à réparer. Il ne se croit obligé « d'admettre aucune canonisation ni légende de saint,

« ni aucune autorité des Pères de l'Église, et il rejette « avec une vive antipathie celle de saint Augustin à « cause de la dureté de ses doctrines sur la grâce, et « sur les conditions de salut. En un mot, à force de « dire avec les catholiques anglais qu'il n'admet rien « qui ne soit fondé sur les saintes Écritures, il a fini « par négliger totalement l'élément d'organisation re- « ligieuse fourni par la tradition, et maintenant son « édifice intellectuel menace ruine ; et son catholicisme « est inférieur à celui de la nouvelle école d'Oxford, « qui donne une bien plus grande importance à la tra- « dition. »

On jugera de l'impression que mon interlocuteur fit sur moi ce soir-là, par ces quelques lignes que j'écrivis à la suite de mon compte rendu :

« Même après avoir vu et entendu Macaulay, je per- « siste à croire que Sheil n'a pas d'égal pour la con- « versation. Je n'hésite même pas à le mettre au-dessus « de Lord Holland à qui Walter Scott a décerné la « palme en ce genre et à qui je serais assez disposé à la « décerner moi-même, ne fût-ce qu'à cause de l'éloge « qu'il m'a fait des prêtres français émigrés en Angle- « terre pendant la révolution. »

Il y aurait ici une digression très-intéressante à faire sur nos émigrés tant ecclésiastiques que laïques, sur la générosité du clergé anglican envers notre clergé catholique, sur les marques de sympathie réciproque qui édifièrent, sur tous les points du Royaume-Uni, les spectateurs de cette miraculeuse fraternité, sur l'impression qui en résulta parmi les pasteurs et parmi leurs ouailles, enfin sur la part qu'eut cette impression au

mouvement réactionnaire inauguré par Burke et qui devait aboutir à ce glorieux bill d'émancipation auquel l'Europe entière et l'Angleterre elle-même applaudissaient si chaleureusement il y a quarante ans. Tout cela forme un des drames les plus émouvants de l'histoire moderne, et je n'ai jamais pu m'expliquer pourquoi aucune main n'avait entrepris de remplir cette lacune. A l'époque dont je parle, j'espérais le faire moi-même dans un chapitre spécial par lequel se terminerait mon travail, déjà fort avancé, sur les destinées du catholicisme en Angleterre. Mais des circonstances impérieuses, ou que je crus telles, vinrent me rejeter de la grande route dans des chemins de traverse, et ces chemins se trouvèrent si fort de mon goût à cause des ravissantes perspectives qu'ils m'ouvraient et des riants paysages qu'ils traversaient, qu'en dépit de toutes mes résolutions, il me fut impossible d'en sortir.

Dans les relations dont je viens de parler, l'intérêt religieux et politique dominait tous les autres, même l'intérêt littéraire; dans celles dont il me reste à faire mention, il y a une plus large part pour l'imagination et pour le cœur.

L'ami qui m'aplanissait si généreusement les voies pour m'aider à conquérir, parmi ses pairs, une notoriété relative, n'était pas seulement un personnage politique; il était en outre poëte, et, à ce titre, il jouissait, parmi ses confrères, d'une influence que sa considération personnelle, comme représentant du comté d'York dans la chambre des Communes, ne contribuait pas peu à renforcer. Se mouvant ainsi dans deux sphères qui, pour être contiguës, n'en étaient pas moins très-

différentes, Richard Milnes, grâce à la flexibilité de son esprit, trouvait moyen de les vivifier l'une par l'autre, et l'on apercevait souvent, même dans ses accès de positivisme parlementaire, quelque reflet imprévu de cette sphère supérieure qu'il affectait de ne pas prendre au sérieux.

L'homme qui était le moins disposé à lui pardonner cette espèce de dédain, parce qu'il y voyait presque une insulte, était un autre poëte qui avait pris sa mission bien plus au sérieux, et qui s'en était fort bien trouvé, puisque de son principal ouvrage, *les Plaisirs de la Mémoire*, il n'avait pas vendu moins de quarante-deux mille exemplaires. On comprend que je veux parler ici de ce même Samuel Rogers que j'ai déjà nommé plus haut et dans l'affection duquel je fis des progrès d'autant plus sûrs qu'ils étaient moins prémédités.

C'était un vieillard plus que septuagénaire dont le dos voûté, le visage presque livide et la tête presque entièrement chauve semblaient, au premier abord, annoncer une décadence qui n'était pas purement physique ; mais il suffisait de quelques paroles accompagnées d'un regard toujours scrutateur même quand il était bienveillant, pour rendre au vieux barde tout son prestige et pour donner l'envie de recueillir avec respect toutes les paroles qui tombaient de sa bouche. Telle fut du moins l'impression que je rapportai de mon premier entretien avec lui, et à laquelle s'en joignit une autre, résultat d'une surprise qu'on m'avait sans doute ménagée; c'est que là où je ne m'étais attendu qu'à trouver un poëte, je trouvai un artiste, c'est-à-dire un appréciateur intelligent des œuvres d'art; et

non-seulement un appréciateur, mais aussi un acquéreur plein de goût dans ses acquisitions, comme le prouvaient les chefs-d'œuvres dont il avait orné sa demeure et dont quelques-uns figurent aujourd'hui parmi les plus précieux trésors de la Galerie Nationale de Londres. Ce n'était pas tout. Après cette première initiation, venait une seconde plus intime, à laquelle on n'était admis qu'à bon escient, et qui consistait dans l'exhibition des médailles antiques, des miniatures et des dessins originaux des grands maîtres, parmi lesquels il y en avait un nommé Flaxman dont Rogers avait deviné le génie et encouragé les travaux; de sorte que là je me trouvais plus particulièrement dans mon élément, ce qui était aussi une satisfaction pour mon hôte trop habitué aux appréciations banales, pour ne pas se montrer sensible à celles qui ne l'étaient pas (1).

A dater de cette première présentation, qui avait eu lieu en 1838, son accueil devint de plus en plus bienveillant et ses invitations de plus en plus fréquentes. Quand je revins en 1839, ce n'était plus seulement de la bienveillance qu'il me témoignait, c'était un empressement tout à fait affectueux joint à une confiance qui, bien que sujette à des intermittences capricieuses, me touchait profondément, surtout quand elles levaient un coin du voile qui cachait certaines plaies intimes de son âme; car, s'il était enfant du XVIIIe siècle, comme la plupart des amis de sa jeunesse et même de son âge mûr, il l'était avec des restrictions qu'il ne s'avouait pas

(1) Flaxman fut le premier qui apprit aux Anglais à admirer leurs anciennes sculptures. Les dessins qu'il fit pour les poëmes d'Homère, d'Eschyle et surtout d'Hésiode sont d'une grande beauté. Mais j'admire encore plus ses écrits.

toujours à lui-même ; mais quand des épanchements accidentels tournaient son regard de ce côté-là, il devenait triste et même il avait parfois des larmes dans les yeux et dans la voix.

Le premier souvenir de ce genre que j'ai noté dans mon journal, se rapporte à une conversation que nous eûmes ensemble sur le catholicisme présumé de Shakespear. Je venais de faire une visite à Lord Francis Egerton, et j'avais appris de son savant bibliothécaire, M. Collier, qu'un document récemment découvert donnait le droit d'affirmer que le grand poëte était mort catholique. « Tant mieux, » répondit Rogers avec un accent auquel il était impossible de se méprendre ; puis il aborda ce sujet délicat, tout à fait nouveau entre nous, avec une franchise dont je fus stupéfait et qui fut malheureusement refoulée, du moins pour ce jour-là, par la malencontreuse irruption d'un visiteur importun. Mais il en avait dit assez pour me satisfaire, comme on peut le voir par les paroles suivantes que j'écrivis immédiatement après dans mon journal, et qui sont la reproduction, aussi littérale que possible, de celles qu'il prononça :

« If Shakespear died a catholic, I am truly glad of it; « for he died in a better hope than protestants do. I « have often regretted that I was not a woman and a « catholic; I should have felt more comfortable at the « approach of death ; whereas now I don't know what « to fear or what to hope (1). »

(1) Si Shakespear est mort catholique, j'en suis vraiment heureux, car, dans ce cas, il est mort avec de meilleures espérances que s'il avait été protestant.

A quelques jours de là, une circonstance doublement intéressante pour moi, donna lieu à une autre effusion du même genre, qui me laissa une impression de tristesse encore plus tenace que la première. La mère de M. de Montalembert venait de mourir à Londres où il s'était rendu en toute hâte, dès qu'il avait appris la gravité de la maladie. Avant, comme après la catastrophe, nous passions la plus grande partie de nos journées ensemble, sans que l'arrivée de Mme de Montalembert avec son jeune frère, le Comte Werner de Mérode, nous fît discontinuer cette douce habitude. Seulement je regrettais que la brièveté de leur séjour, jointe à leur récent deuil, ne leur permît pas de se prévaloir de mes offres de service auprès de quelques-uns de mes nouveaux amis que je brûlais de leur faire connaître. C'était surtout en parlant de mon vieux barde et de sa poétique hospitalité, que ce regret, de ma part, était fortement accentué. Enfin, il fut convenu que nous ferions deux exceptions, l'une en faveur d'un jeune membre du Parlement, prédestiné au plus grand rôle politique de notre temps, l'autre en faveur du poëte pour lequel j'aurais voulu que mon ami éprouvât une admiration égale à la mienne.

La conséquence de cette visite était facile à prévoir, et elle était acceptée d'avance. Dès le lendemain, nous étions invités tous quatre à déjeuner par l'auteur des *Plaisirs de la Mémoire*, qui se montra, ce jour-là, plus gracieux et plus spirituel que jamais, comme s'il avait

J'ai souvent regretté de n'être pas né femme et catholique; je me serais senti plus rassuré aux approches de la mort, tandis qu'à présent je ne sais ce que je dois craindre ou espérer. »

voulu ménager à ses hôtes, pour un avenir plus ou moins éloigné, une application personnelle de l'idée dominante de son poëme.

Quand la séance fut levée et que je me trouvai seul avec lui, son visage, jusque-là si épanoui, changea si brusquement d'expression, que je craignis de l'avoir offensé par quelque parole équivoque dont je ne comprenais pas la portée. Il se promenait de long en large sans mot dire, et je ne savais pas si je devais prendre sur moi de rompre cet incompréhensible silence. Enfin il le rompit lui-même, et je compris alors quelle fibre notre récente conversation et la vue de deux époux parfaitement heureux par l'identité de leurs croyances, avaient remuée au fond de son âme. C'était la même fibre qui avait été déjà remuée par la mention du catholicisme de Shakespear, et les paroles prononcées dans les deux circonstances, trahissent le même sentiment, le sentiment d'un vide que rien n'a pu remplir et qui semble devenir de plus en plus douloureux. Voici ce que j'écrivis, à ce sujet, dans mon journal, quand je fus rentré chez moi :

« Après le départ des trois autres convives, Rogers « m'a dit que, s'il avait le pouvoir de se mettre à la « place de quelqu'un, il voudrait se mettre à celle de « Montalembert, non pas pour avoir sa jeunesse et sa « jolie femme, mais pour avoir cette foi imperturbable « et sans nuages qui lui semble le plus enviable de tous « les dons. Puis nous nous sommes lancés dans la ques- « tion de l'origine du mal, qu'il résout un peu à la ma- « nière des Manichéens.

« Ensuite, nous avons abordé un sujet qui l'a mis

« dans un état de souffrance pénible à voir. Je lui ai « dit que comme pendant aux *Plaisirs de la Mémoire*, « on pourrait faire un poëme Dantesque intitulé : *les « Tortures de la Mémoire ;* et, à l'instant même, je me « suis aperçu que j'avais mis le doigt sur une blessure « très-douloureuse. J'y ai pensé, m'a-t-il répondu « d'une voix altérée et les larmes aux yeux; mais ma « famille a craint que la composition d'une pareille « œuvre ne me fît devenir fou. Pour aborder une pa- « reille tâche sans danger, il faut n'avoir pas de re- « mords ou n'avoir pas de cœur. Puis il m'a montré « un passage d'un de ses poëmes sur le terrible effet « *de certaines paroles et de certains actes*, passage où il « a supprimé deux vers entiers qui lui avaient fait trop « de mal à écrire, et qu'il craignait de ne pouvoir ja- « mais relire sans un déchirement de cœur. »

Pour ne pas se priver trop longtemps du soulagement qu'il semblait trouver dans ces sortes de confidences, il m'invitait régulièrement une fois par semaine à déjeuner seul avec lui, et c'était alors que sa veine satirique alternant avec sa veine mélancolique, je pouvais étudier, sous ce double aspect, cet homme extraordinaire aussi prompt à mordre qu'à s'attendrir. Sans prétendre concilier les contradictions réelles ou apparentes de son caractère, je serais porté à croire que l'admiration, du moins pour ceux qu'il soupçonnait de s'admirer eux-mêmes, n'était pas un de ses besoins les plus impérieux, et que la tendance contraire était trop bien fomentée par le succès de ses bons mots, pour qu'il songeât sérieusement à la réprimer. A dire vrai, je n'aurais pas applaudi de bon cœur à cette répression ;

car j'y aurais perdu une grande partie du profit que je retirais de sa longue expérience des hommes et surtout de son étonnante puissance de discrimination. Que de fois, après la dispersion des convives, n'a-t-il pas pris en pitié mon naïf enthousiasme qui souvent se portait de préférence sur les plus indignes! Mais en leur présence, sauf les cas de provocation extrême, il était toujours assez maître de lui pour pouvoir répandre une aménité qui n'était pas feinte, sur un fonds de dignité qu'il semblait toujours tenir en réserve!

Je pourrais tracer une série de portraits bien curieux en combinant les matériaux fournis par ma mémoire ou par celle de mes amis encore vivants, avec ceux que j'ai consignés dans mon journal; car la plupart des notabilités politiques et littéraires du temps vinrent successivement s'asseoir à sa table, sans excepter celles qui n'étaient pas de son goût. Mais il les invitait pour me fournir l'occasion de me convaincre que ses appréciations étaient plus sûres que les miennes. C'est ce qu'il fit à l'égard du poëte Campbell, le chantre inspiré de l'insurrection grecque et de l'insurrection polonaise, ce qui constituait, à mes yeux, un double titre à la sympathie des âmes chrétiennes. Je me rendis donc, avec empressement, à l'invitation que je reçus pour le samedi 30 mars, et l'on jugera de mon désappointement par l'extrait suivant de mon journal :

« Campbell a plutôt l'air maussade qu'inspiré; « l'expression de ses lèvres est particulièrement désa- « gréable. Quoiqu'il soit resté près de trois heures « avec nous, il n'est pas sorti une seule parole de sa « bouche qui eût pu me faire soupçonner que j'avais

« devant moi un homme de génie, si je n'en avais pas « été instruit d'avance. Mais j'aurais facilement deviné « que je parlais à un libertin, à un *christophobe* de « l'école de Voltaire. Il a parlé avec mépris de l'affecta- « tion que mettent les Anglais à fermer leurs boutiques « le vendredi saint, et il a soutenu que tout cela était « pure hypocrisie, que pas un sur mille ne croyait à la « divinité du Christ, qu'il n'y avait pas quatre vrais « croyants dans la Chambre des Communes ni davan- « tage dans la Chambre des Lords; que, du reste, il se « réjouissait du progrès de la raison publique. Et quand « j'ai voulu en appeler du rationaliste au poëte en lui « faisant observer que la poésie déclinait nécessairement « avec la foi, il a positivement nié cette nécessité. J'ai « vu que la continuation de ce sujet mettrait notre au- « ditoire mal à l'aise, et j'ai laissé à Rogers le soin de « donner un autre cours à la conversation. »

Il me restait encore à faire une connaissance à laquelle j'avais attaché de loin plus de prix qu'à toutes les autres : je veux parler de Thomas Moore, le poëte national de l'Irlande, le biographe de Lord Edward Fitzgerald, l'auteur très-orthodoxe du *Voyage à la recherche d'une religion*, enfin le consolateur inspiré des grandes douleurs patriotiques qui avaient marqué, pour lui et pour ses coreligionnaires, la fin du dernier siècle et le commencement de celui-ci. Que de titres, non-seulement à ma sympathie, mais aussi à ma reconnaissance et presqu'à ma vénération ! Et pourtant il y en avait un qu'il m'eût été encore plus impossible de récuser, c'était l'émotion que j'avais éprouvée en entendant le poëte lui-même chanter ses *Mélodies irlandaises*

dans le salon de la comtesse de Fingall, c'est-à-dire devant un auditoire presque exclusivement irlandais, et chez celle qui représentait, dans la société de Londres, l'aristocratie catholique irlandaise, comme son mari la représentait dans la Chambre des pairs.

Toutes ces circonstances accessoires avaient rendu mon plaisir plus vif; mais j'avais à peine échangé quelques paroles insignifiantes avec le héros de la fête qui, ce soir-là, était aussi le mien, et déjà je brûlais de causer à cœur ouvert avec lui, pour me procurer un dédommagement que je croyais être dû à mon enthousiasme. Celui de Rogers ne ressemblait guère au mien. Il n'en accueillit pas moins ma demande avec sa bonté ordinaire, et même il s'efforça, quand le jour, tant désiré par moi, fut venu, de donner à la conversation la tournure la plus propre à m'épargner le désappointement qu'il avait trop prévu. En un mot, je ne trouvai dans Thomas Moore ni le coreligionnaire ni le poëte que j'avais rêvé, et je n'emportai de cette triste entrevue que de lugubres pressentiments trop bien justifiés par les circonstances qui accompagnèrent sa mort.

Mon patron était trop généreux pour ne pas s'efforcer d'effacer le plus tôt possible l'impression produite par les deux derniers convives qu'il m'avait donnés. Il m'annonça donc, pour la semaine suivante, une surprise qui me dédommagerait amplement de la double déception qui m'avait été infligée par ma propre faute bien plus que par la sienne; et il ajouta mystérieusement que, pour adapter la réparation à l'offense, ce serait à la poésie, mais non pas à un poëte, que serait dévolu, ce jour-là, le principal rôle. Quand tous les convives furent

réunis, mes conjectures et mes regards s'arrêtèrent bien vite sur une jeune femme très-belle et très-triste que le contraste de cette extrême tristesse et de cette extrême beauté signalait à ma sympathique admiration comme la personnification vivante de la poésie. Quand on me l'eut nommée, je me souvins de son histoire dont les détails étaient navrants et qui n'expliquaient que trop bien la profonde mélancolie empreinte sur tous ses traits et le profond silence qu'elle garda pendant tout le temps du déjeuner. Cette autre Niobé, torturée comme l'ancienne par les angoisses maternelles, n'était autre que cette même Mme Norton, qui plus tard devait tant s'évertuer à me trouver un portrait de Burke, et dont la rencontre, ce jour-là, chez Rogers, devait rejeter au second plan les beaux projets littéraires qui avaient été le premier mobile de mes voyages à Londres et dont l'exécution était déjà fort avancée.

A peine nous étions-nous levés de table, que Richard Milnes, dont l'ingénieuse amitié ne manquait jamais une occasion de me produire avec avantage, dit aux convives, en me montrant du doigt : « Demandez-lui donc, « en guise de récréation, qu'il vous raconte sa petite « campagne de 1815. »

Ce n'était pas la première fois qu'il excitait, à mon sujet, la bienveillante curiosité de ses amis et qu'il m'imposait la douce obligation de la satisfaire. Rarement il m'arrivait de déjeuner chez lui avec d'autres convives, sans qu'il fît au moins quelque allusion à mes prouesses, et pour peu qu'il se crût en droit de compter sur la sympathie de ses convives, il fallait faire mon récit tout au long. Le succès d'estime ne me faisait jamais défaut;

mais le succès d'enthousiasme était rare, et je ne le connus dans toute sa plénitude que le jour où une femme supérieure et enthousiaste, comme Mme Norton, se trouva là pour donner la note dominante au reste de l'auditoire.

Je n'ai pas besoin de dire que, ce jour-là, ma narration fut non-seulement plus animée, mais aussi mieux nuancée qu'à l'ordinaire. J'observais, avec une anxiété qui redoublait ma verve, les changements successifs qui s'opéraient dans la physionomie, dans le regard et même dans l'attitude de celle dont j'ambitionnais le suffrage. Quand j'eus fini, elle redressa énergiquement sa tête qu'elle avait tenue jusqu'alors inclinée, et me tendant la main avec le sourire le plus encourageant : « Monsieur, me dit-elle, j'ai une grâce à vous de-« mander, c'est de venir dîner mardi prochain chez « moi, afin que je vous fasse connaître mes deux sœurs, « Lady Seymour et Lady Dufferin. » Et ces paroles si flatteuses entendues par tous les convives, étaient répétées par eux le lendemain dans leurs cercles respectifs, et l'on me demandait de toutes parts comment il se faisait qu'ayant un sujet si intéressant à traiter, je ne lui donnais pas la préférence sur tous les autres. Ceux-là mêmes qui n'y avaient jamais pensé auparavant me témoignaient la même surprise, et il y en eut quelques-uns qui poussèrent l'insistance jusqu'à faire appel à ma conscience bretonne.

Ce fut bien autre chose quand on sut que Mme Norton avait été tellement éprise de mon épisode, qu'elle avait promis d'en faire la matière d'un poëme, si, de mon côté, je voulais promettre d'en faire la matière

d'un livre. Je n'ai pas besoin de dire que mon ami Milnes fut un des premiers à suivre son exemple. Après lui Thomas Moore, Kenyon, Landor prirent le même engagement, mais il n'y eut que les deux derniers qui le tinrent. Enfin le vénérable Wordsworth, l'un des plus grands poëtes que l'Angleterre ait produits depuis Shakespear, voulut aussi payer son tribut, et l'on peut lire, dans le volume que je me décidai enfin à publier, le petit chef-d'œuvre que lui inspira son indulgent enthousiasme pour ce qu'il appelle *notre croisade d'enfants.*

Ce qu'il y avait de plus étonnant dans cette manifestation spontanée, c'était l'accord entre des hommes professant les opinions politiques les plus opposées; et ce n'était pas seulement entre les poëtes que cet accord avait lieu, c'était aussi entre les hommes d'État, entre les hommes de robe et même entre les hommes d'épée; car, grâce au patronage de quelques membres éminents de la Chambre haute, j'avais pu franchir les degrés intermédiaires de la hiérarchie militaire et arriver jusqu'au duc de Wellington lui-même qui malheureusement était sourd d'une oreille, ce qui aurait exigé de ma part une manœuvre à laquelle mon introducteur ne m'avait pas préparé. Quant aux notabilités politiques, les voies pour conquérir leurs suffrages et même leur bienveillance, du moins dans le parti whig, m'étaient largement ouvertes par mes relations avec des hommes comme Lord Holland, Lord Melbourne et Lord Normanby, dont les deux derniers étaient souvent mes commensaux et mes contradicteurs chez Mme Norton, mais sans que la contradiction dépassât jamais les limites de la plus exquise courtoisie.

Ces relations, d'une espèce toute nouvelle, qui surgissaient tout à coup entre la grande et la petite Bretagne, m'étonnaient d'autant plus que le fait historique qui y avait donné lieu, n'avait trouvé que très-peu d'admirateurs officiels en France, même dans le parti qui était plus particulièrement intéressé à nous susciter des imitateurs pour l'avenir. Et cependant, quand il était question d'enthousiasme, et surtout d'enthousiasme militaire, ce n'était pas en Angleterre que nous étions habitués à chercher les appréciateurs les plus compétents. D'où pouvait donc venir, dans le cas particulier dont il s'agissait alors, ce contraste inexplicable entre l'indifférence des Français et l'enthousiasme des Anglais? Je demandais souvent à mes amis de me résoudre cet étrange problème; mais aucun d'eux ne me satisfaisait complétement. Enfin il s'en trouva un plus taciturne et plus résolu que les autres, qui me fit cette curieuse réponse, peu flatteuse pour mon amour-propre national :

« Ne savez-vous pas que quand on veut des émotions « on va les chercher en Italie, quand on veut des idées, « on va les chercher en Allemagne, et quand on veut « des caractères ou des appréciations de caractères, on « vient les chercher chez nous. »

Quoi qu'il en soit de ces jugements contradictoires que je n'étais pas chargé de concilier, mon lecteur a sans doute déjà pressenti ma détermination que tout contribuait à rendre irrévocable. Il fut donc arrêté que je renverrais à l'année 1840 ou 1841 l'achèvement de mon travail sur les destinées du catholicisme en Angle-

terre, et que j'emploierais toute l'automne de 1839 à recueillir, sur les lieux mêmes qui avaient servi de théâtre à nos exploits, les renseignements et les documents nécessaires à l'accomplissement de la tâche patriotique que j'avais en vue. Je sentais que l'entreprise était aventureuse; mais je me rassurais en rejetant une bonne partie de la responsabilité sur les nouveaux amis que je m'étais faits à Londres et qui m'avaient montré, sous un aspect tout à fait nouveau pour moi, tout ce que la sympathie des cœurs peut ajouter de charmes à la sympathie des intelligences. Jamais, dans mon propre pays, je n'avais fait cette expérience sur une si grande échelle ni dans des conditions si propices. Car, outre les notabilités *présentes*, il y avait ici les notabilités *futures*, et ce n'étaient pas celles-là qui étaient les moins intéressantes à étudier pour quiconque aurait eu le don de pressentir, dans le germe, les fruits qui en sortiraient un jour.

Je ne sais pas si je fus influencé par des pressentiments de ce genre dans les liaisons qui furent le fruit de cette seconde campagne de Londres; mais il est certain que la plus intime de ces liaisons, celle dont je me suis le plus honoré jusque dans mes vieux jours, fut contractée avec la plus intéressante de ces notabilités *futures*, devenue de nos jours la plus intéressante des notabilités *présentes*, non-seulement pour l'Angleterre, qui respecte en lui son plus grand homme d'État, mais aussi pour l'Europe entière qui admire son courage encore plus que son génie. On comprend que je veux parler ici de William Gladstone qui, à cette époque, était tout simplement membre assez peu populaire de la

Chambre des Communes, et qui est aujourd'hui, grâce au progrès de la raison publique, non-seulement premier ministre de son pays, mais encore le champion avoué de la justice sociale et le réparateur des iniquités séculaires commises ou tolérées par ses devanciers.

Quand nous nous rencontrâmes pour la première fois chez un ami commun, son extrême réserve, que je pris d'abord pour de la froideur, ne me permit pas de soupçonner les trésors que recélait cette âme aussi noble que pure; mais les conversations intimes que nous eûmes ensuite chez son père, qui m'inspirait autant de vénération que le fils m'inspirait de sympathie, amenèrent bientôt entre nous des relations de confiance qui, pour peu qu'elles fussent favorisées par les circonstances, ne pouvaient manquer d'aboutir à une véritable amitié. Or les circonstances, dès le début, nous furent extrêmement favorables. C'était dans le printemps de 1838. M. Gladstone venait d'écouter, avec un intérêt mêlé d'une assez forte dose d'inquiétude, les lectures d'un certain Dr Chalmers sur les établissements ecclésiastiques, et il avait trouvé que la manière dont ce docteur avait traité son sujet, avait eu pour effet de l'embrouiller plutôt que de l'éclaircir. C'était un danger de plus pour les convictions chancelantes, et un danger auquel il fallait obvier à tout prix, et ce fut pour remplir, autant qu'il était en lui, cette mission si importante à ses yeux, que M. Gladstone composa, pour l'édification de la portion la plus chrétienne du protestantisme anglican, cet ouvrage, aujourd'hui trop oublié, qui causa tant d'émoi aux rationalistes de

son temps, et qui aurait dû faire deviner à tous les lecteurs doués de quelque sagacité, le rôle immense que pourrait jouer un jour, dans la carrière politique de l'auteur, le dogme de la tolérance religieuse, prise dans son acception la plus appropriée à la doctrine évangélique (1).

Cette question avait fini par dominer tellement son esprit, que la rencontre d'un étranger qu'on supposait être absorbé par une question analogue, était pour lui une sorte de bonne fortune qui le consolait du peu d'encouragement qu'il trouvait dans son propre parti. Mais sa consolation capitale était celle qu'il puisait dans le témoignage de sa conscience, témoignage auquel il aurait voulu ôter tout ce qu'il avait d'équivoque, vu la position respective des deux Églises qui se disputaient l'empire des âmes.

Pour atteindre plus sûrement ce but, et aussi pour se reposer de ses fatigues parlementaires, il avait consacré les derniers mois de l'année 1838 à un voyage d'Italie qui fut fait avec trop de rapidité pour que le voyageur pût en retirer tout le profit qu'il s'en était promis. En me demandant des lettres d'introduction auprès de mes amis d'Allemagne et d'Italie, il m'avait bien spécifié son but, qui était d'étudier, d'aussi près que possible, les résultats moraux et spirituels de l'organisation catholique, afin de les comparer ensuite avec les résultats analogues de l'organisation anglicane. On sait quelle déplorable impression il rapporta de son séjour à Naples.

(1) L'ouvrage avait pour titre : *Church principles considered in their results.* Il ne fut imprimé qu'en 1840.

Il n'y eut guère pour la contre-balancer que celle qu'il rapporta de son long entretien avec Manzoni qu'il alla chercher dans sa maison de campagne, à deux lieues de Milan. Cet entretien, qui dura plusieurs heures, roula presque exclusivement sur la grande question de l'infaillibilité, question vitale que Manzoni résolvait à la manière des ultramontains, mais que M. Gladstone, qui n'avait pas lu en vain le livre de l'évêque Butler sur la probabilité, regardait comme insoluble. Les deux interlocuteurs ne s'en séparèrent pas moins pleins d'estime l'un pour l'autre. Il y eut même une promesse réciproque de correspondance ; mais elle échoua, parce que M. Gladstone désespéra de pouvoir fournir son contingent aussi régulièrement qu'il l'aurait voulu.

Quand nous nous revîmes en février 1839, nous avions beaucoup plus de choses à nous dire que dans l'hiver de l'année précédente, et parmi ces choses, on comprend que ce n'était pas la politique qui tenait la première place. M. Gladstone n'avait pas fait son voyage comme un amateur ordinaire. L'*art chrétien* y avait occupé une place proportionnée à son goût pour la chose et à son affection pour moi ; et ce qui me réjouissait encore davantage, c'est que, chemin faisant, il avait lu le grand poëme de Dante, et lu avec une telle puissance d'assimilation que, la première fois que nous en parlâmes, il me dit avec un accent de conviction auquel il était impossible de se méprendre : « Je crois maintenant qu'après la Bible, la « *Divine Comédie* est le premier livre du monde. »

Cette croyance générale impliquait d'autres croyances ou du moins d'autres tendances particulières qui se pro-

duisaient dans nos conversations intimes devenues plus fréquentes que jamais, puisque je déjeunais tous les jours chez lui, ou plutôt chez son père qui m'édifiait encore plus que le fils. Là nous pouvions discourir à cœur ouvert, attendu qu'aucun autre étranger que moi n'y était admis, et je dois dire que ce n'était pas l'intelligence seule qui gagnait quelque chose à ces effusions périodiques. Il en était de même quand M. Gladstone invitait quelques-uns de ses amis à dîner. On eût dit qu'alors il se faisait un point d'honneur ou plutôt de coquetterie de me donner des convives dont il était sûr que la sympathie doublerait mon plaisir. De tous les souvenirs d'hospitalité que j'ai emportés de mes divers séjours en Angleterre, il n'en est pas un seul qui ait été plus souvent ni plus agréablement présent à ma pensée, que celui de notre dîner du 7 février 1839, quand je me trouvai assis à la même table que l'avocat Hope et l'archidiacre Manning dans lesquels mon hôte m'avait annoncé que je trouverais des *protestants selon mon cœur*. C'était promettre beaucoup, mais ce n'était pas promettre trop, si l'on juge de notre sympathie réciproque par l'heure presque indue à laquelle nous nous séparâmes.

Ce qui avait le plus contribué à ce retard était une discussion, sinon très-animée, du moins très-sérieuse, entamée vers la fin de la soirée, entre le révérend M. Manning et moi, sur la grande question du jour, sur la question à laquelle l'ouvrage de M. Gladstone venait de donner un intérêt d'actualité qu'elle n'avait pas eu depuis longtemps : je veux dire sur la question de l'autorité en matière de religion. Les inconvénients du jugement privé

poussé à l'extrême (et qui pouvait empêcher qu'il le fût?) étaient une arme qui, même entre des mains aussi inexpérimentées que les miennes, aurait pu porter coup, si l'impassible archidiacre ne l'avait, en quelque sorte, émoussée par ses négations absolues. Il disait toujours qu'aucune puissance au monde ne lui ferait reconnaître cette divine suprématie du pape, que Manzoni, au rapport de M. Gladstone, regardait comme indispensable pour enfanter la foi et la soutenir. Ce fut là-dessus que nous nous séparâmes pour ne plus nous revoir que quinze ans plus tard, dans des circonstances bien différentes.

C'était à Rome, dans le carême de 1854, au moment où les prédicateurs, tant indigènes qu'étrangers, redoublaient de zèle pour la conversion des âmes, surtout de celles que des erreurs héréditaires tenaient éloignées de la vraie foi. Tout à coup j'apprends qu'un prêtre anglais, le Dr Manning, récemment arrivé à Rome, où le bruit de sa conversion l'avait devancé, devait prêcher le lendemain, devant un auditoire mixte, dans la chapelle du collége irlandais. On devine sans peine que je ne fus pas un des derniers à m'y rendre. Quelle surprise et quel changement non-seulement dans le visage, dans le costume et dans l'aspect général de la personne, mais aussi dans l'expression bien adoucie du regard et jusque dans la voix qui accusait, avec toutes leurs nuances, les modifications intérieures ! Mais qu'on se figure, s'il est possible, l'intensité de mon émotion quand, après quelques explications préliminaires, l'orateur annonça qu'il prendrait pour sujet de son discours la nécessité de l'infaillibilité pontificale pour rendre possible l'action du

Saint-Esprit dans l'Église, c'est-à-dire qu'il allait développer, sous un point de vue tout nouveau pour moi, ce même dogme qui lui paraissait si complétement inadmissible, quand j'avais essayé de lui en démontrer la nécessité. Maintenant que j'étais devenu son humble auditeur, cette nécessité lui apparaissait plus évidente qu'à moi-même, et seul, dans tout cet auditoire, j'avais presque le droit de revendiquer une double part dans la bénédiction par laquelle il termina son discours. Ce n'était pas encore assez pour moi. A peine fut-il descendu de sa chaire que j'allai me placer sur son passage en dedans du cloître, et là je pus enfin satisfaire l'immense besoin que j'éprouvais, depuis une heure, de presser sa main dans la mienne. Mais je reviens à M. Gladstone et à son ouvrage, qui était devenu le principal objet de ses préoccupations et des miennes.

Le succès matériel était très-satisfaisant, puisqu'on en était déjà à la troisième édition. Le succès moral ne l'était pas moins, si on le restreignait aux anglicans orthodoxes, c'est-à-dire à ceux qui croyaient à la révélation et à la nécessité d'un organisme religieux dans l'État. Mais il n'en était pas de même du succès politique. Tous ceux d'entre les whigs qui puisaient leurs maximes de tolérance dans leur indifférence en matière de religion, accusaient l'auteur de fanatisme et lui prédisaient le genre d'expiation auquel ils le croyaient le plus sensible, c'est-à-dire son exclusion de toutes les affaires et de toutes les positions qui exigeaient des vues et des dispositions analogues aux leurs. On annonçait comme très-prochaine l'ouverture des hostilités. C'était Macaulay qui devait commencer l'attaque dans *la Re-*

Digitized by Google

vue d'Édimbourg. Lord John Russell, Charles Buller, O'Connell et Sheil promettaient de reprendre l'attaque dans la Chambre des Communes, quand on y discuterait le bill sur l'éducation. Toutes ces menaces, surtout celles des catholiques irlandais, attristaient l'âme de Gladstone, mais sans y apporter le moindre trouble, parce que sa conscience, qui, dans cette première phase de sa carrière, n'était pas encore suffisamment éclairée, lui faisait apparaître comme un devoir impérieux ce qui n'était que l'application d'un faux principe dont personne ne lui avait appris à se défier.

Ce fut sur ce point délicat que je concentrai tous mes efforts. L'idée de convertir l'Irlande au protestantisme était entrée dans son esprit à la suite de plusieurs autres idées, très-légitimes en elles-mêmes, auxquelles celle-là semblait devoir servir de complément. Il nous est arrivé plus d'une fois de passer trois heures de suite à discuter ensemble cette malencontreuse question. Mon principal argument était tiré du danger qu'il y avait à retrancher, par la controverse, un article quelconque de la croyance populaire, parce qu'on n'était pas sûr qu'en détachant une seule pierre on ne ferait pas crouler tout l'édifice. Nous autres catholiques, au contraire, quand nous cherchions à convertir un protestant, nous lui demandions, non pas de retrancher, mais plutôt d'ajouter quelque dogme à ceux qu'il admettait déjà, ce qui constituait un procédé psychologique sujet à beaucoup moins d'inconvénients que l'autre.

Mon interlocuteur était trop loyal pour ne pas convenir de la légitimité de cette objection que j'eus occasion de répéter un peu plus tard, à propos de la même

thèse, au fameux docteur Pusey et à l'évêque de Landaff, qui se montra beaucoup plus récalcitrant, je n'ose pas dire plus orgueilleux, que les deux autres. En ce qui concerne Gladstone, je puis affirmer que, s'il avait de l'orgueil, c'était à l'état bien latent; car je n'en ai jamais aperçu le moindre indice pendant tout le temps qu'ont duré mes relations intimes avec lui. Au contraire, il regardait une mortification d'amour-propre comme un bienfait, si la vérité ne pouvait s'obtenir qu'à ce prix. En réponse à une lettre que je lui avais écrite pour lui reprocher son vote hostile dans une question relative à l'introduction des aumôniers catholiques dans les prisons, il me conjurait d'user de la même franchise toutes les fois qu'il me paraîtrait avoir failli, attendu que pour des hommes qui faisaient profession de chercher la vérité avant tout comme base et ciment de leur union, la première condition était d'estimer cette vérité telle qu'elle est, plus que ses formes subjectives.

Si pour caractériser le personnage imposant sur lequel sont fixés aujourd'hui les regards de toute l'Europe, je courais risque de me laisser éblouir, comme tant d'autres, par l'auréole de popularité qui nous dérobe ses véritables traits, heureusement pour moi et peut-être aussi pour quelque-uns de mes lecteurs, je puis retrouver, du moins en partie, le Gladstone de 1839 dans une lettre que j'écrivais, cette année-là même, au plus exigeant de mes correspondants, à celui dont je tenais le plus à confirmer les appréciations vraies et à rectifier les appréciations fausses.

« Londres, 26 février.

« Vous me demandez si je ne suis pas désappointé « dans M. Gladstone. Bien au contraire, je l'aime et le « respecte plus que jamais, parce qu'il est moins heu- « reux qu'auparavant, et que la seule cause de cette « diminution de bonheur a été son amour de la vérité. « J'entends dire autour de moi que le ton de piété dans « lequel il a écrit son livre, sera un obstacle insurmon- « table à son avancement. Il se pourrait en effet que, « comme personnage politique, il ait perdu du terrain; « mais comme penseur, il en a gagné beaucoup, et sa « position actuelle n'est pas sans analogie avec celle de « Burke qui, après la publication de son ouvrage sur « la révolution française, fut regardé comme un vision- « naire par la masse de ses compatriotes. J'ai eu, au- « jourd'hui même, une conversation de trois heures « avec M. Gladstone. Je lui ai dit qu'il serait à désirer « que quelque événement violent le jetât en dehors de « la politique pratique et le forçât à se consacrer tout « entier à la philosophie religieuse, son ouvrage ayant « prouvé à tout le monde que c'était là sa vocation. J'ai « ajouté qu'une fatalité de position le condamnait à un « conflit intérieur avec lui-même, ses vues comme « homme d'État ne pouvant pas être ce qu'étaient ses « vues comme philosophe; que, sous ce dernier rapport, « elles tendaient à s'agrandir et à se généraliser comme « celles de Burke qui étaient applicables au monde ci- « vilisé, tandis que son point de vue de nationalité an- « glicane était fait pour rétrécir la base sur laquelle il « s'appuyait, ce qui ferait nécessairement crouler le

« système s'il avait de trop grandes dimensions. Au « reste, ses sympathies pour les catholiques du conti- « nent dans la lutte qu'ils soutiennent contre l'incré- « dulité moderne, sont aussi prononcées que jamais. « C'est surtout pour la partie symbolique de la religion « qu'il reconnaît notre supériorité. Il ne se dissimule pas « que l'absence totale de ce qu'on appelle *petite dévo-* « *tion* parmi le bas peuple en Angleterre a des inconvé- « nients moraux et intellectuels de plus d'un genre, « par la raison qu'il doit y avoir engourdissement de « l'âme et de l'imagination partout où il n'y a pas édu- « cation suffisante pour rendre le christianisme saisis- « sable par son côté rationnel. C'est toujours là sa « grande préoccupation, parce qu'en dehors du chris- « tianisme et des institutions qui en émanent, il ne « croit pas à la possibilité d'un progrès quelconque, « intellectuel et moral, et l'on peut dire que l'idée « chrétienne est l'idée dominante dans son esprit, « comme le sentiment chrétien est le sentiment domi- « nant dans son cœur. Tout ce qu'on peut dire à son « désavantage, c'est que ce sentiment est héréditaire et « par conséquent peu méritoire. En effet, quand on a « un père qui dépense près de cinq cent mille francs en « une année, comme vient de le faire le vieux M. Glad- « stone pour construire des églises et des hôpitaux, on « est familiarisé de bonne heure avec la notion de « sacrifice et de charité, sans parler du caractère reli- « gieux que les actes dont on est témoin impriment à la « piété filiale qui devient ainsi une sorte de culte do- « mestique. Oh! si vous aviez assisté, comme moi, aux « cérémonies de ce culte, et que vous eussiez vu d'aussi

« près que moi la déférence, je dirais presque l'humi-
« lité du fils, quand il aborde son père, pour le consul-
« ter sur une discussion parlementaire à laquelle il se
« propose de prendre part, alors vous ne me demande-
« riez plus si je n'ai pas été désappointé dans Gladstone;
« et si, après cela, il fallait encore vous forcer dans vos
« derniers retranchements, je vous raconterais ce qui
« s'est passé entre lui et moi il y a quelques jours.

« J'avais promis de déjeuner chez lui aussi souvent
« que cela me serait possible, et j'avais fidèlement tenu
« ma promesse. « Votre exactitude me touche, me dit-il
« un jour; mais il y a quelque chose qui me toucherait en-
« core davantage et qui donnerait à notre amitié le sceau
« d'une amitié véritablement chrétienne : ce serait que
« vous vinssiez une demi-heure plus tôt pour prendre
« part avec nous à la priere de famille, prière très-
« inoffensive, je vous assure, et dans laquelle vous n'en-
« tendrez pas articuler un seul mot qui puisse blesser
« vos sentiments catholiques. »

« Vous devinez sans peine la réponse que je fis ou
« plutôt que j'essayai de faire. Après cela demandez-moi
« encore si je n'ai pas été désappointé. Puisse le ciel
« nous envoyer beaucoup de désappointements pareils!
« Adieu. »

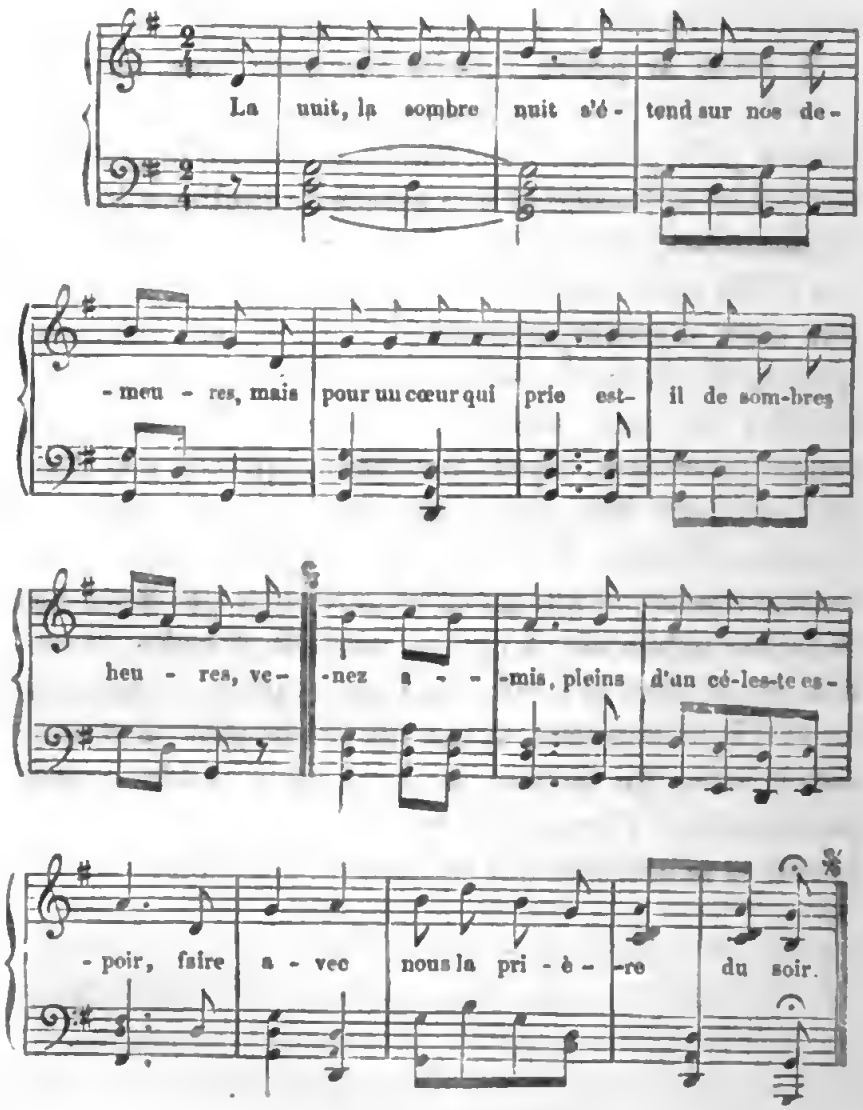
Cette étrange invitation, la seule de ce genre que j'aie reçue pendant tout le cours de ma vie, était sans contredit le meilleur souvenir que j'emportais de Londres, et pouvait servir dignement de transition entre ce séjour et celui de Boury, où nous arrivâmes enfin dans les premiers jours de juillet.

Si notre amour-propre avait pu entrer pour quelque chose dans les jouissances qui nous attendaient, il y avait, dans l'accueil qui nous fut fait, de quoi le satisfaire avec surabondance; mais toutes les émotions, de part et d'autre, furent pour le cœur et ne vinrent que du cœur. Deux ans d'absence, dans une amitié comme la nôtre, laissaient un grand vide à combler, malgré l'activité de notre correspondance qui, tout en nous tenant au courant des gros événements, nous avait laissés ignorer ou deviner une foule de détails accessoires que d'autres auraient pu trouver insignifiants, mais qui prenaient, à nos yeux, une importance proportionnée à la distance qui nous séparait. Il y eut donc, pendant les premières heures que nous passâmes ensemble, une véritable avalanche d'interrogations et d'explications, à la suite desquelles je fus pleinement rassuré sur un point qui me tenait fort au cœur, je veux dire sur le rétablissement de la santé d'Eugénie, dont la voix un instant compromise par suite de ses couches, avait eu besoin d'un assez long repos pour recouvrer son éclat et sa flexibilité; et l'on me disait que, sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, je ne trouverais aucune différence entre 1837 et 1839. Je me le tins pour dit, et j'attendis avec impatience le moment de m'en assurer par moi-même, quand Alexandrine et Eugénie entonneraient ensemble, après le dîner, un de nos chants favoris qu'elles ne pouvaient pas avoir oubliés. Mais quand ce moment fut venu et que j'eus hasardé timidement ma demande, le refus par lequel on l'accueillit fut accompagné de réticences à la fois si mystérieuses et si affectueuses que je ne sus plus ce que je

devais en penser. L'éclaircissement du mystère était différé jusqu'à l'heure de la prière qui devait nous réunir tous dans la chapelle du château; et c'était là qu'on avait voulu me donner les prémices des jouissances si impatiemment attendues par moi.

A peine la prière fut-elle terminée, que les trois sœurs, dont les voix harmonieusement combinées avaient jadis produit dans nos âmes des émotions faciles à réveiller, entonnèrent une espèce de cantique dont les modulations, très-simples en elles-mêmes, n'étaient pas faites pour remuer l'imagination, si elles n'avaient pas servi d'accompagnement à des paroles tellement appropriées à la circonstance, qu'il était impossible qu'elles ne nous parussent pas avoir été composées exprès pour nous. Aussi l'impression qu'elles produisirent sur mon âme, peu préparée à une si délicieuse surprise, fut-elle de celles que le langage humain ne saurait rendre, et qui ne se renouvellent pas deux fois dans une même vie. A chaque nouvelle strophe, je sentais ma poitrine se gonfler de plus en plus, et quand on en vint à la dernière, il me fut impossible de retenir mes larmes. Le lecteur jugera si cette faiblesse était pardonnable. Voici, en guise de pièces justificatives, le poëme et la musique qui en furent l'occasion :

LA PRIÈRE DU SOIR.



Dans cette triste vie où tout se décolore,
Si de quelque bonheur vous espérez l'aurore,
Venez encore pour garder cet espoir,
Faire avec nous la prière du soir.

Quand, aux jours douloureux, la nuit se fait dans l'âme,
Quand la joie en vos cœurs laisse mourir sa flamme,
Ah ! revenez, pour retrouver l'espoir,
Faire avec nous la prière du soir.

Quand votre dernier jour s'éteindra sur la terre,
Ne regrettez pas trop la terrestre lumière,
Et ne songez, pleins d'un meilleur espoir,
Qu'à bien finir la prière du soir.

Pour se faire une idée de l'effet produit par cette dernière strophe, il faut avoir présent à l'esprit le deuil permanent de la famille, deuil diversement nuancé selon les souvenirs et les aspirations spéciales de chacun de ses membres. De là résultait nécessairement que tous ne s'assimilaient pas de la même manière les paroles de cette poétique prédication. Pour Alexandrine, dont le détachement était aussi complet qu'il pouvait l'être, toute allusion à la dernière prière ou à la dernière heure impatiemment attendue par elle, était une allusion joyeuse, et cette joie, habituellement comprimée dans sa conversation, avait quelque chose de plus expansif dans son chant, comme si le rhythme l'avait rendue plus libre. Cette sorte d'émancipation temporaire ne cessa pas complétement avec la cause qui l'avait produite, et le reste de la soirée se passa de manière à nous convaincre que cette âme déjà si riche en trésors spirituels, dans la première année qui avait suivi son veuvage, avait ajouté de nouvelles richesses aux pre-

mières, et que l'activité de l'esprit avait marché de pair avec l'activité du cœur. Seulement je m'aperçus bientôt, et non sans chagrin, que le piano n'était plus comme autrefois, sa récréation favorite, et qu'elle avait légué à Olga, devenue tout à fait digne de cet héritage, le soin de réveiller en nous les douces impressions que nous avions emportées de notre premier séjour de Boury.

Quant à M. de la Ferronnays, je le trouvai dans la plénitude du bonheur domestique, par suite de l'accomplissement du plus cher de ses vœux. Le bonheur terrestre d'Eugénie lui semblait désormais assuré, et comme son bonheur céleste ne faisait pour lui la matière d'aucun doute, il puisait, dans cette double certitude, une consolation plus que suffisante pour contre-balancer les prises que la fortune pouvait encore avoir sur lui, et il jouissait ainsi d'une tranquillité relative qui, sans rien ajouter à la puissance de ses facultés aimantes, leur donnait quelque chose de plus expansif. Aussi nos relations devinrent-elles encore plus intimes qu'elles ne l'avaient été pendant mon premier séjour à Boury, et l'on verra bientôt ce que je gagnai à ce surcroît d'intimité.

On devine sans peine qu'il dut être question entre nous, dès les premiers jours, de mes nouveaux projets littéraires, substitués si brusquement à celui qu'un dépit d'amour-propre m'avait fait entreprendre en 1837, pour me venger de l'insuccès de mon premier ouvrage sur l'art chrétien. M. de la Ferronnays, qui l'avait relu à deux reprises différentes et qui persistait à soutenir que mes idées avaient trouvé de l'écho dans toutes les

âmes dignes de les comprendre, aurait voulu me persuader de revenir à mes premières amours, dût ce retour avoir pour conséquence immédiate l'avortement de l'entreprise, si chère à mon cœur, qui m'appelait en Bretagne. Mais outre que le moment de reprendre mon œuvre n'était pas encore venu, je n'avais pas oublié l'engagement que j'avais pris, deux ans auparavant, avec mon ami et avec moi-même, et l'idée de travailler avec lui à la rédaction de ses mémoires m'était beaucoup trop douce pour que je pusse consentir à en ajourner indéfiniment l'exécution, ajournement qui serait inévitable, si je reprenais un ouvrage de longue haleine, comme devait l'être celui que j'avais commencé sur l'art chrétien. Quant à la promesse que j'avais faite à mes nouveaux amis de Londres, je me figurais qu'une simple brochure à laquelle je consacrerais tout mon hiver, suffirait pour l'acquitter, de sorte que je pourrais être de retour à Boury et mettre la main à l'œuvre avant la fin de l'été de 1840.

Nous nous regardions comme tellement assurés de la réalisation de ce beau rêve, que nous nous remîmes, avec plus de confiance que jamais, à passer en revue les divers documents qui devaient fournir les matériaux de notre travail et que nous avions déjà dépouillés en partie deux ans auparavant. Cette fois-ci, ce furent surtout les dépêches diplomatiques qui occupèrent notre attention. C'était comme un cours supplémentaire d'histoire contemporaine, et à ce titre, cette lecture ne pouvait manquer de m'inspirer un vif intérêt ; mais elle m'en inspirait un plus vif encore au point de vue du diagnostic des caractères ; car souvent elle me révélait, par

des côtés tout à fait imprévus, le caractère de l'homme qui avait rédigé ces documents et qui ne soupçonnait même pas cette révélation.

Sur ces entrefaites, il m'arriva, dans une promenade que je fis tête-à-tête avec Mme de la Ferronays, de la féliciter du changement que j'avais remarqué dans son mari, dont le front n'était plus obscurci par aucun nuage de tristesse et dont la parole même avait un accent si différent de celui d'autrefois. Elle m'avoua qu'en effet il y avait eu un changement dans le for intérieur depuis le mariage d'Eugénie, mais que le vide causé par l'éloignement de cette chère enfant, avait laissé sur le visage paternel une empreinte de mélancolie qui n'avait complétement disparu que depuis mon arrivée. « Quel dommage, » ajouta-t-elle, « que vous soyez si « loin de nous, et que vous ne puissiez pas être ici plus « longtemps et plus souvent ! »

De la part d'une femme aussi peu démonstrative que Mme de la Ferronnays, ces paroles me surprirent encore plus qu'elles ne me touchèrent ; mais je fus loin de leur donner la portée qu'elles avaient dans l'intention de celle qui les avait prononcées. Cette intention, que je n'avais pas même entrevue, me fut révélée, quelques jours plus tard, par Alexandrine, que son beau-père avait chargée d'entamer avec moi une espèce de négociation diplomatique pour le succès de laquelle il avait mieux aimé s'en rapporter à elle qu'à lui-même. Il ne s'agissait de rien moins que de me faire accepter, pour moi et pour les miens, la jouissance gratuite et indéfinie de la portion disponible du château de Boury, en guise de maison de campagne pour la belle saison et

sans contracter envers le propriétaire d'autre obligation que celle de fondre les deux familles en une seule et de nous aider réciproquement à marcher dans la voie que chacun de nous s'était tracée.

Il y avait, dans cette proposition, telle qu'elle était formulée, une générosité tellement fabuleuse, qu'il eût été impossible de l'accepter sans remords, si elle n'était pas adoucie par quelques amendements plus faciles à comprendre qu'à énoncer. A la rigueur, avec une amitié comme celle qui unissait les deux familles, il n'était pas besoin d'explications préliminaires pour s'asseoir pendant quelques semaines à la même table, loger sous le même toit, prier dans la même chapelle, se promener dans le même jardin. Mais ici ce ne serait plus seulement par semaines, ce serait par mois et même par trimestre que nous aurions à compter, sans qu'il nous fût permis d'offrir à nos hôtes d'autre compensation que celle de nos stériles sympathies. Ce serait nous mettre sur un pied analogue à celui des jeunes ménages qui ne sont pas pressés de quitter la maison maternelle.

Alexandrine écouta mes objections sans m'interrompre ; mais je vis bien que j'avais produit une impression pénible et qu'elle avait compté sur une autre réponse. Celui qui l'avait chargée de profiter de la première occasion favorable pour sonder mes dispositions, ne fut pas aussi déconcerté qu'elle, par la raison qu'en matière de délicatesse, la notion expérimentale se combinait chez lui avec la notion instinctive. Le fait est qu'il avait craint d'échouer contre des objections bien autrement difficiles à combattre, celles qu'il était naturel

d'attendre des liens qui m'attachaient à la Bretagne d'une part et à l'Angleterre de l'autre. Mais quand il apprit sur quoi portaient les scrupules qui me faisaient hésiter, il regarda la cause comme gagnée, et il vint m'en témoigner sa joie avec une effusion de cœur qui fut partagée par les autres membres de la famille, et plus particulièrement par Alexandrine qui avait nourri secrètement ce vœu depuis l'été de 1837, mais avec une sorte de pressentiment qu'il ne serait jamais exaucé.

Quant à moi qui n'étais poursuivi par aucun pressentiment de ce genre, je voyais tout en beau dans le présent et dans l'avenir, et ce n'était pas seulement comme ami que je jouissais d'avance de ce bonheur inespéré; j'en jouissais aussi comme époux et surtout comme père, car je voyais déjà, dans cette douce et affectueuse Alexandrine, une seconde mère pour mes petites filles, et je me figurais d'avance toutes les bénédictions et toutes les influences privilégiées que leur garantissait, pour l'avenir, un pareil entourage. En un mot, je regardais cet arrangement de vie commune comme le plus grand bonheur qui me fût arrivé depuis mon mariage, comme le couronnement de tous mes autres bonheurs; et la jouissance nous en paraissait si assurée que nous réglions d'avance tous les menus détails de notre installation ainsi que l'emploi de notre temps, dont la plus grande partie, du moins dans les premiers mois, devait être enfin consacrée à la rédaction, trop longtemps différée, des mémoires de M. de la Ferronnays.

Mais il y avait un autre genre de profit qu'il avait plus particulièrement en vue, pour moi comme pour lui,

et dont les conditions étaient beaucoup plus difficiles à régler d'avance. Ce profit qu'il mettait maintenant au-dessus de toute espèce de profit intellectuel, était le profit de nos âmes, et il se persuadait qu'en réunissant, dans un seul et même faisceau, nos aspirations communes vers le même idéal, nous obtiendrions un résultat bien supérieur à celui que produirait la somme de nos aspirations isolées. Il fallait donc donner une sorte de sanction sacramentelle au traité d'alliance offensive et défensive que nous allions conclure entre nous, et cette sanction était toute trouvée dans le sacrement de l'Eucharistie.

Il fut donc convenu que nous communierions tous ensemble le même jour dans la chapelle du château et que cette communion serait comme l'inauguration anticipée de l'œuvre à laquelle chacun de nous, dans la mesure de ses forces, s'obligeait à concourir. Je n'ai pas besoin de dire que le plus zélé promoteur de la cérémonie fut M. de la Ferronnays, il était là dans son rôle; mais on sera peut-être surpris d'apprendre qu'il en fut aussi, du moins pour moi, le plus éloquent prédicateur, bien que son éloquence se soit bornée à deux ou trois paroles qu'il m'adressa au sortir de la sainte table. Nous étions restés les derniers dans la chapelle, et je l'entendais prier derrière moi avec un genre de ferveur qui accusait plutôt un élan de contrition qu'un élan d'action de grâces. Quand je me détournai pour le regarder, il avait son visage caché dans ses mains, et quand il se leva pour sortir, je vis que ses paupières étaient humides. Je crus qu'il venait d'être en proie à un de ces violents accès d'humilité que le sentiment de

son indignité provoquait quelquefois en lui. Cette fois-ci, c'était bien encore quelque chose du même genre, mais avec des circonstances tellement extraordinaires que, malgré la part que j'avais eue, très-involontairement, à la distraction qu'il se reprochait comme un péché, il m'était impossible, je ne dis pas seulement de partager, mais même d'approuver son repentir.

Le fait est qu'au moment de s'agenouiller près de moi au pied de l'autel, il s'était laissé distraire par un vague souvenir de je ne sais quelle histoire du moyen âge ou plutôt par le regret de n'avoir pas, à l'exemple des chevaliers chrétiens de ce temps-là, demandé au prêtre de partager l'hostie en deux, pour nous en donner à chacun la moitié, en guise de consécration sacramentelle de l'amitié qui, dans ce moment solennel, allait nous unir plus étroitement que jamais. C'était la première fois que j'entendais parler de cette fantaisie chevaleresque, de sorte que je demeurai stupéfait d'étonnement, de reconnaissance et d'admiration, sans pouvoir prononcer une seule parole; mais l'étreinte muette par laquelle se termina cette scène, à tous égards si émouvante, en disait plus long que tous les discours, et je suis sûr que je n'étonnerai personne en disant que ce souvenir est resté l'un des plus précieux et des plus ineffaçables de toute ma vie.

Cette fois-ci, nos adieux furent moins tristes que la première fois, à cause des perspectives riantes ou du moins très-consolantes qui s'ouvraient sur notre avenir et dont la plus rapprochée était celle d'un séjour à Lumigny, lequel coïnciderait avec la visite que les habitants du château de Boury se proposaient de faire à

Eugénie et à la famille de son mari, vers la fin de l'automne. Mais ni cette promesse, ni celle que j'avais faite de si bon cœur au marquis et à la marquise de Brézé, de passer quelques jours avec eux dans leur château près de Saumur, ne purent recevoir leur exécution. L'espèce d'engagement que j'avais pris avec mes amis d'Angleterre et avec moi-même, n'était pas aussi facile à tenir que je me l'étais imaginé de loin. Même en me bornant au récit de notre campagne de 1815, il y avait des exigences locales qui ne me permettaient pas de renfermer mon sujet dans les limites que je m'étais d'abord prescrites. En admettant qu'il y eût plus de poésie dans notre rôle que dans celui des auxiliaires qui nous étaient venus de différents points du département, je n'avais pas le droit de blesser par un silence qui pourrait passer pour dédaigneux, des hommes dont le dévouement, bien que moins poétique, avait été tout aussi désintéressé que le nôtre. Il fallait donc me mettre en rapport non-seulement avec ceux qui avaient exercé un commandement supérieur, mais aussi avec les chefs de canton et les capitaines de paroisse qui, dans leurs sphères respectives, étaient à même de me fournir des renseignements dont la valeur relative dépendait entièrement de l'impression qu'ils produiraient sur moi et de la place que, par suite de cette impression, je leur assignerais dans mon récit. C'était la seule manière de construire mon édifice avec des matériaux vivants de la même qualité que ceux qui m'étaient fournis par mes souvenirs personnels et par ceux de mes compagnons d'armes maintenant dispersés, à des titres divers, sur toute la surface du pays.

Je commençai donc mon pèlerinage vraiment patriotique avec le genre de dévotion approprié à l'objet que j'avais en vue, m'arrêtant de préférence dans les lieux qu'on m'avait appris jadis à vénérer comme autant de sanctuaires de la fidélité monarchique. Quelquefois j'y trouvais encore, du moins dans les presbytères, quelque vieux débris échappé, par miracle, aux proscriptions révolutionnaires, et alors j'entendais des récits qui réduisaient à des dimensions microscopiques nos exploits de 1815, comparés avec ceux de nos devanciers de la grande insurrection de 1793, c'est-à-dire de celle qui, par son esprit et son but, avait le plus ressemblé à une croisade. Nous avions donc le droit aussi, nous, de nous appeler *les fils des croisés ;* mais à ce droit correspondait un devoir qui n'avait pas été rempli. Nous avions eu des martyrs, mais nous n'avions pas de martyrologe, excepté dans la mémoire très-affaiblie de quelques témoins ou compagnons d'exil qui songeaient beaucoup plus à les invoquer qu'à les immortaliser.

A force d'entendre ces rapprochements ou plutôt ces contrastes entre la chouannerie de Georges Cadoudal et la nôtre, l'idée me vint d'établir une sorte de trait d'union entre l'une et l'autre, en faisant de la première le sujet d'une introduction que je mettrais en tête de mon livre et dans laquelle je concentrerais. autant que possible, les traits les plus propres à faire ressortir ce qu'il y avait eu à la fois de brutal et de raffiné dans l'acharnement avec lequel on avait poursuivi, particulièrement en Bretagne, les pasteurs et leurs ouailles. Mais, pour entreprendre cette tâche préliminaire avec

quelque chance de succès, il fallait avoir accès aux archives départementales, où se trouvaient entassés, dans un désordre systématique, les documents relatifs au régime de terreur qui avait, à trois reprises différentes et particulièrement après la catastrophe de Quiberon, pesé sur ce malheureux pays. Je m'adressai donc au premier magistrat du département pour obtenir cette permission que je ne regardais plus comme une faveur, depuis qu'elle avait été accordée sans difficulté à un écrivain étranger qui n'avait d'autre titre de recommandation que son hostilité bien connue à la cause pour laquelle tant de Bretons avaient versé leur sang. Mais ma requête fut jugée intempestive, et on n'y fit droit que l'année suivante, quand je revins muni d'une lettre péremptoire de M. Guizot qui avait trouvé fort étrange qu'en pareille matière, on se fût permis une si scandaleuse acception de personnes.

Je fis donc mon dépouillement aussi consciencieusement que possible; mais je le fis très-lentement, d'abord parce qu'on n'avait tenu compte ni de l'ordre historique, ni de l'ordre chronologique dans l'arrangement des divers documents, ensuite parce que le nombre d'heures qu'il m'était permis de consacrer à cette étude était très-limité. J'en étais presque venu à me repentir de l'avoir entreprise et de ne m'être pas contenté d'écrire tout simplement l'histoire si émouvante de nos petits exploits de 1815, sans la faire précéder de cet ambitieux préambule dont la plupart de mes lecteurs ne me sauraient aucun gré, et que la qualité des matériaux, encore plus que leur quantité, rendait si difficile à tracer. Mais j'étais désormais lancé trop avant pour re-

culer, du moins immédiatement, et il me fut d'autant plus difficile de ne pas revenir à la charge en 1841, que j'avais, cette année-là, pour compagnon de mes excursions, pour stimulateur de mon travail et même pour hôte dans mon île sauvage, l'ami dont la présence me rappelait mes beaux jours de Rome et de Munich, l'ami dont la sympathie m'était plus assurée que celle d'aucun autre pour tout ce qui se rapportait à l'œuvre patriotique dont il avait été un des premiers à me suggérer la pensée; on comprend que je veux parler ici de M. de Montalembert, aux yeux de qui la Bretagne était une espèce de Terre-Sainte qu'il foulait alors pour la première fois, après avoir commencé par s'agenouiller sur la tombe où nous avions enterré, en 1815, nos braves compagnons d'armes tués au combat de Muzillac (1).

(1) Nous voyagions en poste de Nantes à Vannes et nous devions changer de chevaux dans le bourg de Muzillac. En entendant ce nom, M. de Montalembert me demanda si ce n'était pas près de là que notre capitaine et notre barde avaient été tués, l'un en chargeant l'ennemi, l'autre en entonnant un de ses chants favoris. Sur ma réponse affirmative, il fit differer le départ et nous nous acheminâmes vers le cimetière, où il me fut facile de reconnaître le tertre que sa forme arrondie distinguait encore de toutes les autres sépultures. Plus de vingt ans s'étaient écoulés depuis ma dernière visite à ce champ funèbre. J'étais ému, mais mon compagnon l'était encore davantage. Nous nous agenouillâmes l'un près de l'autre, et après que nous eûmes prié et pleuré ensemble, il me dit avec un accent ému que nulle parole ne pourrait rendre : « Ceci manquait encore à notre amitié. » C'est le seul hommage qui ait été rendu à la mémoire de ces héroïques enfants. Leurs noms ne sont pas même inscrits sur leurs tombes. Mais leur souvenir n'en vivra pas moins dans l'histoire du pays qu'ils ont honoré par leur sacrifice. Il y a quatre ans, il fut question pour eux d'une commémoration funèbre dont les deputes gallois, invités à notre congrès celtique, devaient prendre l'initiative. Un sculpteur éminent, doué au suprême degré du sens de l'ideal, tant heroïque que religieux, s'etait offert pour préparer le marbre sépulcral; mais le projet écboua et ce ne fut pas la faute des étrangers. Bien au contraire. C'était encore une etrangere et même une princesse dont l'âme privilegiée

Mais que devenait, pendant ce temps-là, le pacte conclu avec M. de la Ferronnays et sa famille? Hélas! ce pacte était toujours en vigueur; mais son exécution était ajournée indéfiniment par suite de circonstances que je serais tenté d'appeler fatales, taut elles étaient indépendantes de la volonté des parties contractantes. Après notre départ de Boury, en 1839, la correspondance entre les deux familles avait été aussi active et aussi affectueuse qu'elle aurait pu l'être, si ces deux familles n'en avaient formé qu'une dont les membres auraient été momentanément séparés. De part et d'autre, on s'adressait de joyeuses félicitations sur le bonheur passé et des prédictions plus joyeuses encore sur le bonheur futur. M. de la Ferronnays surtout se plaisait à spéculer sur les avantages spirituels qui en résulteraient pour tous les membres de la petite congrégation, et particulièrement pour ceux qui en avaient le plus besoin.

Voici ce qu'il m'écrivait le 10 septembre dans la première lettre que je reçus de lui à l'île d'Arz après notre séparation :

« Remercions Dieu ensemble du bon temps que nous « venons de passer dans un lieu où chacun l'aime, le « prie, espère en lui; dans cette retraite bien étrangère

est faite pour comprendre tous les nobles dévouements, qui naguère traçait son itinéraire pour un voyage de Bretagne de manière à y faire entrer, *avant tout*, le cimetière de Muzillac, parce que la reposait le dernier barde breton, celui dont elle avait appris le nom et la mort glorieuse dans les beaux vers que notre poëte Brizeux a consacrés à sa mémoire :

Barde, ô dans la mêlée écho retentissant, etc.

« aux joies du siècle, mais où il console les uns, par-
« donne aux autres, soutient et encourage ceux qui
« toujours ont mis en lui toute leur confiance. Remer-
« cions-le encore de l'heureuse inspiration qui nous
« est venue à tous les deux presque en sa présence, ce
« qui nous permet d'espérer que sa volonté, d'accord
« avec nos vœux, ne mettra point d'opposition à l'exé-
« cution de notre charmant projet. Nos souvenirs ré-
« cents, et nos prochaines espérances, doivent trouver
« place dans nos prières et dans nos actes de recon-
« naissance.....

.....

.....

« Adieu, mon ami; soyez auprès de Mme Rio l'inter-
« prète fidèle de tous les sentiments de vénération et
« de la tendre amitié qu'elle m'a si bien inspirée.

« Apprenez-lui à nous aimer assez pour qu'elle désire
« aussi vivement que vous et moi la réalisation de notre
« projet de réunion et de vie de ménage commun pour
« le mois de juin 1840. Pourquoi ne parleriez-vous pas
« un peu de moi à votre respectable mère? Il me semble
« qu'elle est trop bonne pour se refuser à un peu de
« bon vouloir en faveur du meilleur ami de son fils. »

« La Ferronnays. »

Les lettres que nous écrivait Alexandrine n'étaient ni moins édifiantes ni moins cordiales, et elle songeait déjà aux moyens de remplir, autant qu'il dépendrait d'elle, la lacune que l'absence d'Eugénie devait nécessairement laisser dans nos récréations musicales auxquelles elle savait que j'attachais une grande importance;

mais elle aurait voulu faire de cette récréation un auxiliaire ou un supplément à la méditation et à la prière. Le théâtre des exploits qu'elle promettait d'accomplir en ce genre, devait toujours être la chapelle. Voici ce qu'elle m'écrivait, à ce sujet, le 24 septembre 1839 :

« Dans ma solitude, avec ma belle-mère, j'ai ajouté « une petite occupation fort douce à mes autres occu- « pations. J'ai appris à jouer de l'orgue, et je vous en « jouerai une heure entière tous les jours dès que j'aurai « le plaisir de vous revoir ici.

« Pendant cette heure vous penserez à Dieu, et comme « cette pensée est tout ce qu'il y a de plus fécondant, « je me flatte que cette heure passée à la chapelle au « son de mes accords avancera de beaucoup le bel ou- « vrage auquel vous travaillez. Voilà de l'ambition, et « je vais même jusqu'à espérer que cela vous conduira « par degrés à cette *sainteté qui contient tout.* »

En attendant que toutes ces belles espérances pussent être réalisées, nous avions promis à Eugénie de ne pas quitter la France sans avoir passé quelques jours au château de Lumigny, avec les deux familles réunies. Mais quand nous repassâmes par Paris, au commencement de novembre, l'avenir ne se présentait plus à nous sous un aspect si riant. L'arrivée de M. de la Ferronnays, qui suivit de près la nôtre, et qui nous aurait causé tant de joie si les circonstances étaient restées les mêmes, eut pour principal effet de confirmer les vagues pressentiments dont nous n'avions pu nous défendre en lisant sa dernière lettre. En un mot, nous apprîmes, de sa propre bouche, qu'invité par le comte

de Chambord à se rendre auprès de lui, dans l'Italie méridionale, il avait résolu d'obéir à cette invitation comme il aurait obéi à un ordre de Charles X (1), s'il avait été encore sur le trône. Je savais trop bien jusqu'où

(1) La politique occupait très-peu de place dans notre correspondance, d'abord parce que nous avions à parler d'autre chose, ensuite parce que nous étions parfaitement d'accord sur toutes les grandes questions. Mon correspondant avait même fini par me convertir entièrement aux idées de tolérance qu'il me prêchait si éloquemment dans ses lettres de 1832. En 1839, ses convictions n'avaient pas changé. Il professait toujours la même tolérance envers ses adversaires, comme on peut le voir par l'admirable lettre qu'il écrivait cette même année à M. Alexandre de Saint-Chéron, quelques jours avant son départ pour l'Italie:

Monsieur,

Je ne connais point d'émotion plus douce, plus encourageante, que celle que cause le suffrage et l'approbation des hommes que l'on estime, et voilà pourquoi j'attache une si haute valeur à la justice que vous voulez bien rendre au zèle avec lequel j'ai veillé aux intérêts de la France, et aux intentions pures dont j'étais réellement animé, pendant ces peu de mois où le hasard me donna momentanément une petite part dans la direction de ses affaires.

Oui, Monsieur, j'aime mon pays avec exaltation; après le sentiment que nous devons à Dieu, et auquel tous les autres devraient se rattacher, je n'en ai jamais connu qui, dans mon cœur, pût égaler mon ardent amour pour ma patrie. Lui rendre un seul jour de véritables services, et mourir ensuite, me paraîtrait la destinée la plus belle et la mieux remplie. Aussi ne puis-je me défendre d'un profond regret et d'une bien vive douleur, lorsque je me trouve en désaccord de principes et d'opinions avec des hommes que je sais animés des mêmes sentiments que moi, et je vois avec un pénible étonnement l'impossibilité de nous rapprocher : car c'est avec une égale bonne foi, c'est avec la même loyauté, le même désintéressement que les uns et les autres, nous suivons des routes opposées. Tous, nous faisons les mêmes vœux, et cependant nous paraissons lutter comme des adversaires, et combattre pour des intérêts opposés. C'est lorsque ces réflexions viennent assombrir mon esprit, que je tourne mes regards vers le Ciel, et que je lui demande le miracle qui, en éclairant nos convictions, nous montrera enfin de quel côté est la vérité; ce jour, que j'appelle de tous mes vœux, sera celui qui nous ralliera tous et me fera croire à un meilleur avenir.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments et celle de ma parfaite considération.

Comte DE LA FERRONNAYE.

ce serviteur méconnu portait le fanatisme de la fidélité, pour ne pas regarder comme très-invraisemblable et presque comme impossible son retour au château de Boury pour l'été de 1840. Je fus donc aussi triste que j'avais été joyeux trois mois auparavant, lors de la conclusion du pacte qui m'avait autorisé à regarder cette famille incomparable comme la mienne. Mais je ne fis part à personne des pressentiments qui causaient ma tristesse, et nous nous séparâmes, au bout de deux ou trois jours, sans avoir abordé aucune des questions qui préoccupaient l'esprit de mon noble ami tout autant que le mien. Quelques heures avant mon départ, j'allai lui faire mes adieux et, après l'avoir conduit jusqu'à la porte du couvent du Sacré-Cœur où l'attendait M. de Quélen, je l'embrassai avec un serrement de cœur qui me coupa la parole, comme si quelque chose m'avait averti que je l'embrassais en ce moment pour la dernière fois.

CHAPITRE X.

La plus pressante des recommandations de M. de la Ferronnays, pendant les deux ou trois jours que nous fûmes ensemble à Paris, celle sur laquelle il revint le plus souvent dans les trop rares conversations que les brusques préparatifs de son voyage et du mien nous permirent d'avoir l'un avec l'autre, avait été, comme toujours, la recommandation de ne pas perdre de vue l'engagement tacite que j'avais pris avec les lecteurs, chaque jour plus nombreux. de mon premier volume sur l'art chrétien. Malgré le peu de succès que ce volume avait obtenu, surtout auprès de mes compatriotes, il persistait à croire qu'il y avait une belle campagne à entreprendre dans cette direction, et plus de lauriers à cueillir que dans les landes de la Bretagne, quelque mémorables que pussent être les petits exploits dont elles avaient été le théâtre en 1815, et que lui-même ne connaissait, à la vérité, que très-imparfaitement. Il me conseillait donc de me contenter d'une simple brochure

pour l'histoire de *la petite chouannerie* qui, après tout, n'avait duré que trois mois, et de renoncer à cette *introduction* sur laquelle je m'étais monté la tête et dont les matériaux, encore très-incomplets, m'avaient déjà coûté tant de peine à recueillir.

M. de Montalembert, bien qu'alors il n'eût pas encore visité le cimetière de Muzillac, applaudissait de loin à l'hommage, trop tardif, selon lui, que j'allais enfin rendre à la mémoire de mes compagnons d'armes, et il approuvait d'avance, parce qu'il les connaissait mieux que personne, tous les détails dans lesquels je jugerais à propos d'entrer, dussent-ils doubler les dimensions de ma brochure et la faire *dégénérer* en volume. Mais il ne voulait pas non plus que ce fût aux dépens de l'*art chrétien* qu'il disait être pour moi une vocation impérieuse, sans parler du rôle que cette vocation commune avait joué et devait jouer encore dans notre amitié.

Mais ce n'était pas seulement comme ami qu'il avait été affligé de l'échec essuyé par moi à l'occasion de la publication de mon premier volume; c'était aussi comme coreligionnaire enrôlé sous la même bannière que moi et voué à la défense ou plutôt à la réhabilitation des mêmes croyances, tant esthétiques que religieuses, contre les détracteurs, systématiques ou officiels, que l'esprit révolutionnaire avait suscités entre elles dans la littérature et dans les arts. C'était contre ces ennemis-là qu'il avait voulu former une sainte ligue dont les deux premiers manifestes, composés presque simultanément, devaient être son *Histoire de sainte Élisabeth* et mon premier volume de l'art chrétien, sous

le titre malheureurement trop indécis de *Poésie chrétienne*. La différence entre son succès et le mien fut ce qu'elle devait être et produisit une différence correspondante entre sa confiance et la mienne. Je ne voulus plus perdre mon temps à servir une cause dont le triomphe n'intéressait qu'un très-petit nombre d'adeptes, et je résolus de m'enfermer dans ma tente, lors même que je devrais m'y renfermer seul.

Quand M. de Montalembert fut instruit de ma détermination, il en fut très-affligé. Non content de m'écrire les lettres les plus pathétiques pour m'y faire reconcer, il me promettait de composer, non pas un article, mais un véritable opuscule qui aurait pour but et peut-être pour résultat, de faire naître, dans l'esprit des lecteurs de l'*Université catholique*, le désir de s'approprier, par une lecture qui ne fût pas trop superficielle, le bénéfice des idées dont la nouveauté formait le principal attrait de mon ouvrage (1). En attendant l'accomplissement de cette promesse, mon correspondant m'envoyait les messages les plus propres à adoucir ma blessure, et bien que mon échec coïncidât avec l'apogée de son bonheur conjugal, il profitait de toutes les occasions qui s'offraient à lui, surtout dans ses voyages, pour me réconcilier avec ma vocation qu'il s'efforçait de me faire envisager comme étant aussi la sienne. Non content de faire appel à ma conscience engagée, selon lui, à la continuation de l'œuvre commencée, il faisait en outre appel à mon amour-propre, en m'assignant ou

(1) Cet article ou opuscule, qui coûta à son auteur un mois et demi de travail, parut en effet dans le courant de septembre 1857, et a été inséré plus tard dans le sixième volume de ses œuvres publiées en 1861.

plutôt en assignant à mon livre un rôle des plus flatteurs dans ses aventures de voyage. Voici ce qu'il m'écrivait de Fribourg en Brisgau, le 28 septembre 1836 :

« Mon cher ami,

« Je viens de faire voir à ma délicieuse femme Co-
« logne, dont la cathédrale était *illuminée*, pour la
« première fois au monde, spectacle qui peut bien riva-
« liser avec celui de la nuit de Saint-Pierre à Rome;
« puis les bords du Rhin, puis Mayence, le musée de
« Francfort, où elle a pris sa première leçon de *peinture*,
« les ruines incomparables d'Heidelberg, Bade et ses
« charmants environs, enfin les sublimes cathédrales
« de Strasbourg et de Fribourg. Je suis enchanté de
« son enthousiasme, et de son intelligence pour tout
« ce qui touche à l'art, à la poésie, à l'histoire. Je lui
« fais lire ton livre pour faire son éducation esthétique:
« elle le dévore avec le plus vif intérêt et le baise sou-
« vent avec transport, en disant qu'il lui ouvre un nou-
« veau monde. »

Il est certain qu'il y a des circonstances dans la vie qui sont plus particulièrement favorables à la perception de l'idéal, du moins pour les âmes douées des facultés nécessaires à cette perception. Ces circonstances avaient commencé, pour M. de Montalembert, avec son premier voyage d'Italie, et grâce à la réalisation récente du rêve le plus cher de sa vie et au succès plus récent encore de son *Histoire de sainte Élisabeth*, elles avaient maintenant atteint leur point culminant. Aussi quelle

verve et quelle fécondité dans cette première phase de sa carrière littéraire, surtout de 1836 à 1838! Après l'étude de l'idéal dans l'histoire, était venu l'étude de l'idéal dans l'art, tantôt sous forme critique, tantôt sous forme apologétique, tantôt enfin sous forme d'éloquente invective contre les profanateurs et leurs patrons. C'était une guerre à outrance et avec des forces prodigieusement inégales, surtout au début des hostilités, quand il pouvait soutenir, sans crainte d'être sérieusement contredit, que *la France avait la honte d'être moins avancée en fait d'art que tout le reste de l'Europe, et qu'à part quelques artistes proscrits par les académies, Paris n'offrait nul espoir de régénération* (1); quand il pouvait accuser le clergé lui-même de s'être rendu le complice et même le rémunérateur des profanations par lesquelles les architectes et les décorateurs officiels avaient défiguré la plupart de nos monuments religieux (2).

Mais c'étaient là des escarmouches qui servaient, pour ainsi dire, de prélude à la grande bataille qu'il voulait engager en France, comme elle était engagée en Allemagne, entre l'art chrétien et l'art païen. Son *Essai sur l'état actuel de l'art religieux parmi nous*, était un pas de plus dans la voie hardie qu'il s'était tracée. Non-seulement il osait glorifier la nouvelle école d'Allemagne, alors à peu près inconnue de ce côté-ci du Rhin, mais il appelait de tous ses vœux une réaction analogue à celle qu'était prête à inaugurer *une foule de nobles cœurs d'artistes qui palpitaient du désir de secouer le*

(1) *Du vandalisme en France*, p. 72.
(2) *Ibid.*, p. 82.

joug du matérialisme païen (1). Enfin, il allait presque jusqu'à prédire la prochaine apparition d'une école de peinture chrétienne dans cette France qui, depuis les enlumineurs de nos vieux missels, n'avait pas produit, selon lui, un seul peintre religieux, à l'exception de Lesueur (2).

Quelque jugement que l'on porte sur ces appréciations et ces prédictions, il est certain qu'elles révélaient dans leur auteur des aspirations d'un ordre d'autant plus élevé qu'elles étaient moins accessibles aux esprits encroûtés dans les traditions du dix-huitième siècle ou de la période révolutionnaire. D'ailleurs, si ses appréciations ne trouvaient pas d'écho dans la foule, elles en trouvaient dans quelques hommes d'élite qu'une éducation exceptionnelle jointe au surcroît de clairvoyance que produit, dans des esprits bien préparés, une position officielle, disposait à entrer dans les mêmes vues et à concevoir les mêmes espérances. La plus précieuse acquisition de ce genre que le mouvement imprimé par M. de Montalembert ait alors procurée à l'art et particulièrement à l'art national, fut celle de M. Vitet, auquel on dut la première marque d'estime donnée depuis la fin du dernier siècle, par un fonctionnaire public, aux souvenirs de notre histoire (3). A quelque temps de là, ces deux champions de la même cause, quoique avec des attributions différentes, siégaient à côté l'un de l'autre dans le comité supérieur des arts et monuments historiques, lequel avait pour double

(1) *De l'art religieux en France*, p. 185.
(2) *Ibid.*
(3) *De l'attitude actuelle du vandalisme en France*, p. 212.

but la reproduction de nos chefs-d'œuvre et la dénonciation des actes de vandalisme qui parvenaient à sa connaissance. Cette dernière attribution était une espèce d'hommage rendu indirectement au courage avec lequel M. de Montalembert avait soutenu sa guerre de sept ans contre les vandales de toutes les couleurs et de toutes les dénominations.

Le premier usage qu'il fit de son crédit auprès de ses collègues, fut de leur recommander mon ouvrage, à titre d'initiation préliminaire au rôle qu'ils étaient appelés à remplir. Cette tentative ne fut pas trop malheureuse. Le livre, malgré le piteux accueil qu'il avait reçu du public, trouva des acheteurs et même des lecteurs parmi lesquels il y en eut quelques-uns qui en parlèrent avec éloges; et ces éloges m'étaient transmis par mon correspondant avec un zèle proportionné à son impatience de me voir continuer l'œuvre à laquelle, depuis mon échec de 1836, je croyais avoir définitivement renoncé. Pour préparer ma conversion sur ce point, il comptait un peu sur les revues et les journaux dont tous les rédacteurs n'étaient pas également hostiles à nos idées. Il comptait surtout sur le *Journal des Débats* et sur M. Delécluse qui en était l'oracle le plus accrédité en matière d'esthétique. «Figure-toi, » m'écrivait M. de Montalembert, à la date du 27 novembre 1838, « figure-« toi que ce brave homme, mon collègue au comité des « arts, m'a écrit un billet, avant de faire ses articles, « pour me demander si je croyais que tu étais de bonne « foi et si tu parlais sérieusement ou non! »

Bien des années après, j'allais remercier M. Delécluse de ses trois articles qui prouvaient au moins l'importance

qu'il attachait à ma publication, et il m'avoua sans détour qu'il les avait composés pour mettre les jeunes artistes en garde contre ce qu'il appelait la séduction de mes idées. Au reste, cet aveu était implicitement contenu dans les articles eux-mêmes, et M. de Montalembert, se prévalant de l'espèce de réaction dont il semblait être le premier indice, mettait plus d'insistance que jamais dans ses exhortations.

Sur ces entrefaites, il lui vint du dehors un auxiliaire formidable sur lequel il n'avait pas compté et qui dérangea un peu tous mes projets. Cet auxiliaire imprévu était une lettre de Manzoni, dont mon ami, désormais sûr de son triomphe, m'expédia l'extrait suivant :

« Veuillez dire à M. Rio que je puis juger de l'effet « que son livre est destiné à produire sur ceux qui sont « en état de le comprendre à fond, par celui qu'il a « produit sur moi, le plus ignorant des hommes en « fait de peinture, et le moins exercé à ressentir les « impressions qu'elle peut donner. Après cette lecture « il me semble avoir en partie acquis, en partie retrouvé « en moi un sentiment assez vif de l'idéal chrétien que « cet art peut exprimer ; et ce qui m'étonne davan- « tage, c'est que cela me soit arrivé sans que j'eusse « sous les yeux un seul des tableaux que M. Rio a exa- « minés avec un œil si intelligent et un cœur si chré- « tien. »

On comprendra sans peine quelle prise un pareil document donnait à mon jeune correspondant sur moi. Désormais, au lieu de se contenter de faire appel à mon amitié ou à mon amour-propre, il se mit à faire

appel à ma conscience, au sentiment du devoir, que l'avertissement donné par Manzoni devait rendre plus impérieux que jamais, outre qu'il était fait pour me dédommager amplement de cet échec purement numérique auquel mon ami me reprochait d'attacher trop d'importance. Aider une âme comme celle de Manzoni à acquérir ou à retrouver en elle-même le sentiment de l'idéal chrétien, quelle mission et quelle récompense, et surtout quel encouragement à appliquer le même procédé sur une plus grande échelle et sur des âmes moins privilégiées que la sienne!

Mon correspondant se croyait d'autant plus en droit de m'adresser ces exhortations, qu'en ce moment-là, c'est-à-dire vers la fin de 1838, il prêchait lui-même d'exemple; car il venait de rouvrir les hostilités contre le vandalisme par une attaque non moins vigoureuse que les précédentes et qui devait produire des résultats encore plus satisfaisants, grâce aux conversions que ses prédications avaient opérées parmi les dépositaires des principaux pouvoirs de l'État. Il les en félicitait très-courtoisement dans son nouvel écrit, et pour leur donner une idée de la nature et de la portée de la guerre qu'il se proposait de continuer, avec ou sans leur concours, il leur disait :

« Nous sommes engagés en ce moment dans une « lutte qui ne sera pas sans quelque importance dans « l'histoire, et qui tient, de près et de loin, à des inté- « rêts et à des principes d'un ordre trop élevé pour « n'être qu'effleurée en passant (1). »

(1) *De l'attitude actuelle du vandalisme en France*, imprimé dans le sixième volume des œuvres complètes de l'auteur.

Quand je lus ce travail dans la *Revue des Deux-Mondes*, je n'eus pas de peine à comprendre ce que l'auteur entendait par ces intérêts et ces principes qu'il tenait tant à sauvegarder. Il y avait longtemps que nous avions constaté l'identité de notre point de vue en matière d'esthétique, et nous eûmes bientôt occasion de la constater plus amplement encore; car tout ceci coïncide avec l'époque de mon second séjour à Londres, en 1839, qui est aussi l'époque du séjour assez long qu'y fit M. de Montalembert, après la mort de sa mère. L'occasion était belle pour recommencer ces prédications et pour les recommencer avec d'autant plus de succès que l'accueil fait à mon livre dans les pays étrangers, me dédommageait, plus que suffisamment, du froid accueil qui lui avait été fait dans mon propre pays. Non-seulement le jugement si flatteur de Manzoni avait trouvé de l'écho parmi ceux que la lecture de ses œuvres avait habitués à croire à son infaillibilité en matière d'idéal, mais la plupart des feuilles littéraires, surtout celles qui s'inspiraient de la correspondance non suspecte du consciencieux Tommaseo, se faisaient un plaisir et presque un devoir de détromper leurs lecteurs sur la signification de ce titre malencontreux de *Poésie chrétienne* que j'avais donné à mon livre et qui avait fait d'abord supposer à quelques-uns d'entre eux que ce n'était pas autre chose qu'un recueil de cantiques! On m'assurait même qu'un traducteur très-compétent, aujourd'hui membre du Parlement de Florence, travaillait à mettre mes idées à la portée de ses compatriotes, et que le succès de sa traduction était garanti d'avance par les notes dont Frédéric Rumohr, la pre-

mière autorité germanique en pareille matière, avait promis de l'enrichir. Des velléités du même genre commençaient à se manifester dans une certaine partie de la presse anglaise, et ce qui était encore plus décisif que ces manifestations, c'était que le nombre d'exemplaires vendus, depuis plus d'un an, par mon libraire de Londres, était trois fois plus considérable que le nombre d'exemplaires vendus par mon libraire de Paris!

C'était bien le cas de chanter :

> Et l'on revient toujours
> A ses premiers amours...

Mais comment concilier ce retour avec les engagements que j'avais pris trois ans auparavant et dont j'avais fait la confidence à trop de personnes pour qu'il ne me fût pas quelque peu désagréable de m'en dédire? Quant aux engagements plus récents que j'avais contractés avec les admirateurs de nos petites prouesses de 1815, je m'en embarrassais beaucoup moins, parce que je me flattais de pouvoir les remplir avec une simple brochure à laquelle je consacrerais cinq ou six mois de travail.

Il fut donc convenu, entre M. de Montalembert et moi, que nous prendrions toutes les mesures qui dépendraient de nous pour faire ensemble une excursion dans le nord de l'Italie en passant par la Bavière, et que ce voyage, absolument indispensable pour mon futur travail sur l'école lombarde, aurait lieu dans l'arrière-saison de 1840 ou de 1841. Je n'avais pas perdu tout espoir de passer une partie de l'été de 1840 dans le château de Boury, et j'étais persuadé que, là où

ailleurs, je mettrais la dernière main à mon opuscule sur la campagne de 1815. Quant à mon ouvrage sur l'Angleterre, pour lequel j'avais réuni une masse de matériaux dont une partie était déjà mise en œuvre, j'avoue que son exécution me parut un peu compromise par suite des renseignements qui me parvenaient de Paris. Elle le fut encore davantage l'année suivante, quand je reçus la lettre dans laquelle M. de Montalembert me rendait compte d'une conversatiou qu'il venait d'avoir avec M. Thiers, et qui semblait promettre à nos idées, et surtout à leur application, le patronage le plus intelligent et le plus efficace qu'il nous fût possible d'ambitionner. Non-seulemeut M. Thiers avait lu mon livre, mais il avait compris le parti qu'on pouvait en tirer dans la pratique, et il désirait en connaître l'auteur. Ce désir, de la part d'un homme qui était alors premier ministre, était trop significatif pour qu'on ne me le transmît pas sur-le-champ, avec les propres termes dont il s'était servi : « Dites à votre ami que je « ferai tout ce qui dépendra de moi pour l'aider à po- « pulariser ses idées qui sont, à mes yeux, les seules « justes et les seules vraies. » A quoi il importe d'ajouter que ce dialogue avait lieu devant un chef-d'œuvre de Francia, qui, de la galerie du grand-duc de Lucques, allait passer dans celle de Londres, et que M. Thiers aurait voulu arrêter au passage, soit pour son propre compte, si le prix n'en avait pas été si élevé, soit pour remplir une lacune dans la collection du Louvre. Mais cette pensée patriotique avait trouvé si peu d'encouragement, que son auteur s'était vu forcé d'y renoncer.

Ce n'en était pas moins un phénomène assez curieux

de voir un homme d'État français, héritier presque obligé des traditions de ses devanciers, s'éprendre d'un tableau de ce même Francia sur lequel tous nos voyageurs, officiels et autres, depuis le marquis de Marigny jusqu'au vicomte de Chateaubriand, avaient gardé un si dédaigneux silence. Il y avait quelque chose de plus curieux encore, et surtout de plus encourageant dans le zèle que M. Thiers annonçait pour la propagation des idées, je ne dis pas les plus antipathiques, mais certainement les plus étrangères à l'esprit français, dont il a été pourtant, à d'autres égards, le représentant peut-être un peu trop fidèle. Et il ne faut pas croire que cette pensée, qui aurait pu être si féconde, fût en lui l'effet de ce qu'on appelle une boutade esthétique; non, il y avait, dans sa riche et puissante nature, un instinct spécial, aussi impérieux que le comportaient les exigences de sa position sociale, politique et littéraire, et qui ne se serait pas contenté de ce stérile dilettantisme qui a servi d'auréole supplémentaire à tant d'autres hommes d'État, avant et après lui. Aussi peut-on dire, avec vérité, que depuis l'époque de la Régence, il les a surpassés tous pour le sentiment et l'intelligence de l'art, comme il les aurait surpassés tous pour l'intelligence du patronage, s'il lui avait été donné de l'exercer pendant aussi longtemps et sur une aussi grande échelle que les plus favorisés de ses devanciers. Malheureusement tout ceci reste à l'état de conjecture, plus ou moins plausible, pour ceux qui n'ont pas eu, comme moi, le privilége d'entendre cet homme extraordinaire développer, quelquefois pendant trois heures consécutives, les idées qu'il s'était faites ou qu'il s'était assimilées sur cette

matière, dont l'étude ne l'avait pas captivé seulement par son côté expérimental. Plus malheureusement encore, son ouvrage sur l'histoire de Florence, dans lequel toutes les questions qui touchent à celles de l'art, auraient nécessairement occupé une place proportionnée à leur importance, cet ouvrage, si souvent annoncé et si impatiemment attendu, n'a jamais vu le jour, et la cause au triomphe de laquelle j'ai voué les trente plus belles années de ma vie, a été ainsi privée d'une de ses meilleures chances de popularité.

La première idée qui me vint après la réception du message si flatteur que me transmettait M. de Montalembert, fut de profiter des bonnes dispositions du ministre, pour lui persuader de fonder ou de faire fonder une chaire d'esthétique au Louvre, afin de mettre un terme, le plus tôt possible, à la différence humiliante qui existait, sous ce rapport, entre l'enseignement des universités allemandes et le nôtre. Mais une crise ministérielle, provoquée par la question d'Orient, vint tout à coup retirer le pouvoir des mains de celui qui, à mon point de vue, avait voulu en faire un si bel usage, et mes espérances furent indéfiniment ajournées.

Au reste, cette intention du ministre ne fut pas tenue tellement secrète, qu'il n'en transpirât quelque chose tant en France qu'en Angleterre, où les partisans de l'art chrétien, qui devenaient tous les jours plus nombreux, espéraient pouvoir tirer parti de cet exemple pour eux-mêmes, si M. Thiers avait le courage de le donner. Ma position, dans ce qu'on appelle la *saison* de Londres, en 1840, ressemblait assez à celle d'un chef de secte, mais d'une secte non suspecte, tandis qu'en

France elle ne ressemblait à rien du tout. D'abord l'éducation esthétique des Français et surtout des Françaises était trop peu avancée, pour qu'ils eussent même envie de chercher à me comprendre, tandis qu'en Angleterre où les œuvres d'art, de grande ou de petite dimension, entraient, pour une proportion considérable, dans le luxe relatif de la grande et de la moyenne propriété, cette même éducation se confondait nécessairement avec l'éducation domestique, et il en résultait une sorte d'enseignement traditionnel qui pouvait quelquefois dégénérer en routine, mais qui quelquefois aussi servait d'acheminement à une culture intellectuelle plus élevée. De plus, il y avait en Angleterre un bon nombre de vieux tableaux qui n'avaient pas changé de maîtres depuis des siècles, et dont les humbles possesseurs s'étaient habitués à ne tenir eux-mêmes aucun compte; et tout à coup on leur apprenait qu'il y avait un livre destiné à réhabiliter ces trésors méconnus! Quelle surprise pour eux, et quelle reconnaissance envers celui qui passait pour principal auteur de cette réhabilitation!

Mais il y avait d'autres conquêtes plus désintéressées que celles-là, et par conséquent plus flatteuses, c'étaient celles qui étaient le fruit d'une sorte d'harmonie préétablie entre les aspirations de certaines âmes privilégiées et les perspectives imprévues que mon livre leur ouvrait sur le monde idéal. Il va sans dire que le texte était puissamment aidé par mes commentaires et que la question principale était quelquefois absorbée par des questions accessoires. Il va également sans dire qu'il ne fut pas toujours possible d'échapper aux inconvénients, au

moins momentanés, des dissidences religieuses. Mais avec des âmes, comme celles auxquelles je fais allusion, le remède était toujours à côté ou plutôt au-dessus du mal, et pour peu qu'on fît d'efforts pour s'élever au-dessus de la région tourmentée de la controverse, on était sûr d'arriver ensemble à la région sereine de la contemplation esthétique.

Ici encore, ce fut le sexe le plus faible qui se montra le plus fort, le plus capable d'un élan soutenu vers la sphère de l'idéal, dans la direction que mon livre avait indiquée. Dans presque toutes les sociétés où j'étais présenté, il se trouvait toujours quelque femme qui l'avait lu ou qui se disait impatiente de le lire, et ce fut ainsi que mon cœur fit, entre autres acquisitions précieuses, celle d'une amie qui aux dons les plus rares de l'intelligence joignait d'autres qualités tellement exceptionnelles, que les trente années qui se sont écoulées entre notre première rencontre et sa mort, ne m'ont pas fourni une seule occasion de me dédire du jugement que j'avais porté sur elle, à savoir qu'elle était sans contredit la femme la plus remarquable de son temps. Je veux parler de Miss Charlotte Wynn, alors absorbée par les soins que réclamaient les infirmités de son vieux père, et puisant dans cette nécessité même un surcroît d'énergie pour les conquêtes intellectuelles qui lui restaient encore à faire et qu'un commerce plus suivi avec le grand monde où l'avait placé sa naissance, aurait rendu plus difficile. Telle avait été la simplicité avec laquelle s'étaient inaugurées nos premières relations, qu'au bout d'une heure de conversation, elle se croyait en droit d'exiger de moi que je dînasse en tiers

avec elle et son père, toutes les fois que je ne me trouverais lié par aucun autre engagement.

Il est vrai que j'étais pour elle quelque chose de plus qu'un inconnu et même quelque chose de plus qu'un étranger; car sa famille tenait le premier rang parmi les vieilles dynasties galloises, et elle me savait quelque gré de l'initiative que j'avais prise, en ma qualité de Breton armoricain, pour renouer le fil de nos traditions communes; mais elle me savait encore plus de gré de mon initiative en matière d'art chrétien, et ce qui prouve à quel point son âme était prédisposée aux impressions que mon livre était destiné à produire, c'est qu'après avoir commencé la première page, elle ne s'arrêta plus qu'après avoir achevé la dernière! Mais je n'en sus rien d'abord, et ce compliment qui, du reste, s'adressait bien plus au sujet qu'à l'auteur, fut réservé pour une phase plus avancée de notre amitié.

Sous le rapport des aspirations idéales, non-seulement je n'avais rien à lui apprendre, mais je la trouvais plus avancée que moi; car, outre ce qu'elle puisait dans ses propres instincts, elle avait, pour agrandir son horizon, ce qu'elle puisait à des sources réputées inaccessibles pour son sexe, et qui, le plus souvent, le sont aussi pour le nôtre. C'était dans Platon, et dans Platon non traduit, qu'elle avait cherché un supplément d'initiation au grand mystère qui, presque depuis son enfance, n'avait pas cessé de préoccuper son esprit. Après Platon était venu saint Augustin, auquel avait succédé, par une trop brusque transition, le coryphée de la philosophie allemande, l'apôtre de l'idéalisme transcendantal, ce même Schelling qui avait été aussi mon initia-

teur, dans une certaine mesure, mais qui l'avait été par sa parole bien plus que par ses écrits qui m'avaient toujours semblé plus systématiques que sa parole.

De ces éléments divers était née, dans l'esprit de celle qui m'en traçait consciencieusement le tableau, une certaine confusion d'idées, à laquelle mon livre, malgré l'avidité avec laquelle il avait été lu, n'avait remédié qu'en partie. C'était surtout en vue de combler cette lacune qu'elle recherchait toutes les occasions de s'entretenir avec moi. Presque toujours, c'était l'esthétique qui nous servait de point de départ, et je ne pouvais me lasser d'admirer le mélange d'instinct et de finesse avec lequel elle savait changer la grande route de la conversation en un chemin de traverse, si ce chemin devait aboutir à quelque perspective inconnue dont elle avait le pressentiment. Ses progrès dans cette direction étaient si merveilleux, qu'il m'était parfois presque impossible de croire qu'elle en était à son premier apprentissage, et, d'un autre côté, il y avait tant de fraîcheur et de spontanéité dans ses impressions que le charme de la nouveauté devait nécessairement y entrer pour quelque chose. Nous visitions ensemble toutes les galeries publiques et particulières auxquelles nous pouvions avoir accès, et, dans ces visites, il ne nous était guère possible, avec la meilleure volonté du monde, de nous arrêter devant tous ces produits de la plus sublime inspiration, sans remuer certaines questions accessoires qui risquaient de devenir entre nous la question principale. Plus tard, nous fîmes la même expérience sur une plus grande échelle, à Paris, à Florence et même à Rome, où il était bien difficile

que, dans une âme si privilégiée, le sentiment du beau n'éveillât pas quelquefois le sentiment du vrai; car ce dernier sentiment était celui qui était le plus profondément enraciné dans son esprit comme dans son cœur. Seulement le mode de culture n'avait pas été complétement approprié à cette nature à la fois calme et exubérante dans laquelle la faculté imaginative jouait un rôle qui, sans être prépondérant, n'en avait pas moins, religieusement et esthétiquement parlant, des exigences dont la légitimité n'est pas contestable. Sur ce dernier point nous n'étions jamais en désaccord, du moins au point de vue de la théorie; et, si nous l'étions sur d'autres, cela tenait à des causes qui, lorsque je les eus devinées, me la firent admirer encore davantage. Le fait est qu'il y avait deux vertus chrétiennes dont elle était presque fanatiquement éprise, et qui résumaient, selon elle, indépendamment de la différence des cultes, non-seulement la loi et les prophètes, mais l'Évangile tout entier : c'étaient l'humilité et la charité, l'humilité dont la pratique aurait pu sembler incompatible avec des dons et des succès comme les siens; la charité, pierre d'achoppement dans nos controverses, à cause de la supériorité manifeste de nos institutions charitables sur celles du protestantisme, mais pierre d'achoppement seulement à ses coreligionnaires; car, pour elle-même, elle était allée au-devant de mes objections prévues en visitant les pauvres à domicile et en persuadant à d'autres femmes de son rang de se joindre à elle pour stimuler ce genre d'émulation, beaucoup plus rare alors qu'il ne l'est aujourd'hui.

Autant l'acquisition que j'avais faite dans la personne

de Miss Charlotte Wynn m'avait été précieuse au point de vue de la satisfaction du cœur, autant celle que je fis, vers la même époque, dans la personne de Mme Jamieson, me fut précieuse au point de vue de la propagation de mes idées qui ressemblaient trop aux siennes pour que la même propagande ne servît pas à la diffusion des unes et des autres. On peut dire qu'elle a rempli sa mission avec une persévérance vraiment héroïque; car, vingt ans après l'avoir commencée à Londres, elle la continuait à Florence avec une ardeur que le progrès de l'âge n'avait pas pu refroidir, et en la voyant si infatigable à poursuivre sa tâche, je me sentais plus d'énergie pour achever la mienne qui touchait alors à son terme. N'ayant pas depuis lors séjourné en Angleterre, je n'ai pu constater par mes propres observations les résultats de l'éducation esthétique que ses nombreux écrits ont donnée à ses compatriotes; mais je puis affirmer, sans crainte d'être démenti, que cette éducation, quelle qu'en puisse être la portée, a été bien plus son ouvrage que celui de tous les autres écrivains anglais qui, sous des formes diverses, ont traité le même sujet (1).

J'avais donc désormais un point d'appui bien assuré dans un des pays les plus hostiles aux croyances qui ser-

(1) Je pourrais citer plusieurs autres femmes anglaises qui m'ont prêté généreusement le secours de leur plume ou de leur parole, quelquefois par intérêt pour l'auteur, mais plus souvent par intérêt pour ses doctrines qu'elles voulaient propager à tout prix. C'est dans cette catégorie que je range Miss Wells, avec un mélange de reconnaissance et de regret, de reconnaissance pour l'élégante traduction qu'elle a faite de mon livre, de regret pour avoir été privé du plaisir de la connaître et de celui d'apprendre d'elle à quelle source elle avait puisé les inspirations qui m'ont valu cet honneur.

vaient de base à mon travail; car il est impossible de faire l'histoire de l'art chrétien, sans revendiquer pour le catholicisme, pour ses institutions et pour ses dogmes, l'influence prépondérante dans les phases successives de son développement; comme il est impossible de parler d'idéal ascétique et d'idéal chevaleresque, sans adresser un reproche indirect à la mémoire de ceux qui ont aboli sans distinction tous les ordres religieux, soit contemplatifs, soit militaires. Cependant c'était dans des journaux et des revues qui passaient pour être les organes plus ou moins officiels de l'orthodoxie anglicane, que je trouvais les appréciations les plus équitables et les plus encourageantes; et, afin que l'exemple de tolérance donné par le protestantisme anglais ne fût pas perdu pour le protestantisme suisse et allemand, la *Bibliothèque universelle de Genève* consacrait à l'exposition, et je dirais presque à la glorification de mes idées, trois longs articles qui accusaient, de la part de leur auteur, un degré de sympathie que je ne pouvais attendre que d'un coreligionnaire.

Mais aucun encouragement ne m'arrivait du côté de la France. A l'exception de M. Thiers et de M. de Montalembert, je ne me connaissais pas un seul partisan parmi les personnages influents du monde politique. La presse périodique était muette, les dispensateurs accrédités de la renommée littéraire demandaient, comme M. Delécluze, si je n'avais pas voulu me moquer du public. Un seul artiste, le baron de Triquety, avait osé se prononcer en faveur de mon livre. Du reste, aucun suffrage académique, aucun suffrage épiscopal, et, comme coup de grâce, une confidence faite

par mon libraire à M. de Montalembert m'apprenait que l'amélioration survenue dans la vente de mon ouvrage tenait, non pas au nombre croissant de mes lecteurs français, mais à la quantité croissante d'exemplaires qu'il expédiait à l'étranger. Heureusement le temps n'était plus où le vent qui soufflait de ce côté-là pouvait seul enfler mes voiles.

Je redoublai donc d'ardeur pour remplir l'engagement que j'avais pris avec moi-même et avec d'autres, relativement à cette campagne de 1815, sur laquelle je m'étais laissé faire une si douce violence. Mais il fallut sacrifier la partie accessoire, c'est-à-dire l'introduction, afin de donner à la partie principale tout le développement qu'elle comportait. Tout cela devait être terminé pour le printemps de 1842, après quoi nous serions libres, M. de Montalembert et moi, de réaliser notre rêve favori, c'est-à dire de descendre en Italie par la Bavière, avec la charmante perspective de passer l'hiver soit à Florence, soit à Rome, selon que la famille la Ferronnays, qui nous avait devancés, fixerait sa résidence dans l'une ou l'autre de ces deux villes.

La lettre que M. de Montalembert m'écrivait alors en réponse à celle où je lui faisais part de mes projets, prouve jusqu'à quel point l'achèvement de mon ouvrage sur l'art chrétien lui tenait au cœur. Il n'y a pas, dans toute sa correspondance avec moi, un seul document aussi décisif que celui là relativement à cette question qui lui donnait tout autant de soucis qu'une question personnelle, tant qu'elle n'était pas résolue à sa satisfaction. Voici ce qu'il m'écrivait à ce sujet le 25 novembre 1841 :

« Je vois avec bonheur que tu songes sérieusement « à reprendre ton ouvrage sur l'art chrétien. Ah! mon « ami, tu sais comme je te l'ai toujours conseillé : « c'est évidemment là l'œuvre capitale, la véritable « gloire de ta vie. Tu as ouvert le premier une mine « destinée à donner chaque jour de plus riches pro- « duits, et puis tu t'es en allé dédaigneusement mois- « sonner à droite et à gauche pendant que d'autres « puisaient à pleines mains dans un trésor qui t'appar- « tenait et qui a été déjà bien galvaudé, faute d'un « livre monumental et *définitif*, comme celui de Win- « kelmann sur l'art antique. Ce livre, tu devais et tu « pouvais le faire; tu le peux encore si tu t'y prends « tout de suite, et j'ai la ferme foi que si tu t'y consa- « crais sérieusement et consciencieusement, Dieu te « rendrait la santé *ad hoc*. Essaye au moins, mais avec « persévérance et résolution, *pour l'âme et l'honneur*, « vieille et sublime devise d'une maison bretonne, que « j'ai trouvée dans cet Albert le Grand que tu n'as pas « lu, malheureux, et moi je suis décidé à lui emprunter « cette devise et à la prendre pour moi. »

Quelle foi et quelle ardeur dans ce peu de lignes, et quel enthousiasme désintéressé pour une cause qui jusqu'alors ne semblait pas avoir, du moins en France, la moindre chance d'être gagnée! Néanmoins, je fis comme si ce gain avait été assuré, et je pris, longtemps d'avance, toutes mes dispositions pour être en mesure de concourir à l'exécution du beau projet qui nous promettait tant de jouissances.

Mais, hélas! cette année 1842, qui devait voir la réa-

lisation d'un de nos rêves les plus chers, s'ouvrait par une catastrophe qui mettait à néant toutes nos belles espérances pour le présent et surtout celles que j'avais tant choyées pour l'avenir. Vers la fin de janvier, je recevais simultanément d'Alexandrine et de M. de Montalembert la nouvelle accablante de la mort subite de M. de la Ferronnays, avec le récit des circonstances merveilleuses qui l'avaient accompagnée. Deux mois plus tard, on nous annonçait la mort également subite, mais moins imprévue, de la pauvre Eugénie, à laquelle sa sœur Olga ne devait pas survivre longtemps ; et dans le cours de cette même année, si néfaste au point de vue des affections terrestres, des catastrophes du même genre survenues dans la famille de Mme de Montalembert avaient causé une telle altération dans sa santé, que les médecins, pour obvier au danger d'une maladie de poitrine, crurent devoir lui conseiller de passer l'hiver à Madère.

Je partis donc pour l'Italie, sans autre perspective consolante, en dehors de mon bonheur domestique, que celle de reprendre, avec un redoublement d'ardeur, mon étude de l'art chrétien, et d'aller prier sur la tombe de mon ami, dans cette église de *Sant'Andrea delle Fratte* si riche en consolations pour ceux qui l'ont connu, et dans laquelle sa mémoire sera toujours bénie, même quand sa dépouille mortelle n'y reposera plus.

Notre traversée de Londres à Hambourg fut extrêmement heureuse, et notre voyage, en voiture découverte, de Hambourg à Venise, à travers la Prusse, la Saxe et les États autrichiens, fut sans contredit, esthétiquement parlant, le plus beau voyage que j'aie fait de ma

vie, sans excepter même ceux d'Italie, dont le souvenir m'est cependant resté bien cher. A Berlin, je retrouvai le peintre Cornélius, mon ancien commensal de Munich. Non content de lire mon livre pour son propre compte, il en avait recommandé la lecture à son royal patron, qui s'en souvint en effet quand je reparus à Berlin en 1850, et qui ne dut pas avoir de peine à y reconnaître le même esprit réactionnaire qui avait présidé au choix des tableaux dont il avait enrichi son musée. J'y retrouvai aussi mon complaisant initiateur à la science de l'esthétique, le philosophe Schelling, dont deux rois s'étaient disputé la possession, comme ils auraient pu se disputer celle d'une province. Mais mon attention était alors captivée par les œuvres d'art, ce qui faisait que la théorie m'intéressait beaucoup moins que l'application. D'ailleurs mes jours étaient comptés d'avance, et l'on m'assurait que les collections de Dresde et de Vienne étaient encore plus riches que celles de Berlin. Non-seulement mon attente ne fut pas trompée quand j'arrivai dans ces deux villes, mais elle fut tellement surpassée, surtout à Dresde, par les chefs-d'œuvre qui se déployèrent sous mes yeux, qu'il me fallut quelque temps pour me remettre de l'espèce d'éblouissement qu'ils me causèrent, ce qui ne me permit d'appliquer qu'au bout de quelques jours, mon procédé habituel de lente assimilation qui dérangeait souvent tous mes calculs.

Une autre tentation plus irrésistible encore était celle que me suscitaient les champs de bataille qui rappelaient de grandes victoires ou de grandes défaites. Cette curiosité intempestive me fit perdre beaucoup de

temps à Leipzig et à Dresde, et tous les détails du siége que nos soldats soutinrent dans cette dernière ville me devinrent aussi familiers que si j'avais été un des héros de cette mémorable défense. Il en fut de même à Vienne, où je me laissai trop absorber par les souvenirs de Sobieski et de Staremberg, lisant tout ce que les historiens, contemporains ou autres, avaient écrit sur ces deux héros et sacrifiant ainsi, sans le moindre scrupule, l'idéal esthétique à l'idéal chevaleresque, ce qui devait me mettre plus tard dans la nécessité de visiter encore une fois toutes ces collections, quand le moment serait venu de recueillir définitivement mes impressions.

Mais arrivé à Venise, je ne connus plus d'autre culte que celui de l'art, ou s'il m'arriva quelquefois d'y mêler le culte de l'héroïsme militaire, ce fut parce qu'à Venise, la sympathie entre les artistes et les héros fut plus prononcée que partout ailleurs. Les rapports que je croyais avoir découverts et constatés entre ces deux genres de gloire, avaient été mes meilleures sources d'inspirations en écrivant mon chapitre sur l'école vénitienne, et comme M. de Montalembert avait été cru sur parole, quand il avait dit que ce sujet était celui que j'avais traité avec le plus d'amour, les Vénitiens ou du moins ceux d'entre eux qui avaient conservé quelque étincelle de patriotisme rétrospectif, me savaient quelque gré de ma tentative de réhabilitation, et je les trouvais assez disposés à faire des vœux pour le triomphe de mes idées, à cause des faits, pour eux si flatteurs, sur lesquels je les avais appuyées.

Je trouvais ces dispositions bienveillantes chez les

habitants des lagunes comme chez les habitants de la terre ferme, avec cette différence que, chez ces derniers, elles étaient bien plus fortement accentuées que chez les autres, du moins si j'en juge par le zèle ardent que déployèrent un Illyrien et un Padouan, l'un dans la défense, l'autre dans la propagation de mes idées. L'Illyrien était ce même Tommaseo qui se trouvait à Paris au moment de la première apparition de mon ouvrage, et dont le suffrage, plus compétent que celui de mes coreligionnaires français, m'avait un peu consolé de leur indifférence. Le Padouan était le marquis Selvatico, en qui je trouvai non-seulement un ami, non-seulement un approbateur enthousiaste de tout ce que j'avais écrit sur la peinture chrétienne, mais un véritable frère d'armes qui, pour guerroyer plus efficacement contre l'ennemi commun, déposa le pinceau pour prendre la plume, et ne mit bas les armes qu'après avoir contribué, plus qu'aucun autre de ses compatriotes, au triomphe de la cause qu'il avait si chaleureusement embrassée.

C'était un autre missionnaire de la même religion, un gendre du célèbre Jean-Paul Richter, un écrivain allemand familiarisé avec les plus pures traditions en matière de littérature et d'art, et préludant déjà aux nobles travaux qui ont illustré sa longue carrière, en un mot c'était Ernest Förster qui, le premier, lui avait fait connaître mon livre, et qui avait été le premier témoin de l'émotion que sa lecture avait fait éprouver au marquis Selvatico. Cette émotion fut telle, que celui-ci mesura instinctivement tout d'abord l'étendue de l'horizon esthétique qui s'ouvrait, pour la pre-

mière fois, à ses regards. Frappé des services qu'il y aurait à rendre, dans cette direction, à la génération nouvelle fourvoyée sur les pas de maîtres ineptes et mal inspirés, il avait résolu d'employer tout ce qui lui restait d'activité intellectuelle à propager, d'un bout à l'autre de l'Italie, les seules idées qui, selon lui, pouvaient rendre possible la régénération de l'art. La première condition de leur application était déjà remplie, puisque j'avais trouvé, à la bibliothèque de Saint-Marc, un exemplaire de la récente traduction italienne de mon livre, avec des notes de Frédéric Rumohr, plus précieuses pour moi que le texte.

Mais le marquis Selvatico était homme à forger lui-même ses propres armes et à les manier en maître. Afin d'attaquer le mal par la racine, il composa un ouvrage didactique intitulé : *De l'Éducation de l'artiste*, et la controverse violente à laquelle cette déclaration de guerre donna lieu, fut précisément ce qui pouvait arriver de plus heureux à son auteur et à moi ; car le retentissement qu'elle eut dans toute la Péninsule, joint à l'acharnement avec lequel il fut poursuivi par les partisans de l'école soi-disant classique, fit naître en beaucoup de lecteurs le désir de remonter des effets aux causes, et ce fut ainsi que le volume de la *Poésie chrétienne*, dénoncé d'abord comme un piége tendu à l'inexpérience des jeunes artistes, devint peu à peu, grâce au zèle intelligent du marquis Selvatico, quelque chose de plus qu'un objet de curiosité. Mais plus ce zèle obtenait de succès, plus il excitait la bile du chef de la partie adverse, je veux dire du professeur Rosini de Pise, qui se posait, lui aussi, en historien orthodoxe de

l'art et qui, pour se venger de la franchise un peu rude avec laquelle mon nouveau patron lui avait indiqué la seule marche qui restât désormais à suivre, le comparait à *ces moinillons qui s'agitaient dans la poussière soulevée par les pieds de Luther* (1).

Je savais tout l'intérêt que M. de Montalembert, alors confiné dans l'île de Madère, prenait à cette controverse, comme à tout ce qui se rapportait, directement ou indirectement, à notre foi commune, et je recueillais plus soigneusement toutes mes impressions, afin de les lui transmettre avec plus de fidélité. Sa correspondance, devenue plus active et plus intime que jamais, annonçait en lui les dispositions les plus encourageantes pour moi, à s'identifier avec toutes mes émotions. C'était quelque chose d'analogue à nos positions respectives en 1833, époque à laquelle chacun de nous avait déjà fait le choix du champ qu'il se croyait appelé à exploiter dans le domaine de l'idéal. M. de Montalembert, plus épris de l'idéal ascétique, travaillait avec une ardeur qui ne devait pas rester sans récompense, à son histoire de sainte Élisabeth, tandis que moi, voué presqu'à mon insu à la glorification d'un autre idéal presque universellement méconnu, je jetais les premiers fondements d'un édifice dont le couronnement devait se faire si longtemps attendre. Maintenant, après dix ans écoulés, je recueillais de nouveaux matériaux pour

(1) Outre son traité de l'*Éducation de l'artiste*, le marquis Selvatico publia plusieurs autres ouvrages ou opuscules insérés, en tout ou en partie, dans un journal fondé par lui sous le titre de l'*Euganeo*. Quelques années plus tard, ses services lui valurent l'honneur d'être appelé aux fonctions de Secrétaire de l'Académie des beaux-arts de Venise.

en continuer la construction, pendant que mon compagnon d'aventures, reprenant son essor vers les régions qu'il avait déjà explorées avec tant de succès, s'apprêtait à élever à la mémoire de saint Bernard un monument analogue à celui qu'il avait élevé à la mémoire de la reine de Hongrie. Rien ne manquait donc dans nos dispositions respectives, surtout dans celles de mon ami, pour rendre intéressant le dialogue à distance que je commençai, de mon côté, peu de temps après mon arrivée à Venise et que je continuai de Florence le 10 janvier 1843 :

« Mon très-cher ami,

« Je ne te parlerai pas de toutes les belles choses qui « se sont offertes à mon admiration dans mon long et « lent voyage à travers l'Allemagne ; je te dirai seule- « ment qu'après avoir vu les galeries de Berlin, de « Dresde et de Vienne, je suis resté convaincu que je « pouvais faire un volume meilleur que celui qui a « paru, et je me suis bien confirmé dans mon opinion « depuis mon arrivée en Italie. Je n'avais pas le « moindre soupçon du progrès qu'y ont fait nos idées ; « je dis nos idées, car partout j'ai trouvé ton nom « associé au mien, dans les journaux, dans les bro- « chures, dans les ouvrages sur l'art. Nous avons des « prosélytes et des missionnaires à Venise, à Padoue, « à Milan, à Turin, à Gênes, à Ferrare et dans la plu- « part des villes de la Romagne. A Padoue, j'ai trouvé « dans le marquis Selvatico, et à Ferrare, dans le « comte Laderchi, des auxiliaires inappréciables. A « Milan, nous avons, outre Manzoni, un jeune écri-

« vain, nommé César Cantù, dont les premiers essais « donnent les plus belles espérances pour l'avenir. A « Bologne, notre triomphe a quelque chose de plus « chevaleresque; il y a là une jeune dame fort spiri- « tuelle, la marquise Tanari, qui tient salon au profit « de l'art chrétien et qui vilipende tout haut les « Carraches, bien que son palais soit *orné* de leurs « tableaux et même de leurs fresques. A Florence, il y « a aussi un salon ou du moins un atelier qui nous « patronise : c'est celui de Mlle Félicie de Fauveau que « tu dois te souvenir d'avoir visité en 1832. Un autre « patronage tout à fait inattendu a été celui de la « Légation anglaise où j'ai trouvé dans Lord et Lady Hol- « land, particulièrement dans la dernière, un degré de « culture esthétique qui m'a fort édifié. Non-seulement « on a parlé de notre levée de boucliers avec intérêt « et avec compétence, mais on a donné un grand dîner « en l'honneur de l'*Art chrétien*, et on y a invité les « notabilités artistiques et littéraires dont la conversion « à nos idées était bien constatée. On m'a même dit, « mais j'ai peine à le croire, que le grand-duc avait « exprimé l'intention de me consulter sur le meilleur « moyen de régénérer l'art dans ses États (1). »

On jugera de l'accueil que mon correspondant fit à

(1) Cette consultation eut lieu en effet, mais beaucoup plus tard, et pour ainsi dire à la veille de la révolution qui devait avoir pour résultat de détrôner ce malheureux souverain. Parmi les prophéties par lesquelles on a salué l'avénement de son successeur, se trouvait celle d'une prochaine régénération de l'art national. L'exposition à laquelle a donné lieu le concours ouvert à Florence, il y a quelques années, pour le monument qu'il s'agissait d'y élever à la mémoire de Dante, ne semble pas avoir réalisé les espérances patriotiques qu'on avait conçues.

ma lettre, par quelques extraits de celle qu'il m'écrivit le 3 avril 1843, quand il commençait à s'acclimater à son nouveau séjour :

« Mon cher ami,

« Ce que tu me mandes du progrès de tes idées en « Italie est fort consolant. Si on associe mon nom au « tien, du moins on ne peut pas dire que je t'ai pillé « sans te nommer, comme l'a fait M. de la Mennais. « Cette association qui est très-douce, non-seulement « pour mon amour-propre, mais encore et surtout « pour mon cœur, m'a encore été très-sensible dans « l'article que le *British Critic* de janvier 1843 a « consacré à ton livre sur la Bretagne (la Petite « Chouannerie); cet article est excellent et a dû te « faire le plus grand plaisir. Je vois que, décidément, « nous ne serons jamais prophètes dans notre pays, « mais qu'en revanche on nous appréciera quelque peu « en Angleterre et ailleurs. Et vraiment il y a de quoi « se consoler de n'être rien en France; j'en parle un « peu comme le renard de la fable, car ce n'est pas « l'envie qui m'a manqué. Mais je dois avouer que mes « six mois de calme et de solitude à Madère ont mer- « veilleusement servi à me désillusionner de la vie « publique en France, et à me faire comprendre et « accepter l'avortement de mes efforts pour me faire « une existence. Sérieusement, mon très-cher ami, tu « ne saurais te faire une idée du bien que m'a fait ce « séjour de Madère, malgré les contrariétés et les nom- « breuses privations que j'y ai subies. Je croyais re- « gretter les discussions de la Chambre, les salons, etc.

« Eh bien ! je n'ai pas éprouvé une seule fois ce regret,
« ni le moindre ennui. J'ai beaucoup travaillé à mon
« saint Bernard : je ne suis pas content de ce que j'ai
« écrit, mais j'ai retrouvé un grand attrait pour le tra-
« vail, et c'est l'essentiel. J'espère toutefois que nous
« ne serons pas obligés de revenir à Madère pour l'hiver
« prochain, et que nous pourrons nous borner à Alger
« ou à Rome. Comme de raison, je préférerais Rome,
« à cause des ressources spirituelles et littéraires que
« j'y trouverais, et qui manquent aussi par trop com-
« plétement ici. Si tu pouvais y rester encore l'hiver
« prochain, ce serait un attrait de plus. . . . .
« . . . . . .
« Espérons donc que nous pourrons nous réunir dans
« cette Italie toujours plus belle et plus chère à mesure
« qu'on connaît le reste du monde. »

Quand cette lettre me parvint, nous étions déjà installés à Rome, après un séjour très-insuffisant à Sienne et à Orvieto, ce qui m'obligea de revenir sur mes pas au printemps suivant. Ma première visite, que je méditais depuis longtemps, fut au tombeau de M. de la Ferronnays, où l'on me permit de m'aller agenouiller pendant que l'église était vide. La présence de n'importe quels témoins eût été pour moi une torture, tant je craignais la violence de mon émotion. Elle fut violente en effet, et les remords qui suivirent le furent encore davantage, comme le prouvent les tristes confidences que j'écrivais à un ami, à quelques jours de là :

« . . . . . A mesure que je vieillis, je sens que
« le temps perdu pour le cœur est beaucoup plus à

« regretter que le temps perdu pour l'intelligence. Il « ne se passe pas de jour sans que je regrette bien « amèrement la vie que j'aurais pu mener en Italie « avec M. de la Ferronnays pendant les quinze mois « qui précédèrent sa mort. Quel immense secours « j'aurais trouvé là pour mon avancement spirituel, « sans parler de toutes les jouissances que me promet- « tait une amitié devenue si tendre et si complète! « Maintenant tout cela est perdu sans retour, par ma « faute! J'ai résisté aux instances de toute cette chère « famille, y compris Eugénie, pour achever et publier « ce maudit ouvrage sur la Bretagne. C'est, de toutes « les sottises de ma vie, celle que je me reproche le « plus, parce qu'elle est la plus irréparable. »

Ce regret entra certainement pour beaucoup dans l'impression de tristesse et de désappointement que j'emportai de ce nouveau séjour de Rome, si différent de ceux que j'y avais faits de 1830 à 1834. Mais d'autres causes avaient concouru à produire et à fortifier cette impression. Plusieurs accès de fièvre successifs m'avaient affaibli au point de me rendre toute application impossible, et quand, pour me dédommager de cette impuissance, je faisais appel aux âmes soi-disant sympathiques qui avaient paru s'intéresser au succès de ma propagande, je ne trouvais de réponse à cet appel que parmi les artistes allemands à la tête desquels brillait, pour la consolation de ses compatriotes et pour la mienne, ce Frédéric Overbeck qu'on peut appeler le premier peintre chrétien des temps modernes. Son accueil fut celui d'un homme qui regardait comme autant de services personnels ceux que je m'efforçais de rendre à

la cause très-compromise pour laquelle il devait travailler pendant toute sa vie. Non-seulement il avait lu mon livre, mais il me montrait une provision d'exemplaires destinés aux artistes allemands, pour leur voyage de retour. Maintenant voici le revers de la médaille. Pendant que je me livrais à mes recherches, j'eus besoin d'un ouvrage d'architecture que je savais être dans la bibliothèque de l'Académie de France dont je connaissais le directeur, pour avoir dîné plusieurs fois avec lui à l'ambassade, du temps de M. de la Ferronnays. J'eus la fatuité de regarder comme impossible qu'étant là depuis si longtemps, il n'eût pas eu la curiosité de connaître ma production. Je me présentai donc plein d'une sotte confiance... Ni vu ni connu... il ne savait même pas qu'un pareil livre existât.

Je quittai donc Rome avec moins de regrets qu'autrefois; mais je ne renonçai pas pour cela à l'espoir d'y passer encore des jours comparativement heureux, surtout si la santé de Mme de Montalembert se prêtait à l'exécution du charmant projet dont il m'avait parlé dans sa lettre du 3 avril précédent. Dans ce cas, notre résolution de passer l'hiver avec eux dans n'importe quel coin de l'Italie, était si bien prise, qu'au lieu de nous diriger vers le Nord, nous nous mîmes à louvoyer, pendant près de trois mois, à travers l'Ombrie et la Romagne, faisant dans chaque ville un séjour proportionné à l'importance de son rôle dans l'histoire de l'art, et passant plus de temps sur les chemins de traverse que sur les grandes routes. Mais, quand nous fûmes arrivés à Bologne, le triste état de ma santé ne

me permit pas de pousser plus loin mes investigations. Une maladie de la moelle épinière, dont les premiers symptômes s'étaient manifestés longtemps avant mon départ d'Angleterre, vint m'ôter à la fois, comme elle l'avait déjà fait, la faculté de me mouvoir et la faculté d'écrire. Quand la crise fut passée, cette seconde privation ne cessa pas avec elle, parce que le cervelet était devenu le principal siége du mal. De là des souffrances, parfois très-aiguës, auxquelles les bains les plus accrédités de France et d'Allemagne n'avaient apporté qu'un soulagement temporaire. A l'impuissance d'écrire se joignit bientôt l'impuissance de lire au delà de quelques pages, ce qui me jeta dans un véritable désespoir. Puisqu'il ne me restait plus qu'à choisir ma prison pour le reste de l'année et peut-être davantage, je donnai la préférence à Venise, dont le climat m'avait toujours convenu et où je trouvai en effet un grand adoucissement à mes douleurs; mais il me fut tout à fait impossible d'ajouter une seule page à mon manuscrit.

Mais nous ne fûmes pas plutôt installés dans notre délicieux appartement du palais Giustiniani sur le grand canal en face de l'Académie des beaux-arts, que je reçus de M. de Montalembert une lettre tellement intéressante et tellement cordiale, que non-seulement elle apporta un soulagement momentané à mes souffrances, mais elle eut en outre pour effet de remonter mon courage qui avait été momentanément ébranlé. Le sien, au contraire, n'avait jamais été si ferme. La double impression qu'il avait rapportée de son voyage en Andalousie et de son séjour subséquent en France, avait

tourné au profit de son idéal favori, et il avait repris, avec un redoublement d'ardeur, son travail sur saint Bernard. « L'absence, me disait-il, me fait mieux appré-
« cier que je ne l'avais encore fait, le néant de ma vie
« publique en France. La question de la liberté
« d'enseignement, qui a pris un si grand développe-
« ment l'hiver dernier, est insoluble à mon sens, tant
« que l'épiscopat français restera entortillé dans les
« entraves de la prudence politique que Rome croit
« devoir lui imposer, au lieu de marcher bravement
« et franchement au combat comme les évêques irlan-
« dais avec O'Connell. Ce n'est donc qu'en écrivant
« que je puis espérer de rendre encore quelques ser-
« vices à la vérité, et de travailler, selon l'admirable
« devise de cette maison bretonne, *pour l'âme et l'hon-*
« *neur.* »

Par l'effet d'une corrélation facile à comprendre entre son idéal et le mien, c'était surtout dans ses accès de ferveur pour son sujet de prédilection que je pouvais compter plus sûrement sur sa sympathie. Et alors cette sympathie s'étendait à tous nos souvenirs communs, même à la Bretagne qui lui avait inspiré une sorte de sentiment filial qui n'aurait eu besoin que d'être un peu favorisé par les circonstances pour devenir un culte. En me parlant de toutes les belles choses qu'il avait vues en Andalousie et du triste spectacle que lui offrait la décadence presque universelle du clergé, du moins dans cette province, il ne pouvait s'empêcher de penser au clergé breton et il disait :
« Combien la Bretagne offre plus de consolations et de
« jouissances sous le rapport de la foi ! J'afflige quel-

« quefois ma chère Anna en gémissant sur la Bretagne
« que j'aime toujours de plus en plus : n'y point vivre,
« ou plutôt n'y point mourir, sera toujours pour moi
« un regret amer. Je crois même que c'est le plus sé-
« rieux mécompte d'une vie qui a d'ailleurs été inondée
« de bonheur, et d'un bonheur auquel tu as plus con-
« tribué que tu ne penses. Non, jamais rien n'altérera
« les sentiments si profondément gravés dans mon
« cœur pour toi. Comme je te l'ai souvent dit, tu es
« identifié pour moi avec toutes les émotions de ma
« jeunesse, avec ses épreuves, ses rêves, ses ardeurs,
« ses charmantes agitations. Depuis nos courses dans
« la forêt de Saint-Germain en 1824 jusqu'à notre
« voyage de Bretagne en 1841, nous avons plus ou
« moins vécu ensemble, étant rapprochés à divers
« intervalles d'une façon tellement cordiale et intime
« qu'elle comblait rapidement le vide produit par une
« ou deux années de séparation. Nous avons eu le rare
« bonheur de nous retrouver au bout de dix-huit ans,
« encore plus unis par les mêmes admirations, les
« mêmes répulsions, les mêmes enthousiasmes de
« toute nature, que nous ne l'étions au commence-
« ment de notre jeunesse. J'y pense souvent avec dou-
« ceur et avec orgueil. Rien ne remplacera une liaison
« pareille, mon très-cher; tu le sentiras de plus en plus
« comme moi, j'en suis sûr; aussi est-ce avec une
« grande confiance que je me repose en l'avenir à ton
« égard, malgré tes silences et les distractions du pré-
« sent. Tiens-moi, je t'en prie, au courant de toutes
« tes émotions principales, de tes études, de tes succès,
« de tes découvertes, des modifications graduelles ou

« subites de ta pensée, enfin de tout ce qui fait ta vie « de cœur et d'âme. »

Sur les modifications survenues dans ma pensée, j'avais peu de chose à dire à mon correspondant, et, d'un autre côté, j'aurais craint d'attrister son cœur en lui disant, non pas les modifications, mais les ruines de mes espérances. Tout en ressentant l'influence bienfaisante du climat de Venise sur ma santé générale, je n'y avais recouvré que la faculté de lire, à condition que je ne dépasserais pas une certaine mesure. Quant à la faculté d'écrire ou plutôt de composer, toutes les tentatives que j'avais faites, tous les remèdes que j'avais employés, n'avaient eu d'autre résultat que l'aggravation de mes souffrances nerveuses. Et cela au moment où je sentais, plus péniblement que jamais, le besoin de refondre mon premier volume dont je n'étais pas aussi content que mes lecteurs, et le besoin plus impérieux encore d'entretenir mes bons rapports avec eux par la prompte publication de mon second volume que plusieurs d'entre eux attendaient impatiemment depuis près de sept ans !

Après avoir étudié de mon mieux l'école vénitienne pendant l'hiver et l'école milanaise pendant le printemps, je repassai les Alpes, riche de matériaux qu'il me tardait d'autant plus de mettre en œuvre qu'étant puisés, pour la plupart, à des sources jusqu'alors inexplorées, ils me donnaient une chance de succès de plus auprès des lecteurs plus particulièrement épris de ce genre de mérite. Mais quand je voulus mettre la main à l'œuvre, le même obstacle, que j'avais vainement essayé de vaincre à Venise, m'arrêta tout court,

et la science médicale ne put rien contre l'opiniâtreté du mal, pas plus à Munich qu'à Londres et à Paris.

Pendant ce temps-là, mon correspondant de Madère avait quitté sa solitude et venait d'entrer dans la phase la plus brillante de sa carrière parlementaire. Le clergé, poussé à bout par des exigences également blessantes pour l'honneur et la conscience des catholiques, venait enfin de sortir de la position à laquelle il semblait se résigner, et dès qu'il s'agissait d'entrer sérieusement en campagne, le choix du général se trouvait tout fait d'avance. Déjà les hostilités étaient engagées sur toute la ligne, quand M. de Montalembert m'écrivit la lettre suivante :

« Je n'ai pas le loisir de te donner une idée de ce « qu'est le mouvement catholique en France ; cela « dépasse toute attente et même toute idée. Quant à « moi, j'en suis encore plus surpris que ravi. Les « évêques et le clergé n'ont plus rien à envier à l'Ir- « lande : leur énergie, leur unanimité, leur éloquence, « rappellent les plus beaux temps de l'Église. Les « laïques, les pères de famille surtout, sont encore « pitoyables : cependant la jeunesse s'ébranle. Les lé- « gitimistes montrent beaucoup de bonne foi et de « prudence dans la manière dont ils se mêlent à la « discussion . . . . . .

. . . . . .

« Je ne t'engagerai pas, mon très-cher ami, à venir « à Paris Il faut que tu travailles. Voici un jour nou- « veau qui se lève pour les catholiques. Il faut que « chacun de nous y comparaisse avec sa provision « d'armes et bagages ; il faut que toi notamment tu

« continues et achèves l'œuvre que tu as si glorieuse-
« ment commencée, et qui a plus contribué que tu ne
« penses à l'affranchissement général du génie catho-
« lique asservi depuis trois siècles sous le joug du
« paganisme, en politique, en littérature et dans les
« arts. — Je ne veux pas que tu reviennes en France
« avant que tu ne puisses apporter avec toi le manus-
« crit de ton second volume prêt à imprimer. Si,
« comme on le dit, je suis le général de l'armée
« catholique, tu dois m'obéir. Tes succès et ta réputa-
« tion font désormais partie du trésor commun de cette
« armée. Elle est encore bien peu nombreuse, et c'est
« le cas de dire plus que jamais, comme Nelson, et à
« propos d'une patrie bien plus vénérable que la
« sienne : *England expects every man to do his duty.*
« Tes idées font du chemin chaque jour : il ne faut
« rien négliger de ce qui peut les répandre et les forti-
« fier davantage. Je viens en ce moment de Lyon, où
« j'ai reçu des ovations vraiment embarrassantes. Eh
« bien ! j'ai reconnu avec bonheur, au milieu des opi-
« nions et des professions de foi émises à cette occasion,
« l'empreinte profonde de tes doctrines esthétiques, à
« l'Institut catholique de Lyon en général, et sur
« divers jeunes gens très-distingués en particulier.

« Et mon pauvre *Saint Bernard* dont j'aurais fini le
« premier volume, si je n'avais été rappelé de
« Madère ! »

MONTALEMBERT.

J'aurais pu dire aussi, moi : « Et mon pauvre *Art*
« *chrétien* dont j'aurais fini le second volume, si mes

« nerfs n'avaient pas déjoué mes bonnes résolutions ! » Mais j'aimai mieux ne pas attrister mon compagnon d'armes par la confidence du triste état auquel mes souffrances m'avaient réduit, et je me laissai bercer par l'espoir d'une guérison prochaine, à cause des merveilles qu'on me racontait des eaux de Wildbad, alors complétement inconnues en France. Malheureusement elles ne me procurèrent qu'un soulagement momentané ; il en fut de même des bains d'Abano, près de Padoue, des bains de Gastein, près de Salzbourg, et de tous les autres bains, froids ou chauds, par lesquels j'essayai de neutraliser la puissance de cet opiniâtre ennemi. Cette lutte, avec ses alternatives de découragement et d'espérance, ne devait pas durer moins de dix ans !

Heureusement la victoire resta toujours à l'espérance, et ce fut toujours en vue de la reprise, prochaine ou éloignée, de mon travail sur l'art chrétien, que j'organisai ma vie, mes études, mes voyages et mes fréquents séjours en pays étranger, particulièrement à Munich, où les notabilités littéraires, artistiques et philosophiques de 1830 et 1832 avaient laissé des traces qui n'étaient pas encore effacées. Je ne pouvais subir nulle part plus utilement que là l'exil temporaire auquel je m'étais condamné et la dure nécessité d'ajourner indéfiniment la composition de mon second volume. Tant que je conserverais la faculté de lire, avec les ressources que m'offraient les bibliothèques publiques et privées, je ne courais aucun risque de laisser refroidir mon enthousisme pour tout ce qui tenait à ce domaine de l'idéal dont je me désolais de n'avoir encore exploré

qu'une si faible partie. D'ailleurs, à l'époque dont il est ici question, mes explorations en ce genre ne se bornaient plus au domaine de l'idéal chrétien. Depuis que j'avais étudié, dans le printemps de 1844, les produits de l'école milanaise, j'étais resté convaincu, sans avoir jamais raisonné cette conviction, que pour arriver à une complète appréciation des qualités spéciales qui caractérisent cette école, une initiation préalable à l'art antique et au genre d'idéal qu'il a eu pour but de réaliser, était absolument nécessaire. C'était surtout devant les tableaux et les dessins de Léonard de Vinci que cette nécessité me paraissait manifeste. C'était à tel point, que la pensée d'écrire mon volume sur l'école lombarde, sans avoir satisfait à cette condition préliminaire, loin d'être une pensée joyeuse, comme elle aurait dû l'être, était plutôt une pensée décourageante, comme devant une tâche dont je n'étais pas digne.

L'idée d'utiliser les loisirs forcés de ma plume par des études préparatoires qui faciliteraient la solution du problème ainsi posé devant moi, me vint aussitôt à l'esprit. Je crus entrevoir une corrélation nécessaire entre l'idéal des sculpteurs grecs et celui des poëtes qui avaient puisé leurs inspirations à la même source qu'eux, et, après avoir reconquis peu à peu tout ce que j'avais perdu depuis trente ans en fait de science hellénique, je me mis à relire, dans la langue originale et à ce point de vue tout nouveau pour moi, toutes les productions épiques, dramatiques, philosophiques et historiques que je jugeais propres à éclaircir pour moi cette notion encore très-vague qui obsédait mon imagination. Plus j'avançais dans cette lecture et surtout dans

celle de Platon et de Sophocle, plus je restais convaincu de la réalité de cette corrélation entre l'idéal des créations poétiques et l'idéal des créations plastiques, et je commençai à soupçonner que ce n'était pas par l'effet d'un pur hasard que le génie poétique de Michel-Ange s'était élevé si fort au-dessus de celui de tous ses contemporains. Il en eût probablement été de même de Léonard de Vinci, s'il avait cultivé le sien sur une plus grande échelle ; car le germe en lui n'avait besoin que d'être fécondé.

Mais ce n'était pas assez d'être en possession de cette donnée qui, après tout, pouvait n'être qu'hypothétique. Il fallait lui donner une sanction expérimentale en l'appliquant aux collections de sculpture que possèdent les principales capitales de l'Europe. J'avais tellement à cœur la solution de mon problème, qu'à l'exception de Saint-Pétersbourg, je parvins à les visiter toutes l'une après l'autre, non plus en m'inspirant de Winkelman, comme je n'aurais pas manqué de faire dix ans auparavant, mais en profitant des nouvelles perspectives que les travaux de Gherard et d'Ottfried Müller avaient ouvertes dans cette direction.

De toutes les distractions que mon imagination pouvait se donner, celle-là était en même temps la plus profitable et la mieux appropriée aux circonstances difficiles dans lesquelles j'allais bientôt me trouver placé par suite de la révolution de 1848. Car cette révolution devait changer complétement ma position au ministère des affaires étrangères et substituer à l'espèce de sinécure dont je jouissais depuis 1830, grâce à M. Guizot, un service diplomatique actif qui me

ferait revoir, dans les conditions les plus utiles à mon progrès et les plus agréables à mon amour-propre, celles d'entre les villes allemandes qui m'avaient laissé les meilleurs souvenirs et me promettaient la plus riche moisson.

Mais tel n'était pas le dénoûment que semblait présager, à la fin de 1846, la correspondance de M. de Montalembert. A toutes les félicitations que je lui adressais sur ses succès de presse et de tribune, il répondait par les plus sinistres prophéties sur l'avenir de la France et des autres États européens travaillés par la même maladie qu'elle. Les massacres de Gallicie l'avaient exaspéré contre l'Autriche, puis était venu le scandaleux épisode de Lola Montès presque en même temps que la guerre, plus scandaleuse encore du Sonderbund. J'étais alors à Munich, par conséquent à portée de tous les renseignements propres à éclairer mon correspondant sur le véritable état des choses dans l'Allemagne méridionale. Aussi ses lettres renfermaient-elles maintenant beaucoup plus de questions que de réponses, et beaucoup plus de questions politiques que de questions esthétiques (1). A dire vrai, ces dernières étaient presque entièrement perdues de vue, et ne figuraient guère plus que dans le *post-scriptum*.

(1) Les lettres que M. de Montalembert m'écrivait alors sur ce qui se passait en Autriche, en Bavière et en Suisse, sont comme un reflet de ses discours. C'est le même accent et la même verve d'indignation, comme on peut le voir par la sortie suivante contre les journaux qui prenaient Lola Montès sous leur protection :

« Ce qu'il y a de plus honteux dans toute cette affaire, c'est le langage des « journaux libéraâtres dans tous les pays du monde, en Angleterre et en Allema- « gne, mais surtout en France. Du reste, ici encore le mal ne demeurera pas « impuni : ce sera une tache ineffaçable pour les ennemis de l'Église, dans notre

Aux approches de la crise de 1848, il y eut un temps d'arrêt dans notre correspondance, et quand nous la reprîmes, le trône de Louis-Philippe était écroulé, toutes les grandes positions sociales détruites ou compromises, et nos cœurs douloureusement atteints par une catastrophe à laquelle moi seul, alors relégué dans un coin de l'Angleterre, n'étais pas suffisamment préparé : je veux dire la mort presque subite d'Alexandrine, mort non moins admirable que celle d'Albert, quoique les circonstances n'en aient pas été aussi dramatiques. Mais je ne les connus dans tous leurs détails, que plusieurs semaines après, quand je revis à Paris madame Thayer qui avait eu le privilége de recueillir, non-seulement son dernier soupir, mais toutes les saintes aspirations qui l'avaient précédé. Ainsi, de tout ce groupe d'amis réunis à Boury, en 1837 et 1839, sous des auspices si rassurants pour l'avenir, il ne restait plus que madame de la Ferronnays qui devait elle-même, avant la fin de cette même année, aller rejoindre dans un monde meilleur, ce qu'elle avait eu de plus cher dans celui-ci.

Il y eut encore à cette occasion, des regrets amers et stériles sur la préférence que j'avais trop souvent donnée à mes travaux littéraires sur mes affections, aux exigences de l'esprit sur les exigences du cœur, au profit intellectuel sur le profit spirituel. Mais je m'étais, toujours figuré, en ce qui concernait Alexandrine,

« siècle, que d'avoir placé leur cause sous les jupons de mademoiselle Lola Mon-
« tès, et de s'être mis à danser en chœur autour des autels de cette divinité. —
« Cela fera autant d'honneur aux Jésuites que la guerre qui leur a été déclarée
« par les corps francs. »

que j'avais devant moi de longues années pendant lesquelles les interruptions comme celles que m'avait imposées la nécessité de mes travaux, ne seraient plus ni aussi prolongées ni aussi fréquentes. C'était là le thème inépuisable de nos conversations, toutes les fois que nous nous retrouvions après une longue absence, ce qui malheureusement fut très-rare pendant les sept années qui s'écoulèrent depuis notre dernier départ de Boury jusqu'à sa mort. Les deux semaines qu'elle passa chez nous à Munich, dans l'automne de 1846, nous laissèrent un souvenir d'autant plus précieux que ce devait être le dernier, sinon pour moi, du moins pour ma famille qu'elle aimait presque à l'égal de la sienne et pour laquelle sa tendresse ne fut jamais si vive, comme si elle avait pressenti que cette occasion de la lui témoigner serait la dernière. Il est certain qu'à dater de cette époque, ses formules épistolaires devinrent à la fois plus affectueuses et plus funèbres. Elle ne m'appela plus que du nom de frère et ma femme du nom de sœur, et elle mettait en tête de ses lettres, en guise de devise, ces belles paroles qui n'avaient pour personne un sens aussi précis que pour elle: « Oh! que l'amitié « chrétienne est une douce chose! »

Mon dernier entretien avec elle eut lieu à Boury même, dans l'été de l'année suivante. J'étais venu du château de Dangu, faire une courte visite à sa belle-mère qui avait auprès d'elle sa sœur la duchesse de Blacas et ses deux fils, tous étrangers à nos souvenirs communs de 1837 et 1839, de sorte que malgré la présence d'Alexandrine et son accueil vraiment fraternel, je me faisais l'effet d'usurper une hospitalité à laquelle

je n'avais plus aucun titre. Telle fut la dernière et triste impression que j'emportai de ce lieu où j'avais contemplé tant de vertus en action, et dont l'accès allait désormais m'être fermé pour toujours.

Ce fut M. de Montalembert qui me transmit, quelques jours après la catastrophe de février, la nouvelle de la perte douloureuse que nous venions de faire l'un et l'autre, et qui, par sa coïncidence avec ce qu'il regardait comme une grande calamité nationale, donnait une teinte encore plus sombre à sa douleur patriotique. « Heureux les morts » disait-il en terminant le tableau qu'il me traçait de nos expiations du présent et de celles qui nous attendaient dans l'avenir. « Heureux « les morts, surtout quand ils peuvent mourir comme « Alexandrine dont les dernières paroles à Mme Thayer « ont été celles-ci : *où sont donc ces angoisses de la « mort que je craignais tant? Est-il possible que l'on « meure si doucement? Je suis joyeuse, heureuse, je vais « vers le ciel : ce sera si joli de s'y retrouver tous.*

« Tombé malade moi-même quatre jours avant sa « mort, je n'ai pu assister à ses derniers moments. Mais « la dernière fois que je l'ai vue, elle était résignée et « préparée d'une façon non-seulement édifiante, mais « *charmante*. Je me sers à dessein de ce mot, car jamais « je ne lui ai trouvé plus de *charme*, à elle qui en avait « tant. Nous avons bien parlé de toi, mon ami. Tu sais « comme elle t'aimait. Voilà le dernier lien brisé entre « le présent et nos délicieux souvenirs de 1832 : Albert, « Eugénie, Alexandrine, tous au ciel. Restons unis, « mon ami, et disons-nous bien que nous sommes à « l'âge où l'on ne fait plus d'amis. Dieu sait quand et où

« je te reverrai. Mais quoi qu'il arrive, sois bien assuré « que tous les malheurs de ma vie ne feront que res- « serrer le lien qui me rattache à toi, l'ami de ma jeu- « nesse, de mes illusions, de mon enthousiasme, le « guide et le précepteur de mon âme, lorsqu'elle avait « encore toute sa fraîcheur, toute sa fleur. Adieu, je « t'embrasse avec une profonde tristesse, mais avec un « tendre et fidèle attachement. »

Cette tristesse était bien permise dans un pareil moment ; car il y avait à la fois les douleurs patriotiques et les douleurs privées, les prévisions sinistres et tout ce qui était propre à les justifier, mais surtout le scandale des défections de tout genre, y compris les défections de l'amitié ! « Je voudrais, » me disait-il dans cette même lettre, « je voudrais pouvoir reprendre « mes travaux historiques ; mais au milieu d'un tel « cataclysme, toutes les idées, toutes les études sont « bouleversées. »

Cependant les miennes ne le furent pas au même degré que les siennes, par des raisons très-faciles à comprendre. Mon activité intellectuelle, au lieu de se partager entre plusieurs objets, comme celle de mon ami, était concentrée sur un seul point et, par conséquent, il était plus difficile de me faire lâcher prise. Aussi ma résolution fut-elle bientôt arrêtée de venir à Paris pour recueillir les débris de mon naufrage (car ma barque était une de celles que M. de Lamartine avait coulées), et pour m'orienter au milieu de cet orage qui continuait de gronder sur les têtes, mais qui n'avait pas encore éclaté. Je trouvai M. de Montalembert assez calme et un peu plus résigné que je ne l'avais cru de loin, à

l'effrayant fardeau que les électeurs bretons songeaient à mettre sur ses épaules. Je ne peux pas me vanter d'avoir contribué à lui faire envisager l'avenir plus en beau ; mais je lui rendis un autre service, ou plutôt je le rendis à la chose publique en devenant l'instrument d'une solide réconciliation entre lui et M. Thiers, dont le patronage ne contribua pas peu à faciliter, dans la sphère de son influence personnelle, toutes les combinaisons qui pouvaient me remettre sur la voie de mes découvertes esthétiques.

Au reste, mes premières relations avec la nouvelle République, ou du moins avec ceux qui la représentaient dans le domaine des beaux-arts, furent on ne peut plus encourageantes. Comme, depuis trois ans, je ne pouvais marcher qu'en m'appuyant sur des béquilles, je jouissais du privilége peu enviable d'être reconnu plus facilement qu'un autre, surtout par les gardiens du musée du Louvre où je faisais d'assez fréquentes apparitions. Soit qu'ils eussent reçu d'avance des instructions à mon sujet, soit qu'ils prissent spontanément l'initiative d'une œuvre de miséricorde dont je n'avais jamais été l'objet sous le gouvernement monarchique, le fait est que l'un d'entre eux ne m'eut pas plutôt aperçu qu'il s'approcha de moi d'un air mystérieux, sans me dire autre chose que ces simples paroles : « Attendez, monsieur, je vais revenir. » Il revint en effet, mais il ne revint pas seul. Il était suivi de deux hommes qui poussaient devant eux l'élégante chaise roulante qui avait chômé depuis la mort de Louis XVIII, et que le nouveau conservateur, pour des raisons à lui connues, mettait à ma disposition. Là ne se borna pas

sa galanterie, et quand, quelques jours après, j'allai visiter le musée de Versailles, je m'y trouvai devancé par une lettre dont il me fut facile de deviner l'auteur, et qui eut également pour effet de me faire parcourir les appartements du grand roi sur le fauteuil qui avait servi presque de trône au plus royal de ses successeurs (1).

Depuis la phase nouvelle dans laquelle la République était entrée, à la fin de 1849, les esprits, jusqu'alors agités par des terreurs qui auraient pu n'être pas chimériques, avaient recouvré assez de calme pour n'être pas entièrement absorbés par les passions politiques, et la nomination du comte de Falloux au ministère de l'instruction publique, avait prouvé à la fois le souci qu'on prenait des intérêts intellectuels en général et des intérêts religieux en particulier. Cette dernière tendance, qui n'était pas républicaine dans le sens traditionnel du mot, n'en avait que plus de charme pour les catholiques, et comme elle était alors presque universelle, du moins parmi les dynasties allemandes qui ne se fiaient plus à la tendance contraire, il en résultait que les relations diplomatiques entre les gouvernements n'étaient souvent que des échanges de bons avis et de bons procédés. Ces dispositions conciliantes étaient surtout visibles en Prusse, où le gouvernement mettait une sorte d'émulation à imiter notre tolérance envers les jésuites; ou plutôt il ne se bornait pas à les tolérer, mais il les lançait, comme des missionnaires d'ordre et

(1) Ma reconnaissance fut partagée entre M. Charles Blanc, directeur des beaux-arts, et M. Jeanron, conservateur du musée du Louvre. Je ne connaissais alors ni l'un ni l'autre. M. Jeanron, peintre paysagiste, avait été conservateur du musée de Marseille.

de réconciliation, sur les populations turbulentes qui, sous ce double rapport, avaient le plus besoin d'être converties.

Le quartier général de cette milice, à laquelle on ne reprochait pas alors d'être trop conquérante, était à Munster, où je désirais depuis longtemps faire un pèlerinage au tombeau de cette princesse Gallitzin dont l'histoire m'avait laissé une impression qu'aucune lecture postérieure n'avait pu affaiblir. L'occasion était belle pour satisfaire deux admirations à la fois, et j'aurais eu honte de la manquer. Je fis donc le détour vers Munster et, à peine arrivé, je demandai un guide pour me conduire à la demeure que cette femme héroïque avait sanctifiée par son long martyre. Quelle ne fut pas ma surprise d'être reçu par un homme revêtu d'une robe noire, et qui m'apprit que la maison était occupée par un certain nombre de religieux portant le même costume que lui ! C'étaient des jésuites ! C'étaient des soldats tirés de cette milice trop peu appréciée jusqu'alors, qui composaient la garnison de cette forteresse, et c'était de cette forteresse qu'on expédiait des renforts spirituels sur les points les plus menacés. La distribution intérieure était restée à peu près la même ; seulement la chambre d'où l'âme de la princesse s'était envolée vers le ciel avait été changée en chapelle, et c'était surtout là que la prière individuelle, alternant avec la prière commune, forgeait les armes invisibles qui seules pouvaient assurer la victoire.

Mon pèlerinage achevé, je repris le chemin de mon hôtel, bien résolu à repartir dès le lendemain pour Berlin. Mais un obstacle d'une espèce toute particulière

vint rendre impossible l'accomplissement de cette résolution.

Je n'eus pas plutôt pris congé du révérend Père qui m'avait fait les honneurs de la journée, et auquel je n'avais pas pu cacher mon nom, qu'il alla le répéter à quelques ecclésiastiques réunis en ce moment dans le palais épiscopal. Or l'évêque de Munster connaissait depuis longtemps l'*Art chrétien*, et l'idée de glorifier les doctrines de cet ouvrage par une espèce d'ovation décernée à son auteur, se présenta aussitôt à son esprit. Il vint donc me prier avec instance de différer mon départ, et de lui laisser le temps de célébrer ma bienvenue avec tous les amis de la cause au triomphe de laquelle j'avais travaillé si longtemps. Ses félicitations étaient si cordiales, qu'il était impossible de n'en être pas touché, surtout vers la fin du repas, quand, après avoir bu à ma santé, il les reproduisit, avec un redoublement de verve, dans un discours que sa brièveté rendait doublement intéressant pour moi. C'était la première fois que je recevais un suffrage épiscopal, et je ne croyais pas être trop présomptueux en me persuadant que ce n'était pas la dernière.

A quelque temps de là, une autre démonstration du même genre, mais bien autrement bruyante, faillit avoir des conséquences incalculables pour la propagation des idées auxquelles j'avais voué, pour ainsi dire, toutes les facultés de mon âme. C'était au commencement de 1853. M. de Montalembert était à Bruxelles, où il se reposait des fatigues de la vie parlementaire, quand tout à coup une députation de la cité d'Anvers arriva chez lui pour lui proposer une mission bien autrement

flatteuse qu'une mission diplomatique. Il ne s'agissait de rien moins que de lui décerner l'honneur de prononcer le discours d'inauguration à l'occasion de la grande réforme qui venait de s'opérer parmi les artistes de cette ville, et qui se résumait dans ce peu de mots : abandon de la vieille routine et conversion à la foi nouvelle.

M. de Montalembert répondit que ce n'était pas lui qui était le premier auteur de ce retour à des idées plus saines en matière d'art, et après leur avoir raconté l'histoire de mon livre et la mienne, il finit par offrir d'entamer avec moi une négociation dont il croyait pouvoir garantir le succès. Mais il avait trop présumé de mon obéissance, et il fallut une intervention encore plus puissante que la sienne pour me décider à entreprendre cette aventureuse expédition. Quoi qu'il en soit, j'en sortis avec les honneurs de la guerre. Les journaux belges et, après eux, les journaux français reproduisirent, en tout ou en partie, ma chaleureuse improvisation, et cette reproduction, placée par une main amie sous les yeux de l'empereur, lui fit concevoir la pensée d'une démonstration analogue, mais avec un renouvellement périodique et sur un théâtre qui assurerait à l'œuvre en question un tout autre retentissement. Ce théâtre devait être le Louvre même, ou du moins une de ses salles, et c'était à moi qu'était réservée la tâche effrayante de surmonter les premières difficultés qu'opposerait nécessairement à ma propagande un auditoire qui ne serait pas de mon choix, et qui serait attiré par la curiosité bien plus que par la sympathie. Si j'avais été libre de choisir mon rôle, j'au-

rais assurément mieux aimé me contenter de gonfler le ballon et y faire monter un coadjuteur plus jeune et plus aventureux que moi, en lui donnant la carte des régions inconnues qu'il s'agissait d'explorer. Mais je me gardai bien de laisser même entrevoir cette arrière-pensée de retraite, qui aurait pu tout compromettre.

L'empereur avait pris la chose tellement au sérieux, qu'il en parla plusieurs fois dans le conseil des ministres, non pas pour en faire la matière d'une délibération, comme s'il s'était agi d'une affaire d'État, mais pour stimuler le zèle de M. Fould dans les attributions duquel devait rentrer cette fondation, si elle avait jamais lieu. Ses premières objections, purement pécuniaires, lui semblaient d'autant plus irréfutables qu'elles étaient appuyées sur des chiffres. « Il faut avant tout, » disait-il, « payer les dettes de la liste civile. » A quoi M. de Persigny, le principal promoteur du projet et maintenant son plus ardent défenseur, répondait que, pour en faciliter l'exécution, il couvrirait une partie de la dépense avec les fonds disponibles du ministère de l'intérieur.

M. Fould fut donc invité à s'entendre avec moi, et il y eut entre nous un dialogue très-curieux qui aurait mérité d'être reproduit mot pour mot. C'était peut-être la première fois qu'il rencontrait un contradicteur si affirmatif, et il m'était bien difficile de l'être moins quand ses questions portaient sur ce qu'il y avait de plus intime et de plus inexpugnable dans mes convictions esthétiques entées sur d'autres convictions dont il n'était pas juge. Aussi tous mes discours n'eurent-ils d'autre effet

que de l'exaspérer de plus en plus contre mes idées qui lui étaient organiquement antipathiques. « Surtout « n'oubliez pas, » me dit-il en me congédiant, « que « je suis d'un positivisme effrayant. »

Ces paroles sinistres ne tardèrent pas à recevoir leur explication. M. Fould, acculé dans son dernier retranchement, et sentant qu'après la dernière séance du conseil, il n'était plus possible d'éluder la volonté formelle de l'empereur, eut recours à un stratagème sur le succès duquel un observateur moins habile que lui n'aurait pas osé compter. Sachant fort bien, d'après sa récente expérience, que je n'étais pas homme à dissimuler ni même à atténuer mes convictions, sur quelque sujet que ce fût, il proposa une séance d'essai dans une des salles du Louvre et me remit vingt billets pour mes amis, se réservant à lui-même le droit d'en distribuer un nombre indéfini parmi les siens, de sorte que je comptai dans mon auditoire des notabilités de tout genre. Lui-même y figurait, mais sans faire la moindre attention à mes paroles, et laissant percer dans son attitude et dans ses manières les dispositions malveillantes qu'il se croyait enfin sur le point de satisfaire.

Il ne se trompait pas. Je sus, dès le lendemain, qu'au sortir de la séance, il avait formulé mon arrêt dans des termes qui, tout en impliquant un éloge bien au-dessus de mon mérite, rendaient mon échec infaillible. « Ac- « corder à M. Rio ce qu'il demande, c'est préparer « l'avénement d'un second P. Lacordaire. » Tel fut l'arrêt prononcé par l'un des juges les plus incompétents qui furent jamais en matière d'art et surtout d'art

chrétien. J'aurais pu en appeler; avec quelque chance de succès, à César mieux informé, d'autant plus que le bon vouloir du comte de Nieuwerkerke, qui ne m'avait jamais fait défaut à travers toutes les péripéties de cette lutte trop inégale, me promettait éventuellement un avocat pour ma cause, si je voulais ne pas la regarder comme irrévocablement perdue. Il aurait fallu pour cela un genre de courage dont je ne me sentais pas doué. Je renonçai donc à ma chimère; mais cette renonciation ne se fit pas sans tristesse, et cette tristesse s'est renouvelée toutes les fois que j'ai pensé au profit que la génération présente aurait pu tirer d'une pareille fondation, si un autre ministre en avait été chargé. Mon premier soin eût été de me choisir immédiatement, sinon un successeur, du moins un continuateur que j'aurais familiarisé d'avance avec mon point de vue et à la disposition duquel j'aurais mis une bonne partie des matériaux qui devaient entrer plus tard dans la composition de mon ouvrage définitif. Je ne me réservais que l'entrée en matière, c'est-à-dire trois discours d'introduction dont le programme était déjà tout rédigé. Dans le premier, je devais traiter de l'idéal sous ses trois formes; dans le second, dont le but était beaucoup plus pratique, je devais traiter de l'alliance de la richesse avec le goût; enfin le troisième devait être consacré à la grande question du patronage dans ses rapports avec le progrès ou la décadence des arts.

Ce n'était pas tout. Au moment où l'on m'interdisait la propagande par la parole improvisée, mon libraire m'annonçait que tous les exemplaires de mon livre

étaient vendus, ce qui frappait de la même interdiction ma propagande par la parole écrite; car j'étais bien décidé à ne pas le réimprimer, à cause des lacunes de plus en plus graves que mes études comparatives ou rétrospectives m'y faisaient découvrir chaque jour. Il ne me restait donc qu'un seul moyen de continuer l'œuvre à laquelle j'avais consacré ma vie : c'était de publier le plutôt possible ce second volume si souvent promis depuis dix-sept ans, et toujours vainement attendu. Mais ce volume devait traiter de Léonard de Vinci et de son école, et je n'avais pas oublié l'engagement que j'avais pris avec moi-même de n'aborder cet imposant sujet qu'après une assimilation préalable du genre d'idéal que l'art antique avait eu pour mission de réaliser, et qui ne pouvait se reconstruire qu'à l'aide des sculptures grecques commentées par les dialogues de Platon.

Je repartis donc pour Rome où je n'avais pas été depuis dix ans, et je me renfermai si scrupuleusement dans les limites que je m'étais tracées d'avance, qu'on aurait pu me prendre pour un païen ressuscité, savourant les prémices de sa récente résurrection. Quand j'allais au Vatican, c'était toujours parmi les monuments de sculpture antique que je faisais mes plus longues stations, et comme mes yeux s'ouvraient alors, pour la première fois, à ce genre de beauté, c'était comme une seconde initiation qui venait, pour ainsi dire, compléter la première. Je ne fus pas moins exclusif dans les études que je fis à Florence; seulement j'y joignis celle des précieux dessins de Léonard conservés dans la galerie des Uffizj. A Milan, je devais en

trouver de plus précieux encore, surtout dans la collection Vallardi qui fait maintenant partie de celle du Louvre.

Dès que je fus de retour à Paris, je me hâtai de mettre en œuvre les matériaux que je rapportais de ma récente expédition, en y joignant ceux que j'avais déjà recueillis dans mes courses antérieures à travers l'Allemagne. Outre la verve intrinsèque que m'inspirait mon sujet, je puisais une sorte de verve additionnelle dans le sentiment de ma délivrance; car les souffrances nerveuses qui, depuis 1846, avaient presque constamment paralysé mes facultés productives, me laissaient maintenant assez de répit pour que je pusse jeter un regard plein de confiance sur la route qui me restait à parcourir.

Ce fut sur ces entrefaites que je reçus de M. de Montalembert, devenu membre de l'Académie française, un dernier témoignage public de sympathie qu'il semblait avoir tenu en réserve comme le couronnement de tous les autres, afin de m'encourager à remplir jusqu'au bout l'engagement tacite que j'avais contracté envers mes lecteurs, et plus particulièrement envers lui-même (1).

(1) C'était à l'occasion du congrès archéologique, tenu à Troyes, le 14 juin 1853, et dont les membres étaient réunis autour de lui pour la dernière fois. C'était le moment de résumer les succès obtenus en commun, et de marquer la part qui revenait à chacun. L'occasion était belle pour faire ressortir les contrastes. « Ce qui régnait il y a vingt et trente ans, vous le savez, messieurs, « c'était une ignorance grossière... personne ne défendait notre art chrétien et « national... le moyen âge était condamné sans appel... aujourd'hui, le jour s'est « complétement levé sur ces ténèbres. L'art chrétien et national a été successi- « vement retrouvé, célébré, enseigné et pratiqué. . . . . Le clergé

Jamais auteur ne se trouva dans une position aussi fausse que l'était la mienne, après la publication de mon second volume; car il ne restait plus aucun exemplaire du premier, et ma résolution de ne jamais consentir à sa réimpression était plus inébranlable que jamais, de sorte que, pendant plusieurs années, le libraire ne put mettre à la disposition des acheteurs qu'un volume dépareillé.

Il était de mon intérêt, comme de mon honneur, de faire cesser cette anomalie le plus tôt possible, et si je n'avais été retenu par deux graves obstacles successifs, la mort de ma mère en Bretagne et le mariage de ma fille en Angleterre, ce n'eût pas été en France, mais en Italie, que j'aurais passé l'hiver de 1857. Heureusement ni moi ni mes lecteurs ne perdîmes rien pour attendre, et je pus, dès les premiers jours de 1858, organiser mon travail de manière à ne jamais perdre de vue le sillon lumineux que mes études antérieures combinées avec mes voyages avaient depuis longtemps tracé devant

« Inul entier est entré dans la voie réparatrice. . . . . .
« . . . . . .
« Les pouvoirs publics ont fini eux-mêmes par céder à l'entraînement général.
« M. Guizot a étendu la main omnipotente de l'État sur les chefs-d'œuvre du
« passé. . . . . .
« Le vieux Louvre a été admirablement restauré, grâce surtout à l'initiative de
« M. Thiers. . . . . .
« Ainsi donc, ayons confiance et réjouissons-nous. . . . . .
« Messieurs, la justice exige que nous sachions rendre un hommage légitime
« à ceux qui ont été les auteurs et les principaux instruments de cette régénéra-
« tion, et je ne crois pas me laisser égarer par l'amitié en réclamant une place
« hors ligne pour M. Rio, dont le livre jusqu'à présent unique sur la peinture
« chrétienne en Italie, a initié tant de lecteurs et de voyageurs aux plus pures
« merveilles de l'art religieux. »

moi. En un mot, au lieu de gravir péniblement la montagne, j'en avais maintenant conquis le sommet, et de là je pouvais promener mon regard sur tous les points de mon horizon avec d'autant plus d'assurance, que les objets y étaient éclairés par une lumière qui n'avait rien d'artificiel, puisque c'était une lumière d'en haut. Et cette lumière, décomposée par le prisme de cette faculté supérieure qui joue un si grand rôle dans la psychologie de Platon, se résolvait, en vertu d'une loi un peu arbitrairement déduite, en trois sphères ayant chacune sa destination propre, la sphère de l'idéal ascétique pour le ciel, la sphère de l'idéal chevaleresque pour la région terrestre, et la sphère de l'idéal esthétique pour servir de lien entre les deux autres.

Quoi qu'on puisse penser de cette théorie que je ne fus pas le seul à improviser, il est certain que les applications qui en furent faites n'étaient pas de nature à la discréditer parmi nous; car nous étions deux familles tellement unies entre elles par leurs communes aspirations, qu'on aurait pu dire qu'elles n'en formaient qu'une, si la diversité de croyances religieuses n'avait été un obstacle, au moins apparent, à cette unité. Mais cet inconvénient était plus que compensé par le vif intérêt et peu à peu par l'enthousiasme réel qu'inspiraient à tous non-seulement les chefs-d'œuvre que nous avions sous les yeux, mais aussi le point de vue d'après lequel nous jugions leur valeur esthétique. Outre que notre mode d'appréciation, soit technique, soit poétique, nous appartenait en propre, nous avions aussi un procédé à nous pour transformer nos jouissances en instruments de progrès, et il y eut parmi

nous une âme plus privilégiée que les autres, pour laquelle ce progrès ne fut pas seulement un progrès intellectuel, puisqu'on la vit plus tard franchir, de son dernier élan, toute la distance qui sépare le protestantisme du Carmel. C'était là ou dans quelque autre asile du même genre, que devait nécessairement aboutir tôt ou tard, pour peu qu'elle fût conséquente avec elle-même, son enthousiasme croissant pour l'idéal ascétique et pour tous les héros qui, depuis saint Benoît, l'avaient réalisé sous des formes si diverses et si merveilleusement appropriées à la diversité des vocations.

Qu'on se figure maintenant la signification que prenaient pour une intelligence ainsi préoccupée ou plutôt ainsi illuminée, les compositions mystiques du XIVe et du XVe siècle, surtout celles de *Fra Angelico da Fiesole* qui forment comme le point culminant du génie chrétien dans cette direction, et qui ne peuvent être parfaitement comprises que par des âmes déjà initiées au même genre d'aspirations. Or les conditions dans lesquelles s'opéra, pendant deux années consécutives, le genre d'initiation dont il est ici question, furent tellement extraordinaires, que nous y participâmes tous dans une mesure quelconque, non point par un superficiel instinct d'imitation, mais en vertu de je ne sais quel reflet qui nous éclairait, pour ainsi dire, à notre insu. A quoi il faut ajouter que tout ceci coïncidait avec le suprême effort que je faisais alors pour donner à mes idées sur l'art chrétien l'expression la plus adéquate dont il me fût possible de les revêtir. C'était, si l'on veut, une atmosphère artificielle que nous respirions

ainsi; mais, tout artificielle qu'elle était, nous sentions que nous y puisions, chacun à sa manière, un surcroît de vitalité qui s'appliquait à la fois à la perception du vrai et à la perception du beau, sans toutefois qu'il y eût toujours, parmi les divers membres dont se composait notre petite associatiou, un parfait équilibre entre ces deux perceptions. C'était ainsi que dans cette famille étrangère, identifiée, pour ainsi dire, avec la nôtre, la perception de l'idéal ascétique et des vérités spéciales qui l'alimentent, était la perception dominante chez la sœur aînée, tandis que, chez sa plus jeune sœur, c'était plutôt la perception de l'idéal chevaleresque et de l'idéal esthétique, laquelle s'harmonisait merveilleusement avec son naïf enthousiasme, et avec d'autres dons d'esprit et de cœur qui semblaient avoir attendu, pour éclore, que nous fussions à même d'en jouir.

Jamais dans tout le cours de nos longs et fréquents voyages, nous n'avions fait une rencontre si féconde en jouissances pour le présent et en souvenirs ineffaçables pour l'avenir; et il ne faut pas oublier que ces jouissances étaient dérivées de toutes les sources imaginables, jouissances de la ville et de la campagne, jouissances d'hospitalité réciproque, jouissances esthétiques, jouissances dramatiques et, comme couronnement de tout cela, jouissances musicales ; car il y avait là des voix et des mains suffisamment exercées pour satisfaire à toutes les couditions d'une bonne exécution vocale ou instrumentale.

Peudant que ce contingent nous était envoyé par la Grande-Bretagne, le Nouveau-Monde nous envoyait

aussi le sien dans un écrivain américain nommé Charles Perkins, qui s'occupait dès lors à recueillir les matériaux de son grand ouvrage sur *les Sculpteurs italiens*, ouvrage qui résume tous les progrès que l'étude comparative des monuments a faits depuis Winkelman et Cicognara, ouvrage de goût, de science et d'imagination, auquel je décernerais encore plus d'éloges, si je ne craignais que la dédicace, beaucoup trop flatteuse pour moi, ne les rendît suspects à mes lecteurs (1).

D'après tout ce que je viens de dire, on comprend que les bonnes inspirations ne pouvaient me manquer ni du côté des personnes, ni du côté des idées, ni surtout du côté des objets qui, cette fois-ci, avaient pour moi une signification plus précise que jamais. Après avoir visité presque toutes les collections disséminées en Europe, il me semblait que j'avais enfin réussi à placer approximativement dans leur ordre de succession les chapitres et même les feuillets dont se compose le grand livre de l'art, et cette illusion ajoutait trop à mes jouissances pour qu'il me fût possible de chercher à la détruire. De là des tendances plus contemplatives que dans mes précédents voyages, et des appréciations plus intimes de certains produits auxquels je n'avais donné jadis qu'une attention superficielle. C'était surtout à l'égard de l'école de Sienne

(1) L'ouvrage de M. Perkins, en trois gros volumes in-4°, est enrichi d'un grand nombre de planches qui accompagnent le texte et que l'auteur a gravées lui-même. La meilleure preuve du succès qu'il a obtenu auprès des juges les plus compétents, c'est le choix que l'Académie des beaux-arts a fait de lui comme membre correspondant pour l'Amérique.

que j'avais à réparer cette faute, et je crois pouvoir me rendre le témoignage d'avoir fait cette réparation aussi complète que possible ; car nulle part, excepté peut-être à Venise, je n'ai fait une étude si minutieuse non-seulement des œuvres d'art qui s'offraient à mes investigations, mais aussi des documents à l'aide desquels on pouvait se rendre compte du caractère général de cette école et des déviations accidentelles qu'elle avait subies.

Mais, au milieu de ces préoccupations, il y en avait une qui les dominait toutes et qui m'empêchait de jouir complétement du bonheur que je goûtais à Florence : c'était l'idée de composer mon chapitre sur mon héros favori, c'est-à-dire sur Michel-Ange, sans avoir rafraîchi mes impressions d'autrefois par une dernière contemplation des merveilles que son génie avait déployées à l'intérieur de la chapelle Sixtine. Heureusement pour moi et surtout pour mon livre, j'appris une nouvelle qui mit fin à toutes mes incertitudes et qui fit décidément pencher la balance en faveur de Rome. Cette nouvelle était celle de la prochaine arrivée de ma fille et de son mari qui nous annonçaient en même temps leur intention de passer quelques semaines avec nous et leur résolution de s'acheminer ensuite vers la ville éternelle, c'est-à-dire vers le lieu où ma conscience me disait qu'il fallait aller une dernière fois pour puiser, à la plus pure de toutes les sources, les inspirations les mieux appropriées au but spécial que je voulais atteindre.

Que cette perspective était ravissante pour mon imagination et pour mon cœur, et de quelles jouissances

on m'aurait privé en soulevant le voile qui cachait l'avenir à mon regard! Michel-Ange et ma fille, telles étaient alors mes deux grandes préoccupations : Michel-Ange à cause de mon immense désir de ne pas rester trop au-dessous de mon sujet; ma fille, à cause des espérances incertaines placées par sa nouvelle famille sur l'enfant dont on attendait anxieusement la naissance. Et quand cette attente fut enfin remplie, de quelles riantes couleurs le présent et l'avenir se peignaient pour moi, et avec quel redoublement de verve je prenais la plume, pour rendre de mon mieux les transports d'admiration croissante que je rapportais de ma visite matinale à la chapelle Sixtine et dont il me semble que les traces doivent être perceptibles, dans mon ouvrage, pour tout lecteur doué du genre de tact qui fait qu'on sent le pouls de l'auteur battre à travers ses pages.

Je quittai Rome avec la certitude de revoir bientôt celle qui venait de décupler pour moi les charmes de ce séjour, et je me flattai de jouir encore ailleurs, et bien souvent, de ce surcroît de bonheur. Quel contraste avec ce que l'avenir nous réservait! Cet enfant, que j'embrassais en partant, devait être privé du bonheur de connaître sa mère, et cette mère dont j'avais tant de peine à me séparer, je ne devais plus la revoir que quand l'ennemi aurait déjà pénétré au cœur de la place, c'est-à-dire quand la maladie qui devait l'emporter à la fleur de l'âge, aurait fait trop de progrès pour laisser le moindre espoir de guérison.

Voilà comment ma dernière impression de Rome, en 1859, qui avait été plus joyeuse que toutes les autres,

même que celle de 1830, a été rétrospectivement transformée pour moi en une impression presque funèbre.

Mais, avant cette transformation, j'eus un intervalle providentiel de deux années pendant lesquelles mon aveugle sécurité, entretenue par la distance qui nous séparait, me permit de poursuivre, sans une ombre d'inquiétude, la tâche si attrayante à laquelle je m'étais voué depuis près de trente ans, et qui touchait maintenant à son terme; car, quand nous arrivâmes à Paris au commencement de l'hiver de 1861, l'impression de l'ouvrage était presque entièrement terminée.

J'étais trop au courant des progrès qu'avaient faits, même chez mes compatriotes, les idées qui formaient la matière de mon apostolat esthétique, pour ne pas compter au moins sur cette espèce de satisfaction banale qu'on appelle un succès d'estime. Mais celui que j'obtins dépassa de beaucoup mon attente. Cette fois-ci ce ne furent pas seulement mes coreligionnaires qui me surent gré de ma croisade en faveur de l'art chrétien, leur exemple fut suivi par les organes les plus accrédités de la presse périodique, même par ceux dont l'antipathie pour les doctrines qui servaient de base à mon système, n'était un mystère pour personne. Cet hommage, presque involontaire, rendu directement ou indirectement à la supériorité esthétique de la religion catholique sur toutes les autres, était pour moi une récompense d'autant plus douce qu'il me paraissait impossible qu'après un pareil aveu, on pût s'arrêter en si beau chemin, et je me faisais là-dessus les illusions les plus étranges. De cette naïve disposition d'esprit résultait par-

fois une ingratitude presque blessante envers mes amis orthodoxes dont les éloges semblaient avoir moins de valeur pour moi que ceux de leurs adversaires. Cette préférence de ma part était encore plus marquée quand l'éloge se présentait sous la forme d'une rétractation, plus ou moins accentuée, de quelque jugement sévère porté contre mes premiers débuts; et je dois dire que rien en ce genre ne fit alors sur moi une plus forte impression que les paroles suivantes d'un juge dont la compétence en matière d'art était déjà suffisamment établie:

« D'une part, les années, les études et les frottements « de la vie ont appris à M. Rio à corriger l'excès de sa « doctrine ascétique; d'autre part, ceux que l'auteur « avait le plus étonnés par ses affirmations imperturbables ont fait un pas vers lui et se sont habitués à « leur étonnement. En étudiant, eux aussi, plus profondément l'histoire de l'art italien, ils se sont rapprochés des opinions qui d'abord leur avaient paru « enfantées par un aveugle esprit de parti, de sorte que « M. Rio, après avoir ouvert à la critique une voie nouvelle, y a peu à peu entraîné ses adversaires eux-« mêmes (1). »

Mais le suffrage que j'ambitionnais le plus et dont l'absence avait le plus contribué jadis à mon découragement, me manquait encore; je veux dire le suffrage épiscopal, auquel il me semblait que le point de vue dans lequel mon ouvrage était conçu, me donnait une espèce de droit, même en admettant, comme je le sentais trop bien moi-même, que l'exécution laissait beau-

(1) Charles Blanc, *Gazette des Beaux-Arts*, 1861.

coup à désirer. Je n'ai pas besoin de dire que la satisfaction d'amour-propre entrait pour fort peu de chose dans cette ambition que j'eus peut-être le tort de ne manifester à personne. Mon seul regret, quand je vis que les chances, de ce côté, ne m'étaient pas plus favorables que la première fois, mon seul regret, dis-je, fut de me voir frustré dans mon espoir de conquérir des prosélytes dans les séminaires, et de faire entrer mes idées, non plus goutte à goutte, mais en quelque sorte par avalanches, dans un grand nombre d'esprits que leur vocation rendait nécessairement plus aptes à les comprendre et à les propager.

Ce qui rendait mon désappointement plus amer, c'était le souvenir d'un avertissement très-hostile qu'une certaine Revue protestante avait donné à ses lecteurs, pour les prémunir contre le piége que cachaient, disait-on, mes prétendues découvertes en matière d'esthétique, piége devenu doublement dangereux, depuis que la traduction anglaise de mon livre avait paru. On ajoutait qu'il n'y avait pas d'étude plus compromettante pour l'orthodoxie anglicane que l'étude de l'art chrétien, ni d'enthousiasme plus dangereux que l'enthousiasme inspiré par cette étude ; car non-seulement elle donnait le démenti à ce qu'il y avait de plus sacré dans les traditions nationales, mais elle ébranlait, par contre-coup, les convictions politiques et religieuses, et pour peu qu'on se laissât prendre à cette chimère de l'idéal, on finirait par perdre tout respect pour les grands iconoclastes qui lui avaient fait la guerre sous toutes ses formes. Dans une crise comme celle par laquelle nous passons, disait l'auteur de la diatribe, ce serait une arme

trop dangereuse à mettre entre les mains de nos adversaires.

C'était donc un instrument de controverse de plus que j'apportais aux chefs de la lutte engagée alors sur plusieurs points, et je l'apportais avec d'autant plus de confiance que je m'en étais servi moi-même avec succès. C'était bien là un argument *ad hominem ;* mais, pour les faire valoir, il aurait fallu un concours de trop de circonstances favorables pour qu'elles pussent jamais être fortuites.

Restait la voie de l'enseignement universitaire qui avait paru se relever à plusieurs reprises de son infériorité relative et qui passait pour avoir reçu une impulsion nouvelle du génie de M. Cousin, par suite de ses fréquents voyages en Allemagne. Telle fut en effet la conviction de M. de Montalembert et la mienne, quand nous vîmes ce coryphée de l'école française investi des fonctions de ministre de l'instruction publique. Telle fut aussi la conviction de Schelling qui lui avait souvent signalé cette lacune, non-seulement dans nos cours de Facultés, mais aussi dans tous les ouvrages philosophiques qui paraissaient en France. Il est vrai que M. Cousin, en traitant du Vrai et du Bon, n'avait pas dédaigné d'y joindre le Beau, mais à condition de n'avoir pas à fléchir le genou devant l'idole mystique des peintres trop chrétiens du moyen âge. Il faut voir comment il traite, chemin faisant, ce pauvre Fra Angelico da Fiesole dont *les mystiques ébauches, ainsi que celles de ses contemporains tant vantés, languissent devant des compositions comme celles de Lesueur.*

J'étais chez M. de Montalembert, à son château de

la Roche-en-Breny, quand nous lûmes ensemble cette étrange appréciation. Ce fut lui qui se chargea de la réfuter, mais sans donner à sa réfutation toute la publicité que j'aurais voulue. Il y avait trop peu de temps qu'il était devenu le confrère de M. Cousin à l'Académie française, pour qu'il ne gardât pas envers lui les ménagements que lui imposait un lien de confraternité si récente; il se contenta donc de lui faire part de son impression personnelle, et il le fit avec un si heureux mélange de franchise et de courtoisie, qu'il obtint presque l'équivalent d'un acte de contrition. « Vous gé-« missez, » disait-il à celui qui avait été, en 1828, son premier initiateur à la philosophie allemande, « vous « gémissez de n'avoir pas vu la chapelle Sixtine : gé-« missez plutôt de n'avoir pas admiré les fresques de « *San-Marco*. Si vous aviez vu la fresque de la salle « *del Capitolo*, vous y auriez reconnu un pathétique, « une profondeur, une noblesse au-dessus de tout ce « qui a pu se faire au XVIIe siècle, et vous trouveriez « avec moi que Fra Angelico est aussi supérieur à Le-« sueur que Démosthène l'est à Isocrate ou Bossuet au « Père de Ravignan. »

Il n'est donc pas étonnant que l'esthétique et l'histoire des beaux-arts aient été si complétement étrangères aux préoccupations de M. Cousin pendant tout le temps qu'il gouverna, en maître absolu, le département de l'instruction publique. Pour moi qui avais salué son avénement comme le gage de la prochaine réalisation d'une de mes espérances les plus chères, ce désappointement, qui coïncidait avec l'échec de mon premier ouvrage, fut presque aussi amer qu'un dés-

appointement personnel. Après la Révolution de 1848, je crus, à deux reprises différentes, qu'il allait être réparé. Je le crus fermement à l'époque où M. le comte de Falloux, l'ami intime de M. de Montalembert, devint ministre de l'instruction publique, et je suis sûr que ma confiance n'eût pas été trompée si les événements ne s'étaient pas précipités avec tant de violence. Enfin je crus plus fermement que jamais à la réalisation, et même à la réalisation immédiate de mon désir patriotique, le jour où j'appris que M. Fortoul venait d'être chargé du ministère duquel dépendait la mesure que je sollicitais de tous mes vœux.

Illusion bien étrange sans doute, mais illusion bien naturelle pour quiconque était au courant des services antérieurs du candidat. Non-seulement il avait voyagé en Allemagne, comme M. Cousin, mais il la connaissait beaucoup mieux que lui, il l'avait étudiée plus à fond, et surtout il n'avait pas passé aussi dédaigneusement que son prédécesseur devant les ateliers des artistes. J'avais lu, près de vingt ans auparavant, son ouvrage sur l'*Art en Allemagne*, et quoique la dédicace à son oncle Manuel m'eût un peu effarouché, il m'était resté de cette lecture une demi-satisfaction d'amour-propre, comme si j'avais découvert dans l'auteur, ou du moins dans certains chapitres de son livre, un écho affaibli de certains chapitres du mien. C'était évidemment une illusion de ma part ; mais c'était une illusion dont je ne pouvais guère me garantir, quand je lisais les lignes respectueuses qu'il a consacrées à l'école ombrienne et dans lesquelles il constatait que les artistes sortis de cette école, *après avoir été longtemps accablés par le mépris*

ou par le silence, avaient reçu de nos contemporains une illustration tardive et méritée (1).

J'avais donc de très-fortes raisons d'espérer que les souvenirs rapportés d'Allemagne par M. Fortoul ne seraient pas aussi stériles que ceux de M. Cousin, et qu'à défaut de la compréhension philosophique qui dépassait évidemment sa portée intellectuelle, il trouverait dans sa compréhension esthétique un mobile suffisant pour risquer quelque innovation analogue à celles qui avaient tant contribué au mouvement de régénération dont il avait été témoin pendant son voyage d'outre-Rhin. Malheureusement ce n'était qu'un goût superficiel qui n'était pas fait pour survivre à la publication de son livre, et dont en effet il ne restait plus aucune trace, quand il fut en son pouvoir de mettre en pratique, dans son propre pays, les idées qu'il y avait importées lui-même d'un pays étranger. Et non-seulement il n'en restait plus aucune trace, mais le ministre sembla ne plus aspirer qu'à se mettre en contradiction avec lui-même et avec les lois et usages qu'il avait tant admirés dans les universités germaniques. D'ailleurs, de quel intérêt pouvait être l'enseignement de l'idéal, sous quelque forme que ce fût, pour le prosaïque inventeur du système de la bifurcation des études?

Faut-il conclure de tous ces échecs successifs et de tant d'autres qui les ont précédés, que l'idéal, ou du moins l'idéal esthétique, est une plante qui n'est pas faite pour prospérer sur notre sol, ou que, si elle réussit

(1) De l'art en Allemagne, vol. 3, p. 30.

quelquefois, cultivée par des mains habiles, c'est au moyen d'une température artificielle et, pour ainsi dire, en serre chaude? Il est certain que celui qui serait assez dépourvu d'amour-propre national pour soutenir cette hypothèse, trouverait dans nos annales littéraires des deux derniers siècles, plus d'arguments qu'il n'en faudrait, sinon pour la justifier complétement, du moins pour la rendre très-plausible. Prenez, l'un après l'autre, tous les grands écrivains dont le génie a le plus contribué à faire resplendir le règne de Louis XIV, et mesurez la place que l'art a occupée dans leurs écrits, même quand ces écrits sont aussi volumineux que ceux de Fénelon, de Saint-Simon et de Bossuet; cette place est à peu près imperceptible. Et cependant si quelqu'un était appelé, par droit de conquête et par droit divin, à planer à toutes les hauteurs, n'était-ce pas à l'aigle de Meaux, à celui qui planait si bien dans la sphère de l'idéal ascétique (1), que ce privilége devait appartenir? Oui, mais entre cette sphère et l'autre, il y avait une ligne de démarcation que Bossuet lui-même ne put pas franchir; ou, s'il s'aventura quelquefois au delà, ce fut au risque de compromettre, s'il y avait eu des juges compétents, l'espèce d'infaillibilité doctrinale qui était son apanage en d'autres matières. Qu'on se figure, par exemple, l'effet que produirait sur des lecteurs ou des auditeurs d'aujourd'hui, ce programme tiré du *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même :*

« Les arts diffèrent d'avec les sciences en ce que,

(1) Voir surtout l'admirable discours qu'il prononça pour la prise d'habit de Mlle de la Vallière. C'est ce qu'on peut appeler le sublime du genre.

« premièrement, ils nous font produire quelque ou-
« vrage sensible, ou bien que les sciences exercent seu-
« lement ou règlent les opérations intellectuelles; et
« secondement, en ce que les arts travaillent en matière
« contingente.

« Les principaux arts sont : la grammaire, qui fait
« parler correctement; la rhétorique, qui fait parler
« éloquemment; la poétique, qui fait parler divine-
« ment et comme si on était inspiré. La sculpture et
« la peinture qui, en imitant le naturel, reconnaissent
« qu'elles demeurent beaucoup au-dessous... la mu-
« sique, l'architecture, la mécanique, l'arithmétique,
« la médecine et ses dépendances... »

Voilà ce qu'il appelle les arts libéraux.

Maintenant, si l'on passe de Bossuet à l'écrivain doublement officiel qui, au point de vue de l'art, marque la transition du XVIIe siècle au XVIIIe, je veux dire si l'on passe à l'abbé Dubos qui avait voyagé comme diplomate dans presque toute l'Europe, et qui devait être un des oracles de l'Académie française, puisqu'il en était le secrétaire perpétuel, on trouvera certainement un progrès, puisqu'il est l'auteur d'un ouvrage spécial sur la poésie, la peinture et la musique; seulement c'était un progrès en largeur plutôt qu'en hauteur ou en profondeur, et il fallait que les académiciens ses confrères fussent ou très-peu versés dans cette matière ou très-disposés à l'indulgence, pour applaudir, comme ils le firent, à cette entreprise icarienne. Mais les conservateurs du temps, c'est-à-dire les littérateurs qui tenaient à passer pour orthodoxes, trouvaient dans l'abbé Dubos un corps de doctrines qu'ils croyaient pouvoir opposer

victorieusement à celles de l'école philosophique qui commençait dès lors à les déborder. Aussi était-il, pour la plupart d'entre eux, une sorte de prophète, et son livre une sorte d'Évangile esthétique dont ils respectaient la lettre presque autant que l'esprit. Les plus avancés disaient avec lui que *le sens des peintres gothiques était grossier, comme leur art, même à la fin du* XV*e siècle, qu'à cette même époque, les artisans* (c'est son terme favori) *n'avaient pas encore le moindre feu ni la moindre étincelle de génie, enfin qu'avant Jules II, les papes, avec toutes leurs libéralités, n'avaient pu faire prendre l'essor à aucun artisan* (1).

Au moment où l'abbé Dubos mourait, c'est-à-dire vers le milieu du siècle, l'école qui poussait à la rupture avec toutes les traditions dont l'art avait vécu, voyait déjà presque toutes les barrières s'abaisser devant elle, et le goût national allait subir une épreuve dont, hélas ! il ne devait pas sortir victorieux. La lutte était trop inégale pour pouvoir durer longtemps, et les nouveaux législateurs du Parnasse, procédant aussi par voie d'annexion, étendirent leur autorité du domaine de la littérature à celui de l'esthétique qui, dans aucun temps ni chez aucun peuple, n'avait été souillé par de pareilles profanations. C'est même au point qu'il est difficile de flétrir leurs auteurs, autant qu'ils le méritent, à cause de l'impossibilité où l'on est de reproduire le langage cyniquement blasphématoire dont ils se sont servis, toutes les fois qu'une question accidentelle, rela-

(1) Réflexions critiques sur la poésie, la peinture et la musique, t. II. p. 184.

tive à un produit de l'art chrétien, leur en fournissait l'occasion. Mais leurs contemporains étaient aguerris contre ce genre de faiblesse, et il y a telle page de Diderot dont nous aurions quelque peine à continuer la lecture jusqu'au bout, et qui trouvait alors, dans les régions sociales les plus élevées, non-seulement des lecteurs, mais des lectrices enthousiastes qui poussaient quelquefois l'impudeur jusqu'à se parer de leur enthousiasme.

La thèse favorite de Diderot, la thèse qui lui a valu le plus de partisans parmi les lettrés de son temps, est celle de la supériorité absolue de l'art païen. C'est aussi celle où il s'est livré avec le moins de contrainte au dévergondage de son impure imagination. Le sujet y prêtait plus qu'aucun autre, et il n'était pas homme à laisser passer une si belle occasion (1).

Quant à Voltaire, qui fut son rival, et même quelquefois son rival heureux dans ce genre d'exploits, ce n'est pas d'après la valeur de ses ouvrages didactiques qu'on peut le juger, puisqu'il n'en a composé aucun ; mais les questions d'art et les appréciations qui s'y rapportent reviennent si souvent dans sa critique littéraire et surtout dans sa correspondance, qu'on peut aisément se faire une idée plus qu'approximative de sa manière de voir et de sentir en pareille matière. Ou plutôt on pourrait substituer à ce procédé de juxtaposition un procédé d'induction et se donner à résoudre le problème suivant :

Étant donné le poëme de la Pucelle, trouver le sys-

(1) Voir son ouvrage, intitulé : *Mes pensées bizarres sur le dessin.*

tème d'esthétique le plus en harmonie avec les inspirations de l'auteur ? La solution *à priori* que l'on obtiendrait ainsi, ne différerait que pour les détails, de celle dont la lecture de ses œuvres fournirait les éléments. C'est tout aussi impie que Diderot, et ce n'est pas moins obscène. On dirait même qu'il y a, entre ces deux champions de la même cause, une émulation persistante d'impiété et d'obscénité. C'était en cela que leur accord était le plus complet, et leur notion de l'idéal dérivait de la même source. Pour Diderot, « l'homme idéal est « celui que la nature a formé pour remplir le plus aisé- « ment possible les deux grandes fonctions de la vie, la « conservation de l'individu et la propagation de l'espèce (1). » Pour Voltaire, le beau c'est le nu et rien que le nu. C'est là l'idéal dont il ne peut se rassasier et dont l'image le poursuit jusque dans sa retraite de Ferney. C'était sa nièce, Mme de Fontaine, qui était chargée d'entretenir et de flatter, par des dessins et des peintures appropriées à son but, cette étrange passion que le progrès de l'âge semblait plutôt irriter que calmer. « Peignez-vous d'après le nu, » lui écrivait-il un jour dans un de ses plus frénétiques accès, « apportez-moi surtout vos dessins les plus immodestes « pour me réjouir la vue. » Et ce qui prouve que cet appel n'avait pas été fait en vain, c'est que deux ans après, en 1755, l'oncle écrivait à la nièce : « Toutes « nos petites délices sont ornées de vos œuvres. » Enfin, en 1757, on voit que l'appétit lui est venu en mangeant, car il veut que Mme de Fontaine s'adjoigne deux autres

(1) Lettres à Sophie. L. 77.

artistes pour copier *ce qu'il y a de plus beau et de plus immodeste* dans la galerie du duc d'Orléans. Non-seulement elle se prête à ce désir avec une docilité touchante, mais elle enchérit sur les suggestions de son oncle en y ajoutant les siennes qui sont marquées au même coin. Le vieillard en est ému, peut-être jusqu'aux larmes. « Votre idée, » lui-dit, « de faire peindre de belles nu-« dités d'après Natoire et Boucher, pour ragaillardir « ma vieillesse, est d'une âme compatissante ? »

Voilà où en était notre esthétique dans la dernière moitié du XVIIIe siècle; car il ne faut pas oublier que toutes ces citations sont empruntées aux deux écrivains les plus accrédités en matière de goût, non-seulement parmi leurs contemporains, mais aussi parmi les générations suivantes, malgré le spectacle de réaction philosophique, littéraire et religieuse dont elles furent témoins il y a cinquante ans, réaction nécessairement incomplète, tant que l'esthétique n'y était pas comprise. Nos premiers philosophes réactionnaires, dans l'acception la plus légitime du mot, comme Royer-Collard et Laromiguière, avaient une sorte d'excuse dans l'ignorance où on les avait laissés de la révolution qui s'opérait chez nos voisins d'outre-Rhin, et qui semblait avoir pour principal résultat, du moins dans l'école de Schelling, de mettre la science du beau au-dessus de toutes les autres sciences. M. Cousin qui faisait, dès 1820, des pèlerinages philosophiques en Allemagne, aurait pu rapporter de Berlin ou d'Heidelberg quelque chose de mieux que ce que nous connaissons de lui sur cette matière, à laquelle il avait eu cependant une si belle occasion de se faire initier un peu davantage. Mais il

est probable qu'il ne remplissait pas, au degré voulu, les conditions psychologiques sans lesquelles tout essor soutenu vers les régions de l'idéal est à peu près impossible. Un seul, entre tous ceux qui s'attachèrent à sa fortune philosophique, aurait pu remplir cette lacune : c'était le mélancolique Jouffroy qui, par une exception probablement unique parmi les candidats au doctorat, avait pris pour sujet de ses deux thèses le *beau* et le *sublime*, comme s'il avait voulu signaler aux arbitres de sa destinée universitaire la voie dans laquelle un instinct secret lui disait d'entrer. Il y entra en effet, mais ce fut, pour ainsi dire, en contrebande et sans aucun des encouragements qu'aurait dû lui attirer, de la part de ses supérieurs, la spécialité de sa vocation. Il y eut donc, grâce à lui, dans la capitale de la France, un vrai cours d'esthétique, mais suivi seulement par une douzaine d'auditeurs qui se réunissaient, à jour fixe, dans une petite chambre de la rue du Four, comme s'il s'était agi de l'enseignement de quelque science occulte. Parmi les initiés, il s'en trouva plus d'un que la révolution de 1830 transforma tout à coup en hauts fonctionnaires de l'Université, sans que cette transformation avançât en rien la cause, désormais impopulaire, de l'esthétique. Le maître lui-même se laissa gagner par la contagion des discussions parlementaires, et il perdit si bien de vue cette science qui avait été, pour ainsi dire, son premier amour, qu'il ne paraît pas avoir songé à user de son influence ou de celle de ses amis pour lui faire accorder droit de cité dans la république universitaire.

Peut-être cette exclusion, qui ne pouvait pas être for-

tuite, tenait-elle à des susceptibilités d'amour-propre que la comparaison de nos essais philosophiques avec les systèmes compactes des penseurs allemands, avait éveillées. Chez ces derniers, l'esthétique formait partie intégrante de ces systèmes, au moins de ceux auxquels les noms de Kant, de Hégel et de Schelling ont donné une importance contre laquelle il serait inutile de protester. Mais s'ils ont eu raison philosophiquement parlant, d'assigner à la perception du Beau un rôle corrélatif à la perception du Vrai dans les facultés de l'âme, il s'ensuit que tout système qui ne tient aucun compte de cette corrélation, doit être nécessairement incomplet, et qu'il n'y a pas d'enseignement supérieur qui mérite vraiment cette qualification, du moment où cet ordre d'idées s'en trouve systématiquement exclu. Cette opinion est si bien établie dans les universités allemandes, qu'il n'en existe peut-être pas une seule qui ne soit pourvue de son professeur d'esthétique, indépendamment des cours publics ou particuliers qui se font sur l'histoire des beaux-arts, laquelle est regardée avec raison comme le complément indispensable de l'histoire littéraire. En effet, si la littérature nous intéresse comme manifestation spontanée du génie des peuples, l'art doit nous intéresser au même titre, d'autant plus que l'une et l'autre se nourrissent des mêmes inspirations, et que les symptômes qui accusent la décadence de l'une sont aussi ceux qui accusent la décadence de l'autre. Je dirai plus, c'est que la parfaite intelligence des œuvres d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide est impossible à quiconque ne comprend pas celles de Phidias, de Polygnote et de Polyclète. Outre

les classiques en vers et en prose, il y a aussi les classiques en marbre, ou du moins leurs reproductions qui, si l'on savait s'en servir, seraient un excellent commentaire aux poésies d'Homère et de Virgile. Une corrélation du même genre serait facile à établir entre Dante et Pétrarque d'une part, Giotto et Simon Memmi de l'autre, et pourrait se continuer ainsi de siècle en siècle, jusqu'à l'époque de la décadence commune des arts et des lettres. Quel fruit n'y aurait-il pas à tirer de ce genre de rapprochement, je ne dis pas seulement pour compléter, mais même pour inaugurer ce qu'on appelle l'éducation classique de la jeunesse, et quel dommage que l'éminent artiste qui dirige, avec une si rare compétence, notre École des beaux-arts, ait échoué dans la tentative faite par lui, il y a deux ou trois ans, auprès du ministère de l'instruction publique, afin d'obtenir qu'il y eût dans la bibliothèque de chaque collége, à défaut de quelque chose de mieux, un exemplaire de l'*Art chrétien*, pour le cas où un professeur de réthorique ou de philosophie se sentirait la vocation d'initier ses élèves ou de s'initier lui-même à cette science du beau dont rien, dans les traditions universitaires, ne lui faisait supçonner l'importance (1).

De cette initiation élémentaire à la fondation de chaires spéciales, il n'y aurait eu qu'un pas, et ce pas ne pouvait manquer d'être bientôt franchi, en vertu de ce même mouvement ascendant qui aboutit à ce qu'on

(1) Cette tentative de M. Guillaume (car le lecteur comprend que c'est de lui qu'il est question) était faite dans des conditions de temps et de personnes qui devaient en rendre le succès à peu près impossible. Il n'en serait peut-être pas de même aujourd'hui.

est convenu d'appeler *les hautes études* dans le domaine des sciences, comme dans celui des lettres, comme dans celui de la théologie où elles sont plus hautes que partout ailleurs. De cette manière, nous aurions eu aussi et nous aurons peut-être un jour les hautes études esthétiques, et sans prétendre nous élever à la hauteur où sont parvenus, dans cette direction, les fondateurs des grandes écoles philosophiques et les continuateurs de leurs doctrines, nous pourrons voyager en pays étranger, sans entendre ces humiliantes exclamations de surprise auxquelles donne lieu, de la part de nos rivaux en progrès intellectuels, l'aveu de notre indifférence ou peut-être de notre inaptitude à ce genre d'études; encore si nous n'avions à nous incliner que devant la suprématie germanique fondée sur un droit d'aînesse universellement reconnu; mais ce n'est pas seulement dans les universités de Prusse, de Saxe, de Bade, de Wurtemberg, de Bavière et d'Autriche, que nous trouvons la science du Beau formant la matière d'un enseignement officiel qui ne cesse de porter ses fruits. Il y a quelque chose de bien autrement blessant pour notre amour-propre national dans le succès avec lequel M. Gortz, à Moscou, et M. Gornostaeff, à Saint-Pétersbourg, traitent le même sujet devant des auditeurs qui les comprennent assez pour entretenir le zèle de ceux qui les instruisent et pour développer en eux-mêmes, autant que leurs études antérieures le permettent, les germes latents que la culture esthétique a pour mission de faire éclore et que l'on dit être un des apanages distinctifs de la race slave.

Enfin la race anglo-saxonne, après avoir commencé

par s'assimiler peu à peu les conquêtes de l'érudition germanique, a fini par tourner aussi ses yeux de ce côté-là, et M. Gladstone vient d'acquitter son ancienne dette envers l'université d'Oxford, en y envoyant un professeur non moins original que fécond (M. Ruskin) pour remplir une lacune depuis longtemps signalée. De plus, tout annonce que l'exemple donné par la mère patrie ne sera pas perdu pour la branche transatlantique de la même famille, et, pour peu que les circonstances soient favorables aux inspirations patriotiques que nous avons vues poindre dans des âmes bien dignes d'une pareille mission, nous ne tarderons pas à apprendre que des institutions analogues à celles dont l'Allemagne a donné le premier exemple ont été ou vont être fondées dans les États-Unis d'Amérique, ce qui nous permettrait d'espérer que le souvenir des innovations que nous avons jadis empruntées à ce pays nous donnera le courage de lui emprunter aussi celle-là.

FIN.

Paris. — Imprimerie Cusset et C°, rue Racine, 26.

Va 1736896

Digitized by Google

Digitized by Google